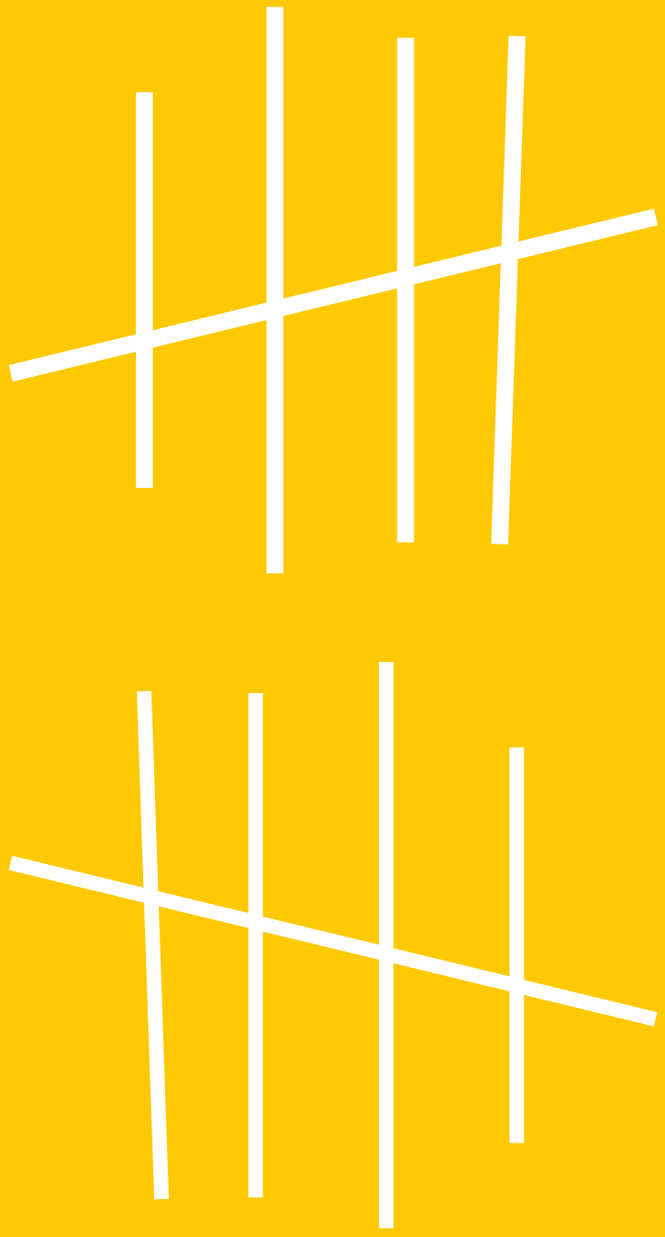
CATALOGUE LA CONTRE ALLÉE
2008 - 2022



DÉLAISSANT LES GRANDS AXES, J'AI PRIS LA CONTRE-ALLÉE

ALAIN BASHUNG - JEAN FAUQUE



(EDITIONS) LA CONTRE ALLEE

SOMMAIRE

PARUTIONS 2018

01 - LA BALLADE SILENCIEUSE DE JACKSON C. FRANK

02 - ASSOMMONS LES POÈTES !

03 - DÉBARQUÉ

04 - LE COEUR DE L'EUROPE

05 - ROUGEVILLE

06 - LE NORD DU MONDE

07 - UN AUTRE MONDE OTRO MUNDO

08 - CECI N' EST PAS UNE EUROPE DAS IST NICHT EUROPA

09 - UN VOYAGE D' ENVERS

10 - KIRUNA

11 - D' UN PAYS L' AUTRE

LES 10 ANS, L'INVENTAIRE

COLLECTIONS & OUVRAGES

AUTEUR·E·S

REMERCIEMENTS

COLOPHON



J'ai pu me promener, voyager, regarder,
rencontrer quelques personnes et constater que,
ici comme ailleurs, loin de toute idéologie,
forcément manichéenne, forcément réductrice,
il existe des individus, des êtres humains qui,
hors de tous les modèles, hors de tous les moules
façonnés par les inquisiteurs de tous bords,
sont avant tout des membres de la communauté
humaine qui est la seule que nous, poètes, artistes,
hommes, amis de l'amour et de la vie, puissions
rêver, désirer et motive notre combat journalier
contre la tristesse, le temps et la mort.

Trouver un autre nom à l'amour,
de Nivaria Tejera, traduit de l'espagnol
par François Vallée, 2015, coll. La Sentinelle, p. 91

D'abord, il y a ces mots qui, dans la bouche d'Alain Bashung, vous tracent une ligne comme une évidence. Quelque chose comme un fil rouge qui nous aura très vite amené·e·s à nous faire l'écho du *droit à la fragilité*, cher à Roberto Scarpinato – *Le Dernier des juges* –, jusqu'à recevoir les derniers mots de Nivaria Tejera comme un legs. Et depuis 2008, il en émane une sensibilité commune à la diversité des auteur·e·s que nous éditons.

10 ans ont passé. Et en gage d'avenir, nous souhaitions d'abord donner, dans ce catalogue, la parole aux auteur·e·s que nous éditerons pour la plupart cette année, ainsi qu'à celles et ceux qui les traduisent. Nous leur avons demandé de nous parler de leur démarche et de partager leur point de vue sur des textes qu'ils ou elles estiment. L'occasion de revisiter en leur compagnie la palette des couleurs existantes au sein de la maison comme autant de lectures du travail que nous y menons.

Cette année, il sera largement question de voyages, de quêtes de soi, de déplacements dans un sens comme dans l'autre – subis ou choisis –, et de lieux réels et imaginaires, habités ou désertés. Des textes, toujours sans limite de genre, à l'image des deux premiers ouvrages collectifs de la maison, *À chacun sa place* et *En attendant l'Europe*.
Et, cette fois encore, avec le programme de rencontres *D'un pays l'autre* que nous portons depuis 2015, nous voulions prolonger notre travail éditorial en accompagnant une réflexion sur les enjeux de la traduction par l'invitation de traducteurs et de traductrices ; que l'on puisse les entendre s'exprimer sur leur métier, sur ce que cela traduit du monde comme il va et de notre rapport à l'autre. Manifestement, il faudrait faire traduire davantage, encore et toujours.

Fort heureusement, d'autres éditions de caractère rivalisent de curiosités pour déjouer les velléités d'uniformisation qui guettent nos quotidiens. Cette diversité éditoriale est surtout pour vous et nous l'assurance du choix.
C'est aussi en ce sens que la disparition de Paul Otchakovsky-Laurens nous touche. Lui qui aura su recevoir et accompagner tant de voix nouvelles jusqu'à nous, lecteurs et lectrices. Et, à chaque fois, c'est bien comme une révolution qui s'opère. Pour tout cela, nous le remercions infiniment.

À chaque texte, son temps et son attention. Déjà, rien que par la confiance renouvelée de Jacques Josse qui a la délicatesse de nous confier avec *Débarqué* le 40e texte d'une œuvre primée **Loin du marketing**, quelque chose nous dit que l'année sera belle. Dans *Débarqué*, la figure du père est centrale. Et c'est aussi le cas pour *Un autre monde* (*Otro mundo*) d'Alfons Cervera. Il y aurait bien d'autres résonances à observer entre leurs écritures.
Nous l'attendions, cette traduction d'*Un autre monde*. En littérature, Alfons Cervera est le premier auteur que nous avons fait traduire. Ce nouveau texte se présente comme la clef de voûte d'une œuvre inscrite dans le champ des littératures de l'oubli et à l'égard de laquelle nous partageons avec les éditions La Fosse aux ours, depuis 2010, cette même volonté de la rendre accessible. C'est désormais un corpus de sept ouvrages, tous traduits par Georges Tyras, qui est disponible et réparti lisiblement entre nos deux maisons.

Dans le même temps, il y a cette excitation toute particulière d'éditer le premier texte en prose de Nathalie Yot, *Le Nord du Monde*, qui devrait vous troubler, vous aussi.

Autre joie au programme et parce qu'un anniversaire sans surprise n'en serait pas un, on s'offre le luxe d'un « blind text », rien que ça. Et, si comme nous, vous vous réjouissez des mystères, alors c'est à vous de jouer. On guette la messagerie !

D'ici là, avec une émotion à peine dissimulée, nous partagerons cette belle année aux côtés de Thomas Giraud qui, après nous avoir touché·e·s avec *Elisée*, nous captive avec *Jackson C. Frank*, Sophie G. Lucas dont l'étourdissant *Assommons les poètes !* jalonne un parcours déjà rare, Patrick Varetz que l'on attendait comme une promesse d'amitié et qui profite des Périphéries pour explorer et élargir son champ d'écriture avec *Rougeville*, Emmanuel Ruben qui nous emmène sur ses pas pour questionner *Le Cœur de l'Europe*, tandis que Yoko Tawada, traduite par Bernard Banoun, nous dira en quoi *Ceci n'est pas une Europe (Das ist nicht Europa).* Et, ultime curiosité de l'année, Philippe Lemaire et Robert Rapilly vous renverseront avec ce *Voyage d'Envers* qui trouve naturellement sa place dans L'Inventaire d'inventions, cette nouvelle collection, qui est comme un cadeau que nous voulions vous offrir avant l'heure. À dix ans, on reste impatient·e.

Il n'empêche, arrivé·e·s à ce stade de l'édito – sa fin donc (ouf !) –, il est réjouissant de pouvoir citer Amandine Dhée, tout juste primée **Hors Concours** avec *La femme brouillon* qui fait bouger les lignes, et se dire que *Les livres, ça nous boussole pas si mal.* Vous et nous.

Marielle et Benoît



© Claire Fasulo

01 - LA BALLADE SILENCIEUSE DE JACKSON C. FRANK

THOMAS GIRAUD

PARUTION FÉVRIER 2018
COLL. LA SENTINELLE

“ Il est 8h38 à Cheektowaga, près de Buffalo, dans l’État de New York, le 31 mars 1954. Le silence de la salle de classe est encore plein du bruit de l’explosion.

Quelques secondes. Le feu. La fumée surtout. D’autres secondes. Les flammes avalent la porte de la salle et lèchent les murs de bois que l’on commence à entendre craquer. Mrs Siebold entre en courant, hurle Cassez les fenêtres. Les vitres volent en éclats sous les coups des chaises, des cartables, des poings ensanglantés.

Une minute peut-être s'est écoulée depuis l’explosion. La fumée est partout et avale tous les bruits de la pièce. C’est curieusement silencieux. Les premiers morceaux de la charpente tombent. Les croisillons des fenêtres plient, se fendent. On sort en rampant, la tête et les bras en avant. Certains se coupent, d’autres se cassent un bras ou une jambe ou peinent à sortir, asphyxiés d’avoir respiré cet air-là. D’autres encore n’arriveront pas à sortir. Quinze mourront – dont Donald.

Plus tôt, vers 8 heures, la nuit ne cédant pas encore tout à fait, Jackson marche sous un ciel sale, un gris louche, à peine quelques reflets foncés et plus clairs emmêlés. Du plus loin qu’il puisse regarder, il ne voit qu’un seul gros nuage lourd comme du plomb qui couvre de toute son étendue l’obscurité, mettant du sombre au sombre. Le vent pourtant fort ne fait rien avancer de ce paquebot triste qui pèse sur la tête. Le froid entre par les manches du manteau, là où l’élastique est un peu desserré aux coutures, là où les doublures sont moins épaisses et mouillées par la neige qui tombe avec de faux airs placides et inoffensifs. Il faudrait un feu pour se réchauffer. En marchant, Jackson mange l’haleine glacée du vent. De face, il peut à peine respirer : il doit tourner la tête comme un nageur pour attraper de l’air. Son nez coule un peu mais il préfère attendre d’être à l’intérieur avant de sortir son mouchoir et sa main de la poche de son pantalon. Il se déplace lourdement, les semelles chargées d’une neige épaisse. Il aimerait renifler le printemps, aller à l’école en pullover, remiser l’écharpe, le bonnet et les pantalons en velours.

ÉCRIRE UN CHEMINEMENT, LOIN DU CENTRE





IL FALLAIT QU'IL Y AIT UNE PLACE POUR LA RÉPÉTITION DANS CE RÉCIT. PARFOIS FRANCHE, PARFOIS DANS DES NUANCES, DES CHOSES REPRISES MAIS ÉCLAIRCIES AU FUR ET À MESURE.

THOMAS GIRAUD À PROPOS DE LA BALLADE SILENCIEUSE DE JACKSON C. FRANK

Comment écrit-on une chanson ? Deux, trois, comment fait-on un album et pourquoi tout s'arrête, la musique, une vie de musicien, alors qu'aucune raison objective ne l'implique ? Jackson C. Frank fut l'homme d'un disque, *Blues Run The Game*, enregistré par Paul Simon, à Londres, à un moment où tout est réuni pour que le disque se vende, ait un certain succès. Et si ce n'est pas celui-ci qui aurait dû marcher, cela aurait été le suivant.

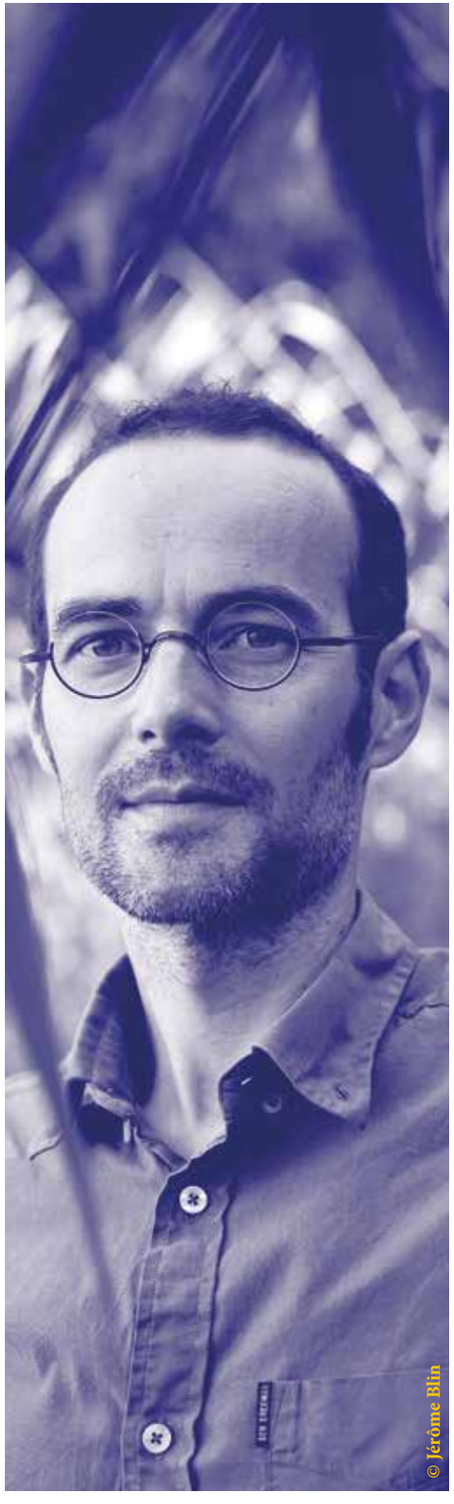
Pourtant Jackson C. Frank n'a pas réellement persévéré. Il fait partie de ces musiciens qui sont tombés dans le silence. Je voulais comprendre comment il avait pu en arriver à ne plus vouloir faire de disques. Quelle était la signification de son silence : un retrait volontaire ? Une incapacité subie à faire ? Une déception vécue comme une injustice ? Autre chose ? Le texte, ponctué par des éléments réels de sa vie, n'est pas une biographie, pas un travail historique mais une tentative d'explication subjective, à travers le peu d'informations que l'on possède de sa vie, de ce qu'ont pu être les années de sa vie l'ayant conduit à faire de la musique et à se taire ensuite.

Je fais le pari (pas très audacieux) que l'incendie dont il est l'un des rares survivants de sa classe, à l'âge de 11 ans, l'hospitalisation qui s'en est suivie, les greffes dont il a été l'objet, l'ont considérablement marqué, bouleversé. Son corps et son âme en ont été changés. À la fois fragilisés et réorientés d'une certaine façon. En même temps, je crois que son inspiration, sa capacité à faire des chansons sont venues de cet incendie et de ses conséquences. De tout ça, de cette somme d'événements, il est parvenu à faire tenir les choses pour écrire des chansons, fragiles, discrètes, en apparence modestes.

Il ne souhaitait certainement pas autre chose dans ses chansons que cette impression de chansons qui font « penser à » mais qui, sur quelques détails, s'en éloignent. Chansons qu'il voulait maîtriser parfaitement, peut-être pour compenser son corps qu'il maîtrisait moins (il boite, ses greffes de peau doivent le faire souffrir, il boit beaucoup aussi et peu à peu la folie s'empare de lui). Il a su donner un certain goût à la mélancolie en musique.

Jackson C. Frank est quelqu'un qui compte pour les musiciens (*Blues Run The Game, My Name Is Carnival*, pour ne citer que ces deux morceaux-là, ont beaucoup été repris au point de devenir des standards). Pourtant il est peu cité, tant il est discret. C'est une influence, mais évoquée après Dylan, Nick Drake et Bert Jansch. Avec le temps il a fini par acquérir ce statut de musicien culte, mais comme on le trouve parfois écrit, de musicien culte le plus inconnu. C'était important pour moi d'écrire à partir de quelqu'un, avec quelqu'un, qui était resté dans les marges, d'essayer d'écrire ce cheminement loin du centre et du succès. C'est souvent en creux, en lisant des choses sur les autres musiciens que je me suis construit ce Jackson C. Frank-là.

Ce récit n'est pas une chanson, mais ce pourrait être une ballade au sens d'un texte qui cherche à raconter l'histoire de Jackson C. Frank de façon musicale. Une référence à *La Ballade des pendus* de Villon, d'abord, pour essayer d'écrire en étant parfois plus dans l'évocation que dans la description, essayer d'avoir recours à la poésie, pour une certaine place au malheur aussi. Mais ballade aussi pour cette tradition musicale américaine. Pour n'en citer qu'une, la *Ballad Of A Thin Man* de Dylan, par exemple. Je pensais souvent d'ailleurs à cet autre morceau de Dylan, sur l'album *Blonde On Blonde*, morceau de 12 minutes, *Sad-Eyed Lady Of The Lowlands* (qui n'a pas un nom de ballade mais qui est pour moi la quintessence de la ballade) qui prend son temps pour raconter tout en longueur une vie. Dans les chansons, des thèmes se répètent, des refrains reviennent. Il fallait qu'il y ait une place pour la répétition dans ce récit. Parfois franche, parfois dans des nuances, des choses reprises mais éclaircies au fur et à mesure.


© Jérôme Blin

Le livre est une tentative d'explication de ce qu'a pu être la vie de Jackson C. Frank, de la construction de celle-ci à travers les drames et les hasards (heureux aussi) et surtout de la manière dont il a pu concevoir son seul et unique disque. À la fois comment l'inspiration et la création de ses chansons se sont faites et comment il est parvenu à le faire. Il y a quelque chose de magique dans la possibilité de créer un album, neuf chansons. Un contexte qui rend cette magie possible. Quels sont les éléments qui, réunis à ce moment-là, ont permis la création et qu'est-ce qui a manqué après ? Je ne suis pas certain d'ailleurs que l'on puisse déterminer ce qui a manqué.

J'ai fait le choix d'insérer dans le corps du texte des phrases en discours direct qui sont parfois des phrases dites à haute voix, ou seulement pensées silencieusement. Elles apportent une rupture dans la narration, un rythme et sont des échos sur la manière de faire d'auteurs admirés tels que Faulkner ou Lobo Antunes. Elles permettent de ne pas entendre que la voix du narrateur.

C'est aussi un livre sur le déplacement. Le déplacement des parties du corps de Jackson à l'occasion des greffes. Les siens, physiques, notamment aller en Angleterre, en revenir. Et j'aime ces temps de déplacement. Un peu comme Gracq je suis sensible, parfois au temps pour aller, au trajet pour rejoindre, à cet horizon qui se déplace sans cesse, plus qu'à ce que l'on voit une fois sur place. Le livre est ponctué de ces mouvements/déplacements. Déplacé aussi, Jackson l'est, car être fou dans les yeux des autres c'est nécessairement être mis ailleurs.

THOMAS GIRAUD
À PROPOS DE SARA ROSENBERG

J'ai lu *Un fil rouge* et *Contre-jour* de Sara Rosenberg sans rien savoir de ces trois ans et vingt jours que mentionnait pourtant la couverture des livres. J'ai été troublé, ému par la langue de Sara, sa liberté de ton, sa façon de rendre intense certains détails, certaines absences, précieux et rares, de l'inattendu. Et il y avait aussi cette souffrance, suggérée, évoquée, souvent à partir d'un pas de côté, présente sous des formes différentes dans les deux livres et qui me paraissait d'une terrible justesse, comme si Sara savait mieux que d'autres, que moi en tout cas. Quelque part dans *Contre-jour,* Sara fait dire à l'un de ses personnages : « Il faut écouter les poètes, les bons poètes. Même si c'est à travers la voix d'un chef de police ou d'un évêque, ou d'une putain, peu importe. La poésie surgit des bouches les plus obscures, de la douleur… » J'écoutais Sara. J'ai aimé aussi la réactivation de ces débats anciens, toujours actuels et essentiels en dépit de ce que l'on cherche parfois à nous faire croire, l'opposition entre la légitimité et la légalité, ce que peut le droit ou pas pour la vérité et la liberté, ce que la mémoire impose, le poids sidérant des majorités silencieuses, ciment préféré des dictatures. Je repensais à ces phrases de Marc Cholodenko pour le film de Philippe Garel *Naissance de l'amour* : « Personne n'ose provoquer l'avenir. Il faudrait être fou pour provoquer l'avenir. » Et si c'était fou qu'il fallait oser être ? J'ai terminé les livres de Sara. Je les ai rangés dans l'étagère mais ils restaient là. Ce n'étaient pas que de beaux livres ; il y avait une grâce supplémentaire, une sincérité, une manière de savoir où se situait l'importance, une hauteur de vue en quelque sorte. J'ai ressorti les livres, j'ai vu, cette fois, ces trois ans et vingt jours injustement volés par la prison.






© Sebastián Miquel

La ballade silencieuse de Jackson C. Frank, Thomas Giraud, 2018, coll. La Sentinelle, p. 80
Élisée, avant les ruisseaux et les montagnes, Thomas Giraud , 2016, coll. La Sentinelle, p. 86
Un fil rouge, Sara Rosenberg, traduit de l'espagnol par Belinda Corbacho, 2012, coll. La Sentinelle, p. 90
Contre-Jour, Sara Rosenberg, traduit de l'espagnol par Belinda Corbacho, 2017, coll. La Sentinelle, p. 89

On retrouve les biographies de Thomas Giraud p. 116, Sara Rosenberg p. 120, Belinda Corbacho p. 113

02 - ASSOMMONS LES POÈTES !

SOPHIE G. LUCAS

PARUTION MARS 2018
COLL. LES PÉRIPHÉRIES

“ Je ne suis pas tout seul, je le sais. / Il y en a fatalement d’autres / qui ressentent cela *

Je nage et je vole dans mon appartement. Il n’est pas très grand mais je peux y faire du cheval. Il y a une rivière où je peux pêcher avec Jim Harrison. Je fais de longues marches en forêt, et selon les jours, c’est avec Thoreau ou Walt Whitman. J’ai même fait un saut au Japon et franchi quelques siècles entre Bashô et Brautigan. Toutes les rues de Paris sont là aussi, que j’arpente à l’arrière du solex de Jacques Reda. Avec Armand Robin, on écoute la radio toute la nuit dans toutes les langues pas juste pour savoir *Le Temps qu’il fait*. Je tombe amoureuse de Lou ou d’Elsa simplement en les regardant. Je me saoule avec Bukowski et on récite des poèmes sur le balcon et les voisins en ont marre. Avec Virginia, on fume des cigarettes en disant du mal de nos amis. Je m’enferme avec Emily, j’essaie — ses — robes blanches — et — nous — sommes — immortelles. Avec Raymond Carver, on répète des pièces de Tchekhov mais on revient toujours à la poésie, à nos démons, à nos combats intérieurs. Et puis Neal Cassady et Jack Kerouac font vrombir le moteur d’une de leurs voitures déglinguées, ça sent l’essence et l’air du Pacifique, pendant qu’Allen Ginsberg tente de monter sur une étagère pour clamer *Howl*. Il n’y a que lorsque je referme les livres que le calme revient. Les vingt-trois mètres carrés du studio. Le parking pour tout paysage. Les voisins ont fait une pétition. Je ne peux déménager, je ne sais pas où j’emmènerais tout ce monde.

* *Les 12 000 000,* extrait du *Journal japonais* de Richard Brautigan (10/18, 1993, trad. Nicolas Richard)


© Phil Journé

JE SUIS UNE MAUVAISE HERBE

SOPHIE G. LUCAS À PROPOS DE ASSOMMONS LES POÈTES !

Assommons les poètes ! est un clin d'œil à Baudelaire et à son poème *Assommons les pauvres !* Parce que la place de la poésie contemporaine dans le paysage littéraire en France est pauvre, alors que paradoxalement, elle est si vivante, si riche, si remuante. Mais en marge. Être poète, c'est emprunter un chemin qui ne nous mènerait nulle part : ni reconnaissance matérielle ni reconnaissance sociale. Mais on s'en fiche. C'est plus fort que soi. On y va. Et plus qu'écrire, c'est une manière de vivre, d'être au monde, de ne pas trouver sa place, parce que toujours inconfortable.

Écrire de la poésie, de nos jours, est une forme de résistance. Tout comme s'assumer comme poète, ce que l'on met du temps à dire, comme si on usurpait une place, ou que l'on portait un vêtement trop grand. Et que dire des représentations, de l'imagerie très répandue, loin de la réalité, de la poésie, des poètes, du métier d'écrire ?

Assommons les poètes ! tente de partager ce quotidien, ce choix de vie, forcément un peu marginal, sous forme de petits textes plus ou moins autobiographiques, graves et légers, écrits sur plusieurs années. Dire de manière terre à terre, concrète, simple, ce qu'est écrire, notamment de la poésie. Dire tout ce que doit faire un.e poète pour gagner sa vie, quand il-elle a choisi d'organiser sa vie autour de l'écriture.

Qu'est-ce que cela veut dire de vivre *en lisant, en écrivant*, de déborder de mots, des siens et de ceux que nous lisons ? Quelle place a la poésie, et de manière plus large la littérature, dans notre quotidien, pour tenter de comprendre le monde dans lequel nous vivons ? Et pourquoi, comment continuer quand les conditions matérielles sont difficiles, de plus en plus difficiles et dans une quasi indifférence ?

Parce que la poésie aide à tenir debout, et comme elle est vivante, et comme elle est vivace, elle aide à rester une "mauvaise" herbe.

Je suis une mauvaise herbe. Et c'est juste une expérience parmi d'autres mauvaises herbes.

CONVERSATION ENTRE SOPHIE G. LUCAS & AMANDINE DHÉE

RÉSISTANCE INTIME


© Éric Le Brun

6 novembre 2017,
Bonjour Sophie,

Comment vas-tu ?
Ici ça va, je suis enfin SEULE chez moi, ce qui ne m'était pas arrivé depuis trois semaines. J'avais prévu d'écrire et puis finalement j'ai répondu à des mails, préparé des ateliers, passé des coups de fil.
Ça m'arrange toute cette activité (pour ne pas me coltiner l'écriture) et ça me pose problème (de ne pas me coltiner l'écriture).
Bref. J'ai de nouveau parcouru *Assommons les poètes !, Notown, Prendre les oiseaux par les cornes*, et puis *Témoin*. Ce que tu écris me va droit au ventre.
Dans chacun de tes textes, je trouve quelque chose qui résiste tout bas, mais qui ne cherche ni à convaincre, ni à prouver.
Je dirais, une résistance intime.
Ça te parle ou pas ?
Question optionnelle : qui t'a appris à résister ?


© Michel Durigneux

7 novembre,
Coucou Amandine,

Pas facile de trouver ses moments, son espace. Et avant de se mettre à l'écriture, il faut souvent régler plein de petites choses... qui nous servent à gagner notre vie.
Ah que ne sommes-nous rentières... ! :-)
J'espère que tu es parvenue à te « coltiner » l'écriture.... Je suis dans le même état d'esprit que toi. Tout est bon pour ne pas m'y mettre pleinement, je procrastine sur des tas de trucs, si bien que je me retrouve vite débordée... et comme je me noie dans un verre d'eau...
Cela dit, j'ai travaillé pour notre entretien...
J'aime beaucoup ton expression « résistance intime ». C'est une drôle de coïncidence que tu soulèves cette question car il y a une dizaine de jours, lors d'une rencontre

avec des lecteurs, l'un d'eux m'a interpellée sur le texte *Numéro d'allocataire* que je venais de lire (qui fait partie d'*Assommons les poètes !)* où il est question de la résistance d'une apprentie écrivain face à un travailleur social qui, lui, résiste, pour la faire entrer dans le système. C'est un texte que j'ai écrit en 2003. Du chemin a été parcouru depuis, mais je me sens toujours dans la peau de cette apprentie. Ce monsieur a fini par dire que les livres devraient être une consolation, qu'il ne lirait pas *Témoin*, et m'a demandé si je n'en avais pas assez de résister, d'être toujours dans la résistance. Bien sûr je lui accorde son droit de vouloir être consolé, diverti, par la littérature ou le cinéma, mais j'ai eu envie de me défendre.
Pour moi, écrire, c'est soulever ce qui dérange, c'est appuyer là où ça fait mal, c'est résister à une manière de penser dominante. Et tout en étant dans ce truc de récitante, dans quelque chose de l'ordre du collectif, j'avance personnellement, je me redonne voix. Tout ça a sans doute à voir avec la résistance dont tu parles. Sans rien imposer. Juste être une voix.
Ce monsieur a dit être travailleur social, et en fait, ça l'a un peu énervé que je lui tende un miroir et lui donne le point de vue de celui ou celle qui se trouve en face de lui. Ce texte, ma façon d'envisager l'écriture, ont pris alors tout leur sens face à sa réaction. Il était dérangé.
Quant à savoir qui m'a appris à résister, je pourrais te dire les livres, très tôt dans ma vie ; je pourrais dire aussi mon expérience dans un lycée autogéré à Saint-Nazaire, avec des enseignants ex-soixante-huitards ; la ville de Saint-Nazaire elle-même, ouvrière, et sa culture d'éducation populaire, ses luttes syndicales ; mes années de radio libre ; mais à dire vrai, même si j'ai poussé comme un plant de tomates sans tuteur, si j'ai eu la chance de trouver des éducateurs, des modèles, hors des sphères familiale ou scolaire, celle qui m'aura appris à résister, c'est ma mère, contre son gré (il a bien fallu me construire contre elle) mais aussi parce qu'elle a été un modèle de femme libre, indépendante, battante. Une lutteuse.
J'aime bien l'idée de la lutte, ce sport à mains nues, corps à corps, silencieux, têtu.

Cela résumerait assez bien ma façon d'écrire et de vivre. Pour revenir à la question de résistance, te concernant, je te lis plus en combat, en lutte, beaucoup moins silencieusement, avec une énergie qui traverse toute ton écriture. Je t'imagine plutôt sur le front ! Est-ce lié au fait que tu viennes de la scène ? Qu'il y a donc la présence physique du corps, l'énergie, le souffle ? Que cela sous-tend ton écriture ?

13 novembre,
Bonjour Sophie,

J'ai ri en te lisant. Amusée que tu m'imagines si forte et si frondeuse... Je crois surtout que le cri est à la hauteur du silence qui l'a précédé ! Je me souviens avoir écrit il y a longtemps que lorsqu'on se refilait du silence de génération en génération, un jour ou l'autre quelqu'un.e finissait par écrire...
Je le pense toujours. C'est vrai que mes premiers textes ont existé sur scène. Debout, face aux autres, la feuille tremblant dans mes mains...
Il s'en est fallu de peu pour que la peur dépasse le désir ! Je crois que la scène est une bonne école. Tu es là, debout, avec ce double engagement de ton écriture et de ton corps, tu sens les réactions des personnes assises à trois mètres de toi. Cela a été très puissant. Aussi grâce au rire. Cette transformation dingue de quelque chose de douloureux, en un rire. Pas pour se moquer ou pour rapetisser l'expérience, mais pour nous libérer. Dans mon premier texte, j'évoquais une braderie où je me débarrassais de tous les trucs qui m'encombraient, le chagrin, la timidité, etc. Je voulais absolument me débarrasser d'une magnifique névrose familiale exposée au beau milieu de mon stand, mais personne n'en voulait, non merci j'ai la même à la maison...
Et le public se marrait. Je crois qu'il riait, parce que tout cela lui faisait intimement écho, que cela nous faisait du bien à tous de déposer nos carapaces et de rire ensemble. Je crois que l'humour peut sauver nos vies, nous redonner de la force là où nous sommes prisonniers. Rire de quelque chose, c'est faire un pas de côté, c'est reprendre le pouvoir.













C'est quelque chose que je retrouve dans certains de tes textes, aussi. C'est ténu, mais c'est là. Es-tu d'accord avec moi ?
Sur scène, quelque chose se rejoue pour nous tous. Une lecture, ce n'est pas un show. Il y a une part de maladresse et de fragilité. J'ai besoin des autres pour que ça marche, que le désir de rencontre vienne des deux côtés. Ce n'est pas moi qui décide.

C'est vrai que l'écriture pour la scène implique de l'énergie et du souffle. Mais cela doit aussi se sentir quand on découvre un texte dans l'intimité d'un livre. J'essaie de travailler ce rythme, d'attraper le lecteur ou la lectrice. Je lis mon texte à voix haute, je rature, je relis, je retire encore... C'est ce qui me rapproche de l'économie de la poésie. Mais de toute façon, l'écriture est bien plus physique que l'on croit. Non seulement parce que les idées viennent souvent dans un corps en mouvement, mais aussi parce que je le ressens physiquement quand une phrase est juste ou bancale. Qu'en dis-tu ? Toi aussi tu risques tes textes à la scène, ça te fait quoi ? D'ailleurs, j'ai souri en lisant tes mots car tu as écrit « récitante » au lieu de « résistance ». Quel magnifique lapsus !

17 novembre,
Bonjour Amandine,

Je vois que le lundi est TON jour de liberté... Benoît m'a envoyé ton livre *Les Saprophytes, urbanisme vivant*... oh là là... il est tellement beau ! Chaque fois que je passe devant je le feuillette... et j'ai découvert que la couverture se dépliait comme une carte !
Comme toi, écrire a été, est, une prise de parole pour briser le silence. Il fallait prendre en charge l'héritage familial, lourd, et en faire quelque chose, le transformer. Même si l'écriture a été très longtemps secrète, intime, silencieuse. La prise de parole a mis beaucoup de temps à émerger, d'abord en acceptant l'idée de publier, donc, d'être un peu légitime, ensuite en disant mes textes à voix haute, donc, en assumant ce qui s'était écrit.
C'est comme ça que j'ai pris corps, vraiment, que je me suis sentie exister alors que je ne voulais qu'être invisible ; écrire c'était un peu

me matérialiser. Je souhaitais écrire, publier, mais ne rencontrer personne, et surtout pas lire à voix haute devant un public !
Et puis je suis sortie du bois, j'ai commencé à faire des lectures, catastrophiques au début, et j'y ai pris du plaisir et me suis peu à peu améliorée. Le sentiment que c'est là que je dois être, dans les mots, dans la voix.
Et j'adore entendre des auteurs lire, dire leurs textes. C'est beau, fragile, humain, sensible. Chez toi, en effet, on sent tout ça et cette énergie, ce lien avec le public, par ta présence, et par ton humour. C'est comme un acte de générosité, de partage.
Je suis impressionnée par ça, vraiment. C'est une chose tellement difficile, subtile. J'ai utilisé l'humour pour *Assommons les poètes !* et j'y ai pris un plaisir fou.
Je ne sais pas si cela fonctionne tout le temps, mais lors de lectures, quand tu entends le public rire, c'est quelque chose, tu es comme portée... Non ? Je n'aime rien tant que l'autodérision. Je crois être quelqu'un d'assez drôle dans la vie, mais je ne suis pas capable d'utiliser l'humour tout le temps lorsque j'écris, alors que je pense sincèrement que c'est une arme absolue.
Est-ce que cet humour t'est naturel quand tu écris, ou est-ce que tu dois travailler en ce sens ?
Pour te répondre sur le lapsus... ben non... j'aurais bien aimé en faire un si joli...
j'ai bien écrit récitante. Dans le sens du récitant au théâtre qui est hors champ et qui décrit une scène que le public ne peut voir. Il dit ce qui ne peut être montré. J'aime bien cette définition du travail d'écriture.
Et aussi, récitante, dans le sens de « haut-parleur », être traversée par les voix des autres, dire ce que les sans-voix ne peuvent dire ou que l'on n'entend pas, répéter, relayer, sans trahir.
Ce qui m'amène à une autre question : dans *Les Saprophytes*, tu rends compte d'une merveilleuse expérience d'urbanisme vivant. On a fait appel à toi pour ce projet d'écriture, d'entretien, pour, entre autres, « ta poésie politique des mots », et toi-même, dans cette démarche, tu évoques « la poésie comme court-circuit ». Tu pourrais commenter, prolonger ces remarques ? Et comment envisages-tu l'écriture, la place de l'auteur.e dans la cité ?

20 novembre,
Bonjour Sophie,

Oui, j'ai tracé un grand trait sur tous les lundis de mon agenda et j'en conçois une grande fierté. J'ai remarqué que je notais soigneusement les rendez-vous et autres impératifs dans mon agenda, mais pas les temps d'écriture. Comme si je n'écrivais que dans les interstices...
Pour répondre à ta question sur l'humour, je dirais que j'agis sur le papier comme dans la vie. La première version de *La femme brouillon* était plus âpre, plus coupante.
Et je me suis travaillée comme j'ai travaillé l'écriture, pour rire de ce qui me retenait prisonnière. C'est ce chemin-là que j'ai envie de partager. J'ai le sentiment que c'est présent aussi dans ton écriture, même si c'est plus ténu. Une invitation à voir l'absurde, qui nous rapproche.
Je pense à ce passage de *moujik moujik* dans lequel ta famille et toi cherchez un pull pour l'enterrement de ton père. Il se révèle impossible de trouver un pull qui lui va, et c'est toute votre histoire qui se dit à travers ce pull trop grand, cette rencontre qui n'a pas eu lieu. Pierre Etaix disait qu'il n'y avait pas de situations comiques mais plutôt du tragique qui prête à rire. C'est exactement là où tu es, et touches juste. Aussi parce que tu travailles l'anodin, qui pour moi est le plus évocateur.C'est intéressant ce que tu dis sur le mot « récitante ». Tu bouleverses ma propre interprétation du mot, la poésie façon tableau noir et mains dans le dos.
Je me souviens que la dernière fois que je t'ai vue sur scène à Lille, tu as dit en souriant « Désolée, je vais vous lire quelque chose d'un peu désenchanté » avant de lire *Notown* et de donner la parole à ceux et celles qu'on n'entend jamais.
On s'excuse toujours un peu de montrer la violence du monde, pas vrai ? Mais puisque tu parlais de notre rôle, je crois qu'il est là aussi, montrer ce qui frotte, ce qui blesse, ce qu'on ne voudrait pas voir, ce qui ne peut être montré, comme tu dis.
L'autre jour, lors d'une rencontre littéraire, j'évoquais mon désir de mettre au jour certains non-dits concernant la maternité. Une femme m'a interpellée dans le public et m'a dit, Mais pourquoi faire ?
Son regard m'a paru dur, j'ai eu le sentiment qu'elle aurait préféré que je me taise, qu'elle n'avait pas envie que j'égratigne le mythe de l'instinct maternel.
À l'issue de notre spectacle *Les Gens d'ici*, qui évoque la question de l'accueil des personnes migrantes, certains spectateurs nous disent qu'il est dur et qu'il ne propose pas de solution. Les gens, parfois, aimeraient être réconfortés. Ils veulent se « changer les idées », cette expression est géniale quand on y pense, se changer les idées. Se raconter une belle histoire. Je crois que notre rôle d'artistes, c'est de poser des questions. Mais c'est ensemble qu'on devra y répondre. Dans *moujik moujik* des personnes sans-abri prennent la parole, et c'est dangereux, parce que soudain, elles nous ressemblent. C'est plus confortable d'être dans la morale, de croire que les choses obéissent à une logique, qu'il y a un « eux » et un « nous ». C'est très violent de réaliser que nous pourrions être une de ces personnes, ou que nos mères n'ont peut-être pas baigné dans le bonheur en nous mettant au monde. Cependant dans ton travail comme dans le mien, je crois qu'il y a une invitation, une tendresse, un désir de se rapprocher. De réinventer la façon dont on vit ensemble, dont on aime, travaille, désire...
Ce que j'ai adoré dans le travail autour de *Les Saprophytes, urbanisme vivant*, c'est le passage entre nos idéaux et le réel. Une utopie concrète. Autour de moi, je vois beaucoup de gens tristes et en colère, qui voudraient lutter, et se sentent impuissants. Les Saprophytes appliquent le principe de la permaculture humaine : faire lentement et à son échelle. Sans se raconter d'histoires, mais sans lâcher. Il y a un principe d'humilité, aussi.
De droit à l'erreur.
C'est cette fameuse phrase de Beckett « Essayer. Rater. Essayer encore. Rater encore. Rater mieux. ». On devrait inscrire ça sur les murs de toutes les écoles ! Et se la répéter souvent. Accepter nos limites et de là, peut-être, agir. L'écriture nous confronte sans cesse à nos limites. Nous pouvons tout et rien.
Dans *Assommons les poètes !*, ton chat


© Yosra Mojtahedi

se moque de la poète qui cherche, se lève, rature... Tout ça pour produire un poème parfois d'une seule ligne ! La lutte est aussi dans la matérialité de la langue. Dans *Notown*, les phrases sont hachées, un peu plus loin tu fais usage des parenthèses, dans la plupart de tes textes tu es dans l'économie.
Comment travailles-tu ta langue ? Est-ce qu'au cours de tes publications, quelque chose a bougé pour toi ? Est-ce que tu rates de mieux en mieux ?

26 novembre,
Chère Amandine,

Ouf... Eh bien voilà, j'ai pu écrire ce matin, (réveillée assez tard avec la fatigue du festival MidiMinuitPoésie), dans la salle de bains pour ne pas réveiller mon amoureuse.
Comme quoi on peut écrire partout, une théière posée sur le panier à linge :-)
Il faut dire que nous habitons l'une et l'autre dans des mouchoirs de poche...
Ce n'est pas pour tout de suite « la pièce à soi » chère à Virginia et à toutes... !

J'aime travailler l'anodin, les riens, les petits gestes, l'ordinaire. Les relever, les observer.
J'ai grandi dans un étouffoir, les silences, les secrets, et comme tout enfant soumis à un tel contexte, j'ai appris à décrypter, à lire entre les lignes, à interpréter un regard ou un geste. Et à les traquer.
Cela se retrouve sans doute dans mon écriture. Sûrement même. Cela en dit tellement plus.
D'ailleurs j'ai un problème avec les dialogues dans la prose, tout ce bazar de tirets ou de guillemets, d'emblée ça sonne faux pour moi quand je les écris de cette manière.
J'ai besoin que cela s'imbrique dans le corps du texte, la voix, les mots, les gestes, les regards, etc. Puisque tu parles de lutte dans la langue, la mienne est peut-être là : comment être au plus juste des voix, des corps, des émotions (ouh la la le gros mot en poésie ! Enfin dans une certaine poésie...).
Et pour ça, j'utilise tout ce qui m'est possible, quitte à tordre la langue, à défier les règles.
C'est en ça que la langue est vivante, mouvante.
La poésie est un espace de liberté incroyable, c'est mon pré à ciel ouvert et sans clôture.
Je ne vise pas l'économie à tout prix dans l'écriture, mais il se trouve que j'ai besoin d'en passer par là pour dire le plus.
J'aime beaucoup ton idée de rater, et de rater de mieux en mieux. Qu'en est-il de toi ?
Penses-tu que *La femme brouillon*, comme je le pense en tant que lectrice, est un tournant dans ton travail ? Que tu es allée plus loin ? Que tu as fait aboutir des lignes que l'on trouvait dans tes livres précédents ?
Dans la forme ? L'utilisation du décalage ?
Quant à moi, je ne saurais pas répondre à ta question. Je n'ai aucun recul sur l'évolution de mon travail. J'ai le sentiment d'être sur un vélo, d'avancer le nez sur le guidon, de délivrer au fur et à mesure mes textes sur des pas de portes comme on livre le journal, un texte en entraînant un autre, comme si je devais tendre vers quelque chose, quelque part.
Alors oui, peut-être est-ce ce sentiment de rater, et de poursuivre pour moins rater. D'en être encore aux brouillons. On dit vouloir aller dans une direction, mais en vérité que maîtrise-t-on ? Et doit-on maîtriser ?
C'est Antoine Emaz, un poète que j'aime beaucoup, qui dit ne respecter qu'une vieille règle : « ne jamais vouloir, laisser s'imposer. »
J'ai l'impression que cela peut s'appliquer à toi et à moi, à la fois dans la forme et dans nos « sujets » qui peuvent déranger ?
La question de la littérature ou de la poésie qui ferait du bien, comme tu dis pour se changer les idées, me fait penser à cette expression que l'on voit fleurir au cinéma et dans certains romans : le « feel-good ».
Je me reconnais bien dans ton expérience de *La femme brouillon* ou des *Gens d'ici* : des personnes ne veulent pas être bousculées, dérangées. C'est une drôle de conception de la littérature, de la création en général.
C'est la même frontière qui existe entre le loisir et la culture, qui tend parfois à se confondre...
Alors que, oui, il faut pousser les limites pour soi, dans son travail, et pousser aussi le lecteur, la lectrice, à se bousculer, changer son regard, s'interroger. Et même si c'est un travail de création différent pour toi j'imagine, *Les Saprophytes* se situe à cet endroit. Et sans doute ton désir de rapprocher se retrouve dans tous tes livres. J'avais beaucoup aimé ce regard doux et tendre porté sur les gens dans *Du bulgom et des hommes*. Peut-être que ce sont aussi des gros mots, mais on se retrouve peut-être sur une forme d'humanisme, même si on porte un regard sans concession sur le monde, que l'on tente de soulever des choses qui dérangent, il me semble que l'on secoue les arbres pour en faire tomber les fruits, mais avec douceur. Non ?
Pour poursuivre cette si belle citation de Beckett, il y a celle-ci de Bukowski inscrite sur sa tombe « Don't try », dans le sens, « N'essaie pas, fais ! »
Et cela veut dire expérimenter, bricoler, se planter, refaire, défaire, travailler.
Et j'aimerais beaucoup savoir comment tu travailles ? De manière fulgurante ou laborieusement ? À quel rythme ? Des tocs d'auteure ? Comment tu vis entre le travail d'écriture et le fait de gagner ta vie en écrivant ?

28 novembre,
Bonjour Sophie,

Tu sais que Marjane Satrapi a déclaré dans une interview qu'elle écrivait souvent depuis sa salle de bains ? Ce n'est pas si surprenant, après tout, c'est le lieu de la chaleur, de l'intime...
La cuisine est aussi un bon endroit pour écrire, d'après moi. Surtout pas d'endroits sacrés !
Pour répondre à ta question sur l'écriture, j'ai le regret de te dire que j'écris plutôt laborieusement... Les lecteurs et lectrices me renvoient souvent la fluidité de mes courts textes, Je l'ai avalé d'un coup, me dit-on souvent. Tant mieux, si cela donne l'impression d'être écrit dans un souffle, mais ce n'est pas le cas. Bien sûr, il y a parfois des fulgurances, des bouts de phrases qui me viennent soudain, lorsque que je suis assise face à mon ordinateur, mais aussi en vélo, sous la douche ou au détour d'une discussion... Ça continue souvent d'écrire malgré moi.
Mais la plupart du temps, je rature beaucoup, cherche, lis à voix haute, reprends.
Je bataille avec le fond et la forme, je doute... J'avance pas à pas. C'est parce que je ne sais pas où le texte va m'emmener que j'écris.
Je m'écoute de très près, guette mes ondes sismiques, et observe ceux qui m'entourent.
Marina Tsetaieva disait « j'écris parce que je ne sais pas » et ces mots me touchent infiniment. C'est en écrivant que je comprends ce que j'écris. Et c'est là que l'humour intervient, car quelque chose circule de nouveau, je retrouve du jeu, de la force.
Évidemment, tout l'enjeu, c'est d'embarquer le lecteur ou la lectrice avec moi, de l'inviter à écouter l'écho du texte en lui, ou en elle.
J'ai la sensation de grandir avec chacun de mes textes. Je ne sais pas si *La femme brouillon* représente un aboutissement, j'espère que non car c'est assez angoissant, comme idée ! Dans la plupart de mes textes, j'interroge la norme, celle qui nous fonde hommes ou femmes, mères ou pères, celle qui érige des frontières... Mais au-delà d'une certaine critique sociale, j'interroge notre propre rapport à cette norme, l'envie de la fuir en même temps que d'y céder. Je me débats.
Et il faut que ma langue se dégage d'un certain académisme, qu'elle désobéisse aussi.
Je n'ai pas de tocs d'écrivaine, mais j'écris la plupart du temps le matin. Au réveil, un pied dans l'inconscient, un pied dans le réel, je trouve que ça écrit bien.
Quand je tiens un texte, j'essaie d'écrire tous les jours, pour ne pas le lâcher et pour ne pas me regarder écrire. Bien sûr, je n'y arrive pas tout le temps, loin de là. J'ai des engagements et comme la plupart des écrivains, je dois travailler pour gagner ma vie. Dégager des temps d'écriture est une lutte. Déjà parce qu'entre mes activités professionnelles et ma vie de famille, je manque de temps, mais aussi parce que faire face à mon désir d'écriture est souvent angoissant. Ces prochains jours, j'ai enfin du temps devant moi pour écrire.
Cela me remplit de joie en même temps que cela me fait peur. Il va falloir plonger... •

***Assommons les poètes !*, Sophie G. Lucas, 2018, coll. Les Périphéries, p. 96**
***moujik moujik, suivi de Notown*, Sophie G. Lucas, 2017, coll. La Sentinelle, p. 85**
***Témoin*, Sophie G. Lucas, 2017, coll. La Sentinelle, p. 86**
***Les Saprophytes, urbanisme vivant*, Amandine Dhée, 2017, coll. La Sentinelle, p. 105**
***La femme brouillon*, Amandine Dhée, 2017, coll. La Sentinelle, p. 84**
***Du Bulgom et des Hommes*, Amandine Dhée, 2010, coll. La Sentinelle, p. 85**

On retrouve les biographies de Sophie G. Lucas, p. 116 et Amandine Dhée p. 114



UN DANGER SOUVENT, À ÊTRE FEMME

AMANDINE DHÉE

À PROPOS DE PRINCESSE INCA ET LA FEMME-PRÉCIPICE

Tout est plus facile
Tu n'as pas besoin d'éloge
Ni qu'on te regarde
Ni d'être entourée de certitude
Tu n'as pas besoin d'être dans les premières
Ni de te connaître complètement
Ni d'être la plus aimée
Ni de deux rangs de chaussures
Tu n'as pas besoin d'être ce qu'il faut être,
Tu ne veux pas être ce qu'il faut être.

Je l'entends presque crier, Princesse Inca.
Je pourrais me tenir à ses côtés, tant je me reconnais dans son urgence. Elle sait ce que ça coûte, d'obéir. Est-elle parfois tentée de le faire, elle aussi ? Je le crois, à cause de cette répétition, Tu n'as pas besoin, tu n'as pas besoin, comme pour se donner de la force. Selon moi, les princesses ne sont pas courageuses, elles puent la passivité. Mais Princesse Inca est une princesse auto-proclamée, pas propre et pas polie. Pas protégée, non plus, et qui se laisse atteindre. Et surtout, surtout, elle est une princesse qui se sauve elle-même, « même si cette putain de ville semble haïr les princesses sans royaume ».

On n'a pas la même langue, elle et moi.
La sienne est plus âpre. Moi, je me rends libre à grands coups d'éclats de rire. Mais c'est à cela que je sens qu'elle m'embarque. Au fil du livre j'emprunte sa langue, pense dans sa langue, vois avec sa langue. Et me reconnais dans sa famille, victime d'une « indigestion de rêves ou de vides ».

Comme « cette adolescente mal grandie », je n'ai pas de certitudes. Souvenir d'un texte écrit il y a des années sur les *peut-être* qu'il nous fallait brandir au grand jour. Montre-moi ton peut-être et je te montrerai le mien... « Mieux vaut être objet ou animal », dit Princesse Inca. L'humain s'épuise à se prouver lui-même, à dépasser ses contours, à mériter. « Ils m'ont injecté la vitesse, la consommation, l'égoïsme ». Je sais pourquoi nous nous rencontrons dans cette maison, elle et moi. Quand on m'interroge sur mon métier, je réponds escrivaine, mélange d'escrime et d'écrivaine. Je me bats à longueur de livres contre cette norme qui m'enferme et m'attire à la fois, qui me fige et me fonde. Sinon, pourquoi crier ?

Dans les poèmes de Princesse Inca, un danger souvent, à être femme. Femme précipice ou Femme brouillon, Princesse Inca mord et moi, je plante des fourchettes dans les mains de mes voisines. Son écriture près du corps qui empoigne, brûle, vomit. À mes yeux, ce qui menace, c'est l'extinction du désir des femmes, sans bruit. Mais Princesse Inca désire avec force et sans emphase. « J'ai pensé à une autre manière moins usée de le dire mais c'est ça : nous avons fait l'amour cette nuit. »

A priori, un diagnostic nous sépare, elle et moi. Princesse Inca est bipolaire. Elle dit l'enfermement, « Vos cachets d'oubli effacent, car ils sont ça et un peu plus, de l'oubli logé dans des creux en plastique, qui étourdit le sexe et l'âme, qui endort le rire et qui tue le regard, des cachets qui rectifient ceux qui rêvent [...] ». J'aurais tant voulu que ses poèmes datent. Et puis j'ai pensé à ce qu'une amie m'avait dit de son internement, de la façon dont on l'avait regardée et désarmée. C'est sur le silence et la peur que le livre se ferme, Princesse Inca ne nous épargne pas, « que la poésie fasse mal ». Mais puisque je tiens ce recueil de poèmes entre mes mains, je sais que c'est elle qui a gagné.

J'ai très envie, alors, de la rejoindre encore pour dire à ses côtés, « Je sors aujourd'hui habillée de moi-même ».





La Femme-précipice, Princesse Inca, traduit de l'espagnol par Laurence Breysse-Chanet, 2013, coll. La Sentinelle, p. 88

laprincesainca.blogspot.fr

On retrouve les biographies de Princesse Inca (droite) p. 119, Amandine Dhée (gauche) p. 114, Laurence Breysse-Chanet p. 112

03 - DÉBARQUÉ

JACQUES JOSSE

40e TEXTE

PARUTION AVRIL 2018
COLL. LA SENTINELLE

“

Il avait tellement pris l'habitude de voyager à l'instinct que c'en était devenu une seconde nature. Il multipliait les virées en terres étrangères sans jamais quitter ses pénates. Il partait avec les ouvriers agricoles qui se louaient de ferme en ferme, avec les pêcheurs qui bivouaquaient le long des cours d'eau, avec les hobos américains qui grimpaient dans les trains de marchandises, avec les voleurs de voitures qui filaient de New York à San Francisco en changeant de véhicule avant de tomber en panne sèche. Il détalait en compagnie des écrivains de plein air et des marins débarqués. Il montait à bord des bateaux qui étaient amarrés dans sa tête. Regardait droit devant. Levait sa casquette à visière ornée d'une ancre de marine dorée en passant de l'autre côté de la ligne d'horizon. Les voiliers, cargos et porte-conteneurs qu'il prenait à distance mettaient le cap au Sud en empruntant d'abord une route maritime tracée au large de cette mer d'Iroise près de laquelle il avait vu le jour. Ils descendaient ensuite vers le golfe de Gascogne, là où les fortes houles de l'Atlantique s'aiguisaient les dents en griffant la coque émaillée des rouliers en perdition.

Il pouvait, grâce au souffle humide de l'océan qui venait lui rafraîchir la nuque quand il s'échinait au jardin, ayant troqué la casquette pour le chapeau de paille, savoir en temps réel la météo qu'ils allaient affronter. Il saisissait d'autres infos sans consulter le moindre écran radar. Il savait si le radio-télégraphiste grec Nikos Kavvadias était toujours présent à bord du *Pythéas,* encalminé dans une immensité d'encre au large de la Chine, et à quelle heure l'écrivain Francisco Coloane sortirait prendre l'air pour fumer un cigarillo, debout sur le pont du *Baquedano*, une corvette de la marine chilienne qui s'approchait de la Terre de Feu. Il les suivait, pas à pas et page après page, pris dans un roulis qui forçait son corps usé à se battre contre les aléas du mal de mer.

Il tanguait entre rêves immémoriaux et parcelles de légumes et avait de plus en plus de difficultés à tenir debout. Il levait les yeux au ciel pour regarder les nuées d'oiseaux migrateurs qui enchantaient ses traversées en se disant qu'ils avaient plus de chance que les migrants dont beaucoup gisaient au fond du cimetière marin qu'était devenue la Méditerranée. Le quotidien des hommes à bord occupait ses pensées. Il lui arrivait d'y reconnaître la silhouette massive de son père. Il le repérait penché sur ses cartes, perdu dans un nuage de fumée, aux commandes d'un bâtiment qui croisait en Mer Noire, laissant Sébastopol et la baie de Balaklava à tribord, se dirigeant vers le port d'Odessa.

Le matin, souriant, il annonçait qu'il avait à nouveau rêvé des disparus. Ils allaient bien. Tous se promenaient à leur manière, calme ou trépidante, en quête de sensations nouvelles, dans des contrées qui lui paraissaient de plus en plus accessibles.

LE MÉTIER DE VIVRE

JACQUES JOSSE

À PROPOS DE DÉBARQUÉ

Les liens qui existaient entre mon père et moi étaient extrêmement forts mais la plupart du temps non dits. C'était un être silencieux. Peu après sa mort, ma mémoire s'est mise à restituer par fragments différentes époques de sa vie, comme si elle tentait, à mon insu, de combler le vide consécutif à son départ. Son absence me déstabilisait tout en m'incitant à lui inventer une autre présence. C'est ainsi que, peu à peu, le besoin de revenir sur son parcours s'est imposé à moi. Lui redonner vie en écrivant ce que fut la sienne m'a semblé être la meilleure façon de lui rendre hommage. Il me fallait dire qui il était. Et combien son itinéraire fut semé d'embûches.

Son rêve, quand il était jeune, était de devenir marin pour suivre les traces de son père, notre grand-père, qui était capitaine au long cours. La maladie, en l'occurrence une encéphalite aiguë mal soignée, dont les séquelles allaient l'accompagner durant toute son existence, est hélas venue, alors qu'il avait dix-sept ans, anéantir ses projets. Son statut de débarqué a débuté là. Ne pouvant naviguer, il est devenu électricien. Et il s'est mis à voyager autrement. En actionnant son esprit rêveur et son imaginaire en verve, en replongeant dans les souvenirs de son père, en s'entretenant avec les marins qui rentraient en permission, en s'octroyant quelques autres dérives et en lisant beaucoup, surtout les romanciers américains (Caldwell, Steinbeck) qui évoquaient la grande dépression des années trente, celles de son enfance. C'était un lecteur insatiable. Qui partait au quart de tour. Et qui avait à cœur de transmettre sa passion.

On ne peut, même si la solitude n'est jamais loin, vivre seul. Son histoire est constamment reliée à celles des autres. Elle est ancrée dans un lieu précis, un hameau proche de la mer, en Bretagne, sur la côte Nord, où il a passé l'essentiel de son temps. Parler de lui ne pouvait

MON DÉSIR EN ÉCRIVANT CE TEXTE ÉTAIT ÉGALEMENT DE RAPPELER QU'AUCUNE VIE N'EST SIMPLE, BANALE OU ORDINAIRE.

se concevoir sans que n'interviennent ceux qui faisaient partie de cette communauté de gens (de terre ou de mer) – souvent en bout de course – qu'il côtoyait quotidiennement.

Mon désir en écrivant ce texte était également de rappeler qu'aucune vie n'est simple, banale ou ordinaire. *Le Métier de vivre*, pour reprendre le titre du journal de l'écrivain Cesare Pavese, existe bel et bien. Pour tout un chacun. Et mon père n'y a évidemment pas échappé. Il lui arrivait souvent de vaciller. On partageait ses tourments et ses peurs. Il s'employait à vaincre ses tentations, à tenir debout, à faire en sorte que tous les siens restent d'aplomb en sa compagnie, en trouvant assez de sagesse et de force en lui pour ne pas être emporté par ses rêves brisés d'homme débarqué, par sa santé défaillante et par la mort, forcément injuste, de deux de ses enfants. Il a connu les trois quarts du siècle passé et le tout début de celui-ci. Son histoire bouge dans ma mémoire intime. Qui est elle-même reliée à la mémoire collective. Et c'est inévitablement là que je suis allé puiser.

AU DÉPART, IL Y A LE HASARD DE LA LECTURE

ENTRETIEN AVEC JACQUES JOSSE

PAR ANNA FICHET









Débarqué, Jacques Josse, 2018, coll. La Sentinelle, p. 80
L'ultime parade de Bohumil Hrabal, Jacques Josse, 2017, coll. La Sentinelle, p. 99
Marco Pantani a débranché la prise, Jacques Josse, 2016, coll. La Sentinelle, p. 86

On retrouve la biographie de Jacques Josse p. 116

AF **Il semble que vous ayez un lien fort avec les auteurs de la Beat Generation et leurs textes. Comment est-il né, et comment cela s'est-il traduit dans votre écriture et dans votre rapport à l'écriture ? Comment avez-vous entretenu ce lien ?**

JJ Au départ, il y a le hasard de la lecture. J'étais au lycée à Saint-Brieuc quand j'ai lu *Sur la route* de Jack Kerouac. Ce fut une grande découverte, vers 1971-72. Je ne savais pas qu'on pouvait écrire ainsi, aborder avec une telle intensité, une telle spontanéité des sujets qui avaient à voir avec la quête de soi, l'errance, la liberté, la subversion, la rage de vivre, les nuits blanches passées à boire, à parler, à écouter du jazz ou du blues. Jusqu'alors, je m'étais surtout nourri de littérature classique. Je lisais également quelques poètes de la seconde moitié du XIX[e] (surtout Corbière et Rimbaud) qui, eux aussi, ne se faisaient pas prier pour mettre sens dessus-dessous le bel ordonnancement de la langue.
Mais là, je sautai tout à coup un siècle en peu de temps, en découvrant, dans la foulée, Allen Ginsberg (avec *Howl*) et Bob Kaufman (grâce à *Sardine dorée*) qui venaient d'être traduits chez Christian Bourgois.
Et, plus tard, Gregory Corso et une flopée d'autres. Tous possédaient une écriture particulière. Ce qui me fascinait, c'étaient l'effervescence, la tonicité, le flux, le phrasé parlé, la richesse de ces textes pleins d'émotions et l'indéfectible foi des déclassés qui en étaient à l'origine. Cela a bousculé ma façon d'écrire. Ils m'ont désinhibé. M'ont fait comprendre qu'il fallait oser, sortir des cadres habituels. J'avais envie de voir et de sentir s'entremêler dans la prose, grâce à des phrases amples, en ajustant poésie et narration, le sens et le son. Qu'il y ait osmose et emportement. Que fond et forme s'épaulent. Avec eux, je trouvais cela.

Et c'est ce que j'ai tenté de faire, dès que mon écriture a pu se mettre en route. Après, elle a bougé en fonction de ma vie, de mon corps, de ma respiration. Mais j'aime toujours lire les auteurs de la Beat Generation. Ils n'ont jamais cessé de me transmettre leur énergie.

IL Y A CONSTAMMENT L'APPEL DU GRAND LARGE, LE BESOIN D'Y ALLER. ET L'ENVIE, ENSUITE, DE RENTRER AU PORT. POUR PARTAGER CE QUE L'ON A VU ET VÉCU. AVANT DE REPARTIR À NOUVEAU.

AF **Le voyage, l'errance, la route mais aussi l'ancrage en Bretagne… Diriez-vous qu'une part de votre écriture est sédentaire et l'autre nomade ?**

JJ Oui, c'est à peu près ça. La géographie des lieux s'y prête. L'océan nous borde. On vit sur une terre d'anciens marins. Il en reste encore quelques-uns. Leurs vies, leurs voyages, leurs récits sont dans nos mémoires. Et ce bout de terre, qui s'ouvre, me façonne. Il y a constamment l'appel du grand large, le besoin d'y aller. Et l'envie, ensuite, de rentrer au port. Pour partager ce que l'on a vu et vécu. Avant de repartir à nouveau.

AF **Vous avez créé Wigwam éditions en 1991, qu'est-ce qui vous y a amené ? Quelle en est la ligne éditoriale et quel rapport entretenez-vous avec les auteurs de la maison ?**

JJ Je voulais donner à lire des poètes que j'appréciais en créant une collection qui aurait des allures d'anthologie au long cours, sur une vingtaine d'années. Chaque poète ne publiait qu'une fois. Et cela a eu lieu à quatre-vingt-une reprises. Il n'y avait pas, j'ai arrêté Wigwam en 2010, de vraie ligne éditoriale. Mes choix étaient éclectiques (mes lectures le sont aussi) et ne dépendaient que de mes goûts personnels. Je privilégiais les poètes qui possédaient une voix bien à eux. Ce que je voulais également, c'était entretenir une bonne relation avec chaque auteur. Qu'on ait plaisir à faire un bout de route ensemble. La plupart du temps, je les rencontrais. Je leur demandais d'écrire spécialement pour la collection, avec en tête le format. Je souhaitais qu'ils me donnent un ensemble qui se tienne et non pas une compilation de poèmes. Et ça s'est toujours bien passé. Ils avaient la possibilité d'intégrer ensuite ces textes dans un livre plus volumineux.

AF **Il est un rêveur d'une autre route que celle du mouvement Beat. Marco Pantani : vous en avez brossé un portrait, avec une écriture que l'on pourrait dire aérienne, sans jugement ni fioriture, en retranscrivant simplement les faits. Comment s'est fait le choix d'un point de vue distancé et proche à la fois ? Et finalement, cette juste distance, comment l'avez-vous trouvée ?**

JJ Chaque livre doit trouver sa forme. Celle qu'il me fallait mettre en place pour ce texte devait s'adapter à la fulgurance du parcours de Marco Pantani. Ce devait être rapide et fluide, et cela ne pouvait se faire qu'avec une succession de chapitres courts, de façon à rendre l'ensemble vif, incisif, nerveux, à l'image du personnage. J'ai tout de suite décidé de ne m'en tenir qu'aux faits avérés. C'était nécessaire pour être à la fois en règle avec moi-même et vis-à-vis de lui. Je tenais également à garder une certaine distance. L'homme, le champion cycliste, était secret et silencieux. Il convenait de respecter cela. Je suis parti de sa première victoire et ai suivi son itinéraire à la trace, pendant dix ans, de 1994 à 2004, en ne me référant qu'aux séquences visibles et connues de son existence. Il n'y avait rien à ajouter. La réalité dépassait la fiction. Marco Pantani est un héros tragique. Un solitaire ombrageux. Une étoile filante. Une victime du sport-spectacle. J'ai procédé, comme au théâtre, par tableaux successifs pour rendre compte de son destin brisé. Étape après étape. De façon presque journalistique. En le regardant avancer, chuter, gagner, perdre, s'effondrer.

AF ***Marco Pantani a débranché la prise* a été publié en 2015 à La Contre Allée, mais aussi *L'Ultime parade de Bohumil Hrabal* en 2016 dans la collection Les Périphéries, pourquoi écrire sur ces deux figures ?**

JJ Tout d'abord parce qu'elles me touchent. J'éprouve, à leur égard, une réelle empathie. Pour Marco Pantani, j'étais sensible à sa fragilité apparente, à sa légèreté de chamois partant à l'assaut de la montagne, à sa mélancolie, à son opiniâtreté, à sa fougue, à sa façon de vivre intensément en se disant « ça passe ou ça casse », à sa tendance à jouer au pirate sans avoir en lui assez de billes pour en être vraiment un. Cet homme m'a fait vibrer et je voulais lui consacrer un livre. Pour Bohumil Hrabal, c'est différent. J'ai découvert l'écrivain en lisant *Tendres barbares* (publié par Maren Sell), où il décrivait, dans un flux proche de l'oralité, ses déambulations dans Prague et ses environs en compagnie du poète philosophe Egon Bondy et du peintre sculpteur Vladimir Boudnik, et j'ai été subjugué. Je retrouvais des parfums de Beat Generation dans la Tchécoslovaquie de l'époque. Ensuite, j'ai lu tous ses livres. Je suis allé à Prague sur ses pas. Je lui ai écrit une lettre posthume. Et je m'étais promis de faire en sorte que l'écrivain habitué à créer des personnages puisse en devenir un à son tour. *L'Ultime parade* est à la fois un hommage et une invitation à le lire, en s'arrêtant tout particulièrement sur son chef-d'œuvre, *Une trop bruyante solitude*. Je le place au plus haut et je trouve qu'il n'a pas encore, en France, la reconnaissance que son œuvre mérite.

AF **Qu'est-ce qui vous a amené à faire le choix de La Contre Allée pour ces textes, sans oublier celui à venir ?**

JJ Je lisais les livres publiés par les éditions La Contre Allée depuis la création de la maison. J'étais sensible à la démarche. Je me retrouvais dans le choix des textes. De plus, je trouvais la conception des ouvrages très réussie. Format, maquette, impression, couverture, achevé d'imprimé. Et puis lire au fronton de la collection La Sentinelle qu'elle portait « une attention particulière aux histoires et parcours singuliers de gens, lieux, etc. » m'a incité à proposer *Marco Pantani a débranché la prise*. J'en ai d'abord parlé à Lucien Suel, un soir à Rennes. Qui, peu après, en a lui-même parlé à l'éditeur. Qui était d'accord pour recevoir le manuscrit. Après, tout s'est fait naturellement. En confiance, avec beaucoup d'attention. Et un suivi sans pareil.

J'AIME TOUJOURS LIRE LES AUTEURS DE LA BEAT GENERATION. ILS N'ONT JAMAIS CESSÉ DE ME TRANSMETTRE LEUR ÉNERGIE.

AF **Vous avez croisé plusieurs fois le chemin de Lucien Suel, que pourriez-vous dire de ses textes parus à La Contre Allée, *D'azur et d'acier* et *Le Lapin mystique* ?**

JJ Ce sont deux livres très différents, deux facettes de l'écrivain Lucien Suel qui en possède d'ailleurs bien d'autres. *D'azur et d'acier* est une plongée dans l'ancien quartier industriel de Lille Fives. C'est là qu'il a posé ses valises,

son regard, ses pas pour une résidence de trois mois. On le voit tout au long du livre sillonner les rues, les impasses, les ruelles, interroger la mémoire ouvrière, retrouver les traces des luttes sociales, des coups durs, des personnages qui ont marqué les lieux. Il va vers les autres, mêle passé et présent (y compris le sien) pour esquisser, par fragments, brique par brique, l'architecture mentale et rêvée d'un quartier qui essaie de garder son identité au sein d'une métropole en constante transformation. En fait, il nous invite dans sa résidence et nous permet de bien saisir l'histoire et la géographie du quartier. *Le Lapin mystique*, c'est un autre Suel, c'est le facétieux, le pince-sans-rire, l'homme à l'imaginaire débordant, l'équilibriste qui passe d'une fin de siècle à l'autre en quelques dizaines de pages. Là encore, il embarque le lecteur pour un voyage hors du temps, dans d'étranges contrées, en compagnie d'un narrateur et de nombreux personnages, dont un corbeau et un kangourou. On croise même Marianne Faithfull en panne de voiture au bord de la route. C'est un roman épatant. Court mais intense. Et c'est aussi un texte qui pétille de malice, qui met de bonne humeur.

GÉNÉRATION

LUCIEN SUEL

À PROPOS DE JACQUES JOSSE

Pour éviter la noyade dans les vagues du temps et le chaos de l'actualité, on s'arrête un instant sur le bas-côté herbeux de la route ou sur les trottoirs luisants d'une contre allée, à la recherche d'un moment de sérénité. On entre avec précaution dans la maison des souvenirs, on ouvre la porte de la chambre d'échos.

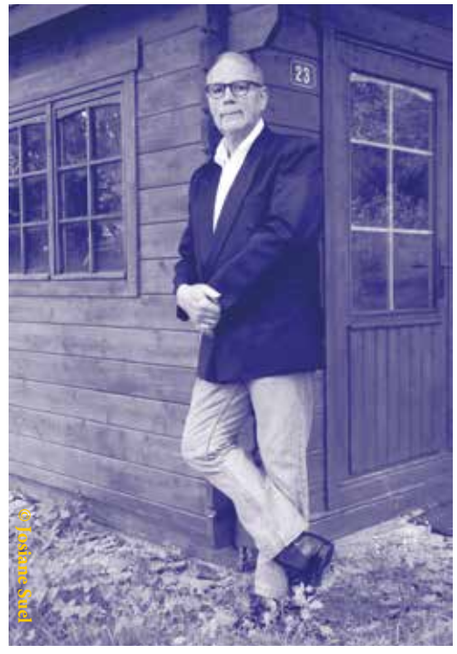
Des noms et des visages glissent sur la tapisserie, des titres de livres clignotent. Dans une brume de néon bleuté, nous reconnaissons les silhouettes jumelles de Sal Paradise et Dean Moriarty. Installés dans des divans profonds, ils nous regardent, adolescents frémissants tournant les pages. *A Love Supreme*. Le souffle d'un saxophone glisse entre les lignes.

Jacques et moi lisions les mêmes livres, entendions la même musique. Enfants modestes aux yeux brillants, avides d'indépendance et de liberté. Années d'apprentissage dans le nouveau monde. Parallèles des existences dans la cartographie des désirs.

Bien plus tard, en l'an 2000, notre première rencontre dans la réalité eut lieu au Triangle, à Rennes. Jacques Josse était là. Je lus ma poésie, j'égrenai la liste des disparus en faisant craquer le plastique d'une bouteille d'eau : les os de tous les morts... Depuis, nos amis poètes Claude Pélieu et Alain Jégou ont rejoint Jack, Neal, Bob, Allen, William, Gregory dans le ciel d'azur avec Lucy et ses diamants...

L'année suivante, je vécus ma première résidence d'auteur au cœur du quartier du Blosne, ancienne ZUP de Rennes, comme une préfiguration de ce que j'allais connaître à Fives en 2009 avec La Contre Allée. Et la vie continue. L'enfant est assis à la table de la cuisine, il étale, range et retourne ses images cartonnées sur le plateau en formica moucheté vert et blanc. Il sait les nommer. Il les reconnaît. Jean Stablinski, Louison Bobet, Roger Walkowiak, André Darrigade, Charly Gaul, Gastone Nencini, Federico Bahamontès, Jacques Anquetil, Jan Janssen et son préféré, Roger Rivière, avec son maillot arc-en-ciel. Un champion du monde, posé là sur la table dans son village perdu ! Il rêvasse. Il n'a même pas encore eu son premier vélo. Il écoute les résultats, l'arrivée des étapes du Tour à la radio. L'enfant ne voit le monde qu'à travers les images de son livre de géographie... Et surtout, il lit, avale tous les livres qui lui tombent sous la main.

JACQUES ET MOI LISIONS LES MÊMES LIVRES, ENTENDIONS LA MÊME MUSIQUE.













NOS PREMIÈRES FOIS

LA CONTRE ALLÉE

À PROPOS DE LUCIEN SUEL

Lucien Suel a accompagné l'histoire de notre maison dans la majeure partie de « ses premières fois ». Il a participé au premier ouvrage collectif, *À chacun sa place*, à la première résidence de création En Aparté en 2009 à Lille Fives, aux côtés de Laure Chailloux (accordéoniste). Lucien Suel a assuré la voix et le cut up pour le film *Sous les pavés la place*, réalisé par Nicolas Devos (réalisateur, plasticien, musicien) durant cette même résidence.

Il est tout aussi présent pour la première adaptation audio, en compagnie de la musicienne Laure Chailloux, proposée avec le texte *D'azur et d'acier*. (Cette adaptation est toujours disponible à partir de la page dédiée à l'ouvrage sur notre site).

Il est encore et toujours là pour notre première réalisation d'application numérique géolocalisée, *Les Murs ont des voix*. Une adaptation de l'ouvrage *D'azur et d'acier* menée en coproduction avec Book d'oreille et qui propose une déambulation autour du site Fives Cail Babcock à Lille. Cette fois, Lucien Suel est accompagné du musicien David Bausseron.

Enfin, en 2014, il inaugure avec Pascal Dessaint, et son fameux *Quelques pas de solitude*, la collection Les Périphéries avec *Le Lapin mystique*. Mythique.

***À chacun sa place*, collectif, 2008, coll. Un Singulier Pluriel, p. 105**
***Sous les pavés, la place*, de Nicolas Devos, 2009**
***D'azur et d'acier*, 2010, coll. La Sentinelle, p. 91**
***Le Lapin mystique*, 2014, coll. Les Périphéries, p. 99**
***Les Murs ont des voix*, 2013, application**

On retrouve les biographies de Jacques Josse p. 116 et Lucien Suel p. 121

04 -
LE COEUR DE L'EUROPE

EMMANUEL RUBEN

PARUTION MAI 2018
COLL. FICTIONS D'EUROPE

Bienvenue au pays de *la* frontière !

1er mars 2015

De la ville où je vis aujourd'hui, Novi Sad, je n'ai entendu parler qu'une seule fois avant d'y mettre les pieds le 18 février dernier : c'était en avril 1999 et nos avions – ceux de l'OTAN – bombardaient le symbolique Pont de la Liberté (*Most Sloboda*). Je me souviens pourtant de l'avoir située, Novi Sad, en tant que capitale du district autonome de Voïvodine, sur une carte de l'ex-Yougoslavie dessinée pour présenter en classe de quatrième un exposé d'histoire sur le terrible conflit ravageant alors le pays de ce Tito mort en 1980, l'année de ma naissance. Mon grand ami de l'époque, Nenad, était un réfugié *yougoslave*, comme on disait encore, de peur de prendre un Serbe pour un Croate, et ses parents m'avaient reçu dans leur nouveau salon où le maréchal à lunettes trônait au-dessus de la cheminée, en uniforme d'apparat immaculé, avec gants blancs, casquette blanche, la poitrine emmédaillée tel un sapin de Noël ; j'avais été tellement impressionné par cette icône martiale que je lisais tout ce que je pouvais trouver sur ce pays en voie de disparition et prêtais alors aux résistants de la Zyntarie, les héros de mon pays imaginaire en voie d'apparition, des visages et des uniformes yougoslaves.

Novi Sad n'aura fait parler d'elle, au crépuscule du vingtième siècle, que par ce Pont de la Liberté s'écroulant sous nos propres bombes. Et c'est aujourd'hui avec stupeur que j'apprends, devant la vitrine de la bibliothèque municipale, que nous avions en réalité bombardé tous les ponts – routiers et ferroviaires –, ainsi que la raffinerie de pétrole, les voies de communication, des zones résidentielles, et tué même quelques civils par-ci par-là, surtout des Tziganes, bavures inévitables lorsqu'on bombarde une ville à quinze mille pieds du sol, c'est-à-dire à une altitude qui rendait les avions invisibles, intouchables, hors d'atteinte des défenses aériennes, mais qui empêchait complètement les pilotes de détecter la présence de civils sur les zones bombardées. Si l'actuel premier ministre, alors ministre de la propagande de Milošević, clamait que « pour un Serbe de tué, nous tuerons cent musulmans », l'OTAN rappelait depuis le ciel européen que la vie d'un civil serbe ne valait pas grand-chose comparée à celle d'un pilote américain.

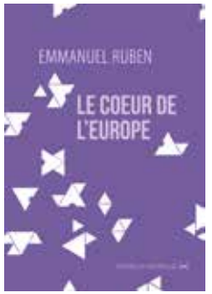
J'AURAIS VOULU PARLER AUSSI D'OHRID

EMMANUEL RUBEN

À PROPOS DE LE COEUR DE L'EUROPE

Il y a en Serbie des trésors de générosité personnelle, et malgré tout ce qui y manque encore, il y fait chaud. La France peut bien être, comme les Serbes se plaisaient à nous le répéter, le cerveau de l'Europe, mais les Balkans en sont le cœur, dont on ne se servira jamais trop.

Nicolas Bouvier



J'aurais voulu parler aussi d'Ohrid, à la frontière albano-macédonienne, où se trouve le plus beau bleu des Balkans. À Ohrid je me suis dit que je pourrais rester là toute la journée sur le balcon avec le plus vieux lac d'Europe à mes pieds et devant les yeux les neiges d'Albanie – là, j'aurais accepté mon sort d'écrivain, j'aurais écrit toute la journée dans le soleil de novembre sans attendre aucun retour, aucun lecteur, juste pour le plaisir d'être là, vivant. Ohrid est une petite Jérusalem balkanique qui ne s'étend pas au bord d'un désert mais d'un lac aux eaux de lagon corallien ; ici Clément d'Ohrid a inventé l'alphabet cyrillique qu'on attribue par erreur à ses maîtres Cyrille et Méthode ; il y a partout des églises byzantines où domine la brique, des mosquées dans tous les styles, aux minarets de pierre ou de bois ; la synagogue a été transférée à Istanbul mais il reste les murs de la forteresse de Samuel Ier, tsar des Bulgares, qui portait un prénom biblique comme ses frères Aaron, David et Moïse, venait d'Arménie, régnait à la fin du Xe siècle sur tous les Balkans du delta du Danube aux bouches de Kotor, de Novi Sad à Salonique et qui devait être un peu juif sur les bords mais l'histoire ne le dit pas. Un jour, les hommes n'en sauront pas plus sur Tito que sur Samuel Ier et la Yougoslavie comptera moins de ruines que son empire. Aujourd'hui il n'y a qu'à Ohrid – qui n'a pas connu la guerre, où n'a pas sévi l'épuration ethnique – qu'on peut avoir un juste aperçu de ce que fut la Yougoslavie : un pays où l'on peut être macédonien, parler albanais, manger bosniaque, rêver des femmes croates et des plages monténégrines, regarder la télé turque ou allemande en buvant de la gnôle serbe. À Ohrid où nous allions siroter un verre de salep le soir dans un troquet tenu par des Albanais, la télé changeait de langue tous les jours et j'ai entendu le même garçon de café blond comme un Russe parler successivement macédonien turc albanais serbe allemand anglais – de sa scolarité yougoslave, il lui restait même des rudiments de français. Il va de soi qu'il ne connaissait pas toutes ces langues par cœur mais il était capable de les baragouiner, de naviguer entre elles comme entre deux eaux, de faire le change d'une langue à l'autre : ce garçon de café parlait la langue de l'Europe dont rêvait Umberto Eco. J'aurais voulu évoquer aussi les Portes de Fer, les monastères de la Fruška Gora, les ours légendaires de la montagne Tara, les méandres et les vautours de l'Uvac ; j'aurais voulu repartir en pensée à Novi Pazar dans le Sandžak serbe où il y a des maisons dans tous les styles et des plaques d'immatriculation de toute l'Europe ; j'aurais voulu revivre les virées en scooter sur l'île croate de Dugi Otok où l'on trouve un lac salé et des falaises de marbre mais ce livre aurait fini par ressembler à un guide touristique archilacunaire de l'ex-Yougoslavie, ce qu'il n'est pas. Ce petit livre est un lasso jeté négligemment au cou d'un pays qui n'existe plus ; ce petit livre est un stéthoscope – à l'origine une simple liasse de papiers roulés par le docteur Laennec – qui tente d'ausculter le cœur de cette Europe qui bat encore.

JE SUIS UN ÉCRIVAIN EUROPÉEN DE LANGUE FRANÇAISE

EMMANUEL RUBEN

REGARD SUR LA COLLECTION FICTIONS D'EUROPE

L'Europe est une fiction. Ou plutôt des fictions. Fiction cartographique, qui croit finir – la faute au géographe du Tsar – avec le Bosphore et l'Oural. Fiction historique, car l'Europe ne commence pas avec Athènes, Rome ou Jérusalem, comme on nous l'enseigne à l'école – Europe, c'est le nom pratique que trouva un pape, en l'occurrence Pie II, alias Enea Silvio Piccolomini – pour désigner en 1464, à Ancône, face à l'Adriatique, l'ensemble de cette petite presqu'île torturée qu'on appelait encore la Chrétienté, et rameuter une dernière fois, mais en vain, les Croisés contre les Turcs. Fiction mythologique, enfin, car l'Europe est aussi femme, et les Anciens racontent qu'elle fut enlevée par un taureau nommé Zeus qui la déposa sur les côtes chypriotes. Aujourd'hui, l'Europe nous est enlevée, à nous, Européens, tous les jours – fiction politique qui se décide sans le peuple qui la constitue. À coups de petits traités, de grosses arnaques et de grandes lâchetés, nous croyons pouvoir interdire au reste du monde l'usage de cette Europe qui ne sait toujours pas quel est son peuple.

L'Europe est une fiction flottante. Elias Canetti, qui est né à Roussé, en Bulgarie, sur les bords du Danube, rappelle que lorsqu'un de ses parents « remontait le Danube vers Vienne, on disait : il va en Europe ». Hier, une ami grecque m'a confié que jusqu'à une date récente, la police française exigeait toujours son passeport à l'aéroport ; le seul avantage de la crise, m'a-t-elle dit, c'est que vous, les Français, vous savez maintenant que la Grèce est en Europe ; désormais, de l'autre côté de la ligne jaune, on se contente de ma carte d'identité.



© Renaud Monfourny

LE DANUBE EST NOTRE RÍO GRANDE…

Le Cœur de l'Europe, Emmanuel Ruben, 2018, coll. Fictions d'Europe, p. 102
Ces histoires qui arrivent, Roberto Ferrucci, traduit de l'italien par Jérôme Nicolas, 2017, coll. Fictions d'Europe, p. 101
Les Enfants verts, Olga Tokarczuk, traduit du polonais par Margot Carlier, 2016, coll. Fictions d'Europe, p. 101
Les Pigeons de Paris, Víctor del Árbol, traduit de l'espagnol par Claude Bleton, 2016, coll. Fictions d'Europe, p. 101
Berlin, Bucarest-Budapest : Budapest-Bucarest, Gonçalo M. Tavares, traduit du portugais par Dominique Nédellec, 2015, coll. Fictions d'Europe, p. 102
Des lions comme des danseuses, Arno Bertina, 2015, coll. Fictions d'Europe, p. 102
Terre de colère, Christos Chryssopoulos, traduit du grec par Anne-Laure Brisac, 2015, coll. Fictions d'Europe, p. 102

Un ami me demandait récemment quand je franchirai enfin, dans mes livres, les frontières de l'Europe et de son Proche Orient. Je lui ai répondu que je n'en avais pas l'intention. Tout ce que je peux écrire à propos du reste du monde suinte de tous ses pores l'exotisme des épatants bourlingueurs : que je décrive le Cambodge ou le Pérou, des pays que j'aime, j'ai l'impression de jouer les imposteurs et d'être un personnage de Kipling ou de Chatwin, en quête d'un royaume qui n'est pas le sien, écrivant dans une langue qui n'est pas la sienne, fauchant des pierres et des statues que mon haleine aurait irrémédiablement privées de magie. Car l'Europe – et je dis bien l'Europe, pas la France – est ma patrie ; je ne suis pas un écrivain français, je suis un écrivain européen de langue française. Et comme l'Europe n'a pas d'autre langue commune que la traduction, je lis mes compatriotes, qu'ils s'appellent Roberto Ferrucci, Olga Tokarczuk, Víctor del Árbol, Gonçalo M. Tavares ou Christos Chryssopoulos dans cette langue étrange qui est aussi celle de leurs traducteurs ; et pourtant, malgré le filtre de la grammaire, il me suffit de lire une phrase ou deux pour entendre leur accent et reconnaître, à tel usage d'un pronom, à telle façon de ponctuer la phrase, le style sinueux de mon ami Roberto Ferruci, qui vit à Venise, c'est-à-dire à mi-chemin de la France et de la Serbie, les deux pays d'Europe où je partage ma vie.



© Murielle Leroy

L'Europe, je l'ai traversée plusieurs fois, par tous les moyens, voiture, avion, vélo, train. J'ai exploré toutes ses lisières, nagé dans toutes ses mers. Aujourd'hui, je peux faire sur les doigts d'une main le compte de tous les pays d'Europe où je n'ai pas mis les pieds : Biélorussie, Malte, Islande, San Marin, Lichtenstein. Malgré tous ses crimes, passés, présents et à venir, j'aime encore l'Europe, je n'ai pas tout à fait désespéré de la voir s'enrichir et se réchauffer – humainement s'entend. Alors quand Benoît Verhille m'a demandé d'écrire un texte pour la collection qu'il a fondée avec le soutien de la MESHS, j'ai aussitôt accepté l'invitation. À condition de parler d'une autre Europe que celle de nos commissaires.

On connaît le mot fameux de Mauriac à propos de l'Allemagne. Moi aussi, j'aime tellement l'Europe, que je préfère qu'il y en ait deux. Et justement, contrairement à ce que l'on veut bien nous faire croire, il y a encore, malgré tous les élargissements entrepris depuis soixante ans, deux Europe en 2018 : il ne faut pas oublier que plus de la moitié de l'Europe continentale se situe encore en dehors de notre Europe communautaire. L'Europe que j'aime va en zigzag de Saint-Pétersbourg à Istanbul, en passant par Kiev, Odessa, Giurgiulesti, Novi Sad, Sarajevo, Kotor, Ohrid, Gjirokastër – c'est l'Europe gazeuse, nomade et tzigane, l'Europe des autres qui n'ont pas besoin de monnaie commune et de traité constitutionnel pour se sentir exister.

Les éditions de La Contre Allée et Benoît Verhille, leur éditeur, nous invitent à délaisser les grands axes de l'Histoire pour réécrire l'Europe. Réécrire l'Europe, oui, comme Kerouac rêva de réécrire l'Amérique. Le Danube est notre Río Grande, les Balkans sont notre Mexique. Ces petits livres de contrebande peuvent passer à travers les fentes de tous les murs ; leurs couleurs vives peuvent égayer les grisailles de tous nos barbelés. Lisez-les, vous y trouverez plus de profit que dans la langue de bois de nos traités.

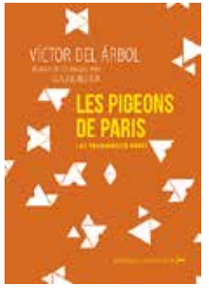












…LES BALKANS SONT NOTRE MEXIQUE.

On retrouve les biographies de Emmanuel Ruben p. 120, Roberto Ferrucci p. 115, Jérôme Nicolas p. 118, Olga Tokarczuk p. 122, Margot Carlier p. 112, Víctor del Árbol p. 114, Claude Bleton p. 112, Gonçalo M. Tavares p. 12, Dominique Nédellec p. 118, Arno Bertina p. 111, Christos Chryssopoulos p. 113, Anne-Laure Brisac p. 112

05 - ROUGEVILLE

PROMENADE ÉLÉGIAQUE

PATRICK VARETZ

PARUTION MAI 2018
COLL. LES PÉRIPHÉRIES

“

Pourquoi a-t-il fallu que j’emprunte ce matin la rue principale de Rougeville, dans la direction de l’hôtel de ville ? Depuis l’application Google Street View que j’utilise pour me déplacer, tout m’apparaît figé, comme reconstitué à la hâte dans l’intention de me laisser entrevoir un présent indécis. Je suis frappé par l’absence de vie autour de moi. Les façades des maisons, pour certaines vétustes, amoindries encore par une perspective faussée, ressemblent tout au plus à un décor dépourvu de profondeur. Tout de suite après la pharmacie, au premier rond-point, je peine à trouver mes repères, jusqu’à apercevoir le fameux losange gris sur fond jaune d’un constructeur automobile. Une pharmacie, un garage : après tout, il faut bien ici comme ailleurs se gaver de médicaments, et, pour accéder aux soins, disposer d’une voiture.

Juste après la boutique d’un coiffeur visagiste (installé à l’emplacement de l’ancienne Caisse d’Épargne), je découvre sur ma gauche un vaste parking, réservé à la clientèle de l’Intermarché et du Bricomarché qui le jouxte. La municipalité a cru bon d’aménager à cet endroit, devenu soudainement stratégique, un rond-point supplémentaire chargé de desservir le centre commercial, mais également le parking plus modeste de la nouvelle agence Caisse d’Épargne implantée opportunément juste en face, ainsi que la rue Léon Blum qui remonte jusqu’au cimetière Nord où ma mère est enterrée. À l’emplacement du parking de l’Intermarché et du Bricomarché s’élevaient autrefois une école maternelle et une Maison des Jeunes et de la Culture. De l’autre côté de la rue, l’ancienne école Pasteur a également été détruite, tout comme le module préfabriqué qui abritait le cours préparatoire. La nouvelle Caisse d’Épargne, ou plutôt l’arrière de ce bâtiment, se dresse précisément là où j’ai appris à lire, à écrire, et accessoirement à compter. Je ne sais pas si c’est une marque d’ironie ou une forme d’hommage, mais la voie qui dessert en boucle le parking du centre commercial a été baptisée « rue des Écoles ».

Je m’appelle Rougeville. Et nombreux, aujourd’hui encore, demeurent persuadés que c’est à cause des cités ouvrières qui s’étendent un peu partout autour de mes artères principales. Des maisons de briques rouges, massives et bêtement identiques, alignées le plus souvent à flanc de vallée, le long de ces rues affublées de noms de villes belges ou du sud de la France. Rues de Namur, de Liège et de Bruxelles. Rues de Valence, de Nice et de Marseille. Ce qui frappe, c’est le plan en damier le quadrillage — selon lequel on a entrepris de me découper. Comme s’il s’agissait de prévenir et de maîtriser une croissance anarchique due au développement soudain de l’exploitation minière dans les années 1920. Bizarrement, il existe une cité qui échappe à cette logique obtuse d’occupation des sols, construite quant à elle selon le modèle radioconcentrique : autour de la place dite du Rond-Point, les rues apparaissent distribuées en rayons et en cercles successifs. Rues de Dunkerque, d’Armentières et de Lille. Rues d’Orchies, de Tourcoing et de Saint-Amand. À l’exception de la rue d’Alsace-Lorraine, les urbanistes ont cru bon ici de réaffirmer mon ancrage septentrional. Officieusement, mes habitants nomment cet endroit « la Cité des Polonais ».

ÉTRANGER À SA PROPRE EXISTENCE

PATRICK VARETZ À PROPOS DE ROUGEVILLE

Il s'agit d'un texte fragmentaire, principalement centré sur la petite commune de Rougeville : un lieu imaginaire, qui n'est pas sans rappeler ma ville de naissance.

Pourquoi Rougeville ? Parce que cette ancienne cité minière est constituée en grande partie, aujourd'hui encore, de maisons ouvrières en briques rouges. Parce que la municipalité y demeure, plus pour très longtemps, un fief communiste. Parce qu'une légende prétend que le corps du Chevalier de Maison-Rouge – ou plutôt celui d'Alexandre Dominique Joseph Gonsse de Rougeville qui servit de modèle à Alexandre Dumas, fut jadis inhumé dans la crypte de sa petite église.

Rougeville nous évoque ce que cette ville est devenue : une cité fantôme que le narrateur arpente à distance grâce à Google Street View ; cette déambulation virtuelle permettant de mesurer les ravages du néolibéralisme dans une France post-industrielle, délaissée par la révolution numérique. Mais *Rougeville*, principalement à travers mes souvenirs d'enfance et d'adolescence, fait ressurgir également la ville telle qu'elle apparaissait en des temps meilleurs.

En tentant de raconter cette histoire, en la reconstituant par fragments, j'apparais hanté par la figure de l'imposteur : celui que j'étais, quand, pour mieux fuir cette ville, je m'étais empressé à l'adolescence d'endosser une personnalité d'emprunt (reniant ainsi mes origines sociales et ma famille). Mon modèle en imposture, mon mauvais ange tutélaire, se révélant être le fameux Alexandre Dominique Joseph Gonsse de Rougeville (celui-là même qui s'était inventé une particule et un destin d'exception, à seule fin d'échapper à sa piètre condition).

Rougeville s'apparente au final à une promenade élégiaque, qui s'attarde sur le paysage d'une ville morte, évidée de sa substance sociale. Le texte brosse également – en creux – le portrait d'un homme étranger à sa propre existence, ravagé de l'intérieur par un lourd sentiment de culpabilité ; un homme vide, en quelque sorte, à l'image du tombeau du Chevalier de Maison-Rouge, tel que je me l'imagine au fond de sa crypte désormais inaccessible.

PATRICK VARETZ À PROPOS DE CES HISTOIRES QUI ARRIVENT DE ROBERTO FERRUCCI



L'Europe de l'amitié et des écrivains Si j'aime ce livre de Roberto Ferrucci, *Ces histoires qui arrivent*, c'est parce que j'affectionne au plus haut point l'amitié entre écrivains (et que ce texte s'attarde avec pudeur sur la relation privilégiée que l'auteur a entretenue des années durant avec Antonio Tabucchi). Ainsi la figure de Tabucchi surgit à plusieurs reprises au détour des pages, selon le principe quelque peu magique des coïncidences et des équivoques qui – pour celui qui écrit – parvient toujours à transformer la réalité en fiction. Tandis qu'il se recueille sur la tombe de son ami, Ferrucci laisse les souvenirs affluer. Comment ne pas mener mille combats, autant dire mille existences, dans une ville comme Lisbonne où errent les multiples fantômes de Fernando Pessoa ? C'est ici, au Cemitério dos Prazeres, que les cendres de Tabucchi reposent : au Portugal, son pays d'adoption. Lui, qui était né à Vecchiano, en Toscane, avait pris soin avant de mourir de confier ses archives et ses manuscrits à la Bibliothèque nationale de France, à Paris, ville où pour la première fois il avait débusqué – sous divers hétéronymes – l'âme changeante de Pessoa. Oui. Tabucchi apparaît entre les lignes comme le plus européen des écrivains italiens : lui, dont les lecteurs d'aujourd'hui essaiment partout dans le monde.

Ce que dessine ce livre, c'est l'Europe des écrivains, ni plus ni moins : un territoire imaginaire, fatalement utopique, qui tente de se superposer à celui désormais cadenassé d'une union obtusément économique, car tombée aux mains des « clowns funèbres » qui président à nos destinées. À la dérive collective, à la vulgarité, à la suffisance, à l'intolérance et à la grossièreté, poètes et romanciers de tous bords opposent sans relâche l'Internationale des mots (dans l'espoir insensé de frapper les consciences). Oui. Quelque chose comme l'amitié permet encore de diluer le pessimisme, et d'atténuer l'éclat de la lucidité : il suffit bien souvent d'ouvrir le livre d'un ami pour recouvrer le goût de se battre (suffisamment pour qu'à son tour l'on se sente tenu de dresser les mots en barricades). Oui. Le ferment de la littérature et de l'intranquillité continue de se répandre, qui nous laisse à la bouche une envie de crier.



Rougeville, Patrick Varetz, 2018, coll. Les Périphéries, p. 96

Ces histoires qui arrivent, Roberto Ferrucci, traduit par Jérôme Nicolas, 2017, coll. Fictions d'Europe, p. 101

On retrouve les biographies de Patrick Varetz p. 122, Roberto Ferrucci p. 115, Jérôme Nicolas p. 118

© Pierre-Yves Boss'h

06 - LE NORD DU MONDE

NATHALIE YOT

1ER ROMAN

PARUTION AOÛT 2018
COLL. LA SENTINELLE

“C’est courir qu’il faudrait. Avancer vite. Même si c’est vers le Nord. Même s’il fait froid pour tout dans le corps. Le Nord ira bien. Ira mieux. C’est plus sûr d’aller vers le Nord. Il ne pensera pas m’y chercher. Il sait que je n’irai jamais vers le Nord. Je n’ai ni les habits ni l’attirance. Il faut s’habiller pour le froid et être attiré par le Nord pour y aller. L’attirance ça peut venir. Mais je n’irai jamais vers le Nord sans les habits. L’homme le croira parce qu’il ne m’a jamais offert d’habit chaud. Comme un manteau. Il ne m’offrait que des chocolats. Dans le Nord il ne me retrouvera pas. Je vais courir. C’est mieux. Je sais que l’homme est derrière. Pas très loin. Il veut me parler et m’offrir quelque chose pour en finir. Un cadeau de finissage. Peut-être un manteau. Je cours et l’eau coule de mes yeux. Pour lui. Pour l’homme. Je suis effrayée.

Je cours à mon allure qui est celle d’un poulain trotteur. Il faut que je tienne longtemps. Je n’ai jamais couru comme ça, de manière aussi élastique. Si j’en avais le temps, je me filmerais, mais ce n’est pas le moment, pas l’endroit, on reporte. Mes chaussures ne sont pas des sabots. Ce ne sont pas non plus des chaussures pour le Nord, mais elles trottent. Elles m’emmènent dans des quartiers que je ne connais pas, déjà sur le périphérique et plus loin encore, après la ville, après les lumières. On dirait la campagne mais ce n’est pas elle. Sur le bas-côté, du gravier, parfois des arbres, des grues haut dans le ciel. Je comprends que ce sont des chantiers. La ville qui s’étire, s’étale, se déverse, vomit peu à peu sur les champs. Elle gagne du terrain, la ville. Autour de moi, ce soir, c’est évident. Elle s’élance. Je n’aurais pas cru ça d’elle.



JE CHERCHE
À TROUBLER LE LECTEUR
PAR CETTE HISTOIRE QUI MÊLE
L'AMOUR ET LA RAISON,
LA PERVERSITÉ ET LA MORALE,
L'EFFONDREMENT
DES PRINCIPES ET LE JUGEMENT.

© Marc Ginot

QUE FONT-ILS LÀ ? OÙ VONT-ILS SEULS ?

NATHALIE YOT

À PROPOS DE LE NORD DU MONDE

Elle fuit. Elle fuit l'homme chien. Elle trotte comme un poulain pour qu'il ne la rattrape pas, aussi pour fabriquer la peinture des fresques du dedans.
Elle voudrait la folie mais elle ne vient pas.
Toucher le mur du fond, le Nord du Monde, se cramer dans la lumière, le jour, la nuit, effacer, crier et ne plus se reconnaître.

Sur la route, il y a Monsieur Pierre, il y a la Flaish, il y a les habitants des parcs, il y a Andrée, il y a les Polonais, Elan, Vince et Piort, et aussi Rommetweit, les Allemands, les Denant.
Il y a Isaac, neuf ans environ.
Et il y a les limites.

En tant qu'auteure, j'ai toujours été attirée par les endroits de rupture que souvent notre pudeur bienveillante occulte. J'ai voulu travailler sur l'errance (ce que j'ai déjà fait dans un texte intitulé *Hotdog*, poésie documentaire sur les sdf) et les dérives qu'elle peut engendrer. Ce qui m'intéresse plus particulièrement c'est la perte de repères, les limites que l'on se fixe, ou que la morale ambiante fixe, et qui peuvent être considérablement repoussées.

Au départ, un personnage qui marche comme on peut en voir parfois sur les bords des routes et qui m'interpellent toujours. Que font-ils là ? Où vont-ils, seuls ?

Partir, c'est souvent laisser beaucoup de soi quelque part et c'est souvent une quête aussi. On part chercher quelque chose qui diffère. Ailleurs, on peut changer, être quelqu'un d'autre. La narratrice fuit sa séparation amoureuse, l'homme qui l'a quittée. Elle est fragilisée, déstabilisée affectivement. Elle n'a d'autre intention que de s'éloigner de sa peine, aller le plus loin possible, pour oublier, se rincer, se blanchir du passé. Elle choisit le Nord, symboliquement c'est ce qu'indique une boussole quand on est perdu, une direction universelle.

Cette amorce émotionnelle ne sera que le début de son trouble. Le récit va se dérouler comme un road movie (on peut penser à *Into the Wild* de Jon Krakauer ou *Sur la route* de Jack Kerouac), un enchaînement de rencontres et de situations permettra à cette femme à la dérive d'être dans l'observation de ses sens, de sa capacité à réagir ou à se laisser entrainer par son tourment. On perçoit constamment une colère sous-jacente, une instabilité, chaque rencontre la contraint à poursuivre sa quête d'absolue blancheur, toujours vers le Nord.

LE LIBRE ARBITRE
EST LE SUJET
DU LIVRE.
C'EST UN TEXTE
QUI CONVOQUE
LE DOUTE.

Puis l'amour maternel surgit, venu de nulle part, comme par erreur, et c'est une implosion qu'elle ne peut maitriser. Son déséquilibre s'accentue avec l'émotion dévastatrice, le mental défaille, une dégradation psychologique et physique s'ensuit, tout devient flou. On sait qu'il ne s'agit pas de folie, plutôt d'une succession fatale d'irresponsabilités. L'errance devient le mode de vie, petit à petit les limites de la conscience s'effacent, ce qui va conduire cette femme à commettre une faute, si faute il y a, et c'est tout l'enjeu du texte.

Ce qui est important pour moi c'est le cheminement vers cette faute, puisque c'est le seul point d'appui qui nous permet de juger l'acte. Comment la perte de repères se transforme en déraison, que devient la lucidité quand on

est seul juge et comment la relation des deux protagonistes évolue dans l'égarement de l'un et la soi-disant naïveté de l'autre. Qui est piégé finalement ?

Le lecteur est confronté à un glissement de la situation contextuelle, la déviance du personnage intervient par touches successives avec des sursauts de clairvoyance qui se noient rapidement dans son impossibilité à maîtriser cet amour grandissant. Cet aveuglement place dans un état de perturbation, un dérèglement engendrant la possibilité d'une empathie pour la narratrice. Celle-ci dit sa crainte. Elle se bat, résiste, mais le contrôle de ce dysfonctionnement ne lui appartiendra plus à la fin du texte.

Évidemment je cherche à nous déranger par cette histoire qui mêle l'amour et la raison, la perversité et la morale, l'effondrement des principes et le jugement. Raconter l'impensable, nous questionner sur la culpabilité du personnage, imaginer un verdict pour lequel je tente les circonstances atténuantes. Le libre arbitre est le sujet du livre. C'est un texte qui convoque le doute.

Je veux prôner une revalorisation de l'erreur, de l'inaptitude et par là même du pardon.

Si le texte génère un mouvement interne, s'il désaxe un peu, voire simplement s'il crée une fragilité qui offre l'opportunité d'un léger déplacement et d'un ordre intérieur modifié, je gagne mon pari.

Pour accéder à ce déplacement, j'ai voulu écrire un texte organique, qui prend le lecteur en otage, qui le remue physiquement. Je suis adepte de cette littérature-là, qui touche au corps, et dans ce sens, la poésie, que je pratique depuis quelque temps, fait figure de proue en la matière. Le texte n'est pas un texte poétique comme on peut l'entendre, il l'est dans cette perspective de provoquer des sensations. Je veux d'abord parler au corps, aux réminiscences du corps, à l'universalité du corps, pour que se répercute l'effet secondaire des remous, c'est-à-dire la mise en route de la pensée.



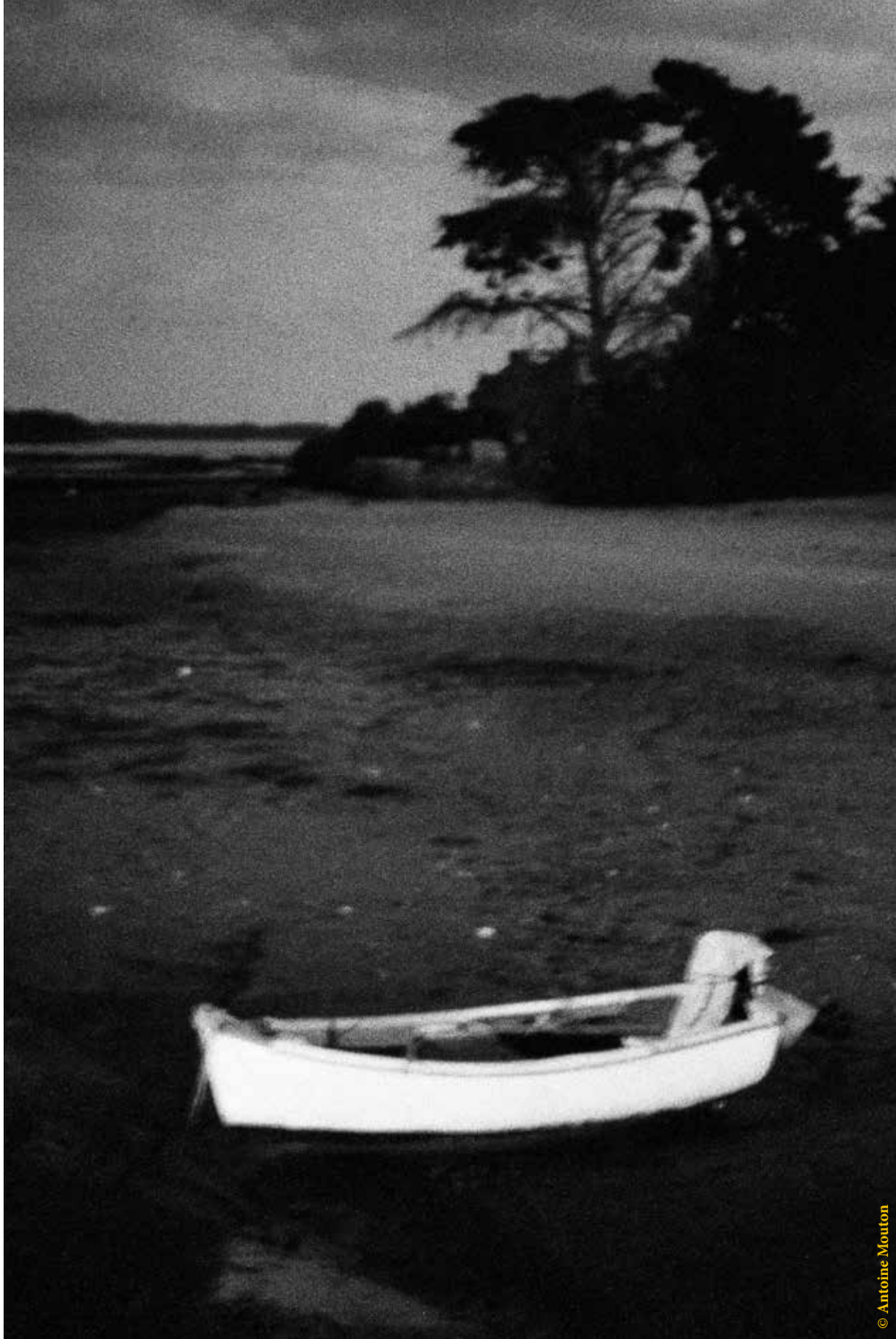
NATHALIE YOT

REGARD SUR CHÔMAGE MONSTRE D'ANTOINE MOUTON

Chômage Monstre, livre incisif, livre qui toque à la tête et au corps avec des griffes, une poésie organique, maitrisée, rythmique, en spirale, à engloutir le lecteur, le renvoyer à son inertie. C'est un vrai face à face avec le propos de l'auteur, qui recèle une grande rigueur de construction du discours. Le thème du travail (qui est un caillou) est abordé par différents biais qui amènent la pensée à être sans cesse questionnée dans son rapport avec le corps et l'aptitude à s'en défaire. L'humour est très souvent présent, parfois grinçant flirtant avec le surréalisme. Certaines phrases m'ont procuré une joie immense, une joie de lire « l'angoisse est une pâte molle avec des clous dedans » ou « maintenant je veux voir ce qui commence quand le rêve finit », ou encore « c'est une chose très curieuse de vivre même de vivre un jour », la joie d'être en adéquation poétique. J'ai rarement été dans un tel état de réceptivité. Je sentais mes mains se serrer, s'agripper aux pages, je voulais faire bloc avec les mots, cette écriture soulève, on voit que l'on ne sait plus penser ni être. Antoine Mouton happe notre jugement en dévissant le langage.

***Le Nord du Monde*, Nathalie Yot, 2018, coll. La Sentinelle, p. 80**
***Chômage Monstre*, Antoine Mouton, 2017, coll. La Sentinelle, p. 87**

On retrouve les biographies de Nathalie Yot p. 123 et Antoine Mouton p. 118



© Antoine Mouton

07 - UN AUTRE MONDE OTRO MUNDO

ALFONS CERVERA

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR GEORGES TYRAS
PARUTION OCTOBRE 2018
COLL. LA SENTINELLE

“ Les ombres parlent. Je ne savais pas, moi, en ce temps-là, que les ombres pouvaient parler. Qu'elles avaient des yeux et une bouche. Pour voir dans les ténèbres et entrer en catimini dans la chambre aux petites heures du matin. Et dire seulement : il est minuit, réveille ton frère, la pâte est levée à point. Je ne savais pas, moi, qu'une forme comme celles qu'il y a dans les grottes de la préhistoire pouvait pousser le loquet, ouvrir la porte en bois sans faire de bruit, se glisser sur le sol en terre comme les couleuvres des jardins. Et encore moins qu'elle m'ébourifferait les cheveux avant de retirer doucement la couverture de l'hiver. Des nuits et des années ainsi. Je ne sais pas combien de temps, combien de nuits et combien de fois je réveillai mon frère après être sorti du lit, les yeux fermés et les pieds froids éprouvant craintivement le sol, encore dépourvu à l'époque des carreaux noirs et blancs que les maçons poseraient avec du ciment je ne me rappelle pas quand, parce que bien des choses finissent par s'effacer de notre mémoire malgré nous. Oui, c'est la vérité, mais trop souvent la mémoire se retrouve vide parce que nous le voulons, parce que nous avons peur de découvrir ce qu'il y a derrière les souvenirs. Je me demande si quelqu'un me l'a dit une fois, mais c'est là, dans ma tête, depuis longtemps, je ne sais depuis quand mais depuis longtemps. Tout ce qui est d'avant se dissout à la façon des avions qui disparaissent dans les nuages et si ça se trouve quand on les voit de nouveau ce ne sont plus les mêmes avions, peut-être bien que les passagers non plus ne sont plus les mêmes, et ce qui descend au moment de l'atterrissage est une floche d'obscurité qui brouillonnera peu à peu la mémoire. Mon frère restait un moment à regarder les boutons de sa chemise et puis ceux de son tricot. On aurait dit qu'il les comptait comme grand-mère Adela comptait les grains de son rosaire au premier office du matin. Il lui en coûtait de se réveiller et ses yeux se perdaient dans l'insondable profondeur des rêves. Ce n'est pas que je sache non plus à quoi nous rêvions en ce temps-là. Et encore moins pourquoi l'ombre de toutes les nuits se déplaçait comme mon père et avait la même voix que lui, cette voix de rhapsode, grave et profonde, qu'il lui plaisait tant de comparer à celle de Francisco Rabal, son idole dans le monde du théâtre et du cinéma. Mais ça, je ne le saurais que longtemps après l'époque de ces petits matins. En ce temps-là, avant la mémoire transformée d'abord en un lumineux galimatias de souvenirs puis en un trou noir ensuite, il n'y avait que le sol humide et froid, le bruit sourd de la pétrisseuse au fond de la maison, cette main qui ébouriffait les cheveux d'un enfant qui devait à peine avoir dix ans et sortait du lit les pieds gelés tandis que son frère comptait un à un, comme hypnotisé, les boutons de sa chemise et de son tricot, lui qui ne faisait pas encore la différence entre les heures du sommeil et celles qui, en milieu de nuit, nous entraînent avec douceur ou avec horreur dans le monde des rêves. ”

L'AUTRE MONDE DE LA TRADUCTION

GEORGES TYRAS

À PROPOS DE UN AUTRE MONDE

L'autre monde de la traduction. De tous les romans d'Alfons Cervera, *Un autre monde* est probablement celui qui affiche le plus explicitement sa condition de récit autobiographique. Il fait écho au texte superbe qu'Alfons a consacré à la mort de sa mère, aux deux années qu'il a passées à prendre soin d'elle, au long d'une agonie magistralement évoquée, à mi-chemin de la pudeur et de la cruauté, avec humour et dignité. *Ces vies-là* (*Esas Vidas*, 2009) inaugurait ainsi, un cycle romanesque centré sur la mémoire personnelle, auquel peut être rattaché le splendide *Tant de larmes ont coulé depuis (Tantas lágrimas han corrido desde entonces,* 2012), qui traite de l'émigration. *Un autre monde (Otro mundo,* 2016*)*, peut être considéré comme le pendant de *Ces vies-là*: alors que jusque-là les romans cerveriens retraçaient le douloureux impact de la guerre civile et du franquisme sur les petites gens de la Serranía valencienne, et dénonçaient la mainmise du pouvoir et des puissants sur les corps et les âmes, *Ces vies-là* et *Un autre monde* constituent un diptyque plus focalisé sur les souffrances familiales, les défaites personnelles, le désarroi individuel, l'interrogation identitaire.

Cette inflexion solipsiste se traduit, dans les deux romans, par le statut multiple de l'écrivain Cervera, qui est en outre personnage et narrateur. *Un autre monde* porte sur la mort de son père, survenue bien des années avant celle de sa mère, mais plus que la disparition du géniteur, boulanger de son état, auprès de qui les frères Alfons et Claudio, levés aux petites heures de la nuit, ont longtemps pétri la pâte à pain et leurs rêves d'enfants, c'est le mystère qui entoure un épisode d'incarcération qui nourrit le récit. Car s'il y a mystère, c'est que le père ne parlait guère, voire pas du tout. Ni de son métier, ni de l'errance familiale de village en village, ni de son talent pour le théâtre, ni de cet épisode de résistance citoyenne que le hasard permettra à Alfons de découvrir. Les interrogations que celui-ci formule au fil des pages butent sur le mutisme d'un père qui semble avoir décidé y compris de mourir sans ouvrir la bouche. Dès lors, *Un autre monde* devient moins une lettre au père qu'un roman sur le silence. Et ce qui en fait l'excellence, ce sont de multiples lignes de force qui sillonnent et colorent le texte; j'en retiens deux.

D'abord le fait que sont présents en filigrane les axes habituels de la création romanesque cerverienne, à savoir cette peur historique qui régit les conduites et gauchit les souvenirs, le poids de l'humiliation à laquelle nous soumettent les défaites, l'oubli comme clause de sauvegarde, les redoutables questions de loyauté et de fidélité, les conflits entre poids de la réalité et réélaboration mémorielle (ou fictionnelle!). Ces thèmes sont à considérer comme l'empreinte en creux du silence paternel: si Cervera écrivain se met en scène pour vivre et raconter le silence de son père – questionnement individuel – c'est parce que ce dernier est la métonymie du silence létal dans lequel l'Espagne a été plongée, l'est encore à certains égards – problématique collective.

UN AUTRE MONDE, PEUT ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME LE PENDANT DE CES VIES-LÀ.

Ensuite parce que le statut multiple adopté par l'auteur favorise une effervescence de la dimension métalittéraire: le personnage vit sa relation filiale, le narrateur assume la diction du récit, l'écrivain s'immerge dans une multitude d'évocations littéraires.

Celles-ci empruntent toutes les formes de l'intertextualité – allusion, référence, citation – et permettent de convoquer pêle-mêle Faulkner, Lampedusa, Silver Kane, Onetti, Kafka, Chirbes, Ross McDonald et maints autres, parmi lesquels Dostoïevski bien sûr, dont une figure de *L'Idiot*, interprété au théâtre par le père mutique, orne la couverture du roman et les souvenirs du fils. Le lien fort ainsi établi montre qu'Alfons Cervera, lorsqu'il se noie dans la littérature, se comporte en fait au rebours de ce personnage de Serge Pey qui disait « Je me retourne et j'appelle mon père à voix basse, puisque c'est ainsi qu'il faut appeler les morts. » Lui, il interpelle son père d'une voix forte, le sommant de prendre, comme le vieux Félix de *La Nuit immobile*, une voix d'outre-tombe, pour lui expliquer le sens de l'histoire, qui ne se distingue pas du sens de la vie.

ALFONS CERVERA

MÉMOIRE COLLECTIVE, MÉMOIRE PERSONNELLE

Il y a plus de vingt ans, j'ai commencé en Espagne une série de romans sur la mémoire de notre histoire la plus récente. La Deuxième République, le coup d'état fasciste, la guerre civile, la dictature franquiste et la transition démocratique en étaient les thèmes principaux. En Espagne, la dictature franquiste a proscrit cette mémoire républicaine, dont elle a fait un sujet tabou pour la littérature et pour la vie. La mémoire était interdite. Seule existait l'opprobre d'une victoire qui se soldait par la mort, la prison, l'exil. Les trois facettes de l'horreur franquiste. La transition a continué à nier cette histoire. Le consensus politique condamnait à l'oubli et au silence ce qu'avait été la Deuxième République, ainsi que les noms de ceux qui l'avaient défendue pendant la guerre et la dictature. Le silence et l'oubli ont constitué les lignes de force du récit de la mémoire en Espagne. C'est pour cela que j'ai écrit mon premier cycle de romans: *La Couleur du crépuscule, Maquis, La Nuit immobile, La sombra del cielo* et *Aquel invierno*. En France, ce cycle est publié par les éditions de La fosse aux ours et les trois premiers romans ont déjà vu le jour.

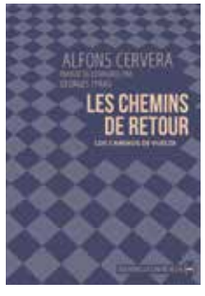
J'ai entrepris l'écriture d'un autre cycle peu après ce dernier. Il a à voir également avec la mémoire, mais en l'occurrence avec une













LES DEUX MÉMOIRES SE COMPLÈTENT.

Maquis,La fosse aux ours, 2010
La Couleur du crépuscule, La fosse aux ours, 2012
La Nuit immobile, La fosse aux ours, 2016
Tant de larmes ont coulé depuis, 2014, coll. La Sentinelle, p. 82
Ces vies-là, 2011, coll. La Sentinelle, p. 82
Les Chemins de retour, 2015, coll. Les Périphéries, p. 97
Un Autre monde, 2018, coll. La Sentinelle, p. 80

Toute l'œuvre d'Alfons Cervera est traduite de l'espagnol par Georges Tyras

mémoire personnelle, avec ce temps que l'on vit à l'intérieur des maisons, au sein des familles, dans les lieux où les gens se réunissent pour partager les expériences qu'ils ont en commun. Les deux mémoires se complètent, elles ne sont pas séparées. La mémoire collective s'alimente des mémoires personnelles qui lui donnent de l'ampleur, en termes de temps, d'espace et de personnages. La première livraison de cette nouvelle série s'intitule *Ces vies-là*, et raconte la maladie et la mort de ma propre mère. Puis j'ai écrit sur l'exil et l'émigration économique en France des gens de chez moi (les montagnes de l'intérieur de la région valencienne). Le titre de ce texte : *Tant de larmes ont coulé depuis*. Le roman suivant, *Todo lejos**, s'efforce de restituer une histoire également bien réelle : l'arrestation d'un groupe de jeunes antifascistes dans un village voisin du mien. Et pour finir devait paraître en 2016 le dernier roman de ce cycle, *Un autre monde*, qui raconte le processus de découverte de l'histoire de mon propre père, une histoire que je ne connaissais pas et que j'ai pu connaître alors qu'il y avait plus de vingt ans qu'il était mort.

Traduit de l'espagnol par Georges Tyras

* Texte non traduit à ce jour

GEORGES TYRAS
UN TRADUCTEUR ET SON ÉCRIVAIN

En tant que traducteur – anciennement de Vázquez Montalbán, Andreu Martín, Juan Madrid, Suso de Toro et quelques autres – il m'a toujours semblé que l'activité de traduction intègre une fonction de *passage*, entre deux langues, entre deux cultures, entre deux contextes socioculturels, entre deux visions du monde, et que le traducteur est dès lors, par la force de ce *passage*, sommé de concilier deux exigences : celle de l'auteur qu'il traduit, qui use d'une langue *étrangère* dont il a pleine possession, et celle du lecteur pour qui il traduit, qui souhaite s'approprier un texte *étranger* par le biais d'une langue qui ne l'est pas.

Depuis la nuit des temps traductologiques, le débat fait rage, à juste titre car il est



une expression du fondamental et protéiforme rapport entre identité et altérité. Dans cette dispute, que l'on simplifie à outrance en évoquant les « sourcistes » et les « ciblistes », je prends position par credo : j'ai la conviction que le traducteur se doit de respecter l'altérité à laquelle il a affaire, c'est-à-dire, selon la célèbre formule de Schleiermacher, de « laisser l'écrivain le plus tranquille possible » afin que le lecteur puisse aller à sa rencontre en toute connaissance de cause, découvrir l'intimité linguistique de l'auteur, dont il accueille dans son propre idiome l'altérité. Le produit d'une traduction n'est pas un texte *étranger*, mais il peut être au fond un texte *étrange*.

L'écriture romanesque d'Alfons Cervera est le terrain propice de cette alchimie. Parce qu'elle n'a rien d'académique, et n'hésite pas, le cas échéant, à contourner les règles de la bienséance grammaticale. Parce qu'elle intègre les fulgurances premières de l'écriture poétique, et s'affranchit souvent des vertus cohésives de la syntaxe qui caractérisent le *récit*. Parce qu'elle est narration, c'est-à-dire mise à disposition d'un univers à la fois complexe et chronologiquement daté, nécessairement exotique et forcément familier, qui puise dans l'histoire récente de l'Espagne, ou de Valencia, ou de la Serranía, ou de Gestalgar, ou de la calle Larga, les éléments d'une appartenance et d'un rapport au monde. Parce que le *récit* cerverien est un *écrit* – réjouissant anagramme – qui s'appuie sur la conscience de ses formes pour élaborer une constante réflexion sur sa diction du monde. Parce que cet *écrit* est un *récit* dont les superstructures sont linguistiques, sociales, historiques, mais dont les fondations sont, au sens le plus fort, politiques. Pour toutes ces raisons, une traduction qui choisirait de tranquilliser son lecteur plutôt qu'un tel écrivain, en s'efforçant d'en annexer l'étrangeté par effacement de ses aspérités et illusion lisse du naturel, abstraction faite des différences de langue, de culture, de temporalité, d'engagement, serait une entreprise à l'évidence déceptive.

J'ai découvert Alfons Cervera, l'écrivain d'abord, l'homme ensuite, au tournant des années 2000. J'ai immédiatement été conquis par ce conteur puissant, d'une élégance exigeante et d'une force évocatrice sans pareille. J'ai appris à connaître l'homme passionné et exigeant, austère et minutieux, au long de très nombreuses rencontres publiques tenues dans des librairies, des bibliothèques, des universités. Alfons y parle avec une pénétration et une générosité admirables ; je le traduis ou, pour mieux dire, je l'interprète, en m'émerveillant à chaque fois que la traduction, orale ou écrite, parce qu'elle est un exercice

J'AI LA CONVICTION QUE LE TRADUCTEUR SE DOIT DE RESPECTER L'ALTÉRITÉ À LAQUELLE IL A AFFAIRE

d'empathie, puisse être au bout du compte le lieu d'une absolue connivence. Au point que j'ai, depuis bientôt vingt ans, l'impression d'habiter Los Yesares, d'y fêter San Blas, d'avoir épousé Sunta, de souffrir avec le vieux Félix, de draguer les filles à la façon de Lucio, ou encore de m'irriter à l'abstraction cinématographique de Claudio ou à l'obstination létale de Rosa. Cet univers romanesque est devenu le mien, peut-être parce que j'aurais aimé en être l'auteur, plus sûrement parce que la traduction me permet de me l'approprier, et de confondre ainsi, prodige dont seule la littérature est familière, identité et altérité.

MA PREMIÈRE FOIS, MA PREMIÈRE TRADUCTION LITTÉRAIRE C'EST ELLE

MICHELLE ORTUNO
À PROPOS D'ISABEL ALBA

Isabel Alba est une autrice essentielle. Son monde est fait de ces personnes qui tissent et parfois refondent la vie, individuellement et collectivement, dans des balancements qui ne sont que le rythme des battements de la vie même. D'ailleurs, les textes d'Isabel Alba respirent, ils offrent le temps au lecteur de reprendre son souffle, de saisir entre les lignes ce qui y est dit, la résonance des mots, leur variation, leur vibration, cette ineffable trace qui fait écho en eux. Une respiration qui ouvre la voie aux souvenirs, aux méditations, aux rêveries et aux positionnements les plus intimes et politiques.

Ma première fois, ma première traduction littéraire, c'est elle, c'est Isabel Alba et ce sont eux, Benoît Verhille et Marielle Leroy, eux qui m'ont fait confiance, qui m'ont ouvert la porte, qui m'ont accompagnée dans cette belle aventure des mots entre deux langues, des phrases entre deux mots. Je suis fière de cette aventure, fière d'aider à faire connaître Isabel Alba et de le faire à La Contre Allée, cette maison d'édition qui donne à respirer.

On retrouve les biographies de
Alfons Cervera p. 113, Georges Tyras p. 122,
Michelle Ortuno p. 118, Isabel Alba p. 111



REGARDS CROISÉS

Ces vies-là, de Alfons Cervera, traduit de l'espagnol par Georges Tyras, 2011, coll. La Sentinelle, p. 82
La Véritable Histoire de Matías Bran, de Isabel Alba, traduit de l'espagnol par Michelle Ortuno, 2014, coll. La Sentinelle, p. 81



ISABEL ALBA À PROPOS DE CES VIES-LÀ D'ALFONS CERVERA

Je ne me lasse pas de lire Alfons Cervera. Tous ses livres sont passés entre mes mains, l'un après l'autre, et beaucoup d'entre eux non pas une seule mais plusieurs fois, certains je les ai relus d'une seule traite, d'autres je les ai savourés entre les lignes, selon le moment, car tous ne forment qu'un seul roman, un grand roman conçu pièce par pièce. Alfons Cervera a le talent de construire la grande Histoire, celle qu'on écrit avec une majuscule, à partir de ses éléments les plus petits, les plus oubliés ou anonymes, ceux qui ont véritablement fait l'Histoire, ou bien l'ont subie, il a le talent de faire la lumière sur une mémoire que seule la littérature peut rendre visible, peut reconstruire. Au premier plan ou à peine ébauchés, ici ou là, à cet instant ou par le passé, perçus d'un point de vue ou d'un autre, ses personnages se dévoilent, livre après livre, en montrant magistralement toutes les arêtes, toute la lumière et toutes les ombres de notre histoire. Alfons Cervera est un des premiers écrivains espagnols qui a eu le courage de concevoir la littérature comme une arme contre l'oubli, pour rendre leur dignité à ceux qui non seulement furent assassinés et enterrés dans des fossés, mais aussi qui furent effacés de notre mémoire collective, sous l'oppression, l'injustice et la peur. Depuis le territoire réduit de Los Yesares, un village, son village, et en racontant la vie de ses habitants, la vie de ses voisins, avec une langue vivante, précise, âpre et poétique à la fois, il arrache à l'oubli cette part essentielle de notre passé. Sa prose nous extrait de l'étendue confortable de l'ignorance de ce qui a été, de ce qui est arrivé.

De tous ses livres, je préfère peut-être, si tant est que je puisse en préférer un car ils me plaisent tous, *Ces vies-là*, finaliste du Prix National de Littérature et traduit en français par Georges Tyras. Le titre en soi définit le sens de toute son œuvre, en condensant en trois mots la tâche du véritable écrivain : sauver ces vies qui, sans la littérature, seraient perdues à tout jamais. À travers la figure de la mère, de sa mère qui se meurt, qui lentement se refuse à lui et à nous et nous devient complètement étrangère, conduit par toute la douleur de la perte et de l'attente de la perte, *Ces vies-là* est un coup porté à la mort, le miracle de l'écriture, comme un sortilège, un bref éclat lumineux dans le profond néant de l'oubli. Dès la première page, dès la première ligne, la maîtrise de son auteur nous saisit avec plus de force, avec encore plus de beauté que dans aucun autre de ses romans. Sa prose s'écrit avec des silences tissés entre les mots, les chargeant ainsi de densité et de force. Des silences expressifs, comme le mutisme de certains de ses personnages, qui occultent et qui révèlent, ou plutôt qui révèlent précisément parce qu'ils occultent, pour rétablir la vie, la sauvant ainsi de l'oubli et du néant. S'il est un écrivain qui sait ce qu'est la littérature, c'est bien Alfons Cervera : écrire ne signifie pas tout dire mais dire juste ce qu'il faut, exactement ce qu'il faut, ce qui est indispensable pour que le silence file avec le mot écrit et touche en plein cœur le lecteur. Il le dit dans son roman *Un autre monde* : « écrire c'est aussi une façon de garder le silence ». Non pas un silence tu, mutique, mais un silence que l'on écoute. Qui nous touche. Qui nous frappe. Et qui déchire le cœur. Un silence qui est mémoire.

Traduit de l'espagnol par Michelle Ortuno

ALFONS CERVERA À PROPOS DE LA VÉRITABLE HISTOIRE DE MATÍAS BRAN D'ISABEL ALBA

L'écriture d'Isabel Alba semble être exposée aux intempéries. Le mot sculpté dans la pierre. La surface desséchée d'un désert qui interdit tout refuge. *La Véritable Histoire de Matías Bran* offre cette écriture-là. J'ai déjà eu l'occasion de le dire : il m'est rarement arrivé de trouver un texte parfait. Je ne parle pas de cette perfection qui est comme une superficie polie, d'une blanche et inutile luminosité. Au contraire : la phrase d'Isabel Alba est hérissée de pointes de lance qui provoquent des blessures à l'âme de qui la lit.

Les pages de ce roman extraordinaire résonnent, comme c'est rarement le cas, de ce mélange de réalité et de fiction qui font les grands romans d'aujourd'hui et de toujours. Le temps se compose de plusieurs temps à la fois. Et la même chose se produit avec l'espace.

Et troisième facette pour un grand roman : les personnages. Temps, espace, personnages. Voilà le matériau avec lequel on construit les romans. En outre, dans ce cas précis, cette construction se dresse sur des fondations en rapport avec une autre passion de l'auteure : le cinéma. Des paysages en parallèle, comme dans un montage cinématographique au millimètre. Les traces dans la poussière d'une pièce baignée de mystère. Le mouvement du doigt sur la détente d'un révolver qui met trois cents pages pour arriver à la bouche et la remplir d'une énigmatique nuée de mystère. La mémoire et l'histoire selon la version la plus assurée de Walter Benjamin, un personnage parmi tant d'autres illustres et tragiques personnages de ce roman qui est en même temps bien des romans mis ensemble.

La Véritable Histoire de Matías Bran est la première partie d'une saga qui s'annonce avec deux autres romans. Je ne sais pas si l'attente sera longue. J'espère que non. La littérature a besoin de grandes histoires et d'écrivains et écrivaines à la hauteur pour les raconter. Lorsque j'ai lu ces pages il y a quelques années, j'ai su, et je sais encore, que je me trouvais devant une des œuvres immenses de la littérature contemporaine. Et pas seulement en Espagne, mais aussi en France, comme l'auront constaté les nombreux lecteurs que le roman d'Isabel Alba a déjà eus dans la version française de Michelle Ortuno.

Traduit de l'espagnol par Georges Tyras





08 - CECI N'EST PAS UNE EUROPE

DAS IST NICHT EUROPA

YOKO TAWADA

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR BERNARD BANOUN
PARUTION OCTOBRE 2018
COLL. FICTIONS D'EUROPE



© Heike Steinweg

YOKO TAWADA À PROPOS DE CECI N'EST PAS UNE EUROPE

Le titre provisoire de mon essai est *Ceci n'est pas une Europe* tout comme on a chez Magritte *Ceci n'est pas une pipe*. Je voudrais écrire sur le fait que d'une part, l'Europe est pensée comme idéal, rêve ou projet, mais que d'autre part elle fonctionne comme nature géographique qui exclut ce qui est Non-Europe tout en le dominant.

Traduit de l'allemand par Bernard Banoun

L'ATTENTION PORTÉE À LA PLURALITÉ DES LANGUES ET LA PLACE CENTRALE ACCORDÉE À LA TRADUCTION DANS L'ŒUVRE DE TAWADA, RÉFLEXION SUR LA TRADUCTION, OMNIPRÉSENCE DE LA TRADUCTION DANS LA FICTION, PERMET AUSSI DE SAISIR UNE AUTRE DIMENSION SINGULIÈRE DE TAWADA : À L'ÈRE DE CE QU'ON APPELLE LA GLOBALISATION, LA CONSCIENCE AIGUË DES DIFFÉRENCES ENTRE LES LANGUES ET LES CULTURES AFFIRME QUE LEUR APLANISSEMENT EST UNE ILLUSION.

Ceci n'est pas une Europe, Yoko Tawada, traduit de l'allemand par Bernard Banoun, 2018, coll. Fictions d'Europe, p. 102

On retrouve les biographies de Yoko Tawada p. 121 et Bernard Banoun p. 60

YOKO TAWADA ET L'OREILLER ORIENTAL D'OCCIDENT

BERNARD BANOUN

À PROPOS DE YOKO TAWADA

Née au Japon en 1960, vivant en Allemagne depuis le début des années 1980 (à Hambourg puis à Berlin) et voyageant inlassablement de par le monde, écrivant en japonais et en allemand une œuvre qui aborde aussi bien la fiction que l'essai, la poésie et le théâtre, Yoko Tawada occupe une place à part dans la littérature contemporaine de langue allemande. Pourtant, la métaphore de la place *occupée* semble peu adéquate pour décrire ses œuvres et sa position dans le champ littéraire ; pour reprendre le titre de sa première publication en Allemagne en 1987, qui mêlait l'allemand et le japonais : « Ce n'est que là où tu es qu'il n'y a rien ». « Il n'y a rien » ou peut-être plutôt, grâce aux possibilités offertes par la négation simple en allemand : « il y a : Rien » ; le poète est chambre d'échos, loin de s'esquiver il se laisse traverser par les voix, les lieux et le temps. Les multiples efforts pour faire entrer Tawada dans une catégorie précise – littérature de voyage, littérature de la migration, littérature postmoderne, littérature mondiale à l'époque de la mondialisation – montrent la richesse irréductible d'une œuvre protéiforme. Dans le paysage de la littérature allemande des vingt dernières années et en particulier dans les formes diverses sous lesquelles s'exprime la multiculturalité, Tawada se laisse inscrire dans la catégorie des écrivaines et écrivains de la migration qui, arrivés en Allemagne des horizons les plus variés, commencent un jour à écrire en allemand. Mais son cas est extrême, car au premier abord totalement atypique. Tawada a commencé par présenter sa migration de l'Est vers l'Ouest comme fortuite, comme un voyage individuel, et alors que l'autrice s'exprime beaucoup, de manière directe ou sous le déguisement romanesque, sur l'expérience de ses voyages, aucune raison précise n'est donnée pour expliquer que la jeune japonaise, étudiante en littérature russe ait choisi de s'installer au-delà de ce qui était alors l'URSS, à Hambourg.

La manière dont Tawada envisage la question de la migration et de la mondialisation, vue comme nouvel horizon idéologique, est troublante. En général, ces termes sont tantôt placés sous le signe d'une malédiction de la modernité, tantôt auréolés de la fascination exercée par un espace sans frontières, par le mouvement incessant, par les récits d'expéditions ethnologiques et d'écrivains voyageurs. Chez Tawada, aucune connotation négative ne semble attachée à ces figurations du déplacement perpétuel dans ses textes d'inspiration autobiographique, mais aucune exaltation non plus de la mondialisation comme espace de liberté. Cela dit, certains migrants qui peuplent ses romans donnent le négatif photographique de leur autrice : dans *L'Œil nu*, la jeune Vietnamienne venue en Europe en 1988 subit le destin de l'exilée, parfois même de l'apatride sans papiers – isolement, pauvreté, exploitation économique, errance, ignorance de la langue du pays ; dans *Opium pour Ovide*, roman dont l'action se passe à Hambourg de nos jours mais dont les vingt-deux personnages féminins portent des prénoms empruntés aux *Métamorphoses* d'Ovide, Coronis, autrice venue d'un pays de l'Est, « comprend le langage de la dictature », « se souv[ient] fréquemment des messagers de la Police secrète » et se voit constamment confrontée à sa situation d'étrangère.

L'attention portée à la pluralité des langues et la place centrale accordée à la traduction dans l'œuvre de Tawada – réflexion sur la traduction, omniprésence de la traduction dans la fiction – permet aussi de saisir une autre dimension singulière de Tawada : à l'ère de ce qu'on appelle la globalisation, la conscience aiguë des différences entre les langues et les cultures affirme que leur aplanissement est une illusion. Ainsi le mouvement vertigineux de confrontation à l'autre – par exemple dans le recueil *Langues transocéanes/Überseezungen* qui dessine une carte

linguistique de l'Amérique du Nord, l'Afrique du Sud et l'Eurasie – le récit de cette confrontation et la virtuosité babélienne sèment-ils la confusion pour mieux faire ressortir l'intraduisibilité, les décalages et les ruptures.La relation avec l'altérité humaine et linguistique, cherchée, entretenue, cultivée, déjoue les illusions de la transparence.

Tawada entretient avec les langues un rapport d'ordre géopoétique ; il s'articule sur l'histoire, l'espace, la politique. Les jeux formels et la virtuosité verbale, qui confèrent à son œuvre un aspect expérimental, les masques littéraires et linguistiques sont donc chez elle rien moins que gratuits. Cela vaut en particulier pour la dialectique complexe du regard porté sur l'Europe et l'Asie, ainsi que pour les idées de frontière, d'Europe et d'Allemagne.

Tawada pose de manière originale la question de l'Europe et de son lien avec le Japon. Japonaise vivant dans une Europe qui possède ses stéréotypes sur l'Asie (et sur le Japon en particulier), Tawada n'entreprend pas la déconstruction des stéréotypes pour se faire passeuse de sa culture et témoigner d'elle avec une crédibilité arguant de l'origine et de la langue natale ; bien au contraire, elle se livre à une mise en regard qui tient compte des rapports complexes dans l'histoire et parle, tout compte fait, au moins autant du Japon avec un regard éloigné ou de l'Europe avec un regard japonais que de l'imbrication des deux. Pour se référer à des études historiques et anthropologiques fondatrices sur ces questions, on pourrait dire que Tawada envisage bien l'Europe « au prisme du Japon » (Jacques Proust) et « l'Orient en Occident » (Jack Goody).

Toutes ces questions qui ne sont pas uniquement d'ordre littéraire sont posées par Tawada et elles font de son œuvre une contribution essentielle à la compréhension des espaces et de l'histoire du monde « globalisé ». Curieusement, si dans une part importante de son œuvre en japonais (pour ce qu'en connaît l'auteur de ces lignes) l'Europe et l'Occident sont bien présents, la réciproque est moins vraie. Jusqu'aux textes écrits sous le coup des catastrophes de Fukushima, dont certains furent publiés en français dès 2012 dans *Journal des jours tremblants*, Tawada témoigne moins souvent du Japon dans son oeuvre allemande qu'elle n'utilise, Orientale en Occident, des procédés, des traditions, des mythes ou des faits culturels pour porter un regard sur l'Europe.

« L'Asie, écrit-elle, est un enfant né dans la géographie européenne, abusé par l'impérialisme japonais, et qui continue à vivre dans l'imagination européenne où tout doit être différent de l'Occident, tantôt cruel, tantôt méditatif, comme on veut. Mais je n'ai pas besoin de l'Asie pour observer l'Europe de l'extérieur. » Le regard porté sur l'Europe est en effet critique. Alors que le voyage à travers le « village global » semble effacer les frontières, ce qui trouve une application dans l'espace Schengen européen, Tawada n'envisage pas un espace uniforme ou transparent. Bien au contraire, les cartes géographiques sont omniprésentes et le monde est arpenté comme un espace structuré (à l'inverse, les leurres de la communication électronique en sont un contrepoint ironique, parfois absurde, entre deux bureaux mitoyens d'une université, par exemple).

Les considérations géopolitiques sont fréquentes à propos de l'Europe et de ses frontières, tant intérieures qu'extérieures, en particulier orientales. Le premier texte de Tawada publié en allemand donne à voir une scène originelle et met en place le mythe fondateur de l'itinéraire intellectuel et artistique de l'autrice : *Où commence l'Europe*, écrit en 1988, raconte, alternant le journal de voyage et les visions oniriques, le parcours en Transsibérien depuis le Japon jusqu'en Europe. La frontière entre Europe et Asie dans le continent eurasien y est, d'emblée, incertaine : « L'Europe ne commence pas à Moscou, mais bien avant. Par la fenêtre, j'ai vu un panneau haut comme un homme, avec deux flèches et en dessous, les mots "Europe" et "Asie". Il se dressait en plein milieu d'une prairie comme un douanier solitaire. "Voilà, nous sommes en Europe !" criai-je à Macha, qui buvait du thé dans le compartiment. "Oui, après l'Oural, tout est l'Europe" répondit-elle, impassible, comme si cela ne signifiait rien, tout en continuant à boire son thé. Je suis allée trouver un Français, le seul étranger du wagon à part moi, et je lui ai raconté que l'Europe commence avant Moscou. Il a eu un petit rire et m'a dit que Moscou, ce n'est PAS l'Europe. »

TAWADA ENTRETIENT AVEC LES LANGUES UN RAPPORT D'ORDRE GÉOPOÉTIQUE

Si les cartes géographiques sont une façon d'appréhender l'espace avec quelque certitude, si la limite entre Europe et Asie n'est pas fixe – peut-être même est-elle engloutie dans les eaux du lac Baïkal au dessin en forme de cicatrice tel qu'il est décrit dans *Train de nuit avec suspects* – la question de l'Europe est posée à propos de l'Union européenne, la ville réelle de Bruxelles disparaissant sous la nébuleuse du gouvernement européen : « Bruxelles, est-ce loin ou proche ? Qui donc saurait répondre à cette question embrouillée ? [...] Sur la carte de Yuna, Bruxelles était partout, sauf que là où la ville se trouve réellement, il n'y avait qu'un trou. » Souvent sur ce mode ironique, contournant une argumentation ouvertement politique, Tawada s'en prend ainsi à la dissolution des frontières internes, critiquée comme une illusion menaçante. Ainsi, lorsque la narratrice du *Voyage à Bordeaux* veut se rendre de Hambourg à Bordeaux, l'employé des chemins de fer veut à toute force lui vendre un billet avec correspondance à Bruxelles : « Bruxelles était donc la meilleure solution. Bruxelles était toujours une meilleure solution, sinon la meilleure. On ne peut jamais contredire Bruxelles, car Bruxelles est censée devenir la norme. »

C'est ainsi que cette artiste du voyage entre les continents, dont l'œuvre essayistique et narrative est fondée en grande partie sur le franchissement des frontières (notamment *Train de nuit avec suspects* et *Langues transocéanes*), insiste sur la permanence des frontières et l'illusion de leur abolition. Une publication de 2009, qui est une correspondance entre Tawada et l'écrivain hongrois László Márton, est intitulée *Sonderzeichen Europa*, ce qui pourrait se traduire par « Signe spécial Europe » ou, mieux, par « Caractère spécial Europe », voire « Diacricité Europe » (car il y est question des signes diacritiques en hongrois – manière pour cet écrivain si sensible aux systèmes graphiques de rappeler que même l'alphabet latin n'unifie pas totalement l'Europe ni les claviers de ses ordinateurs). Contre le pseudo-paradis d'un espace sans frontières, la lettre qui ouvre le livre revendique au contraire la prise en compte nécessaire des frontières : « À la question "Qu'est-ce que l'Europe ?", l'UE a substitué une autre question : "Quels sont nos membres ?" Une délimitation qui ne connaît pas de frontières ! Partout s'élèvent constamment de nouvelles frontières. Il ne suffit pas d'être une passeuse de frontières. Je devrais peut-être me faire habitante des territoires frontaliers et inviter mes semblables à m'imiter. »

Si la migration, le mouvement et le voyage sont bien des constantes dans l'œuvre de Tawada, en aucun cas la distance n'est niée, et il s'agit de maintenir les proportions entre le temps de parcours et l'espace parcouru. C'est pourquoi les voyages terrestres (en train notamment) sont une manière privilégiée d'appréhender la géographie, de s'inscrire – aussi au sens premier du terme – dans le temps et l'espace.

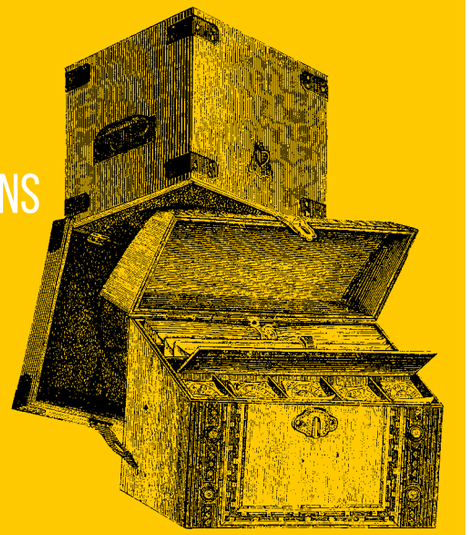
Tawada voit ainsi le monde avec des « yeux en allemande », pour reprendre le beau titre de l'un des premiers articles de journaux qui lui furent consacrés en France au tournant du millénaire. Au sein même de cette Europe risquant de devenir microcosme mondialisé, l'Allemagne occupe une place bien particulière : point d'ancrage, elle détermine le point de vue et devient une sorte de champ d'expérimentation littéraire et mentale de l'idée européenne.

Ce texte est un extrait, repris et adapté, de l'Introduction au volume *L'Oreiller occidental-oriental de Yoko Tawada*, publié par Bernard Banoun et Linda Koiran dans *Études germaniques* 259, 2010/3 à la suite d'un colloque organisé à Tours en mai 2009 en présence de l'autrice.

09 - UN VOYAGE D'ENVERS

ROBERT RAPILLY & PHILIPPE LEMAIRE

PARUTION NOVEMBRE 2018
COLL. L' INVENTAIRE D'INVENTIONS



UN LIVRE SINGULIER... PARCE QUE DOUBLE

ROBERT RAPILLY
À PROPOS DE UN VOYAGE D'ENVERS









Un Voyage d'Envers est un livre singulier... parce que double.

D'emblée, le récit emprunte deux cheminements contigus, en résonance permanente : images et texte. Les doubles pages exposent, vis-à-vis, un collage de Philippe Lemaire et l'histoire que j'ai composée. Cela renoue avec la tradition des reportages illustrés du XIX^{e} siècle, dans *Le Tour du Monde*, *Le Magasin pittoresque* et autres revues.

Mais *Un Voyage d'Envers* recèle une autre mécanique dédoublée, inédite celle-là : son commencement est sa fin, et sa fin son commencement. C'est un livre, une fois lu, que l'on fera pivoter afin de revenir au point de départ :

– les collages de Philippe Lemaire sont des images ambivalentes, des « ambimages » qui, à l'envers, montrent de nouveaux paysages pleinement cohérents.

– simultanément, un second texte raconte une suite symétrique au récit en cours.

Non pas simple répétition, le trajet du retour est garanti neuf, riche de surprises, *plein d'usage et raison*.

Potentialité supplémentaire, l'humeur lectrice pourra décider de rebrousser chemin à tout moment : chaque nouvelle page se prêtera à la fantaisie de bifurquer tête-bêche. Parions que la poésie et le voyage affinent le sens des mots dont nous usons.

Les paysages défilent, de forêt primaire en savane, de jungle tropicale en banquise, de fjords en ruines gothiques, de sanctuaire troglodyte en haciendas. Et la logique inhérente au jeu de piste autorise *Un Voyage d'Envers* à télescoper les époques et les lieux. La nouveauté de demain avoisine les siècles de doute, Vikings et Incas se jaugent de près, Isidore Ducasse devise avec Hipparchia de Thèbes, Diogène hante Buenos Aires... Par-dessus tout, une Ariane

déroule le fil d'intelligibilité du monde ; elle se nomme Abipone Lules, belle vertu incarnée en une vieille femme, archétype d'humanité. Abipone traverse les époques et l'espace, de continent austral en mer boréale, d'ouest en est. Elle aura précédé les moyens de communication modernes, train, steamer, télégraphe sans fil, etc.

Un Voyage d'Envers emprunte *la contre-allée* de *El Ferrocarril de Santa Fives*, au creux de l'âme de Mauraens : nous revisitons ce dont il se souvient de 1888, rêves et rêveries d'alors, fièvres, inquiétudes, espérances... Ce labyrinthe trace le cheminement d'un enfant de Fives que la révolution industrielle a propulsé en Argentine, inventeur grâce à qui le conte onirique devient vrai, voyageur riche d'avoir pressenti que *rêver* est un palindrome. Parti à la course au trésor, il rentrera riche d'un double tribut, qu'au demeurant il possédait déjà : le Livre et la pomme de terre oui !



D'OÙ VIENNENT VOS IMAGES ?

PHILIPPE LEMAIRE
À PROPOS DE UN VOYAGE D'ENVERS

Le projet d'*Un Voyage d'Envers* est né du souhait de Robert Rapilly d'écrire à partir de certains de mes collages qui peuvent être retournés et regardés à l'envers comme à l'endroit. C'est lui qui leur a donné le nom d'*ambimages*. Inspiré par ces images et par son goût des contraintes d'écriture, en particulier le palindrome, il a conçu un texte destiné à entraîner le lecteur dans un voyage imaginaire, sur les traces de Manuel Mauraens, héros de *El Ferrocarril de Santa Fives*, récit poétique paru aux éditions La Contre Allée en 2011.

Coller à partir de gravures anciennes « D'où viennent vos images ? » me demandent souvent ceux qui regardent mes collages. Depuis le début des années 2000, je compose mes collages très souvent à partir de gravures découpées dans des livres et revues du XIX^e^ siècle. Ma pratique du collage, initiée dès 1977, était auparavant orientée vers l'utilisation d'images plus contemporaines, telles que des photos de magazines ou des reproductions d'œuvres d'art. Ce changement dans les supports utilisés est venu d'abord de la nécessité interne d'évoluer, de trouver de nouvelles voies pour éviter de me répéter. Je connaissais bien sûr les collages de Max Ernst réalisés à partir de gravures du siècle précédent. Son geste iconoclaste a révélé les multiples possibilités de ce matériau, pour créer des surprises, des chocs entre les images. Mais aussi pour donner naissance à de nouvelles images poétiques.

« Les traits et les nuances des gravures en noir, très finement dessinées, peuvent se fondre et se confondre. Dès lors le collage, loin de reposer seulement sur le registre de la contradiction et du rapprochement d'images éloignées, peut aussi se déployer sur le registre des correspondances et du merveilleux. » L'abondance des images disponibles ouvre à l'infini les possibilités du collage poétique. Le collage à partir de gravures anciennes, tout comme le film muet, n'a pas épuisé ses potentialités au magasin des antiquités. On peut dessiner, mais on peut aussi écrire avec des ciseaux. Toute image (photographie, collage...) est porteuse d'une histoire potentielle. C'est ce qui est seulement *suggéré* qui laisse la plus grande part à l'imagination du lecteur. C'est cette aventure que j'ai choisi d'explorer.

L'âge d'or de la gravure de presse La référence aux illustrations des romans de Jules Verne est celle qui vient le plus facilement à l'esprit de ceux qui découvrent mes collages. Hetzel, son éditeur, faisait appel aux meilleurs artistes pour illustrer ces beaux livres à succès. Mais les noms des dessinateurs et graveurs de l'époque sont désormais presque totalement ignorés du grand public, à l'exception de géants comme Grandville ou Gustave Doré.

Le XIX^e^ fut le siècle du livre et de la diffusion de la lecture. Un siècle papivore où pour la première fois les publications illustrées deviennent accessibles à un très large public.

DU VOYAGE EXTRAORDINAIRE AU VOYAGE IMAGINAIRE, PUIS AU VOYAGE INTÉRIEUR, UN VOYAGE D'ENVERS EST D'ABORD... UNE INVITATION AU VOYAGE DE RÊVE

L'image fascine et fait vendre. De nombreux titres vantent sa présence : *L'Illustration, Le Monde illustré, L'Univers illustré, Les Bons Romans illustrés*, etc. En 1833, Édouard Charton (1807-1890) fonde *Le Magasin Pittoresque* et décide d'illustrer sa revue avec des gravures sur bois de bout, une technique qui s'est développée en Angleterre. Son choix oriente celui de toute la presse illustrée. Les progrès de la photographie et des techniques d'imprimerie ne permettront la reproduction de photos dans la presse qu'à partir des années 1890. Entre l'invention de la photographie, signalée pour la première fois dans *Le Magasin Pittoresque* en 1839, et l'avènement des techniques qui permettront l'impression des photographies, il s'écoule un demi-siècle, celui d'un âge d'or de la gravure de presse.

Le pouvoir des illustrations de voyages Les magazines de voyages comme *Le Tour du Monde*, également fondé par Édouard Charton en 1860, présentent des gravures d'une inquiétante beauté. « Quels que soient la qualité et l'intérêt des textes, on ne s'étonnera pas si ce sont ces illustrations qui ont nourri les rêves et « le désir d'ailleurs », note Guy Gauthier dans *Édouard Riou, dessinateur* (L'Harmattan, 2008). Dans son hommage à cet illustrateur prolifique (5000 dessins répertoriés), il analyse le pouvoir de ces images : *La gravure sur bois, vouée au noir et blanc [...] favorise les scènes nocturnes, les profondeurs mystérieuses des jungles, les grandioses paysages naturels [...] ; les glaces polaires, les chaos rocheux, les marécages inquiétants, les forêts aux lianes enchevêtrées gagnent en mystère. [...] Les graveurs, qui sont parvenus à une maîtrise parfaite, travaillent de fines rayures sur chaque cm² du bois. L'air et la lumière ont peine à circuler dans ces compositions qui manifestent une horreur du vide, d'où cette impression, hautement favorable au mystère, de nuit en plein jour, d'espace saturé, de composition sacrifiée à l'accumulation obsessionnelle de détails. Le thème de la forêt tropicale doit incontestablement à cette technique une part de son attirance. Bien plus tard, en 1931, les décorateurs de* King Kong *se souviendront qu'il n'y a de forêt angoissante que dans l'imitation des résultats obtenus par la gravure.*

Ainsi, loin de dévaloriser les images que j'ai utilisées pour composer mes collages, je crois nécessaire de rendre hommage à leurs auteurs. « Ces gravures sont le fruit d'une chaîne complexe qui relie les écrivains-voyageurs, l'éditeur, les illustrateurs, les graveurs, les imprimeurs et les lecteurs. » Elles portent parfois trois signatures : l'auteur, qui tient un carnet de croquis, le dessinateur et le graveur. En repassant sur leurs traits avec mes ciseaux, j'admire encore leur travail. En composant de nouvelles images à partir des leurs, j'ai le sentiment de leur rendre hommage et de redonner vie à leurs visions. Ces images venues des livres ont pour moi vocation à y retourner pour enchanter encore et encore de nouveaux lecteurs.

Souvenirs de voyages parmi les images Ma seule contrainte, ainsi que Robert l'avait écrit dans un article de *Rétroviseur*, c'est que l'image soit poétique.

Je conçois l'utilisation ou l'invention de méthodes poétiques dans l'art du collage, au sens du poète et artiste tchèque Jiri Kolar (1914-2002), comme un moyen d'élargir les possibilités du collage. Né avec l'ère de la reproductibilité technique, le collage contemporain est loin d'avoir épuisé ses possibilités. Nous sommes environnés par les images ; chacun a la possibilité de provoquer des associations nouvelles, entièrement personnelles, avec les images venues du monde.

Vous réunissez deux choses qui n'avaient encore jamais été mises ensemble. Et le monde est changé. Les gens ne le remarquent peut-être pas sur le moment, mais ça ne fait rien : le monde a quand même été changé.

Julian Barnes, *Quand tout est déjà arrivé*, Mercure de France, 2013.

Images en miroir Il arrive que notre regard nous livre l'image d'un paysage en miroir, au hasard de ses reflets dans un plan d'eau. Ce double que la photographie peut capter nous interpelle et nous trouble. Il nous renvoie confusément à la très ancienne interrogation humaine sur la nature du réel, sur le rêve et sur l'existence de l'âme, ce double de nous-mêmes qu'il est impossible de localiser.

C'est paradoxalement parce que les gravures de voyage du XIX^e^ siècle visaient à donner la vision la plus exacte possible des lieux représentés en suivant les conventions de la perspective qu'elles se prêtent au traitement que je leur inflige. C'est leur équilibre apparent, leur rigueur géométrique, qui m'offre l'opportunité de les détourner. Une fois retournées, les zones grisées du ciel se fondent dans l'eau des rivières. Les masses de rochers et de végétaux se prêtent à des jeux similaires, des complicités se nouent entre les formes. Et c'est avec plaisir que l'œil scrute une image dont seule une partie lui est livrée au premier abord.

Image en miroir, *l'ambimage* nous suggère que parfois, il faut renverser notre façon de voir et de penser pour acquérir une vue plus riche et plus complexe.

Des ambimages au *Voyage d'Envers* Ma première *ambimage*, je l'ai appelée « La beauté du monde ». Elle rapprochait un paysage d'Italie et des voiliers partis pour le Pôle Nord. Ce collage est paru dans un recueil de nouvelles fantastiques réunies autour du thème du « livre imaginaire », *Samarkand! Samarkand!* (éditions Monsieur Toussaint Louverture, 2005).

La plupart des images du *Voyage d'Envers* ont été composées à partir de gravures parues dans *Le Magasin pittoresque* et dans *Le Tour du Monde* pour donner à voir des contrées lointaines. On trouve notamment dans cette revue de nombreux dessins de Riou qui illustrent un voyage effectué par Paul Marcoy à travers l'Amérique du Sud de 1848 à 1860. Pour l'anecdote, la première livraison du récit de Paul Marcoy est annoncée dans *Le Tour du Monde* de 1862 sous le titre : *Voyage de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique à travers l'Amérique du Sud*. Mais le voyage commence au Pérou, et l'année suivante, le titre est rectifié : V*oyage de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique à travers l'Amérique du Sud.*

Le *Voyage d'Envers* a bien eu un prédécesseur ! Après un moment d'égarement, l'éditeur qui s'était mépris sur le sens du parcours a fini par s'y retrouver !

Bien qu'elles s'appuient sur les récits des voyageurs et plus rarement sur des croquis pris sur place ou des photographies, le statut de ces images reste ambigu. Tout en prétendant donner la représentation la plus exacte possible du réel, les illustrateurs n'ont pas vu les paysages et les scènes qu'ils sont chargés d'illustrer. C'est avec bonheur qu'ils font appel à leur imagination et à son pouvoir de suggestion. Ainsi Édouard Riou, illustrateur magnifique, a-t-il très peu voyagé et jamais franchi l'Atlantique. Pourtant, personne n'a jamais dessiné les forêts amazoniennes avec un tel pouvoir onirique. Au-delà de tout réalisme, ce que ces images nous donnent à voir, ce sont des paysages intérieurs. Mes collages que l'on peut tourner et retourner ne font que les pousser un peu plus loin vers le surréel.

Du voyage extraordinaire au voyage imaginaire, puis au voyage intérieur, *Un Voyage d'Envers* est d'abord... une invitation au voyage du rêve.



***Un Voyage d'Envers*, Robert Rapilly et Philippe Lemaire, 2017, coll. L'Inventaire d'inventions, p. 92**
***El Ferrocarril de Santa Fives*, Robert Rapilly, 2011, coll. La Sentinelle, p. 89**

On retrouve les biographies de Robert Rapilly p. 119 et Philippe Lemaire p. 116

CHAPITRE I Où l'on suivra l'insoumise rêverie de Manuel Mauraens résolu à s'arracher du présent cauchemar de Fives, son faubourg bombardé. Il s'agrippera au souvenir d'une offrande jadis apportée en Argentine – là-bas où l'Usine l'avait dépêché. Cinquante ans après l'y avoir remis, ce cadeau lui semblait très proche, objet de tout premier secours, défi humaniste aux bombes. C'était le Journal illustré d'un Voyageur mental & ferroviaire, destiné à celle-là dont il avait pressenti l'inestimable amitié : Abipone Lules, la détentrice des sagesses indiennes, dédicataire promise à sa poésie mécanique sous pression.



À supposer que l'on oublie avoir voulu suivre autrefois Abipone Lules de forêt primaire en savane, de jungle tropicale en banquise, de fjords en ruines gothiques, de sanctuaire troglodyte en hacienda… il n'empêche que oui, c'est elle qui aura anticipé notre beau voyage, et que la logique inhérente à son jeu de piste autorise le Voyageur d'Endroit et d'Envers à télescoper les époques et les lieux : car, en compagnie d'Abipone, la nouveauté de demain avoisine nos siècles de sombre humanité, Isidore Ducasse devise avec Hipparchia de Thèbes, Vikings et Incas se jaugent de près, Diogène hante Buenos Aires.

10 - KIRUNA

BLIND TEXT

À PARAÎTRE
COLL. LES PÉRIPHÉRIES

“

Il fait nuit. La piste d’atterrissage de l’aéroport international de Kiruna découpe au sol une surface pâle dont la résolution augmente à mesure que l’avion descend. Une fois posé sous les projecteurs, l’appareil se vide par l’avant et par l’arrière, les deux passerelles donnant directement sur le tarmac couvert de neige, où le froid se déclare direct, où les passagers s’avancent en file indienne vers l’aérogare, où ceux qui attendent plissent les yeux, brandissent des affichettes siglées, se signalent, tout cela avant les accolades et les baisers — un homme immense, prolongé d’un bonnet à pompon se casse en deux pour enlacer une souris à lunettes qu’il fait disparaître dans son anorak.

Le vol a duré une heure et demie. Au sol, les confettis lumineux, coalisés en nappes denses au sortir de Stockholm, se sont espacés, puis ont fini par disparaître, laissant place à une continuité obscure, sans que je parvienne à savoir, bien que rivée au hublot, s’il s’agit de la matière de la nuit que l’avion traverse, ou de l’étendue inhabitée qu’il survole. Plus tard, j’éprouve cette même sensation — cette anxiété qui pince — sur la portion de route qui sépare l’aéroport de la ville : l’espace autour du car est fondu au noir, relief et végétation indistincts, profondeur de champ inconcevable, seuls les phares du véhicule construisent l’extérieur ; ils font surgir la route, ils la créent, courte, blanche, vivante, les deux traces parallèles et la crête centrale, les bas-côtés recouverts d’une épaisse couche de neige, des sapins, parfois une clôture de bois, et ce renard gris, adulte, qui longe en solitaire la lisière du monde sauvage, les oreilles hautes et la queue longue et plate. Tout se passe exactement comme si le sillage précédait la trajectoire.

À l’entrée dans la zone urbaine, la route s’élargit sous les réverbères, elle rallie un réseau, la neige prend des couleurs. Le nom de Kiruna apparaît dans son cartouche mais rien de singulier encore, c’est une forme déserte et vague, aléatoire, que brossent des pinceaux de lumière. Abords ordinaires de petite ville européenne industrialisée, même banalité, même neutralité : hangars fonctionnels, centres commerciaux et parkings grillagés, enchaînement de ronds-points, alignements de maisons individuelles en bord de route, barre d’immeubles de taille moyenne, mais aussi un essaim de grues géantes, aux flèches balisées de feux règlementaires rouges et blancs. Depuis quelques minutes, de rares voitures ont surgi sans bruit autour de l’autocar, elles roulent lentement, nous font escorte, je baisse la tête pour voir le profil des conducteurs, leurs mains nues sur le volant, les chiffres luminescents sur le tableau de bord, mais la nuit retient tout.

Halos, rayons, aplats sombres, bribes de bâtiments et portions de voies, les réverbères déballent maintenant la ville en pièces détachées sans que je parvienne à rapporter ce que je vois par la vitre de l’autocar au plan que j’ai longuement regardé avant de venir. Ce que je perçois le mieux, dans ces rues désertes, ce sont les intérieurs domestiques, ces décors et ces scènes que cadrent des fenêtres décorées de bougies électriques ou de guirlandes lumineuses, lesquelles déversent dans la rue une lumière dorée, une sensation de chaleur d’autant plus réconfortante que la nuit est glacée. Tout comme si la vie ne se logeait que dans ces intimités familiales, agencées façon catalogue IKEA ou rejouant les classiques de la décoration suédoise. C’est seulement au moment où je reconnais la mine, où j’identifie sa forme alors qu’elle se masse dans l’axe de la route — sommet plat, profil en palier, pente douce — que l’espace s’organise, qu’il trouve soudain son unité. Elle est là, close et mate, plus noire que le ciel, dressée au-delà d’une surface plane, et claire — la clarté fluorescente de la neige dans la nuit. Est-elle proche ou lointaine ? Je n’en sais rien, il manque une silhouette humaine dans le paysage. Ce qui me frappe sur-le-champ, c’est son emprise.



© Benoit Verhille

11 - D'UN PAYS L'AUTRE

UN FESTIVAL DÉDIÉ À LA TRADUCTION

À L'ORIGINE DU FESTIVAL PAR ANNA RIZZELLO

Un constat d'abord : sans traduction, pas de littérature étrangère. Puis un désir : porter sur le devant de la scène ceux et celles qui, selon le mot de Valéry Larbaud, sont « assis à la dernière place ». Les traducteurs et les traductrices. Leur donner la parole. Et questionner par ce biais non seulement des poétiques, mais aussi des politiques. C'est ce que nous essayons de faire, depuis 2015, avec *D'un pays l'autre.*

L'IDÉE

Porter et accompagner une réflexion autour de la traduction, ouvrir des espaces de discussion, provoquer des échanges et des rencontres : en un mot, continuer le travail éditorial en le déplaçant ailleurs, sur la place publique, là où les enjeux linguistiques et littéraires croisent les enjeux de société.

Questionner les langues et les textes traduits, c'est évidemment l'occasion de réfléchir aux rapports entre l'œuvre, la création littéraire et la traduction, d'aller jusqu'à la moelle des textes, puisque les traducteur·trices sont d'incomparables connaisseur·euses des œuvres.

C'est aussi interroger l'aspect militant de la traduction et du métier de traducteur·trice, car dès qu'on traduit on engage un rapport de relation avec l'autre. Et la relation, comme le disait Glissant, constitue la base de nos identités : en admettant que nos identités se construisent toujours par rapport à l'Autre, à d'autres cultures et d'autres mondes, on démonte les fantasmes d'identité à racine unique. Ainsi, ce n'est plus la langue qui détermine, seule, notre identité, mais bien nos rapports aux autres et aux autres langues du monde. C'est précisément cette " mise-en-réseau " des langues, ce bouleversement des notions de « centre » et de « périphérie », de « dominant » et « dominé » que les traducteur·trices incarnent par le métier qui est le leur, et ce sont bien ces auteur·e·s pas très visibles que nous souhaitons mettre en avant.







LE PROJET ET LES MAILLAGES

Décliné chaque année autour d'une thématique, *D'un pays l'autre* est un programme d'actions convergeant vers un temps fort, à l'automne. Un·e traducteur·trice est associé·e à la réflexion de l'année et participe à la construction de la programmation : ainsi, en 2016, nous avons accueilli l'écrivain et traducteur italien Roberto Ferrucci et en 2017 la traductrice et artiste turco-belge Canan Marasligil. En 2018, ce sera au tour de Noomi B. Grüsig, traductrice de l'anglais spécialisée dans la traduction de textes militants féministes et LGBT, d'enrichir et d'orienter par ses interventions le programme à venir.

À leurs côtés, une vingtaine de traducteur·trices interviennent tout au long de l'année auprès de différents publics, grâce aux partenariats noués avec les acteur·trices du livre et de la traduction en région et hors-région. En collaboration avec la Délégation Académique aux Arts et à la Culture, un travail autour de la traduction est mené dans les collèges et lycées des Hauts-de-France : pour chaque langue, un·e traducteur·trice est associé·e à l'établissement, dans une collaboration étroite avec les étudiant·es et les enseignant·e·s participant·e·s. De même, grâce à un partenariat avec L'IUT B Métiers du Livre de Tourcoing, des cours dédiés à la traduction ont désormais intégré cette formation et les étudiant·e·s prennent une part active aux événements de l'année.

Des rencontres avec les traducteur·trices sont régulièrement organisées dans les librairies de la région, en collaboration avec l'association


© Anna Rizzello

des libraires indépendants Libr'Aire, ainsi que dans les bibliothèques de la métropole lilloise. Côté festivals, des événements ont lieu chaque année en partenariat avec les associations Littérature etc, Mine de culture(s), Colères du présent.

Au niveau national, le festival VO/VF de Gif-sur-Yvette, le Collège International des Traducteurs Littéraires d'Arles et l'Association des Traducteurs Littéraires de France, constituent des partenaires précieux pour la richesse des échanges et le professionnalisme dont ils sont garants.


© La Voix du Nord


© Claire Fasulo

NOUS AVONS ACCUEILLI ENTRE 2015 & 2017

Arnaud Baignot, Bernard Banoun, Joanna Bator, Sophie Benech, Anne-Laure Brisac, Jörn Cambreleng, Margot Carlier, Anne Casterman, Perrine Chambon, Isabella Checcaglini, Claro, Marie Cosnay, Vivien Feasson, Roberto Ferrucci, Kirsi Kinnunen, Corinna Gepner, Etienne Gomez, Élise Gruau, Noomi B.Grüsig, Dorota Hartwich, Richard Jacquemond, Canan Marasligil, Farouk Mardam-Bey, Rodolphe Massé, Pierre Morize, Lotfi Nia, Jérôme Nicolas, Joanna Olech, Jovana Petrovic, Florabelle Rouyer, Lucie Reiss, Jean-Marie Saint-Lu, Otto T., Pablo Martín Sánchez, Aline Schulman, Myriam Suchet, Michel Volkovitch.

Avec le soutien de la Drac, de la Région Hauts-de-France, du département du Nord et de la ville de Lille.


© Claire Fasulo

ET LA SUITE ?

En 2018 le temps fort automnal prendra davantage les allures d'un festival, pour que les rues lilloises ressemblent un peu à celles de Gif-sur-Yvette pendant VO/VF, magnifique festival au sud de Paris consacré à la traduction, ou encore, aux rues d'Arles, lors des Assises de la Traduction Littéraire ! L'occasion pour qu'une carte des lieux de la traduction en France voit le jour ? Peut-être. En attendant, l'édition finit toujours par nous rattraper : *D'un pays l'autre* donnera prochainement le nom à une nouvelle collection. Nous y accueillerons des textes qui explorent les territoires de la traduction, en en repoussant parfois les limites, des textes qui ouvrent de nouvelles pistes de réflexion et qui mettent en lumière les différentes manières de vivre (dans) les langues et la traduction. Des textes parfois oubliés aussi, mais qui sonnent toujours actuels.

(photo p. 74-75) Sophie Benech et Anna Rizzello lors du festival *Littérature, Apocalypse, etc*, 2016
(haut gauche)Canan Marasligil à la librairie Autour du monde avec les étudiants de l'IUT de Tourcoing, 2017
(bas gauche)Roberto Ferrucci avec les élèves du lycée Châtelet de Douai, 2016
(photos de droite) *Échanges de bons procédés pour des traductions féministes*, à la librarie Meura avec Noomi B. Grüsig et Kirsi Kinnunen, en partenariat avec Littérature, etc, 2017

L'INVENTAIRE DES 10 ANS DE LA CONTRE ALLÉE C'EST...

LA SENTINELLE

Une attention particulière aux histoires et parcours singuliers de gens, lieux, mouvements sociaux et culturels.

LITTÉRATURE FRANÇAISE & ÉTRANGÈRE

À PARAÎTRE EN 2018

- **LA BALLADE SILENCIEUSE DE JACKSON C. FRANK**
  THOMAS GIRAUD
- **DÉBARQUÉ**
  JACQUES JOSSE
- **LE NORD DU MONDE**
  NATHALIE YOT
- **UN AUTRE MONDE** OTRO MUNDO
  ALFONS CERVERA,
  TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR GEORGES TYRAS



9 782917 817520

96 pages - 2016
13 € -13,5 x 19 cm

LITT. ESPAGNOLE
VIOLENCE SOCIALE

BABY SPOT

Isabel Alba, traduit de l'espagnol par **Michelle Ortuno,**
couverture de **Jane Secret**

" Baby spot ", nom du petit projecteur utilisé sur les tournages de cinéma, évoque à la fois l'enfance et la lumière dirigée sur la réalité d'une petite vie, celle de Tomás, un garçon de douze ans qui vit dans une banlieue de Madrid. Un soir d'août, son ami Lucas est retrouvé pendu à une poutre, sur un chantier abandonné. Tomás se met alors à écrire.

Comme on en parle *On sourit, attendri par les observations et la pensée de ce Petit Nicolas moderne, sauf qu'on arrête vite de s'attendrir quand on comprend dans quel univers évolue ce gamin. [...] Le fossé entre la forme et le fond sert prodigieusement le contenu, comme si la brutalité se décuplait à travers les yeux de ce gosse et nous parvenait plus compacte encore. Un gros coup de coeur !* **Bookalicious**

Une histoire banale, terrible et absurde, intense et d'une violence contenue mais toujours présente qui captive, émeut et inquiète de bout en bout. **Encres vagabondes**

À noter Mention spéciale du Prix Pierre-François Caillé de la traduction 2017 et finaliste du Grand Prix de la Traduction de la Ville d'Arles.



9 782917 817322

400 pages - 2014
21 € - 13,5 x 19 cm

LITT. ESPAGNOLE
RÉVOLUTION OUVRIÈRE
ÉMANCIPATION

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE MATÍAS BRAN LA VERDADERA HISTORIA DE MATÍAS BRAN

Isabel Alba, traduit de l'espagnol par **Michelle Ortuno,**
couverture de **Saskia Raux**

Première partie d'une saga familiale qui commence en Hongrie à la fin du XIX[e] siècle et se termine à Madrid au début du XXI[e] siècle, l'histoire se concentre sur la Révolution hongroise de 1919, sur les événements qui l'ont précédée et lui ont succédée en Europe, par le prisme des protagonistes, un groupe d'ouvriers insurgés d'une usine d'armement à Budapest.

Comme on en parle *Ce récit, qui recourt à des formes multiples, y compris à celle du scénario et du théatre brechtien, rend également compte du malheur des soldats sur le front, et des exécutions. Bientôt, le Danube traîne ses cadavres entre Buda et Pest, la variole emporte les hommes. La révolte de 1918 dans la capitale laissera encore des morts sur le pavé. Et les conseils ouvriers naissent dans le sillage de la Révolution allemande…* **Christophe Goby, Le Monde diplomatique**

N'ayons pas peur des mots, La véritable histoire de Matías Bran *relève de la catégorie des grands romans.* **Georges Ubbiali avec la collaboration de Christian Beuvain, Revue Dissidences**

À noter Finaliste Prix Pierre-François Caillé de la traduction 2015.



9 782917 817247

256 pages - 2014
18 € - 13,5 x 19 cm

LITT. TCHÈQUE
BIOGRAPHIE

VIE DE MILENA ADRESÁT MILENA JESENSKÁ

Jana Černá, traduit du tchèque par **Barbora Faure,**
couverture de **Guillaume Heurtault**

Si c'est sa correspondance avec Kafka qui l'a fait entrer dans la légende, Milena Jesenská est à elle seule toute une histoire et un personnage qui n'a eu de cesse de fasciner ses contemporains : brillante, rebelle, généreuse, elle est une journaliste éblouissante, témoin incontournable de l'Histoire de son pays entre la chute de l'Empire austro-hongrois et l'occupation nazie de la Tchécoslovaquie.

Comme on en parle *C'est grâce aux sublimes* Lettres à Milena *que lui adressa Franz Kafka que Milena Jesenská (1896-1944) est passée à la postérité. Cette femme de talent méritait pourtant d'être connue pour elle-même, ce que nous propose sa fille Jana Černá (1928-1981), dans cette biographie traduite pour la première fois en français. Jana Černá dresse de sa mère un portrait tout en nuances, émouvant par sa sobriété même. Un brio qui n'a rien d'étonnant de la part de celle qui fut une figure de la dissidence tchécoslovaque, et l'auteure de* Pas dans le cul aujourd'hui, *appel à la liberté provocant.* **Sophie Pujas, Le Point**



TANT DE LARMES ONT COULÉ DEPUIS TANTAS LÁGRIMAS HAN CORRIDO DESDE ENTONCES

Alfons Cervera, traduit de l'espagnol par **Georges Tyras,**
couverture de **Guillaume Heurtault**

Dans un va-et-vient de moments passés et de situations présentes qui s'entrechoquent sans cesse, Alfons Cervera met en scène dans ce roman choral l'histoire des habitants de Los Yesares, dévasté par la guerre et ravagé par deux vagues massives d'émigration: l'exil consécutif à la guerre civile et à la victoire de Franco et, dans les années 60, les départs pour des raisons économiques.

Comme on en parle *C'est sans doute cela que l'on attend d'un écrivain et d'un livre : qu'il nous révèle une partie du monde que nous ne savions voir et que nous commençons à comprendre, sans forcément chercher à l'expliquer. Une rencontre qui contribue aussi à nous changer et à faire de nous ce que nous sommes et serons demain. Un livre, une œuvre et une voix à découvrir si ce n'est déjà fait.* **Les amis de la librairie le Grain des mots, Montpellier**

Voici un livre attachant qui revient sur les conséquences de la guerre civile d'Espagne sur un ton inattendu [...] Alfons Cervera est un poète qui sait à l'occasion laisser la parole à ceux d'"en bas". La chose est suffisamment rare pour mériter d'être soulignée. **Jacques Fressard, La nouvelle quinzaine littéraire**

9 782917 817285

224 pages - 2014
18,5 € - 13,5 x 19 cm

LITT. ESPAGNOLE
MÉMOIRE
EXIL



CES VIES-LÀ ESAS VIDAS

Alfons Cervera, traduit de l'espagnol par **Georges Tyras,**
couverture de **8pus**

Alfons Cervera raconte la mort de sa mère. Une mémoire familiale qui exhume une mémoire collective, et c'est toute l'histoire récente de l'Espagne qui refait surface. « Écrire sur la mémoire, c'est écrire sur la vie, le présent. » Alfons Cervera.

Comme on en parle *Texte sensible qui s'ouvre sur ces mots : « Cela fait deux dimanches que ma mère est morte ». Dans une langue puissante, faite de répétitions volontaires comme autant d'allers-retours dans la mémoire, débarrassée de fioritures, le narrateur remonte le fil de leur vie, refait l'histoire de sa mère, la sienne, celle de ses origines.* **Eric Darsan**

Dans un style bien à lui, entre prose et poésie, Alfons Cervera revient sur la mort de sa mère et le mystérieux passé de son père. Mais de cette mémoire familiale, ce monument de la littérature espagnole exhume une mémoire plus collective, celle de son pays, de la guerre civile espagnole et du franquisme. **Christelle Dyon, Métro, Bruxelles**

À noter Prix de la librairie La Ligne d'horizon, à Saujon, 2014.
Sélection finale du Premio Narrativa Española 2011.
Dossier Initiales : Fiction et mémoire, la Guerre civile espagnole, Entretien avec Alfons Cervera, 2012.

9 782917 817094

224 pages - 2011
18,5 € - 13,5 x 19 cm

LITT. ESPAGNOLE
MÉMOIRE HISTORIQUE &
FAMILIALE



TOMBEAU DE PAMELA SAUVAGE

Fanny Chiarello,
couverture de **Jane Secret**

Dans un monde futur que l'on devine plus ou moins proche, une voix de philologue commente et observe ce que révèlent d'un temps révolu, le nôtre, les portraits des 23 existences qui composent ce titre, vestige d'un outil révolutionnaire que l'on appelait alors le livre.

Comme on en parle *Le roman est un jeu de piste qui rebondit de personnage en personnage jusqu'à fournir une vision en creux du monde tel qu'il deviendra peut-être. Le jeu de piste, ludique, est très réjouissant.* **Pierre Maury, Le Soir**

Ce « tombeau » est un dispositif littéraire absolument génial. Une machinerie diabolique qui nous prend dans ses filets, nous amuse, nous interroge, nous déroute, nous étonne... En un mot : BRILLANT ! **Librairie Delamain**

Tombeau de Pamela Sauvage *m'a passionné. [...] Un jeu d'échos à la fois drôle et glaçant, car se dessine en creux le portrait d'une civilisation qui est un peu la nôtre et qui est franchement effrayante !* **Yann, librairie Sauramps**

9 782917 817469

192 pages - 2016
17 € - 13,5 x 19 cm

LITT. FRANÇAISE
ANTICIPATION
OBJET LITTÉRAIRE

LETTRES NOMADES

Collectif,
couverture de **Léonie Lasserre**

Chaque printemps, de nombreux écrivain·e·s venu·e·s des quatre coins du monde sont invité·e·s par l'association Escales des lettres à embarquer à bord de la péniche du livre et à faire escale au cœur des paysages de l'Artois. Ces auteur·e·s nous parlent de nomadisme, de vagabondage, d'exil, d'émigration.

NOUVELLES
RÉSIDENCE

9 782917 817223

128 pages - 2014
12 € - 13,5 x 19 cm



SAISON 3

Avec Laura Alcoba,
Muriel Dialo,
Naïri Nahapétian,
Dominique Fabre,
Vincent Tholomé,
Abdelkader Djemaï,
Makenzy Orcel et
Ryoko Sekiguchi.

9 782917 817360

128 pages - 2015
12 € - 13,5 x 19 cm



SAISON 4

Avec Salah Al Hamdani,
Nathacha Appanah,
Ali Bécheur,
Eduardo Berti,
Bessora,
Sophie G. Lucas,
Simonetta Greggio,
Ian Monk,
Wilfried N'Sondé.

9 782917 817513

128 pages - 2016
12 € - 13,5 x 19 cm

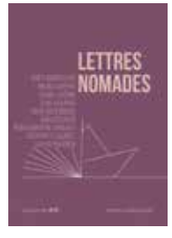


SAISON 5

Salim Bachi,
Jean-Marie Blas de Roblès,
Mika Biermann,
Eugène Ebodé,
Praline Gay-Para,
Pavel Hak,
Patricia Nolan,
Alexandre Romanès,
Shumona Sinha.

9 782917 817681

158 pages - 2017
12 € - 13,5 x 19 cm



SAISON 6

Avec Théo Ananissoh,
Bruno Arpaia,
Kamil Hatimi,
Eun-Ja Kang,
Sara Rosenberg,
Jean Rouaud,
Pablo Martín Sánchez,
Geoffrey Squires,
Louise Warren.



9 782917 817025

256 pages - 2010
18,5 € -13,5 x 19 cm

LITT. FRANÇAISE
MUSIQUE
HUMOUR

CAPENOULES !

Francis Delabre, préface de **Yolande Moreau,**
couverture de **8pus**

Dans les années 60, à Lille, une bande de copains chantent dans les bistrots de vieilles chansons régionales revisitées. Une nuit, « pour rire », ils enregistrent un 45 tours. Le succès est immédiat. Sous le manteau.

Iconoclastes hilares, les Capenoules, autour de la figure de Raoul de Godewarsvelde, vont faire exploser à coups de canulars les carcans d'une société bien-pensante.

Comme on en parle *Un ouvrage singulier, ni document ni roman, sur les Capenoules : « un docuromantaire », a souligné l'équipe littéraire usant du langage capenoulesque. Les aventures des joyeux lurons, insouciants et très bons vivants, ont suscité de nombreux éclats de rire.* **La Voix du Nord**

Capenoules !, *c'est con mais c'est comme ça, c'est un manifeste de l'amitié, de la fraternité, de la liberté.* **Yolande Moreau**

Le patois du Nord peut-être très poétique ; ainsi cette phrase : Le ciel s'a déboutonné sin manteau sus'bedaine eud'constellations. C'est du Giono nordique. Les paragraphes de liaison, en revanche, sont en français très élevé. **Bernard Lecomte, Service Littéraire**



9 782917 817902

96 pages - 2017
13 € - 13,5 x 19 cm

LITT. FRANÇAISE
FÉMINISME
MATERNITÉ
ÉMANCIPATION

LA FEMME BROUILLON

Amandine Dhée,
couverture de **Guillaume Heurtault**

« J'ai écrit ce texte pour frayer mon propre chemin parmi les discours dominants sur la maternité. J'ai aussi voulu témoigner de mes propres contradictions, de mon ambivalence dans le rapport à la norme, la tentation d'y céder. Face à ce moment de grande fragilité et d'immense vulnérabilité, la société continue de vouloir produire des mères parfaites. Or la mère parfaite fait partie des Grands Projets Inutiles à dénoncer absolument. » Amandine Dhée

Comme on en parle *[...] Amandine Dhée a le verbe précis, élégant, libérateur et surtout irrésistiblement drôle. Brillant et salutaire.* **Sophie Pujas et Valérie Marin La Meslée, Le Point.**

Elle n'est pas une femme telle que la société la construit, elle est encore un brouillon, pleine d'incertitudes, et c'est tant mieux. **Hortense Raynal, Le Monde des Livres.**

Vif, plein d'une ironie réjouissante envers les injonctions qui grouillent autour de la mère, ce récit est aussi un bonheur d'écriture. **Isabelle Motrot, Causette**

Une échographie truculente des aléas de la maternité ! On n'a jamais autant adoré ces mères brouillons et imparfaites ! **Librairie des éditeurs associés, Paris.**

À noter Prix Hors Concours 2017 et la mention spéciale du jury des professionnel·le·s



9 782917 817131

88 pages - 2013
10 € - 13,5 x 19 cm

LITT. FRANÇAISE
ÉMANCIPATION

ET PUIS ÇA FAIT BÊTE D'ÊTRE TRISTE EN MAILLOT DE BAIN

Amandine Dhée,
couverture de **Guillaume Heurtault**

Jeune adulte, l'écrivaine s'interroge sur l'histoire qui l'a façonnée et avec laquelle elle doit encore composer aujourd'hui. *Et puis ça fait bête d'être triste en maillot de bain* pourrait bien être le parcours d'une émancipation à travers les âges et les usages.

Comme on en parle Et puis ça fait bête d'être triste en maillot de bain *: drôle de titre qui installe d'emblée dans une voix particulière, intime et urgente, aussi douce qu'elle peut être cinglante, aussi personnelle que sociale, voire politique.* **Christine Marcandier, Médiapart**

Hormis son titre, tout dans le livre est court, textes, phrases, mots. Une économie de moyens pour dire l'essentiel et toucher le lecteur au cœur. **La Voix du Nord**

L'auteur place le curseur de son écriture au plus proche d'elle-même, à mi-chemin entre le port inconfortable et courageux d'un maillot de bain sur une plage, où, enfant, elle se perd, et celui, élégant, d'un manteau de fourrure, cousu sur mesure par son écriture. Sans conteste, la combinaison lui sied à ravir. **Aurélie Olivier, Eulalie**



9 782917 817100

96 pages - 2011
13 € - 13,5 x 19 cm

LITT. FRANÇAISE
HISTOIRE OUVRIÈRE

ÇA NOUS APPRENDRA À NAÎTRE DANS LE NORD

Amandine Dhée et Carole Fives,
couverture de **8pus**

Les tribulations de deux auteures au caractère bien trempé, aux prises avec une commande d'écriture à quatre mains sur un quartier à l'histoire ouvrière en berne. Les difficultés de l'exercice de la commande sont traitées au fil de dialogues doux amers vivifiants qui nous invitent dans l'envers du décor.

Comme on en parle *Un livre ? Non, un mikado littéraire dont chaque paragraphe est une baguette qu'il faut saisir en en mesurant toute la portée et l'humour.* **François Annycke, Eulalie**

Entre chroniques d'un quartier, Fives à Lille, et reportage parsemé d'interviews, parfois cocasses, d'inconnus dudit quartier, Ça nous apprendra à naître dans le Nord *est un ouvrage singulier, émouvant et amusant à la fois. On y fréquente pas mal les bistrots, on y boit pas mal de cafés, de pressions et de Picon bières… On y rencontre des anonymes, pathétiques ou hauts en couleur, dont les patronymes fleurent bon l'odeur de nos trottoirs lillois : Yvette Cardon, Odette Lejeune, Giselle Dumortier [...] Presque du Vincent Delerm.* **Lille Métropole Info**

À noter Adaptation musicale avec Louise Bronx en téléchargement sur le site de La Contre Allée.



9 782917 817056

112 pages - 2010
14 € - 13,5 x 19 cm

LITT. FRANÇAISE
VILLE
HUMOUR

DU BULGOM ET DES HOMMES

Amandine Dhée,
couverture de **8pus**

« Parfois quand je traverse des moments de doute [...] je me souviens qu'il y a des gens qui ont conçu un site qui s'appelle bulgom.fr, et j'avoue, ça me remonte le moral. » Ton et humour décalés nourrissent l'écriture de ce premier ouvrage dans lequel Amandine Dhée veut rire de ceux qui pensent la vie de la cité, de leur jargon, de leurs concepts.

Comme on en parle *Une écriture en mouvement qui prend le parti du sourire et de l'ironie parfois grinçante pour se moquer joliment d'une société qui veut tout maîtriser et des contradictions de nos modes de vie.* **Gilles Durand, 20 minutes**

Dans son roman, Amandine Dhée a choisi de raconter des petites histoires très courtes « qui me viennent à l'esprit mais qui sont tirées de la réalité ». L'écrivain y sillonne la ville de Roubaix, les portraits, les paysages. Conseils municipaux, développement durable ou encore rapports de voisinage, Amandine Dhée fait vivre au lecteur la réalité d'un monde parfois absurde. Description du paysage d'une grande ville ou portrait humoristique, l'écrivain nous ouvre les yeux sur notre vie et notre quotidien. **La Voix du Nord**



9 782917 817926

176 pages - 2017
18 € -13,5 x 19cm

LITT. FRANÇAISE
POÉSIE DOCUMENTAIRE
SANS-ABRI
URBANISME

MOUJIK MOUJIK SUIVI DE NOTOWN

Sophie G. Lucas,
couverture de **Guillaume Heurtault**

« Ce livre est né d'une colère et d'une impuissance. D'abord. La mort d'un homme, Francis, qui vivait sous une tente, dans le Bois de Vincennes, l'hiver 2008. La découverte de ces dizaines de personnes, hommes et femmes, jeunes et vieux, vivant dans ce bois. Invisibles. Et la litanie de personnes mortes de froid cet hiver-là, en France, annoncée à la radio. J'ai voulu écrire à partir d'eux, de la marge, leur redonner une identité. Et je voulais que ce soit la forme poétique qui s'en saisisse. » Sophie G. Lucas

À noter Sélection Prix des découvreurs 2017-18

Comme on en parle *Sophie G. Lucas se fait témoin d'une réalité brute, crue, et parvient à rendre la parole à une marge oubliée ! Son travail, à mi-chemin entre poésie et documentaire, entre fiction et réalité, est une pépite ! Son style ciselé, précis, percutant est d'une beauté sans égale, d'une finesse et d'une sensibilité incroyables ; on lit et on relit ces courts textes qui nous vont droit au cœur, qui nous font voir les choses différemment… Que peut-on attendre de plus de la littérature ?* **Marianne, Librairie Les Lisières, Roubaix**



9 782917 817537

96 pages - 2016
12 € - 13,5 x 19 cm

LITT. FRANÇAISE
POÉSIE DOCUMENTAIRE
JUSTICE

TÉMOIN

Sophie G. Lucas,
couverture de **Guillaume Heurtault**

« Je veux capter des paroles, travailler des voix, des histoires. J'ai suivi des procès en correctionnelle au Tribunal de Grande Instance de Nantes de septembre à décembre 2013, en janvier et juin 2014, pour essayer d'approcher ce qui se cache derrière les violences, les faits divers. Je veux comprendre ce que disent ces procès de notre réalité. À ce travail, d'autres fils se sont mêlés, inattendus, personnels, ceux d'un père en marge, dont la vie chaotique a trouvé des échos dans celles des prévenus. » Sophie G. Lucas

Comme on en parle *Ce qui se dit dans ces scènes, c'est le bruit de fond, le chœur des anonymes, ceux qui n'ont pas échappé aux coups du sort. Ceux qui ne tiennent pas l'alcool, qui ne savent retenir ni leurs mots ni leurs gestes, ceux qui refont toujours les mêmes erreurs, ceux qui croient que cette fois-ci ils ne se feront pas prendre, ceux qui n'ont pas de chance, qui n'ont rien compris aux règles du jeu. S'y mêle la figure d'un père aussi peu père que possible, qui commence sa vie dans une maison de correction à Fontevraud, et lui lègue un roman familial impossible. À eux, une dernière chance : trouver des mots pour s'en tirer, ne pas aggraver les choses, sauver les apparences. Sophie G. Lucas écoute ces mots, les transforme, les fait siens. [...] Écoutons le témoin.* **Alain Nicolas, L'Humanité**



9 782917 817544

136 pages - 2016
14 € - 13,5 x 19 cm

LITT. FRANÇAISE
EXOFICTION
ANARCHISME
ÉCOLOGIE

ÉLISÉE AVANT LES RUISSEAUX ET LES MONTAGNES

Thomas Giraud,
couverture de **Guillaume Heurtault**

En imaginant ce qu'ont pu être certains épisodes de la vie d'Elisée Reclus (1830-1905), avant qu'il ne devienne l'auteur d'*Histoire d'un ruisseau* et *Histoire d'une montagne*, ce premier roman nous met dans les pas d'un personnage atypique et toujours d'une étonnante modernité.

Comme on en parle *Il y a des livres qui n'ont en apparence rien de spectaculaire, ils ne cherchent ni à révolutionner un genre, ni à tordre le langage et pourtant, ils sortent du lot et tiennent de l'évidence : ils conservent d'un bout à l'autre de la lecture ce charme singulier découvert dès les premières pages.* **Amaury da Cunha, Le Monde des Livres**

Chaque fleuve franchi, chaque montagne gravie, chaque sillon retourné, chaque ouvrier croisé rapproche l'enfant du savant et du révolutionnaire qu'il deviendra. Thomas Giraud nous donne la certitude que le rendez-vous ne sera pas manqué. **Alain Nicolas, L'Humanité**

Un premier roman étonnant de maîtrise et de retenue autour de la jeunesse d'Elisée Reclus, figure intellectuelle de la fin XIXe siècle attachante et méconnue, géographe iconoclaste et libertaire. **Martin, librairie Brouillon de culture, Caen**



9 782917 817414

128 pages - 2015
14 € - 13,5 x 19 cm

LITT. FRANÇAISE
CYCLISME

MARCO PANTANI A DÉBRANCHÉ LA PRISE

Jacques Josse,
couverture de **Guillaume Heurtault**

Le sport et la société du spectacle à travers une écriture économe sur le mode du reportage pour suivre au plus près la trajectoire hors norme de Marco Pantani, vainqueur du Tour de France et du Tour d'Italie 1998.

Comme on en parle *Un récit éclaté, énergique, qui fait écho au coup de pédale vigoureux du pirate. Captivant, même pour les néophytes...* **Libération**

Jacques Josse permet à qui connaissait Marco Pantani de l'approcher mieux et à qui n'en avait pas même entendu le nom de s'intéresser à lui. [...] L'écriture apparemment strictement factuelle de Jacques Josse, en « il » posés comme aunes de l'objectivité, mais entrelacés de courtes « impressions », réussit le pari de conjoindre en un même sein des contraires qu'on pensait irréductibles. **Librairie Ptyx, Ixelles**

Jacques Josse a l'œil du poète qui saisit, voit et finement fait voir. Un peu comme une caméra dans la roue de Marco. **Etienne Faure, Cahier Critique de Poésie**

À noter Sélection Prix des lycéens et apprentis d'Île de France 2016



9 782917 817650

80 pages - 2017
12 € - 13,5 x 19 cm

LITT. FRANÇAISE
TRAVAIL
SOCIÉTÉ

CHÔMAGE MONSTRE

Antoine Mouton,
couverture de **Saskia Raux**

Pendant que les corps travaillent, les esprits et les idées chôment. *Chômage monstre* questionne la difficulté de quitter un travail, de s'arracher à ce qui nous retient. Puis de celle, ensuite, d'habiter un corps qu'on a longtemps prêté à un emploi. Que retrouve-t-on dans un corps et une langue qu'on a trop longtemps désertés ?

Comme on en parle *On se dit d'abord qu'il y a de quoi se faire du mouron avec ce phénomène de masse imparable et puis l'on se glisse dans un texte singulier où le mal économique laisse toute sa place à la vie des êtres. Mais à quel prix ?* **La Quinzaine littéraire**

Antoine Mouton récidive ! Recueil de poésie sociale, tour à tour drôle ou grinçant et toujours plein d'humanité ! Un regard qui vient bousculer nos considérations sur la liberté… **Librairie Le Neuf, Saint-Dié-des-Vosges**

Magnifique recueil de cinq poèmes qui disent l'aliénation des corps au monde du travail, Chômage monstre *est un véritable monument. Il transperce certes avec humour mais surtout avec une justesse et une puissance hallucinante le mal-être d'une société régulée par l'emploi, malaise auquel il donne corps dans une langue totalement libérée des contraintes.* **Un dernier livre avant la fin du monde (blog)**



9 782917 817919

48 pages - 2017
10 € - 13,5 x 19 cm

LITT. HAÏTIENNE
INTIME

CAVERNE SUIVI DE CADAVRE

Makenzy Orcel,
couverture de **Guillaume Heurtault**

« *Caverne* est une chanson personnelle. Un chant intime. De tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, pour moi, le plus important, ma priorité, c'est ma poésie. Le travail sur la langue. Cette quête de sens, de quintessence. D'un langage qui tient autrement au réel. Il faut écrire de la poésie, écrire vraiment sans se demander pourquoi, parce que c'est comme ça, il n'y a rien à expliquer, rien à comprendre. Pourquoi pas ? » Makenzy Orcel

Comme on en parle *D'un poème à l'autre se retrouve ce leitmotiv d'une délivrance par l'imaginaire, terre ensanglantée et tout à la fois fécondée. Il y a ici un désir de contrer la mort sur son propre terrain, et de lui arracher ses « fleurs du mal ».* **Emmanuelle Rodrigues, Le Matricule des Anges**

À noter Sélection Prix des lycéens et apprentis d'Île de France 2017



9 782917 817384

64 pages - 2015
9 € - 13,5 x 19 cm

LITT. HAÏTIENNE
IVRESSE

LA NUIT DES TERRASSES

Makenzy Orcel,
couverture de **Guillaume Heurtault**

Makenzy Orcel trinque ici à la convivialité, invite à sortir la tête de son verre pour célébrer à plusieurs, présents et absents. « *La nuit des terrasses* célèbre l'instant, la rencontre des corps et l'amitié. » Makenzy Orcel

Comme on en parle *Les textes d'une profondeur et d'une acuité extrême d'un souffle souvent tragique sous l'injonction « bois baise », possèdent le naturel âpre, fort, et tendre à la fois d'un chant populaire. On y sent couler la beauté grave et bouleversante d'une douleur discrète. Un acte poétique majeur aussi entêtant qu'un alcool de contrebande. […] Il renonce à la ponctuation traditionnelle, si bien que l'écriture semble en perpétuel état d'ébriété.* **L'Humanité.**

L'ivresse décuple l'existence. Alcool, weed, sexe. Makenzy Orcel célèbre toutes les fragrances de ces paradis baudelairiens dont il tire des cocktails poétiques très purs, courts assemblages de vers libres à avaler d'une traite pour ranimer la langue. **Libération**

Recherchant le choc de l'image, Makenzy Orcel veut une poésie brisée comme un éclat de rire. **Thibaud Coste, CIPM**



LA VILLE SUR LE DIVAN

Laurent Petit,
couverture de **Guillaume Heurtault**

Reprenant les codes de la psychanalyse et batifolant avec bonheur dans ses champs lexicaux, à l'instar de « la peur de stérilité de l'habitant d'Angers (sic) face à l'expansion urbaine », l'Agence Nationale de Psychanalyse Urbaine met à jour les névroses, refoulements et autres tabous des villes analysées, et nous expose des solutions thérapeutiques aussi utopiques que révélatrices.

Comme on en parle *La culture a toujours investi l'espace urbain d'une façon ou d'une autre mais pas la psychanalyse. Laurent Petit s'est essayé au concept et a inventé « la psychanalyse urbaine ». Une étude insolite et drôle pour traiter de réelles problématiques liées au tissu urbain.* **Les Inrocks**

Chef-d'œuvre d'humour [...] Un livre indispensable pour préparer les élections municipales ! **Le canard enchaîné**

Un ouvrage hors normes. La science, ici, est poétique. Les diagnostics délivrés au cours de conférences inénarrables exposent des solutions thérapeutiques aussi utopiques que révélatrices de réalités tangibles. Qu'elles soient aberrations architecturales ou inhibitions larvées. **L'Humanité**

9 782917 817209

320 pages - 2013
20 € - 13,5 x 19 cm

LITT. FRANÇAISE
PSYCHANALISE
HUMOUR
URBANISME



GENS DU HUIT MAI

Jean-François Pocentek,
couverture de **8pus**

« L'idée était simple. Un territoire, comme disent les urbanistes et les sociologues, des gens qui y vivent, et des choses qui changent. Pas de petites choses, non, carrément des bouts d'histoire. Déconstruire (pas démolir) reconstruire. » Jean-François Pocentek

Comme on en parle *Le quartier du 8-Mai décrit et immortalisé sur le papier à travers les anecdotes... et les tranches de vie de ses habitants, voilà ce que cache le titre du dernier ouvrage de Jean-François Pocentek,* Gens du Huit Mai. *Un recueil qui plaira aux Aulnésiens mais saura aussi captiver les autres lecteurs, par sa plume accrocheuse, ses histoires émouvantes ou rigolotes. Comme l'indique la citation de l'écrivain Michel Torga au début de l'ouvrage : « L'universel, c'est le local moins les murs. » Et Jean-François Pocentek de renchérir : « C'est très ancré place du 8-Mai mais les gens de l'Aude pourraient s'y retrouver ! »* **La Voix du Nord**

Ce joli petit ouvrage narre avec nostalgie, tendresse et vivacité, la vie d'un quartier dans une ville du Nord, le Huit mai. Un quartier comme il en existe partout. Avec ses petites histoires, ses figures locales. [...] Une plume aussi incisive qu'agréable à lire. **Le Nord magazine**

9 782917 817049

80 pages - 2010
12 € - 13,5 x 19 cm

LITT. FRANÇAISE
URBANISME



LA FEMME-PRÉCIPICE LA MUJER-PRECIPICIO

Princesse Inca, traduit de l'espagnol par **Laurence Breysse-Chanet,**
couverture de **Guillaume Heurtault**

Si la voix de Princesse Inca s'élève à partir d'une expérience personnelle, celle-ci est transcendée pour devenir un profond questionnement sur la folie comme sur les réponses de la société. Refus d'un monde homogénéisé où tous les individus devraient être tous identiques, et former une masse plus facilement maniable…

La Femme-précipice raconte, au-delà de la maladie, la souffrance et le combat des marginaux, des êtres en position de fragilité et des femmes en particulier. Car c'est aussi un recueil de l'intimité.

Comme on en parle *C'est un livre que j'ai voulu dédier à des femmes qui menaient une bataille avec elles-mêmes, plus qu'avec le monde, des femmes sur la limite, comme moi. Des femmes comme Sylvia Plath et Alejandra Pizarnik.* **Entretien avec Princesse Inca dans El País**

« Une force, qui rappelle l'énergie de la parole de Federico García Lorca. » **Laurence Breysse-Chanet, lauréate du Prix de traduction Nelly Sachs.**

9 782917 817216

192 pages - 2013
18,5 € - 13,5 x 19 cm

LITT. ESPAGNOLE
ÉMANCIPATION
BIPOLARITÉ



EL FERROCARRIL DE SANTA FIVES

Robert Rapilly,
couverture de **8pus**

Ouvrier promu contremaître, Manuel Mauraens s'apprête à gagner l'Argentine pour y superviser les travaux du chemin de fer ralliant Santa Fe à Tucumán. On le suit à l'affût des auteurs de son temps, des comptes-rendus industriels, de la presse, des articles encyclopédiques, de tout ce qui annonce la nouveauté de demain. Le récit alterne épisodes en France et visions d'une Argentine promise.

Comme on en parle *C'est un objet littéraire particulièrement original, né sous la contrainte mais libéré de tout carcan. Quelle virtuosité, quel travail, que d'astuce au sens le plus noble du terme !* **La Nouvelle Revue Moderne**

Ce livre de poésie, absolument indispensable, évoque en filigrane le tournant d'un siècle, en Argentine et ailleurs. Acrostiches, liponymies, sonnets, anaphores, alexandrins ou hexasyllabes cachés, clotildes, dizains… les formes les plus subtiles de l'écriture poétique s'enchaînent. **Lille Métropole info**

À noter Adaptation musicale avec Martin Granger en téléchargement sur le site de La Contre Allée.

9 782917 817087

224 pages - 2011
18,5 € - 13,5 x 19 cm

LITT. FRANÇAISE
OULIPO
HISTOIRE OUVRIÈRE



PUTAIN D'INDÉPENDANCE !

Kaddour Riad,
couverture de **Guillaume Heurtault**

En 1962, le FLN accède au pouvoir et proclame l'indépendance dans une liesse populaire qui ne résistera pas aux lendemains incertains. En proie aux mêmes rêves, un homme et son pays grandissent dans une errance commune. Récit implacable d'une révolution confisquée.

Comme on en parle *Dans ce témoignage poignant, réaliste et sombre raconté d'un point de vue intérieur, l'Algérie apparaît comme une terre qui ne retient pas ses enfants, un peu à l'image d'une mère qui rejette sa progéniture et l'incite à l'exil, vers des terres plus clémentes, à la recherche d'une vie meilleure.* **La Cause Littéraire**

Il y a les romans rock'n'roll. Ceux dont les chapitres s'apparentent à une suite de riffs rageurs tout autant destinés à cogner qu'à faire exploser tympans et poitrines. Putain d'indépendance, *est l'un d'eux.* **Quotidien d'Oran**

Putain d'Indépendance *est un livre d'une terrible générosité.* **RTBF.be**

À noter Sélection BNF : La littérature algérienne de langue française.

9 782917 817162

192 pages - 2012
17,5 € - 13,5 x 19 cm

LITT. ALGÉRIENNE
FLN



CONTRE-JOUR CONTRALUZ

Sara Rosenberg, traduit de l'espagnol par **Belinda Corbacho,**
couverture de **Jane Secret**

Jerónimo, metteur en scène argentin exilé à Madrid avec sa compagne Griselda, une comédienne alcoolique, disparaît subitement. Il est retrouvé mort, quelques jours plus tard, dans une chambre d'hôtel. *Contre-jour* est construit comme un thriller sous-tendu par la violence maximale que représente la disparition, et tout particulièrement, les disparitions inexpliquées pendant la dictature militaire argentine.

Comme on en parle *Un roman politique construit comme un thriller, où la mort d'un exilé argentin ravive la quête de justice et de vérité d'une femme brisée. Un texte magnifique où la violence de la disparition est sublimée par l'évocation de textes de Jean Genet.* **Martin, librairie Brouillon de culture, Caen**

Pour que jamais les horreurs commises par la junte militaire argentine ne s'effacent des mémoires... Militante dans les années 70, Sara Rosenberg poursuit son combat, alertant nos consciences de sa prose poétique et engagée. **Jacky, librairie Calligrammes, La Rochelle**

Une inter-textualité qui donne une ampleur très littéraire et politique. **Les Belles latinas**

9 782917 817452

256 pages - 2017
18,5 € - 13,5 x 19 cm

LITT. ARGENTINE
DICTATURE



9 782917 817179

296 pages - 2012
18,5 € - 13,5 x 19 cm

LITT. ARGENTINE
DICTATURE

UN FIL ROUGE UN HILO ROJO

Sara Rosenberg, traduit de l'espagnol par **Belinda Corbacho,**
couverture de **Guillaume Heurtault**

Ce premier roman politique et poétique rend compte de la situation concrète de l'Argentine tout au long des années 70 : injustice, révolution et surtout beaucoup de peur.
Sara Rosenberg nous livre une vision contrastée d'une période récente où la quête d'un idéal de justice sociale a laissé place à l'affrontement armé, la terreur et le désespoir de toute une génération.

Comme on en parle *Un superbe roman polyphonique qui entremêle témoignages, impressions personnelles du réalisateur et journal intime de Julia*. **librairie La fabrique à rêves, Fourmies**

C'est beau et bouleversant, un long chant d'amour et de tristesse et pourtant loin de tout désespoir. Un livre que j'ai dévoré avec avidité, quelle émotion ! **librairie Calligrammes, La Rochelle**

Sara nous a littéralement impressionnés avec ce roman ! **Un jardin de livres**



9 782917 817698

288 pages - 2017
20 € - 13,5 x 19 cm

LITT. ESPAGNOLE
TRANSITION DÉMOCRATIQUE
OULIPO

L'INSTANT DÉCISIF TUYO ES EL MAÑANA

Pablo Martín Sánchez, traduit de l'espagnol par **Jean-Marie Saint-Lu,**
couverture de **Jane Secret**

L'instant décisif se déroule sur 24 heures le 18 mars 1977, jour de naissance de l'auteur. Nous sommes à Barcelone, peu de temps avant les premières élections démocratiques depuis la dictature ; l'année la plus violente de la Transition. « Moi et les gens de ma génération, les enfants de la Transition, nous avons grandi heureux dans les années 90, avec l'illusion que cela avait été un chemin de roses, sans violence. Depuis, nous avons découvert les fissures du conte [...]. » Pablo Martín Sánchez.

Comme on en parle *Je lis beaucoup de littérature hispanique et encore plus lorsqu'il est question de l'affaire des bébés volés et de la dictature franquiste. Celui-ci figure parmi mes coups de cœur !* **Sarah, librairie Page et Plume, Limoges**

Digne des meilleurs page-turner américains mais avec le travail de la langue en plus, une galerie de personnages attachants, une mécanique à couper le souffle. Un grand livre. **Charlotte, librairie La vie devant soi, Nantes**

Une fois encore, Pablo Martín Sánchez parvient à innover, impressionnant par la composition parfaitement maîtrisée de ses récits, par la vitalité de sa langue, la dynamique de son style et la profondeur de ses propos ! **Marianne, librairie Les Lisières, Roubaix**



9 782917 817476

224 pages - 2016
18 € - 13,5 x 19 cm

LITT. ESPAGNOLE
OULIPO
NOUVELLES

FRICTIONS FRICCIONES

Pablo Martín Sánchez, traduit de l'espagnol par **Jean-Marie Saint-Lu,**
couverture de **Saskia Raux**

Avec le bien nommé *Frictions*, puzzle littéraire borgésien, Pablo Martín Sánchez provoque des rencontres insolites, se joue des genres pour mettre en scène des univers décalés et mystérieux, nous entraîne au devant de chutes aussi vertigineuses et terribles que joyeuses et saisissantes.

Comme on en parle *« Grâce pétulante » et « vivacité merveilleuse » jouent à colin-maillard dans ce recueil de nouvelles porté par une écriture fluide, naturelle et moderne. Les jeux de mots et de langue, magnifiquement traduits en français, s'enchaînent sur un rythme singulier, où l'on entend les échos d'une érudition accomplie et légère, d'une grande familiarité avec Jorge Luis Borges, Augusto Monterroso ou Georges Perec.* **Erik Fitoussi, librairie Passages, Lyon**

Ce r dans FICTIONS, il dit le frottement qui manquait peut-être aux fictions de Borgès et que se charge de produire Pablo Martín Sánchez pour les achever enfin. **librairie Ptyx, Ixelles**

Loin de tout effet d'artifice, le résultat est brillant, généreux et souvent émouvant. **Ariane Singer, Le Monde des Livres**



9 782917 817063

128 pages -2010
16 € - 13,5 x 19 cm

LITT. FRANÇAISE
HISTOIRE OUVRIÈRE
URBANISME

D'AZUR ET D'ACIER

Lucien Suel,
couverture de **8pus**

Un écrivain quitte son village. Il prend le T.E.R. à la gare d'Isbergues, une ex-cité métallurgique. Il pose sa valise à Fives, l'ex-cité des locomotives.
Un hiver passé à la recherche d'une histoire dont les briques ont gardé la mémoire, le vacarme de la fabrique, la cadence des machines, le potin des locomotives qui sortaient de l'usine et traversaient la mer pour rejoindre le Far West ou l'Argentine.

Comme on en parle *Le livre, en tant que somme de fragments épars et hétérogènes, incarne [...] la possibilité de faire mur collectif et histoire commune.* **Christophe Durez, Eulalie**

Un passé d'activités et de prises de paroles qui s'éloigne, qui a été souvent confisqué, voire dénié et que Lucien Suel réveille. **Liberté Hebdo**

À noter Adaptation musicale avec Laure Chailloux en téléchargement sur le site de la Contre Allée.



9 782917 817445

224 pages - 2015
18,5 € - 13,5 x 19 cm

LITT. CUBAINE
INTIME

TROUVER UN AUTRE NOM À L'AMOUR BUSCAR OTRO NOMBRE AL AMOR

Nivaria Tejera, traduit de l'espagnol par **François Vallée,**
couverture de **Guillaume Heurtault**

« Corroborant la singularité des voies romanesques explorées par Nivaria Tejera, *Trouver un autre nom à l'amour* est une vaste méditation sur ce mystère qui façonne et ébranle l'être, attise et étaye la pensée, ce jeu secret de la transparence que seul le langage poétique rend possible. » François Vallée.

Comme on en parle *Projet esthétique, littéraire, expérimental ? Tout cela et plus encore : une expérience vive, celle de lire.* **La Cause Littéraire**

Dans ce fascinant roman relatant l'histoire d'un triangle amoureux marqué par le suicide, le narrateur observe les tourments qu'engendre cette liaison dangereuse dont il fait partie, mais d'où peu à peu il se sent exclu. Une plongée au cœur de la confusion des sentiments magnifiée par une écriture poétique en liberté. **La Gazette du Nord Pas-de-Calais**



9 782917 817124

248 pages - 2013
18,5 € -13,5 x 19 cm

LITT. CUBAINE
GUERRE D'ESPAGNE

LE RAVIN EL BARRANCO

Nivaria Tejera, traduit de l'espagnol par **Claude Couffon,**
couverture de **Guillaume Heurtault**

Ce premier roman fait brutalement apparaître aux yeux d'une enfant, la guerre civile aux Canaries. Édité en 1958 par Maurice Nadeau, il est réédité en 1986 par Hubert Nyssen, celui-ci estimant que de tous les livres inspirés de la guerre d'Espagne, *Le Ravin* était sans doute l'un des plus fascinants et peut-être le plus singulier.

Comme on en parle *La modernité du texte [...] n'a rien perdu de son actualité : du récit poétique aux scènes de tribunal scandées de dialogues réinterprétés par la petite, à la forme chorale des gamines derrière leurs grilles qui font figure d'hydre semi-bienveillante, les multiples formes qu'adopte le texte servent l'expression d'une sensibilité foisonnante et tumultueuse.* **Mediapart**

À noter Prix Libraire Ligne d'Horizon 2014

NOUVELLE COLLECTION

L'INVENTAIRE D'INVENTIONS

Parce qu'il manque toujours quelque chose au monde. **Eduardo Berti**

LITTÉRATURE FRANÇAISE & ÉTRANGÈRE

À PARAÎTRE EN 2018

UN VOYAGE D'ENVERS
ROBERT RAPILLY & PHILIPPE LEMAIRE



9 782917 817711

208 pages - 2017
24 € -24 x 16 cm

LITT. ESPAGNOLE
OULIPO
FANTAISIE LITTÉRAIRE

INVENTAIRE D'INVENTIONS (INVENTÉES) INVENTARIO DE INVENTOS (INVENTADOS)

Eduardo Berti et le collectif Monobloque, traduit de l'espagnol par **Jean-Marie Saint-Lu,** couverture de **Dorothée Billard et Clemens Helmke, assistés de Lauriane Desvignes**

Eduardo Berti s'émerveille de multiples inventions que recèle la littérature comme le pianocktail de Boris Vian, le Baby HP du Mexicain Juan José Arreola, le GPS sentimental d'Hervé Le Tellier, la Kallocaïne de l'écrivaine et pacifiste suédoise Karin Boye… Des textes courts pour en imaginer des fonctions secondaires et en tenter la description. À quoi pourraient bien ressembler la machine à arrêter le temps, les boucles d'oreille-réveil, le traducteur chien-humain, le livre infini, l'appareil de critique littéraire, l'effaceur de mémoire …
Eduardo Berti est épaulé par le collectif Monobloque qui en produit les esquisses.

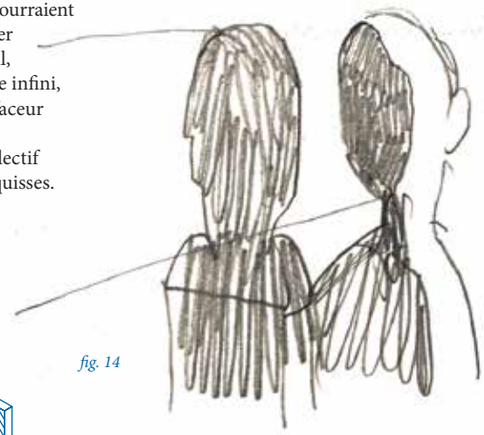


fig. 14

MIROIR À MÉMOIRE

Ángel Bonomini a inclus dans son *Libro de los casos* (1975) un bref récit dans lequel un vieux miroir rend des images qu'il a reflétées dans le passé. « Minutieusement, le miroir détailla sa mémoire, démêla son oubli, énonça son passé », écrit Bonomini.

Cette invention fait penser à un passage des inépuisables *Cahiers de notes* de Nathaniel Hawthorne : « Un vieux miroir. Quelqu'un découvre le moyen de faire revenir à la surface toutes les images qu'il a reflétées dans le passé. » *fig. 14*

Stendhal voyait le roman comme « un miroir que l'on promène le long d'un chemin ». Kafka disait à son ami Janouch qu'il considérait l'art comme un miroir qui « avance », semblable à une horloge. Modifier le temps du miroir est, chez Kafka (comme chez Bonomini ou chez Hawthorne), une façon de sortir du tain du réalisme.

extrait de
Inventaire d'inventions (inventées)

REGARDS CROISÉS OULIPIENS

EDUARDO BERTI

À PROPOS DE L'INSTANT DÉCISIF DE PABLO MARTÍN SÁNCHEZ

Notre mémoire parfois forme des cercles autour d'un fait central, comme l'impact d'une pierre dans l'eau. Un souvenir est la spirale de quelque chose qui revient, qui refuse l'oubli et qui se réinvente dans chaque nouveau cercle. C'est un peu ce qui se produit avec les anneaux concentriques sur le cœur des troncs d'arbre, où sont gravées des traces de temps, de persistance et aussi d'identité.

La sextine, forme poétique inventée par le troubadour occitan Arnaut Daniel, et cultivée dans les siècles anciens par Dante, Pétrarque ou Cervantes, installe un rythme circulaire ou, plutôt, une répétition en spirale qui fait penser aux anneaux dans le bois ou aux ronds dans l'eau. La sextine, forme qui inspire et organise *L'Instant décisif*, apporte sens et unité au récit d'un jour clé où s'entrelacent plusieurs histoires.

La sextine constitue aussi, depuis des décennies, une sorte d'obsession pour une grande partie des oulipiens : obsession qui les a conduits, bien entendu, à en explorer la potentialité.

S'il est possible, à partir d'une vieille forme poétique, de construire un roman contemporain et novateur comme celui de Pablo Martín Sánchez, s'il est possible, à partir d'un seul jour, de concentrer (un peu joyciennement, bien sûr), un bouquet d'histoires, alors rien ne semble interdire d'élaborer, à partir de vies étrangères ou plus ou moins étrangères, un texte aux accents d'autofiction. Une partie du tour de force que constitue *L'Instant décisif* commence là, mais il se poursuit, pour le plaisir du lecteur, dans l'ironie, la finesse ou la sensibilité avec lesquelles se tissent les anneaux, les souvenirs. Impossible de ne pas penser que la spirale de la sextine, à la fois manège et labyrinthe, évoque ces dessins qui serpentent sur le bout de nos doigts : nos signes d'identité.

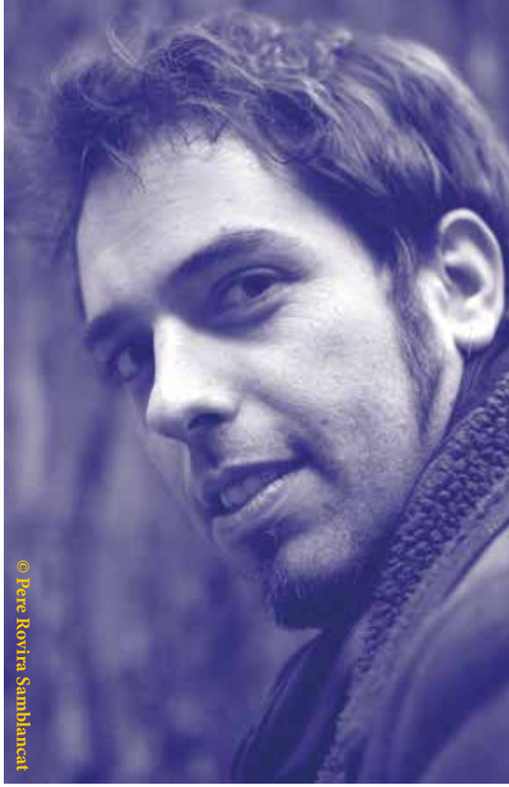
Impossible de ne pas se dire que la sextine (avec ses mots-rimes jadis inventés, croit-on, comme moyen mnémotechnique) a parcouru un long chemin avant de devenir cet instrument qui, inversé ici, permet de célébrer d'autres formes, plus épiques, de mémoire.

A day in the Life, aurait-on, avec les Beatles, envie de dire de ce roman...
Et quelle journée...

Traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu

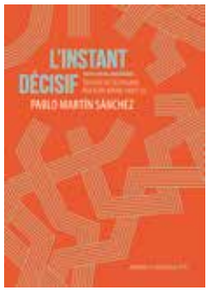


© Dorothée Billard


© Pere Rovira Samblancat

PABLO MARTÍN SÁNCHEZ

À PROPOS DE INVENTAIRE D'INVENTIONS (INVENTÉES) D'EDUARDO BERTI





Inventaire d'inventions (inventées), Eduardo Berti, traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu, 2018, coll. L'Inventaire d'inventions, p. 93
L'Instant décisif, Pablo Martín Sánchez, traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu, 2017, coll. La Sentinelle, p. 90

On retrouve les biographies de Eduardo Berti p. 111, Pablo Martín Sánchez p. 117, Jean-Marie Saint-Lu p. 120

Ce n'est pas une formule : ce livre se lit comme un roman d'aventures. Un roman de cent petites aventures qui forment un petit morceau de la grande aventure littéraire qu'Eduardo Berti mène depuis une trentaine d'années et qui est, à son tour, un petit morceau de l'immense aventure oulipienne dont les oulipiens sont les personnages d'un roman de Raymond Queneau toujours inachevé… L'*Inventaire d'inventions (inventées)* est un livre-objet (puisqu'il est aussi une pièce d'art, grâce aux dessins du génial tandem Monobloque), un livre-musée (puisqu'il a donné lieu à une extraordinaire exposition), un livre-cadeau (puisqu'il est le meilleur présent qu'on puisse offrir à l'imagination de tout un chacun), un livre-aleph (puisqu'il contient potentiellement tout l'univers) et un livre-bombe (puisqu'il peut nous faire éclater de rire), mais il est surtout un livre-livre, ce genre d'œuvres qui font de la Littérature un art inépuisable. Si ce livre n'était si beau, j'aurais préféré qu'il n'existe pas et qu'il soit, en fin de compte, une invention inventée par la prodigieuse imagination de ce génial prestidigitateur nommé Eduardo Berti.

LES PÉRIPHÉRIES

Une collection qui nous rapproche de l'œuvre et des centres d'intérêt d'un·e auteur·e.

LITTÉRATURE FRANÇAISE & ÉTRANGÈRE

À PARAÎTRE EN 2018

- **ASSOMMONS LES POÈTES !**
  SOPHIE G. LUCAS
- **ROUGEVILLE**
  PATRICK VARETZ
- **KIRUNA**



9 782917 817278

96 pages - 2014
8,5 € - 10,5 x 15 cm

LITT. TCHÈQUE
FÉMINISME
ÉMANCIPATION
LETTRE

PAS DANS LE CUL AUJOURD'HUI CLARISSA A JINÉ TEXTY

Jana Černá, traduit du tchèque par **Barbora Faure,**
couverture de **Léonie Lasserre**

Probablement écrite en 1962, cette lettre est un véritable manifeste pour la liberté individuelle. Tiré d'un poème de l'auteure, ce titre souligne à la fois la charge érotique du texte et la rébellion extraordinaire d'une femme face à l'ambiance étouffante en Tchécoslovaquie d'après-guerre.

Comme on en parle *Ce petit livre en forme de lettre à son amant Egon Bondy pourrait aussi bien être un monologue érotico-philosophique en l'absence de l'aimé, flattant sa queue et son intelligence dans un projet littéraire et créatif.* **Libération**

On a l'impression, durant la lecture des quelques pages de cette missive, d'enfin balayer du revers de la main les pesanteurs et brouillards qui aliènent nos désirs les plus intimes, toutes les futilités aveuglantes, hors sujet et profondément ennuyeuses qui peuplent les discours sur les relations amoureuses. Jana Černá est une âme sauvage, c'est-à-dire incarnée : tout chez elle informe tout, et tout chez son mari est source de plaisirs, dans un va-et-vient permanent entre l'intellect et le corps. Pas dans le cul aujourd'hui *fait un bien délirant.* **Diacritik**

À noter 4ème tirage



9 782917 817407

96 pages - 2015
8,5 € - 10,5 x 15 cm

LITT. ESPAGNOLE
CRÉATION LITTÉRAIRE

LES CHEMINS DE RETOUR LOS CAMINOS DE VUELTA

Alfons Cervera, traduit de l'espagnol par **Georges Tyras**,
couverture de **Léonie Lasserre**

Alfons Cervera revient sur les lieux qui sont à la fois contexte, inspiration et personnages de son œuvre.
En introduisant chaque chapitre par une photo d'un de ces lieux, l'auteur confronte réalité et fiction, passé et présent, « vérité » et souvenirs, poursuivant par là-même sa réflexion sur la mémoire, ses distorsions et ses pièges.

Comme on en parle *Avec une langue qui voyage dans le temps avec poésie, il confronte réalité et fiction, souvenirs et imagination.* **La revue de la Métropole Européenne de Lille**

Alfons Cervera nous offre [...] une porte d'entrée à l'ensemble de son œuvre.
Une œuvre abondante, passionnante et engagée, marquée par un lyrisme, une poésie, une prose, des images et un ancrage qui rappellent ceux de Jacques Abeille. [...]
« Les romans sont devenus une autre manière d'inventer des exils » nous dit Cervera.
C'est chose faite grâce à ce tout petit livre de quatre-vingts pages à peine, dont chacun des dix chapitres prend pour point de départ une photographie en noir et blanc accompagnée d'un court extrait d'un de ses romans, qui parvient à créer en miniature un univers aussi fantomatique que cohérent.
Eric Darsan



9 782917 817315

64 pages - 2014
6 € - 10,5 x 15 cm

LITT. FRANÇAISE
HUMOUR
FANTAISIE LITTÉRAIRE

LA RENTRÉE LITTÉRAIRE DE GILLES DEFACQUE SUIVI DE CRÉER C' EST RÉSISTER

Gilles Defacque,
couverture de **Léonie Lasserre**

Un titre, un résumé et une petite appréciation si possible ou un nom d'éditeur.
Depuis 2008, Gilles Defacque s'amuse de chaque rentrée littéraire, en inventant son lot de brèves humoristiques adaptées. Comme chaque année, des thématiques se distinguent : sport, Jeux Olympiques, faits divers…

Comme on en parle *Si vous avez loupé la rentrée littéraire, je vous recommande un livre unique,* La rentrée littéraire de Gilles Defacque *[...] vraiment très drôle.* **Chris Esquerre, France Inter**

Destinée à une représentation théâtrale, cette fantaisie pleine d'humour, parfois féroce, et de truculence relève avec brio du courant Oulipo, que l'auteur ne cesse depuis des années de maintenir vivant, notamment sur la scène du Prato. **Sens critique (blog)**



TANT DE PLACE DANS LE CIEL ESCAPADE DANS LES VILLAGES DE MONS

Amandine Dhée,
couverture de **Léonie Lasserre**

9 782917 817421

96 pages - 2015
8,5 € - 10,5 x 15 cm

LITT. FRANÇAISE
TERRITOIRES
PORTRAITS

En résidence à Mons, en Belgique, ville francophone de la région wallonne, Amandine Dhée a travaillé au sein des communes rurales environnantes qui la composent. Amandine Dhée, telle une girouette, se laisse guider par les vents pour proposer une forme de guide à travers le territoire du Grand Mons et nous emmener à la rencontre de ses habitants.

Comme on en parle *Amandine Dhée s'égare sur ces chemins perdus entre vents et lumières. Perchée sur son vélo, elle avale les kilomètres pour retrouver la solidarité, l'humanité qui habitent ces terres. Et le vent toujours, toujours en ligne de mots.* **Le petit carré jaune (blog)**

Amandine Dhée se laisse porter par le hasard pour livrer un guide subjectif du territoire. Souvent, le sujet tourne autour de l'agriculteur, des usines, de la vie rurale. Chaque fois, sur un ton léger, trait caractéristique d'Amandine Dhée.
Ceux qui ont lu Et puis ça fait bête d'être triste en maillot de bain *ou* Ça nous apprendra à naître dans le Nord *y reconnaîtront la patte de l'auteur, qui parvient à concilier récit intime et ton distancié.* **Bérangère Deschamps, Sortir**



QUELQUES PAS DE SOLITUDE

Pascal Dessaint,
couverture de **Léonie Lasserre**

9 782917 817193

48 pages - 2014
6 € - 10,5 x 15 cm

LITT. FRANÇAISE
NATURE
FAMILLE
DEUIL

Pascal Dessaint raconte, par-delà la succession vertigineuse de décès dans sa famille en un temps très court, l'intense solitude qui fait surface. À ce naturaliste passionné, ornithologue amateur, grand arpenteur de paysages, la Nature servira de refuge et lui permettra de retrouver la solitude féconde de l'écriture.

Comme on en parle *Jamais sans doute, Pascal Dessaint ne se sera livré de manière aussi personnelle que dans ces textes qui évoquent l'exercice de la solitude dans la nature et des rencontres insolites quasi magiques que l'on retrouvera parfois au cœur de ses romans. Mais « arrive aussi que la solitude conduise à la perte totale de soi. » Et là, la voix se fait plus grave, l'émotion sourd, l'auteur se livre avec pudeur, sobriété, les questions jaillissent et la seule réponse est l'écriture. Et donc la solitude.*
Des textes à fleur de peau, une réflexion exigeante et poignante, un livre magnifique qu'il faut laisser le temps de décanter en soi. Et zou, sur l'étagère des indispensables ! **Cathulu**



VENISE EST LAGUNE VENEZIA È LAGUNA

Roberto Ferrucci, traduit de l'italien par **Jérôme Nicolas,**
couverture de **Léonie Lasserre**

9 782917 817759

96 pages - 2016
8,5 € - 10,5 x 15 cm

LITT. ITALIENNE
TOURISME DE MASSE
VENISE

Dans une forme littéraire, ce texte raconte l'effet dévastateur des passages ininterrompus des grands paquebots dans la lagune de Venise et les sentiments qu'ils provoquent chez la plupart des Vénitiens. Un texte qui met face à face le pouvoir et l'indignation, la politique et la résignation, avec la certitude que la seule et ultime ressource que l'on peut opposer à l'arrogance, à l'idiotie, à l'ignorance, c'est la force des sentiments. Le sentiment d'une époque, le sentiment de deux villes (Venise et Saint-Nazaire), le sentiment des valeurs et du bon sens. Et, ce n'est pas le moindre, le sentiment amoureux.

Comme on en parle *Cri de colère et d'angoisse,* Venise est lagune *est une méditation sensible sur un imaginaire maritime qui doit rester à l'échelle de l'homme.* **Alain Nicolas, L'Humanité**

Un bémol salutaire, dans le concert de louanges quasi univoques et consensuelles qui célèbre l'âge d'or de la croisière, fût-il pourvoyeur d'emplois. **Jean Dalavaud, Ouest France**



L'ULTIME PARADE DE BOHUMIL HRABAL

Jacques Josse,
couverture de **Léonie Lasserre**

9 782917 817766

64 pages - 2016
6 € - 10,5 x 15 cm

LITT. FRANÇAISE
HISTOIRE LITTÉRAIRE

Bohumil Hrabal est l'un des grands écrivains tchèques de la seconde moitié du XX[e] siècle. De son chef-d'œuvre, *Une trop bruyante solitude*, l'auteur disait qu'il n'était « venu au monde que pour l'écrire ».
On suit l'homme et l'écrivain à Prague où il fréquentait assidûment Le Tigre d'or, café désormais légendaire, très animé, qui lui servait tout à la fois de quartier général et de refuge pour vivre le moins durement possible son exil intérieur.

Hrabal a choisi de ne pas quitter ce pays où il se sentait traqué et où ses livres étaient interdits. Une lutte incessante qu'il mène avec les armes qui sont les siennes : l'humour, la fantaisie, la palabre et la littérature.

Comme on en parle *Liant ainsi les hommes, la bière et la littérature, dans un style qui accroche la beauté des phrases au zinc des estaminets, Josse fait plus que rendre hommage à Hrabal. Il réaffirme l'éthique d'une littérature qui ne vise qu'à rendre leur dignité aux hommes, qu'ils soient buveurs de Pilsner Urquell à Prague ou de Météor en Bretagne...* **Thierry Guichard, Le Matricule des Anges**



ÉCRIRE UNE HISTOIRE

Olivier de Solminihac,
couverture de **Léonie Lasserre**

9 782917 817438

64 pages - 2015
6 € - 10,5 x 15 cm

LITT. FRANÇAISE
CRÉATION LITTÉRAIRE

Régulièrement questionné au sujet de son travail d'écrivain, Olivier de Solminihac s'adresse ici à ses lecteurs, qu'ils soient petits ou grands.
Dans ce texte écrit à la première personne, on imagine d'emblée l'auteur répondre en direct à la question secrètement posée : comment fait-on pour écrire une histoire ?

Comme on en parle *Dans* Écrire une histoire, *Olivier de Solminihac s'interroge sur le processus d'écriture, et chaque fois qu'il pense avoir trouvé, il se remet en cause et s'interroge à nouveau, agrandissant sa toile. Le propos est intelligent et amusant à la fois.* **Céline Telliez, Eulalie**

Un très beau conte, imagé, métaphorique et poétique. Une sorte de méta histoire, en fait, accessible aux enfants comme aux plus grands, qui décrit très bien ce qu'est ou n'est pas l'écriture. Car après tout, peut-on la décrire réellement ? **Bookalicious (blog)**

Écrire une histoire, *un petit ouvrage doux, sensible, rieur, farceur, malicieux, vrai, pudique, secret. Écrire une histoire et l'aimer.* **Le petit carré jaune (blog)**



LE LAPIN MYSTIQUE

Lucien Suel,
couverture de **Léonie Lasserre**

9 782917 817254

96 pages - 2014
8,5 € - 10,5 x 15 cm

LITT. FRANÇAISE
FANTAISIE LITTÉRAIRE

Une histoire qui mêle mystère, nature, cosmologie, mystique, poésie, humour, sexe, drogues et rock'n roll...
Une comédie éternelle qui happe le lecteur dans un engrenage perpétuel, et lui fait perdre ses repères spatio-temporels.

Comme on en parle *Lucien Suel publie un petit texte-cut up psychédélique,*
Le Lapin mystique, *qui pastiche volontiers les écrivains fin du XIX[e] siècle, à la manière de Joris-Karl Huysmans, en plus échevelé, peut-être...* **Poébzine**

Frappé par un titre aussi délicieux qu'inspirant, Remy de Gourmont doit sourire dans sa tombe, le Préfet maritime a eu la joie de pouvoir découvrir Le Lapin mystique *en sa pourpre de papier. Il en a de quoi dire, même rapidement, car le livre n'est pas commun.*
Premier roman de Lucien Suel, ce Lapin-là est un drôle de lièvre. [...] Littérairement, on est transporté dans des chapitres (probablement) pétris de références et de clins d'œil.
L'exercice n'est pas mécanique, pas oulipien disons, mais il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour subodorer la connivence, le jeu total, les emprunts, etc... **Lekti-écriture**

FICTIONS D'EUROPE

Regards d'écrivain·e·s sur l'Europe.
Désireuses de réfléchir ensemble au devenir de l'europe, La Contre Allée et la MESHS proposent des récits de fiction et de prospective sur les fondations et refondations européennes.

LITTÉRATURE FRANÇAISE & ÉTRANGÈRE

À PARAÎTRE EN 2018

LE COEUR DE L'EUROPE
EMMANUEL RUBEN

CECI N'EST PAS UNE EUROPE DAS IST NICHT EUROPA
YOKO TAWADA,
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR BERNARD BANOUN



9 782917 817704

96 pages - 2017
8,5 € -10,5×15 cm

LITT. ITALIENNE
HISTOIRE LITTÉRAIRE
HOMMAGE

CES HISTOIRES QUI ARRIVENT STORIE CHE ACCADONO

Roberto Ferrucci, traduit de l'italien par **Jérôme Nicolas,**
couverture de **Valérie Dussart et Anna Fichet**

Tout commence à Lisbonne, un trajet à bord du célèbre tram 28 mène le narrateur et sa compagne au cimetière où est enterré son ami, l'auteur italien Antonio Tabucchi. Il laisse un mot sur sa tombe, et c'est le prétexte pour revenir sur le cours de leur histoire commune... *Ces histoires qui arrivent* brosse un portrait intime et rend hommage à l'un des plus grands protagonistes de la culture européenne.

Comme on en parle *En résumé, la sensibilité du regard de Roberto Ferrucci (l'attention si particulière qu'il accorde aux gestes, par exemple) mêlée à son admiration pour le grand écrivain font de* Ces histoires qui arrivent *non seulement un voyage littéraire européen tout en apesanteur, mais aussi la plus belle des invitations à lire, ou relire, Antonio Tabucchi.* **Sophie Maglia, blog Les p'tites notes**

Un petit livre qui regorge ainsi discrètement de la possibilité de l'amitié littéraire, de tendresse et d'intelligence, et du sentiment vivace des luttes à poursuivre, un peu plus de cinq ans après la mort d'Antonio Tabucchi. **Libraire Charybde, Paris**



9 782917 817506

96 pages - 2016
8,5 € - 10,5 x 15 cm

LITT. POLONAISE
CONTE
ALTÉRITÉ

LES ENFANTS VERTS ZIELONE DZIECI

Olga Tokarczuk, traduit du polonais par **Margot Carlier,**
couverture de **Léonie Lasserre**

Au XVII[e] siècle, William Davisson, un botaniste écossais, devenu médecin particulier du roi polonais Jean II Casimir, suit le monarque dans un long voyage entre la Lituanie et l'Ukraine.
Un jour, lors d'une halte, les soldats du roi capturent deux enfants. Les deux petits ont un physique inhabituel : leur peau et leurs cheveux sont légèrement verts…

Une réflexion autour de la perception de l'autre et du rejet de l'inconnu. Olga Tokarczuk s'interroge sur l'Europe par la voix de son narrateur, un étranger pris dans la tourmente de l'Histoire.

Perçu comme un danger potentiel, l'autre fait peur. Mais que savons-nous de nos voisins, ceux surtout qui vivent en marge du monde qui nous est proche ? La notion du centre et de la périphérie est-elle la même pour tous ? Qu'en est-il aujourd'hui ? Les observations de William Davisson semblent toujours d'actualité.

Comme on en parle *Olga Tokarczuk [...] nous fait voyager de la cour versaillaise aux confins de la Pologne. Un texte aux allures de conte fantastique, qui n'est pas sans rappeler l'univers de l'Estonien Andrus Kivirähk. On adore !* **Hélène Woodhouse, librairie Le Bateau livre, Lille**



9 782917 817490

96 pages - 2016
8,5 € - 10,5 x 15 cm

LITT. ESPAGNOLE
MÉMOIRE

LES PIGEONS DE PARIS LAS PALOMAS DE PARÍS

Víctor del Árbol, traduit de l'espagnol par **Claude Bleton,**
couverture de **Léonie Lasserre**

Connu pour ses romans policiers aux éditions Actes Sud, Víctor del Árbol nous livre ici un récit entre amour et nostalgie qui évoque, à travers l'histoire de Juan et de Clio, l'Espagne d'après-guerre.
Juan, devenu vieux et après cinquante ans sans l'avoir revue, se rend à Paris afin de retrouver Clio, son amour de jeunesse victime d'une tumeur au cerveau.
Clio lui laisse alors ses biens en héritage.

Comme on en parle *Une critique du progrès économique à tout prix et de l'arrogance de la jeunesse sans mémoire.* **Charles Jacquier, Le Monde Diplomatique**

[...] Il sait ciseler avec une indéniable maîtrise la brièveté et la concision de la forme brève sans perdre de son lyrisme et de son profond humanisme, donnant à ses personnages une vie plus que réelle que le réel lui-même, car nous y reconnaissons presque toujours une part de nous-mêmes. **Marc Ossorguine, La Cause Littéraire**

Une grande finesse. **Le Temps des libraires avec Hélène Reynaert, France Culture**



BERLIN, BUCAREST-BUDAPEST : BUDAPEST-BUCAREST

BERLIM, BUCARESTE-BUDAPESTE : BUDAPESTE-BUCARESTE

Gonçalo M. Tavares, traduit du portugais par **Dominique Nédellec,**
couverture de **Léonie Lasserre**

Ce récit formant un diptyque, nous suivons d'abord Martha, une jeune fille borderline, au fil de ses errements dans Berlin, pour assister ensuite au transport d'une statue monumentale de Lénine, de Bucarest jusqu'à Budapest, tandis qu'un violoniste rapatrie dans le trajet inverse le corps putréfié de sa mère…

Comme on en parle *L'œuvre de Tavares ne ressemble à rien de connu, ni dans la tradition portugaise, ni ailleurs. C'est que l'auteur possède une définition spéciale, balistique, de la littérature : un écrivain « veut seulement [...] que ses phrases soient faites d'une substance qui ne s'évapore pas lentement jour après jour »* **Alexandre Lacroix, Le Monde des Livres**

J'ai été surpris par ce petit texte intrigant, où s'enchâssent deux histoires. [...] A priori, deux récits anecdotiques qui n'ont rien à voir. Sauf que ce roman, écrit par l'un des plus grands écrivains portugais contemporains, donne une vision de l'Europe d'aujourd'hui, en nous posant la question du sens des frontières, de l'Histoire et de sa transmission. **Coup de cœur de Patrick Varetz, La Voix du Nord**



96 pages - 2015
8,5 € - 10,5 x 15 cm

LITT. PORTUGAISE
FRONTIÈRES

DES LIONS COMME DES DANSEUSES

Arno Bertina,
couverture de **Léonie Lasserre**

En trouvant l'audace d'intenter une procédure contre le Musée du Quai Branly, à Paris, le roi de Bangoulap, un village du pays bamiléké, dans l'ouest du Cameroun, ne pouvait pas deviner que c'était en fait l'Europe libérale et carnassière qu'il allait complètement déshabiller. Une fiction inspirée de la spoliation des biens culturels africains pratiquée par les pays fondateurs de l'Union européenne durant les années de colonisation.

Comme on en parle *Panique au Quai Branly. Un petit brûlot en forme de conte philosophique voltairien. Un livre gigogne.* **La Fabrique de l'histoire, France Culture.**

Des lions comme des danseuses *confronte l'Europe à ses démons colonialistes, à un passé faussement passé. Le roi de Bangoulap, [...] ne compte pas se laisser impressionner par les directives européennes et il lance une procédure, en avril 2016, contre le Musée parisien du Quai Branly.* **Christine Marcandier, Mediapart**

À noter *Des lions comme des danseuses* est paru et traduit en Allemagne aux éditions Matthes & Seitz Berlin (2016) avec le titre évocateur *Mona Lisa in Bangoulap, die Fabel vom Weltmuseum* et une postface de Bénédicte Savoy, professeure au Collège de France.



64 pages - 2015
6 € - 10,5 x 15 cm

LITT. FRANÇAISE
SPOLIATION DES BIENS
CULTURELS

TERRE DE COLÈRE Η ΓΗ ΤΟΥ ΘΥΜΟΥ

Christos Chryssopoulos, traduit du grec par **Anne-Laure Brisac,**
couverture de **Léonie Lasserre**

Au fil d'une déambulation composée de plusieurs tableaux, Christos Chryssopoulos enquête et observe les symptômes d'un mal qui nous ronge. Il y pose le constat d'une société de surveillance, qui isole et oppose. Où l'incommunicabilité grandit au point que la colère s'impose (à nous) comme ultime possibilité de sortir de soi et fait de nous sa première victime.

Comme on en parle *Contemporain et visionnaire,* Terre de colère *est un espace fermé, sans pitié, d'où sourd la douleur des Grecs, et qui préfigure l'avenir de tous les peuples placés sous le joug du totalitarisme économique.* **Virginie Mailles Viard, Le Matricule des anges**

À noter Adaptation théâtrale : ce texte s'est imposé avec évidence à la compagnie Et alors !. Sur le plateau, quatre acteurs évoluent dans un environnement urbain polymorphe, en résonance avec l'esprit vagabond de Christos Chryssopoulos [...]. Un subtil jeu de dialogues émerge et rend compte des difficultés de communication entre ceux qui possèdent la parole et ceux qui ne l'ont pas.



96 pages - 2015
8,5 € - 10,5 x 15 cm

LITT. GRECQUE
SOCIÉTÉ

HORS COLLECTION

HISTOIRE



MICROCOSME : PORTRAIT D'UNE VILLE CENTRALE MICROCOSM

Norman Davies et Roger Moorhouse, traduit de l'anglais par **Xavier Chantry,**
couverture de **Guillaume Heurtault**

Un livre qui retrace l'histoire de la ville de Wrocław à travers les siècles. Les deux historiens balaient non seulement l'ensemble de l'histoire allemande et polonaise, mais saisissent celles de l'Europe centrale et de l'Est, en les rassemblant.

Wrocław (capitale culturelle 2016 et Ville mondiale du livre 2016)

736 pages - 2013
28 € - 22 x 17 cm

HISTOIRE
TERRITOIRES
EUROPE CENTRALE

UN SINGULIER PLURIEL

ESSAIS, ENTRETIENS, DOCUMENTS

Témoigner, transmettre, questionner. Un sujet et plusieurs voix s'en mêlent.



9 782917 817001

180 pages - 2008
29 € - 20 x 20 cm

TERRITOIRES
TRANSFORMATIONS
URBAINES

À CHACUN SA PLACE

Collectif,
couverture de **Olivier Durteste**

Entretiens de Stéphanie Maurice et photos de Florence Ferrandi. Avec la participation de Ian Monk, Francis Delabre, Lucien Suel, Pierre Garnier, Dimitri Vazemsky, Eugène Durif, Bertrand Betsch, MMMOP, Dylan Municipal, Olivier Mellano, Das Kapital, Stanley Brinks, Katel, Jérôme Minière, Laure Chailloux.

Les bouleversements dans la vie d'un quartier anciennement ouvrier ont inspiré six écrivains, une journaliste, une photographe et plusieurs musiciens. Quatre années de travail aboutissent à six séries de photographies composées d'une centaine d'images accompagnées d'entretiens et de textes de fiction.

Comme on en parle *C'est l'histoire d'un quartier, Lille Fives, au gré de ses transformations. La photographe Florence Ferrandi a choisi de poser son objectif à six endroits pour y suivre six étapes de sa métamorphose et de la nouvelle place De Geyter. Les mots des intervenants éclairent chaque série d'images, racontent la vie des habitants. De belles rencontres les yeux dans les yeux.* **La voix du Nord**

À noter contient un CD audio



9 782917 817957

96 pages - 2017
15 € - 21 x 15 cm

REPORTAGE
NATURE
URBANISME

LES SAPROPHYTES URBANISME VIVANT

Amandine Dhée,
couverture de **Lucie Baratte et Anaïs Kolakowski**

En 2017, les Saprophytes, collectif lillois mêlant réflexions et expérimentations dans l'espace public, célèbre ses 10 ans. À cette occasion, ils souhaitent donner à lire le chemin qu'ils ont parcouru, mais aussi l'opportunité d'envisager l'avenir. Ils ont alors proposé à l'auteure Amandine Dhée de les suivre dans leur quotidien et d'écrire un récit distancé. Ce livre est la somme des entretiens menés par Amandine Dhée avec les membres du collectif, les habitants, les bénévoles...

Le collectif « se veut hybride, entre agence d'architecture et de paysage, plateforme de création, atelier de construction et structure d'éducation populaire. Nous développons une réflexion active, expérimentale et systémique sur les territoires habités. de la ville (habitants et professionnels) peuvent tous être acteurs de leur aménagement à des échelles variées. Nous revendiquons une esthétique relationnelle qui met l'accent sur l'expérience sociale comme acte artistique et constructif fondateur. »



9 782917 817186

108 pages - 2013
10 € - 21 x 12 cm

ACTES
ÉCONOMIE
TRANSPORT
TERRITOIRES

LE FLUVIAL EN DEVENIR

Corinne Blanquart,
couverture de **Invenit**

Voie d'eau de 355 km de St Quentin à la mer du Nord aux Pays-Bas, l'Escaut se situe au centre d'enjeux économiques importants depuis le projet d'une liaison Seine-Nord Europe par un canal de 106 km qui relie l'Escaut à la Seine. *Le Fluvial en devenir* interroge les représentations que les populations des rives de l'Escaut, ce grand territoire transfrontalier, se font de l'avenir du travail.

3 items structurent l'ouvrage
1/ Le fluvial : quelles transformations pour les territoires, quelles évolutions pour les populations ?

Comment et autour de quels enjeux structurer les stratégies d'accompagnement qui semblent indispensables à l'émergence d'effets positifs ?
2/ Le Canal Seine Nord et les entreprises
Le mode fluvial peut-il, et à quelles conditions, représenter une véritable alternative au transport routier, notamment pour les moyennes et longues distances ?
3/ Le Canal Seine Nord et les métiers de la batellerie et de la manutention
Comment les métiers vont-ils évoluer et comment les accompagner au mieux dans le développement du transport fluvial ?



MÉMOIRES ET TERRITOIRES, REPÈRES POUR L'ACTION

Catherine Foret,
couverture de **Hélène Claudel**

Catherine Foret, sociologue, spécialisée dans les travaux mémoriels, présente une série de contributions sur les principales problématiques liées aux projets Mémoires sur un territoire. Organisé en une vingtaine d'items, ce précis propose des repères dans la réflexion sur les enjeux et les conditions de valorisation des travaux sur la mémoire. Éditer avec la collaboration de Mémoires du travail.

Comme on en parle *Un livre pour aller plus loin. L'ouvrage se veut un guide méthodologique pour les porteurs de projets, avec des extrais choisis, sans « jargon » spécifique. « Nous avons travaillé pour que les outils soient accessibles au plus grand nombre, précise Anna Marchio. Le livre est divisé en deux parties, les outils et les recommandations, dans un souci de clarté. C'est une invitation à aller plus loin dans sa démarche. » Doté de nombreuses clefs pour agir et d'une solide bibliographie, l'ouvrage est disponible en librairie et auprès de l'association.* **La voix du Nord**

9 782917 817148

80 pages - 2011
14 € - 19 x 14,8 cm

URBANISME
TERRITOIRES



MACHIAVEL FACE AU GRAND ÉCRAN MAQUIAVELO FRENTE A LA GRAN PANTALA

Pablo Iglesias Turrión, traduit de l'espagnol par **Marielle Leroy,**
couverture de **Guillaume Heurtault**

Si Pablo Iglesias est désigné comme le porte-parole de Podemos, ce professeur de sciences politiques est avant tout l'un des penseurs et fondateurs de ce parti antilibéral. *Machiavel face au grand écran* se présente comme la somme de ses cours de Cinéma politique à l'université Complutense de Madrid entre 2006 et 2010.

Sa lecture de la représentation du pouvoir au cinéma nous permet de mieux connaître la pensée d'un homme qui bouscule la scène politique internationale et pour qui le 7ème art ne relève pas seulement du divertissement intellectuel mais permet aussi de parler de politique telle que l'entendait Machiavel, c'est-à-dire comme la science du pouvoir.

Comme on en parle *Pourquoi Machiavel ? Parce que le penseur de la fin de la Renaissance fut l'initiateur d'une problématique inédite dans la tradition politique occidentale. [...] Le seul regret à la lecture de cet ouvrage engagé à « penser avec le cinéma et résister » aux « représentations hégémoniques », mais le fait plaide résolument en sa faveur, c'est qu'il soit trop court.* **Jérôme Skalski, L'Humanité**

9 782917 817483

168 pages - 2016
15 € - 21 x 12 cm

ESSAI
CINÉMA
POLITIQUE



LA RÉVOLUTION DES CASSEROLES
CHRONIQUE D'UNE NOUVELLE CONSTITUTION POUR L'ISLANDE

Jérôme Skalski,
couverture de **Guillaume Heurtault**

Sous forme de chroniques, le journaliste Jérôme Skalski rend compte jour après jour de la « Révolution des casseroles » en Islande, suite au déclenchement de la crise financière internationale à l'automne 2008, où le pays avait choisi de tourner le dos à la « doctrine d'austérité » qui forme actuellement le lieu commun dominant des politiques de gestion de l'après-crise.

Comme on en parle *Le cœur de cette chronique, de cette enquête journalistique est un aperçu synoptique du processus d'élaboration collectif de la Proposition pour une nouvelle constitution pour la République d'Islande.* **Patrick Coulon, Mediapart**

L'auteur, journaliste et reporter, nous y explique comment, et par là même pourquoi, le pays est passé « du statut de « laboratoire » du néo-libéralisme à celui de symbole de la « déroute » du système financier international » en retraçant l'historique de la crise, de la révolution, puis de la constitution qui en résultent. Clair, factuel et instructif, ancré dans le réel et tourné vers l'avenir. **Éric Darsan**

9 782917 817117

108 pages - 20162
13,5 € - 21 x 12 cm

ESSAI
RÉVOLUTION
ISLANDE



EN ATTENDANT L'EUROPE

Alexandre Mirlesse,
couverture de **Olivier Durteste**

Alexandre Mirlesse a parcouru l'Europe pour rencontrer intellectuels, artistes et dirigeants européens. Il en rapporte une série d'entretiens qui se veulent, entre invitation au voyage et incitation au débat, le portrait d'une Europe qui se fait attendre.

Avec la participation de Alexandre Mirlesse, Martine Aubry, Lluis Pasqual, Ken Loach, Adam Globus, Pierre Riches, Andrei Plesu, Bogdan Bogdanovic, Ilmar Raag, Adolf Muschg, Claudio Magris, Nlüfer Göle et Jacques Delors.

À noter Prix Bienvenu 2009, délivré par la Voix du Nord et Le Furet du Nord.

9 782917 817018

144 pages - 2009
11 € - 21 x 11 cm

ENTRETIENS
EUROPE



L'EUROPE XXL, LES ACTES

Alexandre Mirlesse et Olivier Beddeleem,
couverture de **Olivier Durteste**

Actes du colloque international organisé à Lille lors de la manifestation l'Europe XXL en 2009, au cours duquel une vingtaine d'intervenants de renom, dirigeants, intellectuels et artistes, ont tenté de répondre à la question : vingt ans après la chute du Mur de Berlin, l'Europe est-elle réunifiée ?

Avec la participation de Martine Aubry, Alexandre Mirlesse, Olivier Beddeleem, Daniel Vernet, Pavel Fischer, Nilüffer Göle, Tommaso Padoa-Schioppa, Michel Foucher, Eneko Landaburu, Slawomir Siera, Bodgan-Hossu, Jean Pisani-Ferry, Philippe Rollet, Besnik Domi, Malik Dzhanaliev, Katsiaryna Kachan, Vahit Polat, Anne Madelain, Aziliz Gouez, Ilmar Raag, Thomas Ferenczi, Petr Uhl, Cengiz Aktar, Elie Barnavi, Ana Blandiana, Norman Davies, Bernard Guetta, Nedim Gürsel, Muhamedin Kullashi, Anatoly Mikhailov et Jacques Delors.

Comme on en parle *Toute une pléiade de spécialistes a essayé de répondre aux questions : 1989-2009, 20 ans après la chute du mur, l'Europe est-elle réunifiée ? Intégration européenne ou retour des nations ? Fin d'un miracle économique ? Comment faire l'histoire européenne ? Et quelle Europe dans 20 ans ?* **Sortir**

9 782917 817032

166 pages - 2011
16 € - 21 x 11 cm

ACTES
EUROPE



« Le livre que vous tenez entre vos mains dit la vérité de ce monde, en dévoilant ses impostures et ses mensonges. C'est le livre d'un juste et d'un héros. D'un juste par devoir, d'un héros par nécessité. D'un homme qui, d'expérience vécue, sait que ce monde irresponsable est aussi un monde criminel. [...] Extraordinaire réflexion à haute voix d'un praticien de la justice italienne, *Le Retour du Prince* est un livre incontournable pour comprendre pourquoi le mot mafia est devenu le vrai nom commun de notre monde dérégulé, ce monde sorti de ses gonds dont la « mafiosisation » est le ressort caché, sans frontières géographiques ni sociales. Un monde où le conflit d'intérêts, cette prolifération des intérêts privés à l'abri de l'intérêt général, est de fait institutionnalisé ; où l'abus de pouvoir est ainsi légitimé, par accoutumance et résignation ; où la corruption devient « un code culturel qui façonne la forme même de l'exercice du pouvoir » ; où les plus hautes classes dirigeantes et possédantes pratiquent sans vergogne l'illégalité pour elles-mêmes. [...] Compagnon des juges anti-mafia Giovanni Falcone et Paolo Borsellino assassinés en 1992, le procureur Roberto Scarpinato est aujourd'hui au sommet du parquet de Palerme, en Sicile. Vivant sous escorte policière permanente, il est le magistrat dont les enquêtes ont dévoilé les liens entre la mafia d'en bas, cette mafia traditionnelle dont la violence est mise en exergue, et la « haute mafia », celle de la bonne société, au croisement des affaires économiques et des clientèles politiques, dans une subordination de la première à la seconde. [...] Paru en Italie en 2008 et édité pour la première fois en France en 2012, *Le Retour du Prince* est donc un livre dont on ne sort pas indemne. Car il nous apprend que la corruption n'est pas à la marge, mais au cœur d'un système dirigeant qui a promu l'argent et le pouvoir en seules valeurs de référence.

Extrait de la préface d'Edwy Plenel, *Le Retour du Prince,* 2ème édition





9 782917 817391

348 pages - 2015
22,5 € - 21 x 12 cm

ENTRETIEN
POUVOIR
CRIMINALITÉ
ANTI-MAFIA

9 782917 817292

168 pages - 2012
17,25 € - 21 x 12 cm

ENTRETIEN
POUVOIR
CRIMINALITÉ
ANTI-MAFIA

COSA NOSTRA COSE DI COSA NOSTRA

Marcelle Padovani et Giovanni Falcone, couverture de **8pus**

Publié pour la première fois en 1991 et rapidement épuisé, cet entretien unique du juge Giovanni Falcone paraît quelques mois avant qu'il ne soit assassiné le 23 mai 1992. Témoignage exceptionnel de ce héros discret de l'Italie contemporaine, l'entretien constitue son testament spirituel.

LE RETOUR DU PRINCE POUVOIR ET CRIMINALITÉ
IL RITORNO DEL PRINCIPE

Roberto Scarpinato et Saverio Lodato, traduit de l'italien par **Deborah Puccio-Den,** préface d'**Edwy Plenel,** couverture de **8pus**

Montrer l'obscénité qui surprend, révolte ou indigne afin de briser l'omerta qui permet au pouvoir d'échapper à la honte du dévoilement : voilà l'un des fils rouges qui traversent ce livre et nous plongent dans les coulisses du pouvoir.



9 782917 817070

48 pages - 2011
7 € - 19 x 10 cm

ENTRETIEN
CRIMINALITÉ
JUSTICE
ANTI-MAFIA

LE DERNIER DES JUGES

Roberto Scarpinato et Anna Rizzello, traduit de l'italien par **Anna Rizzello,** couverture de **8pus**

Sous protection policière depuis presque trente ans, mémoire historique de la justice anti-mafia, Roberto Scarpinato balaie de ses réflexions les lieux communs sur la justice, le pouvoir et la religion. À travers le prisme d'une vie que la violence mafieuse a irrémédiablement bouleversée, il nous livre un entretien inédit, porté par une voix aussi vigoureuse qu'inspirée.

Comme on en parle *On ne saurait dire que Roberto Scarpinato doit à la chance d'incarner la Mémoire de la justice anti-mafieuse : jadis collaborateur des juges Falcone et Borsellino, il se serait sans doute passé de cette charge s'il n'avait été le seul, désormais, à pouvoir s'en acquitter, sous escorte permanente. Notre chance à nous, du moins, c'est de pouvoir recueillir, au fil de cet entretien, une somme de réflexions qui, au-delà de l'« anomalie italienne », engage notre appréhension du pouvoir, et du nécessaire rempart contre ses dérives : la connaissance. Au bout du compte, ce mince vademecum délivre une exigeante leçon de responsabilité : « Celui qui accroît son savoir accroît sa douleur ».* **Let's Motiv**



9 782917 817230

192 pages - 2013
18 € - 21 x 12 cm

JUSTICE
ANTI- MAFIA

LES DERNIERS MOTS DE FALCONE & BORSELLINO
LE ULTIME PAROLE DI FALCONE E BORSELLINO

Antonella Mascali, Giovanni Falcone et Paolo Borsellino, traduit de l'italien par **Anna Rizzello et Sarah Waligorski,** préface de **Roberto Scarpinato,** couverture de **Guillaume Heurtault**

Recueil d'interventions, interviews et analyses de Falcone et Borsellino, cet ouvrage témoigne des nombreuses difficultés rencontrées dans la lutte contre la mafia, entravée non seulement par le crime organisé, mais surtout par les collègues des deux juges et les représentants du monde politique.

Comme on en parle *Les éditions lilloises La Contre Allée ont commencé un travail salutaire en 2011 autour de la traduction et de la publication de textes et mémoires de magistrats italiens anti-mafia. Ces écrits sont depuis plusieurs années des textes incontournables en Italie : manifestes de liberté et de foi en la possibilité d'une société civile et d'un pouvoir politique émancipés de la corruption mafieuse, leur notoriété n'a d'égale que celle de leurs auteurs, considérés comme de véritables héros, et pour cause...* **Lucie Eple, Mediapart**

Un ouvrage qui, comme les précédents, ne se cantonne pas au témoignage et à l'anecdote mais propose une analyse systémique globale non seulement de la mafia mais de l'appareil d'État. Un ouvrage salutaire. **Eric Darsan**

LES AUTEUR·E·S



ISABEL ALBA

est écrivaine, scénariste, photographe. Durant quinze ans, elle a allié son activité littéraire et artistique avec l'enseignement dans le domaine de l'audiovisuel. Son œuvre est publiée en Espagne aux éditions Montesinos, Cambalache et prochainement aux éditions Acantilado.

Baby Spot, traduit par Michelle Ortuno, 2016, – **mention spéciale du Prix de la traduction Pierre-François Caillé 2017** –, coll. La Sentinelle

La Véritable Histoire de Matías Bran, livre 1 : Les usines Weiser, traduit par Michelle Ortuno, 2014, coll. La Sentinelle

BERNARD BANOUN

est professeur de littérature de langue allemande des XX^{e} et XXI^{e} siècles à l'Université de la Sorbonne. Ses domaines de recherche sont la littérature allemande contemporaine et la musique (livret d'opéra ; R. Strauss), l'histoire de la traduction, les études de genre. Il est le traducteur des correspondances Hofmannsthal-Strauss, de Maja Haderlap, Thomas Jonigk, Werner Kofler, Josef Winkler et de poésie allemande.

Traducteur de ***Ceci n'est pas une Europe***, de Yoko Tawada, à paraître, 2018, coll. Fictions d'Europe



OLIVIER BEDDELEEM

est Maître de conférences à l'EDHEC Business School. Après un DEA de droit des contrats à l'Université de Lille 2, complété par un Certificate in American Law de la faculté de droit d'Indianapolis, aux USA, il rédige une thèse en droit franco-anglais.

L'Europe XXL, les actes, avec Alexandre Mirlesse, 2011, coll. Un Singulier Pluriel

EDUARDO BERTI

est membre de l'Oulipo depuis juin 2014. Écrivain de langue espagnole (Argentine), il est l'auteur de quelques recueils de nouvelles, d'un livre de petites proses et de plusieurs romans. Traducteur et journaliste culturel, il est lui-même traduit en sept langues, notamment en français. Ses livres sont publiés principalement aux éditions Actes Sud et traduits par Jean-Marie Saint-Lu.

Inventaire d'inventions inventées, avec le collectif Monobloque, traduit par Jean-Marie Saint-Lu, 2017, coll. L'Inventaire d'inventions

Lettres Nomades saison 4, collectif, 2014, coll. La Sentinelle





ARNO BERTINA

publie son premier roman, *Le Dehors ou la migration des truites*, chez Actes Sud en 2001. Depuis *Anima motrix,* en 2006, ses romans paraissent aux éditions Verticales. Parallèlement, il va initier de nombreuses collaborations avec des photographes aux éditions Le Bec en l'air. Il a également écrit une fiction biographique consacrée au chanteur Johnny Cash aux éditions Hélium.
Il est cofondateur de la revue *Inculte* (devenue aujourd'hui les éditions Inculte) en compagnie de Jérôme Schmidt, François Bégaudeau, Mathieu Larnaudie et Oliver Rohe. Il a par ailleurs collaboré à de nombreuses revues dont *NRF, Esprit, Prétexte,Critique* et il écrit des fictions et adaptations radiophoniques diffusées par France Culture.

Des lions comme des danseuses, 2015, coll. Fictions d'Europe

CORINNE BLANQUART

est directrice du département Aménagement, Mobilité, Environnement à l'IFSTTAR. Ses champs de recherche concernent la logistique et le transport de marchandises.

Le Fluvial en devenir, 2013, coll. Un Singulier Pluriel



CLAUDE BLETON

a été enseignant d'espagnol, puis directeur de la collection « Lettres hispaniques » chez Actes Sud entre 1986 et 1997 et directeur du Collège International des Traducteurs Littéraires (Arles) de 1998 à 2005. Il a traduit environ 200 romans, dont l'œuvre de Víctor del Árbol et a notamment publié en tant qu'auteur *Les Nègres du traducteur* (Métailié, 2004).

Traducteur de ***Les Pigeons de Paris***, 2016, coll. Fictions d'Europe



LAURENCE BREYSSE - CHANET

est professeure des universités à l'Institut d'Études ibériques et ibéro-américaines de l'Université de Paris-Sorbonne. Elle se consacre très tôt à la traduction, et fait partie du comité de rédaction de la revue de poésie *Polyphonies* de 1986 à 1997, pour laquelle elle traduit de nombreux poètes de langue espagnole.
Pour sa traduction de *Don de l'ébriété* du poète espagnol Claudio Rodríguez (Arfuyen 2011) Laurence Breysse-Chanet a reçu en 2010 le **Prix Nelly Sachs.**

Traductrice de ***La Femme-précipice***, de Princesse Inca, 2013, coll. La Sentinelle



MARGOT CARLIER

est spécialiste de littérature polonaise, enseignante de langue et de civilisation polonaise à l'université Jules-Verne à Amiens, conseillère littéraire aux éditions Actes Sud. Depuis sa rencontre, déterminante, avec Hanna Krall, elle a traduit pratiquement tous ses livres. En 2009, elle a reçu le **Prix Amphi** pour la traduction de *Gottland* de Mariusz Szczygieł (Actes Sud).

Traductrice de ***Les Enfants verts***, d'Olga Tokarczuk, 2016, coll. Fictions d'Europe

ANNE-LAURE BRISAC

est responsable éditoriale à l'Institut national d'histoire de l'art (INHA). Elle est traductrice du grec moderne (littérature contemporaine : romans et théâtre) et de l'anglais (essais en histoire de l'art, revue Histoire de l'art, *Perspective*, actes de colloque…). Elle a toujours préféré choisir les textes et les auteurs qu'elle traduit. Parmi eux, Christos Chryssopoulos, avec qui elle a partagé en 2013 le **Prix Laure-Bataillon** pour *Une lampe entre les dents* (éd. Actes Sud).
Elle dirige la maison d'édition Signes et Balises.

Traductrice de ***Terre de colère***, de Christos Chryssopoulos 2015, coll. Fictions d'Europe

PAOLO BORSELLINO

devient en 1963 le plus jeune magistrat d'Italie. Il entre en 1975 au bureau d'instruction de Palerme, alors dirigé par Rocco Chinnici, coordinateur du premier pool anti-mafia, puis il quitte Palerme en 1986 pour devenir procureur à Marsala. Il est assassiné moins de deux mois après Giovanni Falcone, le 19 juillet 1992 à Palerme, avec ses cinq gardes du corps.

Les Derniers Mots de Falcone et Borsellino, avec Antonella Mascali, Giovanni Falcone et Roberto Scarpinato, traduit par Anna Rizzello et Sarah Waligorski, 2013, coll. Un Singulier Pluriel

JANA ČERNÁ

est la fille de l'architecte avant-gardiste J. Krejcar et de Milena Jesenská. Après des études secondaires puis artistiques, elle choisit la vie de bohème et n'a jamais exercé d'emploi stable, pratiquant des activités occasionnelles telles que femme de ménage, contrôleuse de tramway, aide-cuisinière. Elle a été l'une des voix les plus marquantes de l'underground tchèque.

Pas dans le cul aujourd'hui, traduit par Barbora Faure 2014, coll. Les Périphéries

Vie de Milena, traduit par Barbora Faure 2014, coll. La Sentinelle









ALFONS CERVERA

est journaliste et poète. La critique espagnole considère son cycle romanesque autour de la guerre civile comme l'un des plus achevés du paysage littéraire consacré à la mémoire des vaincus. Il est finaliste du **Premio de narrativa** avec *Esas vidas (Ces vies-là)* et la majeure partie de son oeuvre en espagnol est publiée aux éditions Montesinos/Piel de Zapa. Elle est en partie traduite en France, aux éditions La Fosse aux ours et chez nous.

Ces vies-là, traduit par Georges Tyras, 2011, coll. La Sentinelle

Tant de larmes ont coulé depuis, traduit par Georges Tyras, 2014, coll. La Sentinelle

Les Chemins de retour, traduit par Georges Tyras, 2015, coll. Les Périphéries

À paraître, ***Un autre monde,*** traduit par Georges Tyras, 2018, coll. La Sentinelle

FANNY CHIARELLO

est « une femme qui aborde la quarantaine avec une colère intacte, un goût particulier pour les musiques expérimentales et un besoin impérieux de se tenir en retrait du jeu social ». Fidèle aux éditions de l'Olivier, il lui importe néanmoins de se ménager un espace où se réinventer, explorer d'autres territoires dans l'écriture. Avec *Dans son propre rôle*, elle a reçu le **Prix Landerneau 2015** et le **prix Orange 2015.**

Tombeau de Pamela Sauvage, 2016, coll. La Sentinelle



CHRISTOS CHRYSSOPOULOS

est l'un des romanciers et nouvellistes les plus remarqués de la littérature néo-hellénique. Ses livres sont traduits en cinq langues. En 2009, il reçoit le **Prix de littérature européenne**. Il a enseigné au Centre national du livre grec et publie régulièrement des articles de critique et de théorie littéraire. Membre du Parlement culturel européen (ECP), il a fondé et dirigé le festival littéraire Dasein, qui réunissait tous les ans à Athènes écrivains et artistes de la scène internationale.

Terre de colère, traduit par Anne-Laure Brisac, 2015, coll. Fictions d'Europe

BELINDA CORBACHO

agrégée d'espagnol, elle enseigne en classes préparatoires littéraires. Ses domaines de prédilection sont les liens entre la littérature et l'histoire, les personnages féminins, l'imaginaire des femmes, l'écriture de la mémoire, de l'exil ou de l'engagement. Autant de sujets qui traversent l'œuvre de Sara Rosenberg, et que Belinda Corbacho nous fait découvrir avec ses traductions.

Traductrice de ***Contre-Jour***, de Sara Rosenberg, 2017, coll. La Sentinelle

et de ***Un fil rouge***, de Sara Rosenberg, 2012, coll. La Sentinelle



CLAUDE COUFFON

a enseigné les littératures espagnole et latino-américaine à l'Université de Paris-IV-Sorbonne et dirigé durant une décennie les publications du Centre de Recherches de l'Institut d'Études Hispaniques. Ami des principaux poètes et romanciers latino-américains et espagnols, il a facilité depuis 1945 la diffusion de leurs œuvres en France dans *Le Figaro Littéraire, Le Monde, Les Lettres Françaises, Les Temps Modernes, Les Lettres nouvelles, Europe, Le Magazine Littéraire*, etc.

Traducteur de ***Le Ravin***, de Nivaria Tejera 2013, coll. La Sentinelle

NORMAN DAVIES

est un historien britannique. Il a enseigné près de 25 ans à l'École des études slaves et d'Europe de l'Est de Londres, et s'est fait un nom dans les années 1970 en tant que spécialiste de l'Histoire polonaise. *Sa réputation est telle, dans ce pays, que ce sont ses ouvrages traduits qui servent de manuels scolaires aux enseignants.* **Tony Barber, The Financial Times**

Microcosme, avec Roger Moorhouse et traduit par Xavier Chantry, 2013, coll. Hors collection









GILLES DEFACQUE

est le directeur infatigable et prolifique du Théâtre international de quartier, Le Prato, à Lille. D'abord professeur de Lettres, il suit simultanément des ateliers de théâtre et construit peu à peu son personnage au nez rouge. Avec son clown, né en 1945 dans une salle de bal-catch-cinéma dénommée « Mignon Palace », il explore les formes les plus multiples du rire et de la poésie au Prato.

La Rentrée littéraire de Gilles Defacque, 2014, coll. Les Périphéries



FRANCIS DELABRE

vit aujourd'hui dans le Minervois. Peintre et fondateur du premier bistrot *scène ouverte* de Lille, on l'aura également vu scénariste de fictions documentaires avec *Du Morbihan à Madagascar, La double vie des bateaux de Belle-Ile en mer* (TV Breizh) ou encore *L'autre demeure sur des textes* de Joë Bousquet (ARTE – France3). Il est aussi l'auteur de pièces de théâtre pour la Cie Dansité ou Porte Sud, tandis que nouvelles et romans ont été publiés aux éditions Nuit Myrtide.

Capenoules !, 2010, coll. La Sentinelle

À chacun sa place, collectif, 2008, coll. Un Singulier Pluriel



AMANDINE DHÉE

commence par arpenter les scènes Slam lilloises pour y confronter, non sans humour, son écriture inspirée de la vie quotidienne et de ses propres expériences. Féministe, l'émancipation sous toutes les formes est au cœur de son travail.
Elle remonte régulièrement sur scène, tant pour y donner des lectures musicales de ses textes que pour y jouer ses pièces, *Je nous tiens debout* avec la Cie Les Encombrantes ou *Les Gens d'ici*, une pièce qui s'adresse aux enfants, mise en scène par Juliette Galamez.
En 2017, elle reçoit le **Prix Hors Concours** et la **Mention spéciale du jury des professionnel.les** pour *La femme brouillon.*

Les Saprophytes, urbanisme vivant, 2017, coll. Un Singulier Pluriel

La femme brouillon, 2017, coll. La Sentinelle

Tant de place dans le ciel, escapade dans les villages de Mons, 2015, coll. Les Périphéries

Et puis ça fait bête d'être triste en maillot de bain, 2013, coll. La Sentinelle

Ça nous apprendra à naître dans le Nord, avec Carole Fives, 2011, coll. La Sentinelle

Du bulgom et des hommes, 2010, coll. La Sentinelle

VÍCTOR DEL ÁRBOL

a travaillé dans les services de police de la communauté autonome de Catalogne après avoir étudié l'Histoire. En 2012, Il reçoit le **Prix du polar européen** pour *La Tristesse du Samouraï*, best-seller en France, qui lui apporte la notoriété. Depuis, il a notamment reçu le **Grand Prix de littérature policière** et le **Prix Nadal** avec *La veille de presque tout*. Son œuvre, disponible en France chez Actes Sud, est traduite en une douzaine de langues.

Les Pigeons de Paris, traduit par Claude Bleton, 2016, coll. Fictions d'Europe



PASCAL DESSAINT

partage sa vie entre le Nord de la France où il est né et Toulouse où il vit aujourd'hui, deux univers qui nourrissent son inspiration. Depuis *Mourir n'est peut-être pas la pire des choses* (2003), tous ses livres sont sous le signe de la nature malmenée. Édité depuis 1992 aux éditions Rivages/Noir, son œuvre est régulièrement primée, **Grand Prix de la littérature policière, Grand Prix du roman noir français du Festival de Cognac, Prix Jean-Amila Meckert**…

Quelques pas de solitude, 2014, coll. Les Périphéries





GIOVANNI FALCONE

s'engage, en 1979, dans le pool anti-mafia de Palerme et travaille sous la direction de Rocco Chinnici. Aux côtés de son ami, le juge Paolo Borsellino, il ouvre en 1986 le premier « maxi-procès » contre la mafia dont l'issue formalisera pour la première fois en Italie l'existence du délit d'association mafieuse.
À partir de ce moment, Falcone devient un héros en Italie, mais aussi l'ennemi numéro 1 de Cosa Nostra. Il est assassiné le 23 mai 1992 à Palerme, avec son épouse et trois de ses gardes du corps.

Cosa Nostra, avec Marcelle Padovani, 2012, coll. Un Singulier Pluriel

Les Derniers Mots de Falcone et Borsellino, avec Antonella Mascali, Paolo Borsellino et Roberto Scarpinato, traduit par Anna Rizzello et Sarah Waligorski, 2013, coll. Un Singulier Pluriel

BARBORA FAURE

a passé son enfance à Prague. Arrivée en France au début des années 1960, elle apprend le français, étudie au lycée d'Antony en région parisienne, puis à l'ENITA de Dijon. Perpétuant une tradition familiale, elle se lance dans la traduction dès 1968.

Traductrice de ***Pas dans le cul aujourd'hui***, de Jana Černá, 2014, coll. Les Périphéries

et de ***Vie de Milena***, de Jana Černá, 2014, coll. La Sentinelle



FLORENCE FERRANDI

réside à Lille Fives et assiste à la transformation de son quartier avec l'apparition de la place publique De Geyter. De 2004 à 2007, au travers de six séries de témoignages photographiques, un travail qui a valeur d'archives justement intitulé *Les Métamorphoses*, elle tente de consigner les mouvements d'un temps présent.

À chacun sa place, collectif, 2008, coll. Un Singulier Pluriel

ROBERTO FERRUCCI

est un écrivain et traducteur vénitien dont les romans ont été primés en Italie à maintes reprises.
Il est notamment l'auteur de *Ça change quoi* aux éditions du Seuil, préfacé par Antonio Tabucchi.
Il a été résident de la Meet (Maison des écrivains étrangers et des traducteurs) de Saint-Nazaire, qu'il retrouve régulièrement, et du Collège International des Traducteurs Littéraires d'Arles.
En France, il participe à de nombreuses rencontres dédiées à la traduction mais aussi ateliers, masterclass, tables rondes, conférences, colloques et rencontres publiques. Il a traduit Jean-Philippe Toussaint et Patrick Deville.

Ces histoires qui arrivent, traduit par Jérôme Nicolas, 2017, coll. Fictions d'Europe

Venise est Lagune, traduit par Jérôme Nicolas 2016, coll. Les Périphéries





CAROLE FIVES

est une écrivaine, portraitiste, vidéaste, ancienne élève des Beaux-Arts, chroniqueuse d'art. Elle a commencé à écrire pour expliquer son travail de peintre et elle n'a plus arrêté depuis qu'elle a reçu le **Prix Technikart 2009**, présidé par Alain Mabanckou, pour son premier recueil de nouvelles, *Quand nous serons heureux.*
Ses ouvrages ont ensuite été successivement édités aux éditions Passages et désormais chez L'Arbalète Gallimard. Une partie de son travail s'adresse à la jeunesse aux éditions Thierry Magnier, Sarbacane ou encore l'École des loisirs.

Ça nous apprendra à naître dans le Nord, avec Amandine Dhée, 2011, coll. La Sentinelle

CATHERINE FORET

est géographe et sociologue, elle est l'auteure de nombreuses recherches et études sur la transformation des quartiers populaires, sur le rôle des espaces publics en ville et sur les dynamiques culturelles, en particulier les questions relatives aux mémoires et aux patrimoines urbains.
Elle intervient en tant qu'experte auprès de services de l'État, de collectivités locales et d'associations, pour la rédaction de guides, ouvrages, actes de colloques…

Mémoires et territoires, repères pour l'action, 2011, coll. Un Singulier Pluriel





SOPHIE G. LUCAS

est une poète nantaise. Révélée avec son recueil *Nègre blanche* (Le dé bleu, 2007) qui a reçu le **Prix de Poésie de la ville d'Angers** présidé par James Sacré, elle a notamment publié aux états civils *Notown* (2007) et *moujik moujik* (2010), réédités en un seul volume en 2017 à La Contre Allée. Elle partage son écriture entre une démarche autobiographique et intime, et une approche sociale et documentaire.

À paraître, ***Assommons les poètes !***, 2018, coll. Les Périphéries

moujik moujik, suivi de Notown, 2017, coll. La Sentinelle

Témoin, 2016, coll. La Sentinelle

Lettres Nomades saison 4, collectif, 2014, coll. La Sentinelle

THOMAS GIRAUD

est docteur en droit public. Il vit et travaille à Nantes. Depuis le bel accueil réservé à son premier roman, il contribue à *Remue.net, 303, La moitié du Fourbi* ou encore *le Yournal.*

À paraître, ***La Ballade silencieuse de Jackson C. Frank***, 2018, coll. La Sentinelle

Élisée, avant les ruisseaux et les montagnes, 2016, coll. La Sentinelle





PABLO IGLESIAS TURRIÓN

est une figure emblématique en Espagne. Il est enseignant-chercheur en sciences politiques, homme politique espagnol, chef de file du parti antilibéral Podemos et a été député européen en 2014 et 2015.

Machiavel face au grand écran, traduit par Marielle Leroy, 2016, coll. Un Singulier Pluriel

JACQUES JOSSE

vit à Rennes où il a longtemps travaillé au tri postal. Après avoir animé la revue *Foldaan* (poésie, peinture, chroniques, entretiens…) de 1980 à 1987, il fonde les éditions Wigwam où poésie et peinture trouvent, entre 1991 et 2010, un écrin de choix sous la forme de plaquettes aux tirages limités. En 2014, il reçoit le **Prix Loin du marketing** pour l'ensemble de son œuvre disponible en grande partie aux éditions Les Hauts-Fonds, Le Réalgar, Cadex, L'atelier de l'Agneau, Le Castor Astral, Jacques Bremond, Quidam, ou encore, L'Apogée. *Débarqué* est son 40ème texte à paraître depuis *Fissures*, aux éditions Amériane, en 1979.

À paraître, ***Débarqué***, 2018, coll. La Sentinelle

L'Ultime parade de Bohumil Hrabal, 2016, coll. Les Périphéries

Marco Pantani a débranché la prise, 2015, coll. La Sentinelle





PHILIPPE LEMAIRE

est, comme Raymond Queneau, né au Havre. La passion du collage l'emporte très tôt, inspirée par Jacques Prévert et ses Imaginaires : « On peut faire des images avec de la colle et des ciseaux, et c'est pareil qu'un texte, ça dit la même chose. » Une poésie visible, et l'ambition d'en élargir les potentialités, avec la complicité d'artistes et d'écrivains proches du surréalisme ou de l'Oulipo. Avec *Un Voyage d'envers*, aux côtés de Robert Rapilly, il prolonge vers un ailleurs les traits d'union qui relient déjà une douzaine d'ouvrages illustrés et ses propres livres : *La Bibliothèque d'un rêveur*, *L'Humour noir éclairant le monde* et *Colleur de rêves* (éditions de l'Usine, 2012).

À paraître ***Voyages d'envers*** , avec Robert Rapilly, 2018, coll. L'Inventaire d'inventions

MARIELLE LEROY

est cofondatrice des éditions La Contre Allée où elle assure et développe, parmi tant d'autres choses, le domaine hispanique.

Traductrice de ***Machiavel face au grand écran***, de Pablo Iglesias Turrión, 2016, coll. Un Singulier Pluriel





SAVERIO LODATO

est un journaliste italien. Il a commencé sa carrière, en 1979, au journal *L'Ora*. En 1980, il entre au quotidien *L'Unità*, pour lequel il écrit toujours. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, publiés aux éditions Rizzoli, Garzanti et Mondadori, traitant essentiellement de la vie politique en Italie et de la mafia.

Le Retour du Prince, avec Roberto Scarpinato, traduit par Deborah Puccio-Den, préface d'Edwy Plenel 2015, coll. Un Singulier Pluriel

PABLO MARTÍN SÁNCHEZ

est ex athlète-comédien-chercheur. Il devient écrivain après sa découverte de l'Oulipo lors d'un séjour à Paris. De retour en Espagne, il prépare une thèse au titre prometteur de *L'Art de combiner des fragments : pratiques hypertextuelles dans la littérature oulipienne.* En juin 2014, il entre à l'Oulipo. Il enseigne l'écriture créative à l'École d'écriture de l'Ateneu Barcelonès.

L'instant décisif, traduit par Jean-Marie Saint-Lu, 2017, coll. La Sentinelle

Frictions, traduit par Jean-Marie Saint-Lu, 2016, coll. La Sentinelle

Lettres nomades saison 6, collectif, 2016, coll. La Sentinelle





ANTONELLA MASCALI

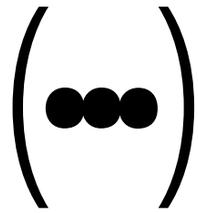
est journaliste à *Il fatto quotidiano* (grand quotidien italien), spécialiste des affaires de corruption et de crime organisé, elle a suivi les plus importants procès italiens des vingt dernières années. Elle est l'auteure de plusieurs ouvrages parus chez Chiarelettere et ses enquêtes journalistiques ont été récompensées à plusieurs reprises en Italie.

Les Derniers Mots de Falcone et Borsellino, avec Giovanni Falcone, Paolo Borsellino et Roberto Scarpinato, traduit par Anna Rizzello et Sarah Waligorski, 2013, coll. Un Singulier Pluriel

STÉPHANIE MAURICE

est correspondante à Lille du quotidien *Libération* et chargée de mission à l'international pour former au journalisme. Elle est spécialisée dans les sujets de société et travaille pour plusieurs publications dont *ASH*, Actualités sociales hebdomadaires. Stéphanie Maurice a mené la série d'entretiens de l'ouvrage collectif *À chacun sa place*, paru aux éditions La Contre Allée, collection Un Singulier Pluriel.

À chacun sa place, 2008, coll. Un Singulier Pluriel





ALEXANDRE MIRLESSE

est reçu à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm en 2005, où il étudie la littérature comparée et l'histoire européenne. Il intègre ensuite l'Ecole Nationale d'Administration. En 2009, il publie son premier livre, *En attendant l'Europe*. Il a reçu le **prix Bienvenu** qui récompense un auteur et son éditeur de la région Nord-Pas-de-Calais.

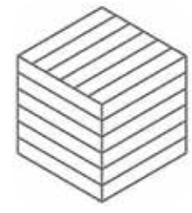
L'Europe XXL, les actes, avec Olivier Beddeleem, 2011, coll. Un Singulier Pluriel

En attendant l'Europe, 2009, coll. Un Singulier Pluriel

MONOBLOQUE

est composé de Dorothée Billard (dessin et graphisme) née à Paris, et Clemens Helmke (architecture et design d'objets) né à Neubrandenburg, en Allemagne. Ensemble ils ont créé le label Monobloque en 2004 à Berlin comme point de rencontre entre graphisme, design d'objets et architecture. Ce qui les intéresse, ce sont les transitions et les passages entre ces domaines.

Inventaire d'inventions (inventées), avec Eduardo Berti, traduit par Jean-Marie Saint-Lu, 2017, coll. L'Inventaire d'inventions





ROGER MOORHOUSE

est un ancien étudiant de Norman Davies. Il est aujourd'hui historien, chercheur et écrivain britannique spécialisé dans l'histoire moderne européenne, allemande et d'Europe centrale, avec un intérêt particulier pour l'Allemagne nazie, la Shoah, la Seconde Guerre mondiale en Europe et dans les anciens territoires allemands de l'Est.

Microcosme, avec Norman Davies, traduit par Xavier Chantry, 2013, Hors collection



DOMINIQUE NÉDELLEC

a été responsable du Bureau du livre à l'ambassade de France en Corée et chargé de mission au Centre régional des lettres de Basse-Normandie, avant de devenir traducteur du portugais depuis 2002. Il est notamment le traducteur de António Lobo Antunes.

Traducteur de ***Berlin, Bucarest-Budapest : Budapest-Bucarest***, de Gonçalo M. Tavares, 2015, coll. Fictions d'Europe



MAKENZY ORCEL

est un poète haïtien. Son premier roman, *Les Immortelles*, d'abord édité aux éditions Mémoire d'encrier (2010) a ensuite été repris par les lumineuses éditions Zulma (2012), avec le beau succès qu'on lui connaît.
Depuis, la prose poétique de l'auteur a conquis de nombreux jurys, à commencer par celui du **Prix Littérature Monde**, mais aussi **Thyde Monnier de la Société des Gens de Lettres, Littérature d'expression française GRAHN-Monde. Prix Louis Guilloux, Prix Ethiophile, Caraïbes de l'ADELF**…

Caverne, 2017, coll. La Sentinelle

La nuit des terrasses, 2015, coll. La Sentinelle

Lettres Nomades saison 3, collectif, 2013, coll. La Sentinelle

ANTOINE MOUTON

reçoit Le **Prix des apprentis et lycéens de la région Paca** pour *Au nord tes parents*, son premier texte paru aux éditions La Dragonne où il publiera deux autres textes. Depuis, il évolue librement entre poésie, conte, récit en prose…
Son roman, *Le Metteur en scène polonais*, paru chez Christian Bourgois, a été retenu dans la sélection du **Prix Médicis 2015**. Enfin, nous nous disons régulièrement qu'Antoine Mouton a un tel talent de photographe que si aucune galerie et maison du genre ne se décident, nous allons bien devoir nous y mettre !

Chômage monstre, 2017, coll. La Sentinelle

JÉRÔME NICOLAS

enseigne à l'université de Rome «La Sapienza». Il a traduit de l'italien de nombreux essais (histoire, histoire de l'art, critique littéraire) ainsi que les romanciers contemporains Sebastiano Vassalli et Antonio Pennacchi. Il est le traducteur attitré de Roberto Ferrucci.

Traducteur de ***Ces Histoires qui arrivent***, de Roberto Ferrucci, 2017, coll. Fictions d'Europe

et de***Venise est Lagune***, 2016, de Roberto Ferrucci, coll. Les Périphéries

MICHELLE ORTUNO

a suivi des études doctorales à l'Université de Pittsburgh, USA, (Hispanic Langages and Literatures). Elle enseigne en lycée. Passionnée de cinéma, elle a traduit des articles pour la revue *Cinémas d'Amérique Latine* et produit des sous-titres pour le festival Cinélatino Rencontres de Toulouse. Elle a reçu la mention spéciale du jury du **prix Pierre-François Caillé** pour la traduction de *Baby Spot*.

Traductrice de ***Baby Spot***, de Isabel Alba, 2016, coll. La Sentinelle

et de ***La Véritable Histoire de Matías Bran, livre 1 : Les usines Weiser,*** de Isabel Alba, 2014, coll. La Sentinelle









MARCELLE PADOVANI

est licenciée en philosophie, diplômée de Sciences Po et docteure en sciences politiques. Elle débute sa carrière de journaliste à *L'Express*, puis travaille au *Nouvel Observateur*. Elle a écrit de nombreux ouvrages sur l'Italie, le communisme, le terrorisme, la mafia, la Sicile, ainsi que deux livres d'entretiens dont *La Sicile comme métaphore* avec Leonardo Sciascia. La plupart ont été traduits et publiés en Italie.

Cosa Nostra, entretien avec Giovanni Falcone, 2012, coll. Un Singulier Pluriel

LAURENT PETIT

est, selon sa propre définition, un performer chercheur autodidacte sorti de nulle part, qui constitue une sorte de synthèse brinquebalante entre Don Quichotte, Monsieur Hulot, Sigmund Freud, Emil Cioran, Jacques Lacan, le professeur Burp et Maître Capello. Après avoir assisté à la finale du championnat de France de psychanalyse qu'un urbaniste a remportée, il a l'idée d'allier ces deux sciences et crée l'ANPU (Agence Nationale de Psychanalyse urbaine) afin de psychanaliser les villes du monde entier.

La Ville sur le divan, Introduction à la psychanalyse urbaine du monde entier, 2013, coll. La Sentinelle



JEAN-FRANÇOIS POCENTEK

vit dans l'Avesnois et anime des projets collectifs d'écriture. Il a écrit une quinzaine de romans depuis 1992, parus en grande partie aux éditions Lettres Vives.
À la demande de la médiathèque d'Aulnoye-Aymeries, il a mené un travail de mémoire sur un quartier en pleine mutation. Il en a tiré son roman *Gens du huit mai*.

Gens du huit mai, 2010, coll. Un Singulier Pluriel

PRINCESSE INCA

est barcelonaise. Diagnostiquée comme bipolaire ou souffrant de dérèglement schizophrénique, Cristina Martìn a traversé plusieurs crises dont une qui fera naître Princesse Inca. Princesse Inca est membre de l'Association culturelle Radio Nokia qui a pour objectif de lutter contre les différentes formes de stigmatisation des maladies mentales et participe également à des collectifs poétiques (MUPOCAT, Haloperidol poesía). Elle intervient chaque semaine sur la radio Cadena Ser, dans une émission appelée *La Ventana* (La Fenêtre).

La Femme-précipice, traduit par Laurence Breysse-Chanet, 2013, coll. La Sentinelle



DEBORAH PUCCIO-DEN

est anthropologue et chargée de recherche au CNRS.
Ses recherches actuelles, dans le cadre d'une anthropologie pragmatique de la justice, explorent parallèlement les pratiques professionnelles des juges anti-mafia et le fonctionnement de Cosa Nostra.

Traductrice de ***Le Retour du Prince***, de Roberto Scarpinato, Saverio Lodato, préface d'Edwy Plenel, 2015, coll. Un Singulier Pluriel

ROBERT RAPILLY

anime des ateliers d'écriture avec l'association Zazie Mode d'Emploi, et a également fondé Pirouésie, un festival oulipien dans la Manche. Il écrit sans relâche et imprime parfois lui-même ses poésies aux Éditions du Camembert ou chez LaProPo, Laboratoire de Procrastination Potentielle.

El Ferrocarril de Santa Fives, 2011, coll. La Sentinelle

À paraître ***Voyages d'envers*** , avec Philippe Lemaire, 2018, coll. L'inventaire d'inventions









KADDOUR RIAD

devient enseignant, puis assistant de recherches au musée archéologique de Cherchell après des études universitaires inachevées à Alger en sciences politiques et lettres françaises. Il travaille ensuite à la radio Alger Chaîne 3 comme programmateur puis réalisateur pendant dix ans. Il y co-produira et animera une émission très populaire, *Sans-pitié*, aux lendemains des émeutes du 5 octobre 1988. La légende dit que les rues d'Alger étaient vides aux heures de diffusion de cette émission culte. Il vit en France depuis 1991.

Putain d'indépendance !, 2012, coll. La Sentinelle

ANNA RIZZELLO

née dans les Pouilles dans le sud de l'Italie, elle s'installe à Lille où elle travaille aux éditions La Contre Allée. Elle rencontre Roberto Scarpinato en 2008 et a travaillé à la publication et traduction de ses livres. Elle assure la direction d'ouvrages au sein de différentes collections de la maison.

Le Dernier des juges, avec Roberto Scarpinato, 2011, coll. Un Singulier Pluriel

Les Derniers Mots de Falcone et Borsellino, de Roberto Scarpinato, Antonella Mascali, Giovanni Falcone et Paolo Borsellino, co-traduit avec Sarah Waligorski, 2013, coll. Un Singulier Pluriel





SARA ROSENBERG

est une écrivaine, dramaturge et artiste visuelle née en Argentine (Tucumán). Elle réside actuellement à Madrid. Étudiante et militante politique dans un parti de gauche durant les années 70, elle a été arrêtée et emprisonnée durant 3 ans et 20 jours, alors qu'elle avait à peine 20 ans.

Contre-Jour, traduit par Belinda Corbacho, 2017, coll. La Sentinelle

Un fil rouge, traduit par Belinda Corbacho, 2012, coll. La Sentinelle

Lettres Nomades saison 6, collectif, 2016, coll. La Sentinelle

EMMANUEL RUBEN

est écrivain et dessinateur. Après des études de géographie, il effectue de nombreux séjours à l'Est de l'Europe. Il est l'auteur de plusieurs livres, romans, récits, essais, qui interrogent les frontières de l'Europe et de l'Occident, dans les paysages comme sur les cartes. Il dirige aujourd'hui la Maison Julien Gracq et vit au bord de la Loire.

À paraître, ***Le coeur de l'Europe***, 2018, coll. Fictions d'Europe





JEAN-MARIE SAINT-LU

est l'auteur de plus d'une centaine de traductions dont celles de Juan Marsé, Antonio Muñoz Molina, Elsa Osorio, Eduardo Berti, Fernando Vallejo, Pablo Martín Sánchez, Jordi Soler, Nivaria Tejera. Il a enseigné la littérature latino-américaine aux universités de Paris X - Nanterre, puis de Toulouse II - Le Mirail.

Traducteur de ***Inventaire d'inventions (inventées)***, de Eduardo Berti et Monobloque, 2017, coll. L'Inventaire d'inventions

L'instant décisif, de Pablo Martín Sánchez, 2017, coll. La Sentinelle

Frictions, de Pablo Martín Sánchez, 2016, coll. La Sentinelle

ROBERTO SCARPINATO

s'engage, en 1989, dans le pool anti-mafia et travaille avec Giovanni Falcone et Paolo Borsellino. Mémoire historique de la justice anti-mafia, Roberto Scarpinato vit sous protection policière depuis 30 ans. Il est actuellement procureur général auprès de la cour d'appel de Palerme.

Le Retour du Prince, avec Saverio Lodato, traduit par Deborah Puccio-Den, préface d'Edwy Plenel, 2015, coll. Un Singulier Pluriel

Les Derniers Mots de Falcone et Borsellino, cf biographie Anna Rizzello

Le Dernier des juges, avec Anna Rizzello, 2012, coll. Un Singulier Pluriel





LUCIEN SUEL

se définit comme un poète ordinaire. Il a édité, après Bernard Froidefond, son fondateur en 1971, plusieurs numéros de la revue *The Starscrewer* consacrée à la poésie de la beat generation et ensuite, *Moue de Veau*, magazine dada punk. Il anime les éditions Station Underground d'Émerveillement Littéraire et un blog littéraire, Silo.
Il pratique les performances poétiques et la poésie sonore. Ses œuvres imprimées utilisent une large gamme de procédés formels, cut-up, « coulées verbales » de beat-poetry, formes arithmogrammatiques, caviardage. Son œuvre romanesque et poétique est en partie publiée aux éditions La table ronde, dont le remarquable *Mort d'un jardinier* (2008), aux éditions Du Dernier Télégramme, du Teetras magic et Cours Toujours. Il est le traducteur du *Livre des Esquisses* de Kerouac (La table ronde, 2010).

Le Lapin mystique, 2014, coll. Les Périphéries

Les murs ont des voix, 2013, application géolocalisée, coproduction La Contre Allée, Book d'oreille

D'azur et d'acier, 2010, coll. La Sentinelle

À chacun sa place, collectif, 2008, coll. Un Singulier Pluriel

Sous les pavés, la place, 2009, montage textes et voix, sur un film de Nicolas Devos



JÉRÔME SKALSKI

a vu les derniers chevalets du Bassin minier des environs de Lens. Avec à la clé un mémoire de maitrise sur Marx, ses études seront marquées par un engagement politique et syndical. Il est aujourd'hui journaliste à *L'Humanité*.

La Révolution des casseroles, chronique d'une nouvelle constitution pour l'Islande, 2012, coll. Un Singulier Pluriel

GONÇALO M. TAVARES

empreint la littérature portugaise contemporaine de façon remarquable. Il a été récompensé par de nombreux prix nationaux et internationaux dont le **Prix Saramago**, le **Prix Ler/BCP** (le plus prestigieux au Portugal), et le **Prix Portugal Telecom** (au Brésil). *Apprendre à prier à l'ère de la technique* (Viviane Hamy, 2010) a reçu le **Prix du Meilleur Livre Etranger - Hyatt Madeleine 2010**. C'est aux éditions Viviane Hamy que l'on doit la chance de pouvoir le lire en France.

Berlin, Bucarest-Budapest : Budapest-Bucarest, traduit par Dominique Nédellec, 2015, coll. Fictions d'Europe





YOKO TAWADA

vit en Allemagne depuis 1982, et s'est installée à Berlin en 2006. Elle a étudié la littérature à Tokyo à l'université de Waseda d'où elle est originaire, à Hambourg et à Zurich. Elle est l'auteure de pièces de théâtre, poèmes, essais et de nombreux romans dont sept sont traduits aux éditions Verdier. En 2016, elle reçoit le **Prix Kleist** en Allemagne pour l'ensemble de son oeuvre.

À paraître, ***Ceci n'est pas une Europe***, traduit par Bernard Banoun, 2018, coll. Fictions d'Europe

NIVARIA TEJERA

est une auteure cubaine.
Elle a construit une œuvre poétique et romanesque dont l'exil et l'errance forment les principaux motifs.
On la découvre en France grâce à Claude Couffon qui traduira *Le Ravin* et à Maurice Nadeau qui, le premier, l'éditera. Nivaria Tereja est décédée en 2016.
Son compagnon magnifique, Antón González, dont nous contemplons la peinture, l'aura très vite rejointe. Ils perpétuent leurs conversations impétueuses dans l'intimité du petit cimetière d'Epinay-Champlâtreux.

Trouver un autre nom à l'amour, traduit par François Vallée, 2015, coll. La Sentinelle

Le Ravin, traduit par Claude Couffon, 2013, coll. La Sentinelle





GEORGES TYRAS

a occupé les fonctions de professeur de langue et littérature espagnoles contemporaines, de directeur d'étude d'un Master Langues et cultures étrangères et de chercheur. Spécialiste et traducteur d'Alfons Cervera, il est l'auteur de *Memoria y resistencia, el maquis literario de Alfons Cervera* (éditions Montesinos, 2008). Grand amateur de l'œuvre de Manuel Vásquez Montálban, il est aussi l'auteur de *Entretien avec Manuel Vásquez Montálban* (La renaissance du livre, 2004).

À paraître (traducteur), ***Un autre monde,*** de Alfons Cervera, 2018, coll. La Sentinelle
Traducteur de ***Les Chemins de retour,*** de Alfons Cervera, 2015, coll. Les Périphéries

de ***Tant de larmes ont coulé depuis,*** de Alfons Cervera, 2014, coll. La Sentinelle

et de ***Ces vies-là,*** de Alfons Cervera, 2011, coll. La Sentinelle

OLGA TOKARCZUK

est romancière et essayiste.
Elle est l'auteure polonaise la plus récompensée de sa génération, lauréate de nombreux prix dont le **Prix Nikè**, équivalent du Goncourt, pour *Les Pérégrins*.

Les Enfants verts, traduit par Margot Carlier, 2016, coll. Fictions d'Europe





OLIVIER DE SOLMINIHAC

est l'auteur de plusieurs romans aux Éditions de l'Olivier et d'ouvrages pour la jeunesse disponibles à l'École des loisirs. Cofondateur et directeur de publication de la revue *Bottom* (1999-2000), il œuvre dans l'édition en tant que lecteur, préparateur et correcteur.

Écrire une histoire, 2015, coll. Les Périphéries

FRANÇOIS VALLÉE

est professeur de langue espagnole au Lycée Saint-Vincent de Rennes. Il a enseigné le français à l'École normale de Ceuta en Espagne et à l'Alliance française de la Havane à Cuba. Il est le traducteur de deux ouvrages de Nivaria Tejera, l'ultime *Trouver un autre nom à l'amour*, mais aussi *J'attends la nuit pour te rêver, Révolution* (1997).
Il est aussi l'auteur et le traducteur de multiples textes à propos de la littérature et de l'art contemporain cubains, dont il est spécialiste.

Traducteur de ***Trouver un autre nom à l'amour***, de Nivaria Tejera, 2015, coll. La Sentinelle





PATRICK VARETZ

est né en 1958 à Marles-les-Mines, dans le Pas-de-Calais, où, selon une légende qu'il a lui-même contribué à entretenir, il aurait passé sa première nuit dans un carton à chaussures (pointure 41).
Il vit et travaille à Lille, dans le Nord, à quelque 50 km de là.
Son œuvre poétique et romanesque est éditée aux éditions POL.
On lui connaît aussi un remarquable *Modigliani, une bonté bleue*, aux non moins remarquables éditions Invenit et leur fameuse collection Ekphrasis.

À paraître ***Rougeville, promenade élégiaque***, 2018, coll. Les Périphéries

SARAH WALIGORSKI

travaille essentiellement sur des textes traduits. Elle a participé à la traduction d'entretiens inédits de Noam Chomsky pour le site chom-sky.fr. Elle est co-traductrice des ouvrages de bande dessinée de l'auteur coréen Oh Yeong Jin, aux éditions Flblb.

Révision de traduction de ***Le Retour du Prince***, de Saverio Lodato et Roberto Scarpinato, traduit par Deborah Puccio-Den, préface d'Edwy Plenel 2015, coll. Un Singulier Pluriel

Co-traductrice de ***Les Derniers Mots de Falcone et Borsellino,*** cf biographie Anna Rizzello p. 120

Révision de traduction de ***Le Dernier des juges***, de Roberto Scarpinato et Anna Rizzello, 2012, coll. Un Singulier Pluriel





NATHALIE YOT

est une artiste pluridisciplinaire, chanteuse, performeuse et auteure. Elle est diplômée de l'école d'architecture mais préfère se consacrer à la musique puis à l'écriture poétique.
Ses collaborations avec des musiciens, danseurs ou encore plasticiens sont légions.
D'abord elle publie deux nouvelles érotiques Au Diable Vauvert (**Prix Hémingway 2009 et 2010**) sous le pseudonyme de NATYOT.
Puis avec la parution de *D.I.R.E* aux éditions Gros Textes en 2011, elle est invitée sur de multiples scènes en France et à l'étranger pour lire ses textes.
Plusieurs textes suivront, toujours chez Gros Textes mais aussi aux éditions MaelstrÖM, pour une collaboration avec Charles Pennequin – et savez-vous combien nous apprécions Charles Pennequin ? Et combien Charles Pennequin aime Bashung ? – ou encore aux éditions du Pédalo Ivre pour le remarquable *HotDog*.

À paraître ***Le Nord du monde***, 2018, coll. La Sentinelle

À LA CONTRE ALLÉE ON AIME AUSSI BEAUCOUP VOIR ET ENTENDRE LES AUTEUR·E·S, RENCONTRER DES MUSICIEN·NE·S, CINÉASTES, COMÉDIEN·NE·S... AU POINT DE TOUT FAIRE POUR QU'ILS ET ELLES SE CROISENT AU HASARD D'UN TEXTE ET QUE LEUR VIENNENT DES IDÉES ET DE LÀ...

Ainsi, **Laure Chailloux** aura accompagné **Lucien Suel** pour une adaptation musicale de *D'azur et d'acier*, disponible en téléchargement sur le site, sur scène mais aussi chez de nombreux habitants qui ne manquaient pas d'inviter leurs voisins.

Un auteur et un texte qui auront aussi croisés la route de **David Bausseron** pour l'application géolocalisée autour du site Fives Cail-Babcock à Lille-Fives, *Les murs ont des voix* (coproduction avec Book d'oreille).

Quand on pense à Lucien Suel, on voit *Sous les pavés la place*, ce film réalisé par **Nicolas Devos** pour lequel l'auteur a adapté *À chacun sa place*, façon cut-up et prêté sa voix. Un film que l'on aura aussi apprécié sous la forme d'un ciné-concert avec le groupe **Puce Moment** et Lucien Suel sur scène. Instant rare.

Martin Granger, virevoltant pianiste compositeur, aura accompagné **Robert Rapilly**, lui aussi, pour l'adaptation musicale de *El ferrocarril de Santa Fives,* également disponible sur le site. On peut y entendre l'auteur trompetter avec entrain.

Louise Bronx, chanteuse, comédienne, compositrice électro, aura marqué de son aura des lectures touchantes et souriantes de *Ça nous apprendra à naître dans le Nord*, avec **Carole Fives et Amandine Dhée**.

On pense encore à **SaSo**, que l'on a entendu aux côtés d'**Amandine Dhée** pour *Et puis ça fait bête d'être triste en maillot de bain* et que l'on peut encore voir à ses côtés pour différents projets.

Et en évoquant Amandine Dhée, on pense très fort à **Timothée Couteau** et ses violoncelles, pour le beau duo qu'ils font sur scène, depuis déjà de nombreuses représentations de *La femme brouillon*.

Timothée Couteau, nous l'aurons aussi entendu aux côtés de **Makenzy Orcel** et sa poésie. Avec eux, on compte aussi le comédien **Franck Andrieux**, toujours partant pour lire les poètes.

On aura vu et entendu, surtout **Jacques Josse**, une très touchante lecture musicale de *Marco Pantani a débranché la prise* par Franck Andrieux, accompagné du groupe **Lizzy Strata**.

Et que dire de l'envoutante et électrique interprétation d'*Écrire une histoire* avec **Olivier de Solminihac, Antoine Chotteau, Antonin et Valentin Carette.**

Enfin, l'on ne saurait que trop vous conseiller d'écouter **Bertrand Betsch, Stanley Brinks, Laure Chailloux, Das Kapital, Katel, Olivier Mellano, Jérome Minière, MMMOP, Dylan Municipal**, à commencer par les compositions que l'on retrouve sur le CD paru avec le premier ouvrage de la maison, *À chacun sa place*.



REMERCIEMENTS

Ce n'est que le lendemain de la clôture de la Comédie du livre de Montpellier, au petit déjeuner, que, resté seul, je me rends compte de ce qui s'est passé les trois jours précédents. La maison d'édition La Contre Allée *était l'invitée de cette 32e édition et certains d'entre nous, ses auteurs, étions invités par Regis Penalva et Juliana Stoppa, les deux organisateurs. Là, sous la véranda, où tous les matins, à peine sortis de nos chambres aux noms très littéraires (Chateaubriand, Mérimée, Casanova, Rabelais), nous avons pris le petit déjeuner ensemble, nous avons parlé de romans, de politique, de comment et si nous avions dormi la nuit, nous avons ri, bâillé, et appris à nous connaître. Ce matin-là je regarde autour de moi, je ressens le vide et je prends conscience d'avoir fait partie de quelque chose de spécial. Sous la véranda de l'Hôtel d'Aragon, je regarde sur l'ipad notre photo de groupe et j'en ressens toute la force évocatrice, et la nostalgie de quelque chose – se retrouver encore ainsi, tous ensemble – qui sait si cela se reproduira et qui sait quand.*

extrait, revue *Siècle 21*, N°31, automne hiver 2017, *Epuiser les lieux (3)*, Roberto Ferrucci, traduit de l'italien par Claudette Krynk

Relisant Roberto Ferrucci nous pensons chaleureusement à toutes ces personnes qui, depuis le début, ont eu la gentillesse de nous inviter, d'inviter les auteur·e·s et souvent, leur traducteur ou traductrice.
Comment les en remercier à leur juste mesure ?
C'est grâce à elles que nous pouvons nous rendre compte de ce qui est en train de se faire, comme du chemin parcouru. Ces invitations sont souvent le lieu de promesses qui se tiennent.
Aussi, elles contribuent intimement au devenir de la maison. Ceci dit, il en est une, de promesse, que nous allons faire ici, en établissant soigneusement la liste des futures invitations pour qu'à la prochaine occasion de remercier tout le monde, nous soyons alors peut-être capables de remercier chacun·e nominativement, sans risquer d'oublier personne.
Librairies, bibliothèques, salons, festivals, salles de spectacle, écoles, cafés, cuisines, salles à manger et tant d'autres… vous qui animez ces lieux de vie et qui avez fait le choix de nous inviter et de nous permettre de rencontrer autant de publics, de partager tant de ces instants si importants avec celles et ceux pour et avec qui nous travaillons, nous pensons à vous et vous souhaitons à vous aussi de nombreux anniversaires !

Nos couvertures valent bien nos visages…
S'il vous arrive de reconnaître nos ouvrages sur les tables des libraires qui ont choisi de les y présenter, c'est bien parce que les graphistes avec lesquels nous collaborons cultivent avec réussite une ligne et une charte que nous avons pu élaborer grâce à leur écoute, à commencer par celle d'Olivier Durteste. Merci Olivier.
Le temps a passé et tes propositions ont depuis inspiré des couvertures remarquables que nous devons aujourd'hui aux talents de Guillaume Heurtault, mais aussi de 8pus, Hélène Claudel, Dorothée Billard, Lucie Baratte, Anaïs Kolakowski, Jane Secret, Saskia Raux, et Léonie Lasserre.
À vous toutes et tous, merci d'être ou d'avoir été là. Quelle excitation que de découvrir à chaque fois vos propositions.

Seul·e·s, nous ne ferions pas grand chose.
Il y a celles et ceux qui sont là, d'autres qui passent, d'autres encore qui reviennent. Salarié·e·s, stagiaires, bénévoles, tous ces coups de main ici et là, tout le temps, et heureusement …
L'histoire de la maison est naturellement un peu la vôtre aussi. Merci infiniment François-Marie Bironneau, Florian Bodart, Rachel Burrow, Patrick Cabaye, Olivier Carpentier, Cerise Cathy, Delphine Cavros, Nicolas Chimot, Agathe Dhersin, Chloé Drieux, Françoise Dupas, Claire Fasulo, Florence Ferrandi, Anne Fourdrignier, Lisa Frugier, Frédéric Gendre, Camille Grenaille, Tristan Hocquet, Clara Laspalas, Léonie Lasserre, Pépète Laure, Laurence Leneutre, Didier Lepalac, Morgan Lombard, Thibault Mahé, Anna Marchio, Jean-François Masselot, Jean-Pierre Nicol, Aurélie Olivier, Julien Orange, Perlinpinpin, Cécile Picquot, Katy Rollet,Victoria Saltarelli, Madeleine Sergeant, Fanny Simon-Emery, Réjane Sourisseau, Calixthe Tandia, Teddy, Dimitri Vazemsky, Sarah Waligorski, Hélène Woodhouse, Séverine Yvon.

On pense très fort à celles et ceux avec qui nous avons fait vivre ce qui était alors le 57 et que nous sommes toujours heureux de retrouver régulièrment pour une collaboration ou une autre, n'est-ce-pas, François Annycke ? Ton rire est la plus belle des ponctuations à ces heures innombrables de conversation.

Maxime Ly, que seraient les journées du patrimoine sans toi ?

Merci au Mutualab au sein duquel nous travaillons aujourd'hui et à tou·te·s les coworkeur·se·s pour les multiples et salvateurs coups de main, les discussions dans la cuisine commune le midi et aussi les pannes de chauffage partagées en plein hiver lillois.
Merci au Bis2Fly, notre photo de groupe n'aurait pas pu trouver meilleur cadre ! Nos journées, et même nos soirées, seraient bien moins joyeuses sans les cookies, les cafés, les concerts et les repas proposés par Sam, géant punk souriant derrière son comptoir et maître incontesté des lieux.

Une pensée toute particulière pour toi, Léonie, à qui nous devons les premiers colophons en forme d'illustration, tout comme ces fameux code-barres imagés. Mais aussi, et surtout, quelques six années à partager nos relectures et à maquetter les textes. Pour tous ces moments, nous te remercions très sincèrement et te souhaitons le meilleur.

Il y a aussi celles et ceux avec qui, pour des raisons multiples, nous sommes en lien parfois plusieurs fois par jour, parfois moins, mais ce n'en est pas moins important... On pense à l'équipe de la MESHS, avec qui nous cheminons de belle façon pour développer cette fameuse collection *Fictions d'Europe*.

À toutes celles et ceux qui nous accompagnent dans la mise en œuvre du programme D'un pays l'autre. Merci à Florence Rio, l'IUT B Métiers du Livre de Tourcoing, la MESHS, l'association Libr'Aire, la Délégation Académique aux Arts et à la Culture, Sylvia Bienaimé et Jean-Christophe Planche, Littérature etc, Colères du présent, Mine de Culture(s), l'Université de Lille, la Bibliothèque Municipale de Lille, le festival VO/VF, l'Association des Traducteurs Littéraires de France, l'équipe du Collège International des Traducteurs Littéraires d'Arles. Merci aux traducteurs et traductrices qui contribuent au projet, et à Alice Gradel pour son soutien de la première heure.

Tout va tellement mieux quand les personnes y mettent du leur, aussi, mille fois merci Stéphanie Morelli ! Pour animer notre association d'éditeurs et d'éditrices avec autant de bonne humeur et d'engagement. Et comment ne pas saluer le dynamisme de Nolwenn Vandestien de l'association Libr'Aire, qui fait tant pour faciliter les échanges.

Enfin, toutes celles et ceux au sein de nos associations et autres, avec qui nous avons pu et su construire un début de quelque chose dans notre région autour de la reconnaissance de nos métiers.
Ils et elles se reconnaitront, pour la plupart, sur cette fameuse photo « Tous et toutes à poil » prise par Charles Delcourt à l'étage d'une librairie où règne l'imaginaire. Elle aura fait le tour du monde ou presque.

Julien Delorme, Céline Telliez, Julie Duquesne, votre savoir-faire, votre humour, votre gentillesse nous accompagnent déjà depuis un moment, pour toi Julie, plus récemment, mais tu rattrapes très vite le temps perdu. Grâce à vous, nos ouvrages trouvent souvent un meilleur écho ici et parfois au-delà de nos frontières.

Valérie Dussart, notre reconnaissance éternelle pour ta bienveillance et ta disponibilité de tous les instants pour ajouter, enlever puis finalement remettre une virgule, alors que nous aurions déjà dû envoyer trois fois le tout à l'impression !

Spéciales dédicaces de Benoît & Marielle
Nous tenons à remercier ici, chaleureusement, toute la petite équipe qui anime et fait la vie et la qualité de cette maison au quotidien.

Anna F, une année à peine – ou déjà ? – à nos côtés, et quelle année ! Chaque jour, la maison hérite de ton engagement.

Anna R, quelle belle idée as-tu eue un jour de passer la porte du 57. Incontestablement, la maison ne serait pas ce qu'elle est sans toi.

Bénédicte, ta disponibilité, tes talents multiples alliant traque de la coquille et maquettage d'ePub, nous font penser que l'on n'a pas fini de te compter à nos côtés.

Lauriane, quel stage et quels nerfs d'acier ! Merci de n'avoir pas failli un seul instant devant les difficultés et d'avoir toujours répondu présente avec ton inventivité. Ce catalogue qui n'était rien

d'autre qu'un désir avant que tu ne le mettes en page, nous te le devons aussi.

Ce catalogue, nous avons pu le réaliser en grande partie grâce à vous.
À vous qui avez été nombreux et nombreuses à répondre à l'appel et à contribuer à la réalisation de ce catalogue via la campagne de crowdfunding.

Franck Andrieux, Samantha Barendson, Martine Benoît, Sylvia Bienaimé, François-Marie Bironneau, Florian Bodart, Thierry Bodin-Hullin, Lucie Bon, Anne Bourette,Veronika Boutinova, Guénaël Boutouillet, Anne-Laure Brisac, Rachel Burrow, Domitille Carlier, Delphine Cavros, Laure Chailloux, Fabienne Chevillard, Alain Chopin, Helena Christensen, Amandine Cirez, Laure Cluzel, Viviane Crubellier, Lou et Éric Darsan, Constance Dauce, Hélène Deschère, Ludovic Degroote, Marie-Noëlle Dehondt, Julien Delorme, Charlotte Desmousseaux, Jean-Marie Deyrolle, Claire Dorp, Françoise Dupas, Julie Duquesne-Létoublon, Geoffrey Durand, Valérie Dussart, Fanny Eouzan, Lucie Eple, Nicolas Farvaque, Florence Ferrandi, Jean-Claude Ferrandi, Marie Ferrier, Astrid Ferrière, Charles-Edouard Fichet, Edouard Fichet, Carole Gelly, Lucile Gibert, Suzie Giezek, Laetitia Giovannetti, Thomas Giraud, Etienne Gomez, Antoine Guillemain, Sophie G. Lucas, Harmonium, Guillaume Hocquet, Tristan Hocquet, Richard Jacquemond, Virginie Jalain, François Jarrousse, Pascal Jourdana, Cyprienne Kemp, Marianne Kmiecik, Martin Knosp, les éditions Le passager clandestin, Arianne Lefauconnier, Christine Leroy, Didier Lesaffre, Hélène Des Ligneris, Les lisonnes (librairie La Lison), Marianne Loing, Christine Longuepee, Ana Lopez, Maxime Ly, Canan Marasligil, Anna Marchio, Jean-François Masselot, Barbara Massiou, Charlotte Matoussowsky, Claire-Marie Mériaux, Laetitia Meurisse, Estelle et Frédérick Montané, Catherine Morell Sampol, Stéphanie Morelli, Antoine Mouton, Isabelle Mulliez, Julien Orange, Michelle Ortuno, Marc Ossorguine, Marie-Odile Paris-Bulckaen, Ludovic Paszkowiak (Escale des lettres), Véronique Perrin, Jean-Christophe Planche, Benjamin Porquier, Olivia Profizi, Sophie Quetteville, Patrice Robin, Christine de Sainte Maresville, Jean-Marie Saint-Lu, Myriam Sengmore, Dominique Soules, Coraline Soulier, Réjane Sourisseau, Juliana Stoppa, Myriam Suchet, Madeleine Taine-Duprée, Céline Telliez, Dominique Tourte, Georges Tyras, Nolwenn Vandestien, Emily Vanhée, Emilie Vansuypeene, Patrick Varetz, Nicolas Vieville, Thibaut Willems, Hélène Woodhouse.

Nous vous remercions pour votre confiance et vos encouragements. Nous n'oublions pas celles et ceux qui ont relayé l'information. Merci, c'était bien !

La réussite de cette campagne, nous la devons aussi à Justine Brunin. Pour cela comme pour ton enthousiasme communicatif, Justine, nous te remercions très chaleureusement .

Nous pensons aussi à nos partenaires institutionnels.
Nous remercions ici le Conseil régional des Hauts-de-France pour son soutien à l'édition indépendante et sa contribution à la réalisation de ce catalogue.
Mais aussi, la Ville de Lille, le Département du Nord, la Fondation de France, le Centre National du livre et la Direction Régionale des Affaires Culturelles qui soutiennent occasionnellement ou régulièrement les différents projets que nous pouvons mener.
Et parce que là comme ailleurs tout n'est d'abord possible qu'avec de la bonne volonté, nous saluons l'investissement de celles et ceux qui y font avancer les choses avec sourire et bienveillance, ce qui ajoute notablement à leur savoir-faire.
Aussi, nous avons une pensée émue à la mémoire d'Odile Chopin, sans qui la première résidence En aparté n'aurait pu avoir lieu et la suite de notre histoire aurait été bien différente.

Notre imprimerie.
Vous aurez remarqué que nos ouvrages sont imprimés en France sur des papiers certifiés.
Depuis 2009, nous travaillons avec l'imprimerie Laballery, coopérative installée à Clamecy.
De nombreuses années durant lesquelles nous aurons traversé suffisamment d'épreuves pour dire la réactivité des équipes et la confiance qui est la nôtre aujourd'hui. En ce sens, c'est un peu « notre imprimerie », puisqu'elle nous supporte.
Ce catalogue a pu se faire en partie aussi avec leur soutien et nous les en remercions.
On en profite pour saluer chaleureusement notre ami Charles-Henri, et lui dire combien nous pensons souvent à lui.

Et encore et toujours et après, c'est promis, on se calme
Un grand merci aux auteur·e·s qui ont eu la gentillesse de se prêter au jeu. Et à vous, Georges, Jean-Marie, Bernard et Michelle, pour vos propres contributions et pour les traductions de celles des auteur·e·s que vous accompagnez.

Claire Fasulo, quel regard ! Ce portrait d'équipe révèle de belle façon une histoire en train de s'écrire.

Enfin, un grand merci à vous toutes et tous de lire et de faire circuler les textes.
Si ce catalogue aux allures de revue vous y aide encore un peu plus, alors nous serons vraiment comblé·e·s.

Voilà, c'est sûr, on a forcément oublié quelqu'un. Laissé passer des coquilles invisibles comme le nez au milieu de la figure... on se promet de corriger tout cela lors d'un prochain rendez-vous. Disons autour du centième titre ?

Portez-vous bien.
La petite équipe de La Contre Allée

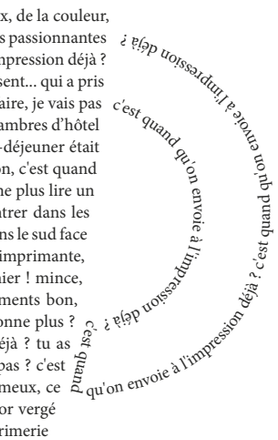
Direction éditoriale La Contre Allée, la petite équipe de

Couverture Lauriane Desvignes

Fabrication Benoît Verhille, Hélène Woodhouse, Laurianne Bleuzé

Photo couverture Claire Fasulo

Maquette Lauriane Desvignes avec les conseils avisés de Valérie Dussart et Éric Maes



des rencontres incroyables, des débats toujours enrichissants et parfois houleux, de la couleur, des humains, du vivant, des salons, des courses contre la montre, des discussions passionnantes avec les auteur·e·s, des sueurs froides, des oups !, c'est quand qu'on envoie à l'impression déjà ? ben là on l'a envoyé, des heures de lecture, de relecture, des projets qui se réalisent... qui a pris mon stylo ? comment on fait un produit en croix déjà ? j'ai trop de choses à faire, je vais pas m'en sortir, se demander en plein milieu de la nuit si on a bien réservé les chambres d'hôtel des auteur·e·s qu'on va recevoir, demander aux auteur·e·s reçu·e·s si le petit-déjeuner était bon, des listes des listes des listes, un café le matin, il est trop lourd ce carton, c'est quand qu'on envoie à l'impression déjà ? ne plus regarder un livre comme avant, ne plus lire un livre comme avant, ne pas pouvoir s'empêcher même en vacances de rentrer dans les librairies pour voir si nos livres y sont, est-ce qu'on peut avoir un bureau dans le sud face à la mer s'il te plaît ? mamma mia che tempo, elle fait trop de bruit cette imprimante, t'as de quoi manger ce midi ? j'ai trouvé un cheveu dans mes pad thai hier ! mince, il n'y a plus qu'un cookie, des voyages mais pas assez, des déménagements bon, pas trop souvent tout de même… pourquoi mon ordinateur ne fonctionne plus ? tu as fait une sauvegarde ? c'est quand qu'on envoie à l'impression déjà ? tu as lu ça ?!? pourquoi ce foutu code barre en tête de chat ne fonctionne pas ? c'est quand qu'on envoie à l'impression déjà ? MAINTENANT ! il est fumeux, ce colophon ! • Papier Munken bouffant 80 g, couverture sur Conquéror vergé blanc 220g, achevé d'imprimer en France par La Nouvelle Imprimerie Laballery à Clamecy durant l'hiver 2017/2018 pour le compte des éditions La Contre Allée, Lille. ISBN 9782917817995 Numéro d'imprimeur 801422. La Nouvelle Imprimerie est titulaire du label Imprim' Vert©.

DIFFUSION DISTRIBUTION

Désormais ce sont les équipes de Belles Lettres Diffusion Distribution qui assurent la diffusion et la distribution de nos ouvrages. Nous en profitons ici pour saluer la qualité de l'accueil et la réelle attention que nous ont réservées les équipes BLDD.

BELLES LETTRES DIFFUSION DISTRIBUTION
25, rue du Général Leclerc • 94270 LE KREMLIN BICÊTRE
Tel : 01 45 15 19 70 • bldd@lesbelleslettres.com
N° DILICOM 3012268230000

Vous pouvez suivre notre actualité aux adresses suivantes : www.lacontreallee.com
https://www.facebook.com/lacontreallee/ • https://www.instagram.com/la_contre_allee/
et nous contacter pour toute demande à l'adresse suivante : contactlacontreallee@gmail.com

PARADOXALEMENT, LES INSTITUTIONS DEVRAIENT GARANTIR LE DROIT À LA FRAGILITÉ DES INDIVIDUS. LE DROIT, EN SOMME, DE NE PAS RENONCER À SA PROPRE HUMANITÉ...

ROBERTO SCARPINATO

ANNEXES AJOUTÉES AU CATALOGUE : PARUTIONS APRÈS 2018

(PÉRIODIQUES TRIMESTRIELS ET ARGUMENTAIRES)

(EDITIONS) LA CONTRE ALLEE
LITTÉRATURE & SOCIÉTÉ

COLLECTION UN SINGULIER PLURIEL
TÉMOIGNER, TRANSMETTRE, QUESTIONNER.
UN SUJET ET PLUSIEURS VOIX S'EN MÊLENT.

BP 51060
59011 Lille Cedex - France
contactlacontreallee@gmail.com
www.lacontreallee.com

DOMAINE LETTRES ET SCIENCES SOCIALES /LITTÉRATURE GÉNÉRALE

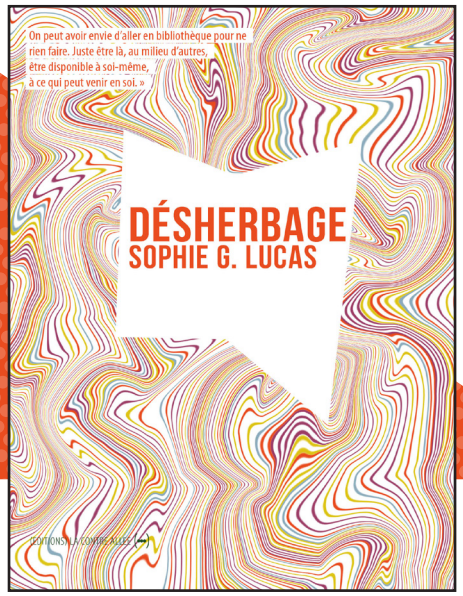
GENRE RECIT - ENQUÊTE

CHAMPS LECTURE PUBLIQUE - BIBLIOTHÈQUE

DÉSHERBAGE

Sophie G. Lucas

PARUTION 7 JUIN 2019



ISBN 978 2 376 650096
15 € TTC (PRIX PROVISOIRE)
13,5 x 19 CM - 160 PAGES
BROCHÉ/COUSU/RABATS -
Conquéror Vergé Blc 220g - Munken Bouffant 80g

BLDD
BELLES LETTRES DIFFUSION DISTRIBUTION
Tél. : 01 45 15 19 70
Fax : 01 45 15 19 80
N° DILICOM 3012268230000

LES LECTURES QUI ONT ACCOMPAGNÉ L'AUTEURE

Parmi celles indiquées dans la bibliographie de l'ouvrage:

- **Umberto Eco**, *De bibliotheca*
- **Cyrille Martinez,** *La Bibliothèque noire*
- **Alberto Manguel,** *La Bibliothèque, la nuit*

CE QU'EN DIT L'AUTEURE:

Et vous, que venez-vous faire en bibliothèque ?
Qu'en attendez-vous ?

C'est en 2018 que la Bibliothèque Départementale de Loire-Atlantique m'a proposé une résidence itinérante dans des bibliothèques rurales et semi-rurales autour d'une question : « Que vient-on faire dans une bibliothèque aujourd'hui ? »
Sur le moment, on pense, Quelle drôle de question. On vient y lire, travailler, emprunter des livres. Mais une bibliothèque est bien plus que cela, comme je le constaterai lors de mes six mois de rencontres avec les bibliothécaires, les bénévoles, les lecteurs et lectrices, les usagères et usagers, adultes et jeunes. La bibliothèque est un lieu de vie, culturel et social.

Très vite, j'ai senti que cette résidence n'était pas un sujet local, ça débordait des contours géographiques et thématiques. Ce qui traverse ces bibliothèques de Loire-Atlantique concerne toutes les bibliothèques, des villes et des campagnes : le troisième lieu, l'avenir de la lecture publique, la place du livre, les fractures sociales, culturelles, numériques, le service public. Interrogeant aussi l'accès à la culture dans ce qu'on appelle la « périphérie », qu'elle soit géographique ou sociale. Comme si les bibliothèques se révélaient le nerf sensible de la société.

UN RÉCIT DOCUMENTAIRE

Ce n'est pas un texte sociologique ni journalistique, mais plutôt une approche sensible. Ce n'est pas un essai mais un récit.
J'ai été inévitablement ramenée à mon rapport à la bibliothèque publique depuis l'enfance, à ce qu'elle a représenté en tant qu'éducatrice, force émancipatrice.
J'y mesure l'évolution des missions des bibliothèques, de celles et ceux qui y travaillent, des publics, depuis ces dernières décennies et m'interroge sur leur avenir.

Sophie G. Lucas

EXTRAIT

« Mais qu'est-ce que c'est que ce truc de vouloir toujours occuper les gens ? Des animations, des ateliers de je ne sais quoi, yoga, tricot, mais qu'on nous fiche un peu la paix ! On veut nous occuper tout le temps, nous apprendre à être bien, à nous occuper de nous, mais on a le droit aussi de ne rien vouloir de ça. On peut avoir envie d'aller en bibliothèque pour ne rien faire. Juste être là, au milieu d'autres, être disponible à soi-même, à ce qui peut venir en soi. »

.../...

AUTEURE



Poète nantaise, Sophie G. Lucas est née en 1968 à Saint-Nazaire. Elle publie *Nègre blanche* en 2007 (Le dé bleu) et reçoit pour ce premier recueil, qui s' inscrit dans une littérature de l' intime, le Prix de Poésie de la ville d' Angers, présidé par James Sacré. Depuis, elle a publié d' autres ouvrages qui révèlent une veine sociale et documentaire remarquable. Après *Témoin* (2016) - qui s' inscrit en héritage de Charles Reznikoff - et la réédition de *moujik moujik** suivi de *Notown** - publié en un seul volume - en 2017, *Assommons les poètes !* est son troisième titre à la Contre Allée.

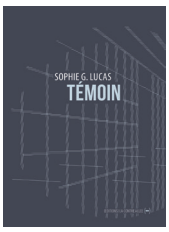
*précédement parus aux éditions des Etats civils

A PROPOS DU STYLE DE SOPHIE G. LUCAS

« Une veine sociale et documentaire, peu représentée dans la poésie française.»
Claude Versey, revue Décharge.

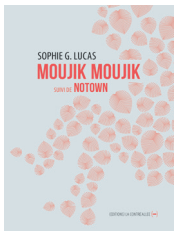
« Quelque chose me trotte dans la tête depuis que j'ai fini "Assommons les poètes", et "Témoin", lu dans la foulée. Pourquoi le métier de poète-reporter n'existe-t-il pas partout en France, partout dans le monde? »
Stéphanie de la Librairie Coiffard

DE LA MÊME AUTEURE



Dans la collection La Sentinelle
Témoin (2016)

9 782917 817537



Dans la collection La Sentinelle
(2017)

9 782917 817926



Dans la collection les Périphéries
(2018)

9 782917 817971

À propos de *Témoin* dans la collection La Sentinelle (2016)

« C'est ce délicat mélange d'autobiographie et de sociologie qui, en alternant mise à distance et identification, fait la grande force de *Témoin*. » Matricule Camille Cloarec

« L'auteur-témoin devenu greffier, entre autres détails, de l'insaisissable. Travail de précision, où les voix luttent contre leur propre souffle, où l'aveu et le déni, les faits et les absences, la colère et l'abandon ne cessent d'échanger leurs intensités. » Claro

À propos de *moujik moujik* suivi de *Notown* dans la collection La Sentinelle (2017)

« Accueillons avec faveur les livres de poésie qui agrandissent notre domaine, ils sont rares. » Claude Versey, revue Décharge.

« [moujik moujik] est un hymne pour les pauvres du monde entier. Musique musique, politique. Lorsque la poésie se met au chevet de la réalité la plus crue. »
Jacques Morin, Poézibao.

« Dans cette écriture qu'invente ici Sophie G. Lucas tout parle. La parole bien sûr mais tout autant le geste, le regard, les silences. Le vêtement. Et surtout puisque c'est une écriture, le rythme. La ponctuation. Le montage. L'ellipse. La chute surtout qui met ponctuellement fin à la scène. Et impose au lecteur, en concurrence avec le titre, son essentielle tonalité. » Les découvreurs

À propos de *Assommons les poètes!* dans la collection Les Périphéries (2018)

Dire de manière terre à terre, concrète, simple, ce qu'est écrire, notamment de la poésie. Dire tout ce que doit faire un-e poète pour gagner sa vie, quand il-elle a choisi d'organiser sa vie autour de l'écriture.

« Avec une grande délicatesse, et cette façon si désarmante de faire désobéir l'ordinaire, elle donne à sentir "ce truc d'être constamment à côté de la vie quand on écrit, d'être incapable de faire autre chose, de vivre autre chose. »
Lire - Estelle Lenartowicz

Relation Libraires - Aline Connabel 06 25 67 05 43 / aline.connabel@gmail.com

(EDITIONS) LA CONTRE ALLEE
LITTÉRATURE & SOCIÉTÉ

BP 51060
59011 Lille Cedex - France
contactlacontreallee@gmail.com
www.lacontreallee.com

COLLECTION UN SINGULIER PLURIEL
TÉMOIGNER, TRANSMETTRE, QUESTIONNER.
UN SUJET ET PLUSIEURS VOIX S'EN MÊLENT

DOMAINE SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

GENRE RÉCIT - TÉMOIGNAGE

CHAMPS SOCIOLOGIE DU GENRE - ENFANCE

MON FILS EN ROSE

Mio figlio in rosa
Camilla Vivian
Traduit de l'italien par Hazel Goram et Nino S. Dufour

PARUTION 7 JUIN 2019



ISBN 978 2 376 650089
18,5 € TTC (PRIX PROVISOIRE)
13,5 x 19 CM - 280 PAGES
BROCHÉ/COUSU/RABATS
- Conquéror Vergé Blc 220g -
Munken Bouffant 80g

BLDD
BELLES LETTRES DIFFUSION DISTRIBUTION
Tél. : 01 45 15 19 70
Fax : 01 45 15 19 80
N° DILICOM 3012268230000

EXTRAIT

« "Pourquoi je ne peux pas sortir en jupe ?
- Parce que les garçons ne mettent pas de jupes.
- Et alors pourquoi les filles peuvent mettre des pantalons ?
- Parce que les pantalons peuvent être aussi bien pour les filles que pour les garçons.
- Et pourquoi pas la jupe ?"
Vous sauriez répondre à ça ? »

CITATIONS DE PRESSE

Le récit (ou le livre) de Camilla Vivian nous permet de rentrer dans un quotidien où le premier jour d'école, la piscine, le cours de danse, les fêtes avec les camarades de classe se transforment en situations dangereusement délicates
La Repubblica, décembre 2017

Mon fils en rose offre un regard sérieux et en même temps léger, combatif mais aussi délicat, sur un thème que l'autrice traite sans jamais perdre de vue une certaine ironie
L'Espresso, janvier 2018

L'OUVRAGE

Camilla a 46 ans et vit avec ses trois enfants. Elle a une famille "normale" si ce n'est le fait que Federico, son deuxième enfant, tout en étant biologiquement un garçon, manifeste depuis l'âge d'un an et demi l'exigence et le désir d'être (aussi) une fille. Il veut s'habiller en rose, mettre des jupes, préfère la compagnie des petites filles à celles des garçons, dans les jeux s'identifie aux petites fées plutôt qu'à Spider-Man. Camilla choisit de ne pas l'en empêcher et d'être à l'écoute. Elle se documente, lit, trouve sur internet des histoires similaires à la sienne. Elle découvre l'existence de la dysphorie de genre, des enfants gender fluid, transgender, non-binaires et d'autres encore. Elle découvre en somme les multiples développements atypiques de l'identité de genre.
Avec détermination, délicatesse et ironie, Camilla Vivian raconte l'histoire de Federico, un petit garçon serein et conscient de sa diversité, avec ses cheveux longs et son vernis à ongle rose. Elle raconte le quotidien de sa famille, à l'école et à la piscine, pendant les courses et les fêtes d'anniversaire, la pression sociale et familiale.
Elle explique aussi ses propres doutes, ses peurs, ses questionnements et sa volonté de comprendre. Tout cela est assez compliqué, mais elle est sûre d'une chose : ce n'est pas la personne non-conforme qui doit s'adapter, ce sont les autres, à commencer par la famille, qui doivent apprendre à connaître, comprendre et accueillir ces différences.

TRANSIDENTITÉ CHEZ LES ENFANTS: ÉTAT DES LIEUX

La transidentité chez les enfants, thème central de *Mon fils en rose*, demeure un sujet profondément méconnu et très peu, voire pas du tout traité, aussi bien dans la production éditoriale que dans les politiques publiques. Pourtant, en 2014, un rapport destiné au Conseil de l'Europe estimait à 1 sur 500 la proportion d'enfants concernés, soit, en France, environ 132 000 jeunes gens. L'auteur du rapport, Erik Schneider, psychiatre et psychothérapeute, expliquait également que certains enfants ont une «identité fluide», c'est-à-dire qu'ils «ne sont pas fixés dans un sexe mais qu'ils se sentent appartenir alternativement à l'un, à l'autre ou aux deux » - ce qui est le cas de Federico, protagoniste de l'ouvrage.
Dans ce rapport, Schneider soulignait aussi les difficultés rencontrées par ces «enfants invisibles» : pressions sociales, harcèlements, violences, les discriminations subies par les jeunes qui se disent transgenres ou «nés dans le mauvais corps» sont bien réelles.
En 2018, l'association LCD (Lutte Contre les Discriminations) a publié les résultats d'une enquête sur les LGBTI et la santé globale, notamment en milieu scolaire.
Le constat est sans appel : près de 86% des personnes trans et intersexes interrogées se sont senties mal au cours de leur scolarité, et 75% mal à l'aise dans leur parcours de soin face à un·e médecin du fait de leur identité de genre.

.../...

Pourtant, déjà en 2009, la Haute Autorité de santé (HAS) avait pointé dans un rapport les «perspectives d'évolution de la prise en charge médicale du transsexualisme en France», et, en 2012, le terme «identité sexuelle» a fait son entrée dans la liste des discriminations punies par le code pénal.
Aux Pays-Bas (pionniers en la matière), mais aussi au Canada et aux États-Unis, on suit des enfants transgenres depuis une vingtaine d'années. En France, il a fallu attendre 2013 pour que les premières équipes médicales se constituent, notamment à Paris, à la Pitié-Salpêtrière.

Le livre de Camilla Vivian s'inscrit donc dans un contexte où la prise de conscience et la visibilité du sujet s'avèrent indispensables pour alimenter un véritable débat dans la société. En relatant son expérience de mère d'un enfant «gender fluid», son livre dépasse le simple témoignage individuel : par le recul dont l'auteure fait preuve vis-à-vis de son propre vécu, les analyses proposées, les recherches partagées, il contribue à changer les regards et fournit des éléments qui facilitent une compréhension laïque du sujet.

AUTEURE



Camilla Vivian est photographe, traductrice-interprète de l'anglais et mère de trois enfants. En septembre 2016 elle crée son blog Mio figlio in rosa (Mon fils en rose) pour raconter l'histoire de sa famille aux prises avec un garçon de huit ans qui se sent aussi une fille. Après des années d'études sur la transsexualité enfantine et d'échanges avec des familles d'autres pays, elle décide d'ouvrir le débat sur ce sujet tabou : son blog attire l'attention du public et des médias et en 2017 elle publie chez Manni un ouvrage racontant son histoire. Depuis, elle intervient très régulièrement en Italie et en Espagne dans des campagnes de sensibilisation sur l'identité transgenre chez les enfants (en milieu associatif, dans les médias, et également lors d'une session du Sénat italien dédié à ce thème) et œuvre actuellement à la création d'une association de parents d'enfants gender fluid.

LES AUTEUR·E·S DE LA TRADUCTION

Hazel Goram est titulaire d'une Licence Études Anglophones Option Italien à l'Université de Toulouse Jean Jaurès. Elle vit à Toulouse. Âgée de 33 ans, elle a travaillé dans le domaine de l'éducation nouvelle et populaire avant de reprendre ses études. Elle s'est immergée pendant plusieurs années dans la culture italienne ainsi que dans celles des pays anglophones et a vécu aux États-Unis et en Italie.
Elle traduit de l'anglais et de l'italien vers le français. Elle a notamment participé à la traduction de courts-métrages pour l'édition 2018 des Rencontres de la Photographies à Arles ainsi qu'au sous-titrage d'un documentaire pour l'édition 2018 du Festival de Cinéma de Douarnenez, pour la traduction anglaise. Elle a aussi participé à la traduction d'un scénario de film italien et a interprété en italien et français lors de divers événements militants, en France et en Italie.
Originaire de la Guadeloupe, ses intérêts sont, entre autres, portés sur les sciences sociales, la littérature, ainsi que sur les théories et mouvements militants, décoloniaux et queer-féministes. Elle participe depuis 2016 au développement d'Utopia Traductions, riche de ses expériences dans l'éducation populaire et dans les collectifs militants et emplie de sa passion des langues.
Nino S. Dufour est traducteur indépendant (IT, EN, DE > FR) depuis 2010, habite à Marseille après Paris, Rome et Birmingham (UK). Il a suivi une formation littéraire puis philosophique, en études de genre, études postcoloniales et sciences politiques et enfin un master de traduction technique et spécialisée. Il pratique la traduction sous de nombreuses formes : sous-titres, scénarios de films, traduction spécialisée, traduction orale simultanée ou consécutive dans des cadres militants et traduction littéraire. Il s'intéresse tout particulièrement à la littérature et à la théorie féministe et queer et traduit des textes qui vont de la bande dessinée (*Kids with Guns*, *Capitan Artiglio*, à paraître aux éditions Casterman) aux sciences sociales (*Vendre et acheter du sexe* de Giulia Garofalo Geymonat, à paraître aux éditions iXe).
Il a également traduit *Borderlands/La Frontera* (Gloria E. Anzaldúa) pour la collection Sorcières des éditions Cambourakis, à paraître en 2019.

Un mot sur Utopia Traductions

Organisé en cooperative, ce collectif de traducteurs.trices se compose de femmes, de personnes trans et de minorisé·e·s sexuel·le·s. Il défend une éthique basée sur la coopération, la formation continue, la traduction située, le partage des connaissances et des ressources.

FERDINAND PEROUTKA

LE NUAGE ET LA VALSE

TRADUIT DU TCHÈQUE PAR HÉLÈNE BELLETTO-SUSSEL

12 AVRIL LITTÉRATURE TCHÈQUE ISBN 978 2 376650 065 - 19 x 13,5 CM - 576 PAGES - COLL. La Sentinelle

« L'un des meilleurs romans tchèques des dernières décennies. »
Václav Havel

CE QU'EN DIT LA TRADUCTRICE

« L'histoire » n'a rien d'un récit linéaire. L'unité est assurée par la thématique. Entre le prologue, où le lecteur fait connaissance avec un peintre raté errant par les rues de Vienne, et l'épilogue, à la fois apaisé et inquiétant, il y a les camps, mais pas seulement. Karel Novotný, employé de banque aisé, interné par erreur, constitue le fil directeur. Mais il n'est pas ce que l'on appelle un personnage central, car dans ce carrousel, chacun, à un moment ou à un autre, se trouve dans le faisceau de lumière projeté par Peroutka sur les situations.
Le rythme est nerveux, la caméra bouge tout le temps, d'un lieu à l'autre, d'une personne à l'autre, offrant une vision à la fois kaléidoscopique et panoramique. Peroutka, journaliste expérimenté, livre des faits. Malgré l'apparente sécheresse de ton, le refus de tout pathos, la volonté de distance et de neutralité, une grande émotion se dégage du récit. Comme jouant avec un élastique, Peroutka tire et relâche la tension. Ces hommes et ces femmes ne sont pas des héros, ou alors malgré eux, sans le savoir. Ils sont simplement des humains, ils traversent la vie, ridicules, admirables, répugnants, tragiques, et l'ensemble, mine de rien, est bouleversant. C'est la grande histoire arrachée au plus profond de la vie telle qu'elle fut, telle qu'elle est, cristallisée là dans le microcosme des camps.

À NOTER : Ferdinand Peroutka aborde, avec *Le Nuage et la valse*, des thèmes rarement abordés dans la littérature concentrationnaire de la Seconde Guerre mondiale, que sont le cannibalisme et la prostitution.



Ferdinand Peroutka (1895-1978) était un journaliste et écrivain tchèque. Éminent penseur politique et journaliste de la première République tchécoslovaque, Peroutka a été persécuté par le régime nazi pour ses convictions démocratiques et emprisonné au camp de concentration de Buchenwald. Dirigeant plusieurs revues, dont le magazine politique et culturel *Přítomnost* pour lequel il collabore avec Milena Jesenská, il écrivit aussi des essais, des romans et des pièces, dont l'une deviendra un roman : *Le Nuage et la valse*.
En 1995 est créé le **Prix Ferdinand Pertouka**, aujourd'hui considéré comme un prix prestigieux du journalisme en République tchèque.



Hélène Belletto-Sussel est traductrice de l'allemand et du tchèque. Elle a traduit des textes de Bernward Vesper, Peter Schneider, Walter Mehring, Karin Reschke, Martin Walser, Ingeborg Bachmann. Elle a également traduit du tchèque : Josef Čermák, *Franz Kafka, Fables et mystifications* (Presses universitaires du Septentrion, 2010) et du tchèque et de l'allemand : Milena Jesenská, *Lettres de Milena 1938-1944 - de Prague à Ravensbrück* (Presses universitaires du Septentrion, 2016). Elle est auteure de plusieurs essais sur la littérature allemande aux éditions Armand Colin et PUF.

VOILÀ 10 ANS

que les éditions La Contre Allée défendent la littérature contemporaine et les sciences humaines et sociales.
Comme pour fêter cette année anniversaire, plusieurs publications de la maison ont été récompensées ou sont en lice pour des prix littéraires.

Cette année, apparemment, les lycéens ont pris la Contre Allée. **Sophie G. Lucas** a reçu le **Prix littéraire des lycéens des Pays de la Loire** pour *Témoin*. Tandis qu'au salon Livre Paris 2018, **Makenzy Orcel** a reçu le **Prix littéraire des lycéens et apprentis en Île-de-France en Seine-et-Marne** avec son recueil de poésie, *Caverne* suivi de *Cadavres*.
La région Île de France a sélectionné *La Ballade silencieuse de Jackson C. Frank* de **Thomas Giraud**, déjà finaliste du **prix littéraire Barbès**, et *Débarqué* de **Jacques Josse** pour concourir au **Prix littéraire des lycéens et apprentis en Île-de-France**, édition 2018-2019.

Alfons Cervera est, lui, sélectionné pour le **prix Méditerranée Etranger 2019** pour *Un autre monde*, et **Nathalie Yot,** elle, est sélectionnée avec *Le Nord du Monde* pour le **Premier roman de Chambéry, le Premier roman du festival de Laval** et le **Prix des libraires en Seine.**

À SAVOIR, **Olga Tokarczuk**, auteure de *Les Enfants verts*, est lauréate du **Man Booker International Prize 2018.**
On en profite pour attirer votre attention sur la collection Fictions d'Europe, à l'occasion des prochaines élections européennes. Huit titres et les regards de Arno Bertina, Christos Chryssopoulos, Gonçalo M. Tavares, Victor del Arbol, Olga Tokarczuk, Roberto Ferrucci, Emmanuel Ruben et Yoko Tawada sur l'Europe, par le prisme de la fiction.



À NOTER, en 2019, il vous sera possible de lire et de conseiller, pour celles et ceux qui ont un rayon VO, *La femme brouillon* d'**Amandine Dhée** en espagnol, aux éditions Hoja de Lata.

EN LIBRAIRIE DEPUIS SEPTEMBRE 2018

Robert Rapilly et Philippe Lemaire
Un Voyage d'Envers
ISBN 978 2 917817 55 1

Yoko Tawada
traduit de l'allemand par Bernard Banoun
Le Sommeil d'Europe
ISBN 978 2 376650 03 4

Alfons Cervera
traduit de l'espagnol par Georges Tyras
Un autre monde
ISBN 978 2 376650 02 7

Nathalie Yot
Le Nord du Monde
ISBN 978 2 376650 01 0

UN SERVICE DE PRESSE
contactlacontreallee@gmail.com

NOUS SUIVRE
www.lacontreallee.com

COMMANDER NOS LIVRES

La diffusion et la distribution de nos ouvrages en France sont assurées par **Belles Lettres Diffusion Distribution.**

Vous pouvez commander nos ouvrages en vous adressant directement à
BLDD : T/ 01 45 15 19 87
- F/ 01 45 15 19 81 -
bldd@lesbelleslettres.com

Périodique rentrée 2019



MAYLIS DE KERANGAL — **18 JANVIER**
KIRUNA

IRMA PELATAN — **8 MARS**
L'ODEUR DE CHLORE, CHRONIQUE D'UN CORPS

FERDINAND PEROUTKA — **12 AVRIL**
LE NUAGE ET LA VALSE
TRADUIT DU TCHÈQUE PAR HÉLÈNE BELLETTO-SUSSEL

(EDITIONS) LA CONTRE ALLÉE

MAYLIS DE KERANGAL
KIRUNA

18 JANVIER 2019 LITTÉRATURE FRANÇAISE ISBN 978 2 376 650041 - 12 € - 10,5 x 15 CM - 160 pages - Coll. Les Périphéries



L'AUTEURE

Née en 1967, **Maylis de Kerangal** a été éditrice pour les Éditions du Baron perché et a longtemps travaillé avec Pierre Marchand aux Guides Gallimard puis à la jeunesse. Elle est, aujourd'hui, notamment membre du collectif Inculte. L'oeuvre de Maylis de Kerangal, principalement publiée aux Éditions Verticales, est primée à de nombreuses reprises. *Réparer les vivants* a été couronné de dix prix littéraires.

A PROPOS DU TEXTE

Dotée d'une carte blanche dans le cadre des résidences « Mineurs d'un autre monde », Maylis de Kerangal prend un vol à destination de Kiruna et nous emmène en Laponie suédoise. Sur le mode du reportage littéraire, elle nous invite à la découverte de l'une des plus grandes exploitations minières encore en activité.

Nous suivons l'auteure dans son exploration des lieux au fil de chapitres courts, à travers lesquels elle nous livre autant de points de vue que d'informations pour appréhender Kiruna dans ses multiples dimensions : historique, urbanistique, économique, politique, géographique et humaine. Mais surtout, au fil de ses recherches et de ses rencontres, se dresse le portrait sensible d'hommes et plus particulièrement de femmes qui ont marqué l'histoire des lieux, manifestant ainsi l'importance de leurs luttes pour obtenir considération, reconnaissance et autorité au sein de cette industrie minière.

J'AI CHERCHÉ UNE MINE COMME ON CHERCHE UN POINT DE PASSAGE DANS LE SOUS-SOL TERRESTRE, UN ACCÈS AUX, FORMES QUI LE STRUCTURENT, (...) À CE QU'IL RECÈLE DE TRÉSORS ET DE TÉNÈBRES

CE QU'ELLE EN DIT

« J'ai cherché une mine comme on cherche un point de passage dans le sous-sol terrestre, un accès aux formes qui le structurent, aux matières qui le composent, aux mouvements qui l'animent, à ce qu'il recèle de trésors et de ténèbres, à ce qu'il suscite comme convoitise et précipite comme invention. Je l'ai cherchée comme on cherche la porte de cet espace inconnu sur quoi s'appuient nos existences, espace dont je ne sais s'il est vide ou plein, s'il est creusé d'alvéoles, de grottes ou de galeries, percé de tunnels ou aménagé de bunkers, s'il est habité, s'il est vivant. »

A PROPOS DE KIRUNA

La création de Kiruna (18 154 hab.) en 1903 découle directement de la présence d'un gisement de fer issu du bouclier scandinave qui reste encore aujourd'hui au fondement de l'économie de la cité. La société minière LKAB est créée en 1890 pour exploiter le gisement. 1,1 milliard de tonnes de minerai ont été extraits en 110 ans d'exploitation. En 2004 les résultats d'un diagnostic des sols révèlent que la ville menace de s'effondrer. Une opération débutée en 2009 vise à déplacer la ville minière de 5km...

EXTRAIT DU LIVRE

Celle qui se présente la première se prénomme Ing-Marie et ses cheveux longs, blonds et bouclés débordent de son casque. Elle est foreure de mine, autrement dit c'est elle qui creuse. Je l'observe qui prend la pose en combinaison de travail, plante son regard dans l'objectif du photographe : elle est calme, effrontée, souriante — un sourire vaguement ironique, un sourire en forme de réponse faite à ceux qui ont écarquillé les yeux en la voyant débarquer, l'imaginaient incapable de faire ce travail.

Car foreure de mine demande sinon de la force, du moins de la résistance physique, de l' endurance, exige de manier des compresseurs et des explosifs, exige de percer les différentes couches du sol et de se confronter à l'outrenoir de la matière — l'énigme, le secret. Je la regarde longuement. Je la regarde en ce jour comme une amie possible.

IRMA PELATAN
L'ODEUR DE CHLORE, CHRONIQUE D'UN CORPS

8 MARS LITTÉRATURE FRANÇAISE ISBN 978 2 376 650058 - 13€ - 19 x 13,5 CM - 80 pages - Coll. La Sentinelle

LE LIEU DE L'HISTOIRE

En 1945, Le Corbusier invente une notion architecturale : Le Modulor, silhouette humaine standardisée servant à concevoir la structure et la taille des unités d'habitation dessinées par l'architecte. Plusieurs habitations furent conçues sur ce mode, comme La Cité radieuse à Marseille, ou La Maison radieuse de Rezé, près de Nantes. Parmi elles, l'Unité d'habitation de Firminy-Vert, près de Saint-Etienne. Le Corbusier décédé avant de pouvoir faire aboutir ce projet, la piscine prévue pour l'Unité d'habitation de Firminy-Vert est finalement pensée et construite entre 1969 et 1971 par André Wogenscky, sur les mesures du Modulor. Cette piscine est le cadre de *L'Odeur de chlore*.

DIALOGUE DES NORMES

L'Odeur de chlore est le récit d'une femme dont le corps grandit et évolue, année après année, dans cette piscine qu'elle fréquente assidûment et élaborée selon les normes de « l'homme parfait », Le Modulor.

Au cours de brefs chapitres, cette femme, ce « je », dialogue avec l'eau et se confronte au Modulor, avec la réalité d'un corps contraire au projet de l'architecte.

QUOI QUE J'Y FASSE, JE N'ÉTAIS PAS UN HOMME DE 1 MÈTRE 83. LA PISCINE N'AVAIT PAS ÉTÉ CONÇUE POUR UNE PETITE FILLE. TOUT TOURNAIT AUTOUR DU CORPS, MAIS PAS DU MIEN.



L'AUTEURE

Irma Pelatan a beaucoup nagé. Entre 4 et 18 ans, elle fréquente deux à trois soirs par semaine la piscine du site Le Corbusier, à Firminy, dans la Loire. Cette fréquentation fonde en elle un certain rapport au corps et un certain rapport au rythme.
Depuis, partout, elle poursuit la grande poétique de l'eau.

CE QU'ELLE EN DIT

« Cette piscine est déjà un discours sur le corps. Mais durant tout le temps étalé où j'ai fréquenté cette piscine, durant ces quatorze ans où mon corps a tant changé, il n'a jamais semblé adapté au projet de l'Architecte. Quoi que j'y fasse, je n'étais pas un homme de 1 mètre 83. La piscine n'avait pas été conçue pour une petite fille. Tout tournait autour du corps, mais pas du mien. Sans cesse, quelque chose clochait, la sensation d'harmonie visée par Le Modulor ne concernait jamais mon corps. Tout tournait autour d'un corps-objet qui se superposait au mien, une idéologie du corps qui ne servait qu'à m'extraire de moi même. Dans *L'Odeur de chlore*, je voudrais montrer le mouvement contraire, une centripétation. »

EXTRAIT DU LIVRE

Je veux parler du corps, de la mesure du corps. Ce corps changeant, depuis la plus petite enfance, ce corps qui constamment devient, ce corps qui m'échappe. Le contraire de la stabilité, le lieu des marées. Mon corps qui dit, qui signifie ce que je ne sais pas mettre en mots, ce message sans doute si terrifiant, si déformant. Mon corps qui suit de grands rythmes, qui semble pris dans un tout dont je ne sais rien, si proche étranger. L'étrangeté de mon corps, depuis toujours, vivre à côté de lui sans comprendre ses logiques, sa vie qui s'emballe, ses plaisirs. Mon corps comme lieu, non c'est faux, mon corps comme personne, comme altérité dont je ne sais pas le début, mon corps comme mystère. Comment mon corps peut-il être mystère à moi-même ? Je cède le pouvoir, depuis toujours, je laisse d'autres gouverner mon corps, lui imposer des rythmes, des récits, des attitudes. Mon corps n'est pas en mon pouvoir. Je ne suis pas le centre de mon corps. Il y a cette sorte d'extraction dont je ne sais que faire.

CONTREBANDE
UNE NOUVELLE COLLECTION
UN PORTE-VOIX POUR LES TRADUCTEUR·RICE·S

Faire entendre le bruit de la traduction, cette activité secrète, discrète qui permet à de nombreux·ses lecteur·rice·s de rencontrer des œuvres, des auteur·e·s, des étranger·ère·s qui parlent leur langue.

« CONTREBANDE », OU LES EAUX TROUBLES DE LA TRADUCTION

Contrebande, une collection qui propose aux traducteur·rice·s un espace pour une parole qui soit la leur, non pas celle qui se superpose à l'œuvre traduite, parole dédoublée, mais celle qui, riche de tous ces textes traduits, ayant accumulé un nombre infini de voix, s'exprime en son nom propre au sujet de la traduction.

De plus en plus, le public prend conscience de l'importance et des enjeux de cette activité, et avant tout de son existence. Cette prise de conscience émerge avec le long combat des traducteur·rice·s qui militent pour une visibilité de leur métier et une reconnaissance de leur travail.

Cette collection se présente comme un support à ces revendications et propose en même temps un espace parallèle, décalé, où les traducteur·rice·s donnent forme à leurs préoccupations.

L'AVANT-PREMIÈRE AU FESTIVAL VO-VF

aura lieu le samedi 5 octobre, à Gif-sur-Yvette. Une table ronde aura lieu de 17h30 à 18h30 et réunira Anna Rizzello et les deux traductrices de nos premières parutions : **Corinna Gepner** et **Diane Meur**.

À L'ABORDAGE !

Ouvrir une brèche sur ce métier souvent méconnu pour porter au jour des histoires singulières, des réflexions et des pratiques toujours différentes et renouvelées, des parcours parfois chaotiques dans les labyrinthes des langues et des textes, des témoignages de traducteur·rice·s qui invitent à un entrechoc des cultures, à une entremise, à une entrée dans le traduire.

LA MARCHANDISE

Nous inaugurons la collection avec **Corinna Gepner** et **Diane Meur**.

Elles nous invitent à leur bureau, où s'empilent des textes qui sont autant de compagnons, à côté de brouillons mille fois raturés, de doutes, d'interrogations, de recherches permanentes et de récits personnels tissés avec leurs mots dans les histoires des autres.

ON OUBLIE TROP SOUVENT QUE LES TRADUCTEUR·RICE·S SONT AVANT TOUT DES AUTEUR·E·S, QUE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE, BIEN LOIN D'ÊTRE LE SIMPLE PASSAGE D'UNE LANGUE À L'AUTRE, EST LA RÉÉCRITURE D'UN TEXTE, LA CRÉATION D'UN NOUVEAU TEXTE, UN TEXTE UNIQUE QUI N'EXISTE QUE PARCE QU'IL A ÉTÉ TRADUIT.

Avec *Traduire ou perdre pied*, Corinna Gepner dessine une approche vertigineuse de la traduction où, entre les blancs et les non-dits, se raconte son histoire, inévitablement aspirée dans l'Histoire, et où les membres de sa famille ajoutent leurs voix aux multiples échos des traductions.

Diane Meur, dans *Entre les rives*, quant à elle, mélange en un récit le traduire à l'écrire pour former un riche tissu polyphonique.









CORINNA GEPNER a exercé diverses fonctions avant de devenir traductrice littéraire. Germaniste, elle a traduit, entre autres, Stefan Zweig, Klaus Mann, Erich Kästner, Michael Ende, Heinrich Steinfest, Katharina Hagena, Vea Kaiser, Christian Kracht. Elle a animé sur Fréquence protestante, pendant une dizaine d'années, une émission de radio consacrée aux littératures germanophones traduite. Elle est actuellement présidente de l'Association des traducteurs littéraires de France. Elle intervient en tant que formatrice à l'École de traduction littéraire du CNL-ASFORED et dans divers cursus universitaires et professionnels.

LES PREMIÈRES CONTREBANDIÈRES

DIANE MEUR est belge et vit à Paris depuis 1987. Ancienne élève de l'École normale supérieure et romancière, elle est également traductrice de l'anglais et de l'allemand. Elle a notamment traduit Paul Nizon, Tariq Ali, Stefan Zweig, Tezer Özlü, Jan Assmann… Elle est membre de l'Association des traducteurs littéraires de France, sociétaire de la Société des gens de lettres et membre associée de l'UMR 8547 « Transferts culturels – Pays germaniques ». Ses romans sont publiés aux éditions Sabine Wespieser.

L'ACTUALITÉ DE LA CONTRE ALLÉE



Trois jours à **Laval**, un accueil magnifique et un très beau **FOCUS** sur La Contre Allée durant ce **Festival du premier roman** en présence de Makenzy Orcel, Amandine Dhée et Nathalie Yot pour son premier roman *Le Nord du Monde*.

Plusieurs librairies ont mis à l'honneur les titres de La Contre Allée en **VITRINE** ces dernières semaines, et ce d'un bout à l'autre de la France, que ce soit **la Machine à Lire** à Bordeaux, **le Forum des livres** à Rennes, **la librairie Dialogues** à Brest ou bien **Au Temps Lire** à Lambersart. C'est également le cas de la **FNAC** de Nantes. Nous les en remercions chaleureusement.



De nouvelles sélections et remises de **PRIX LITTÉRAIRES** prennent la Contre Allée. **Sophie G. Lucas** est dans la première sélection du **Grand Prix SGDL de poésie** avec *Assommons les poètes !* tandis que **Jacques Josse**, de son côté, est en lice pour le **prix Gens de Mer** du festival Étonnants Voyageurs pour son titre *Débarqué*. De même, **Irma Pelatan** avec *L'Odeur de chlore*, son premier texte, se trouve dans les sélections du **prix Hors Concours**, du **prix Métro Goncourt** et du **prix Lucioles**.

Thomas Giraud, quant à lui, a remporté le **prix Climax Littérature et Musique** de la Librairie Lucioles et de la radio C'Rock avec *La Ballade silencieuse de Jackson C. Franck*. **Maylis de Kerangal** se verra remettre le **prix des Vendanges littéraires** de Rivesaltes en octobre prochain pour *Kiruna* et l'ensemble de son œuvre.



À NOTER DANS VOTRE AGENDA

Notre festival autour de la traduction, D'un pays l'autre, revient cet automne, du 25 au 30 septembre, et accueillera notamment **Edwy Plenel** pour la conférence inaugurale ainsi que **Maylis de Kerangal** entourée de certain·e·s de ses traducteurs et traductrices. La programmation complète est à suivre sur notre site internet.

WWW.LACONTREALLEE.COM/RESIDENCES/DUN-PAYS-LAUTRE

EN LIBRAIRIE DEPUIS JANVIER 2019

Maylis de Kerangal,
Kiruna
ISBN 978 2 376650 04 1

Irma Pelatan,
L'Odeur de Chlore
ISBN 978 2 376650 05 8

Ferdinand Peroutka,
Le Nuage et la Valse
ISBN 978 2 376650 06 5

Arno Bertina,
Des Lions comme des danseuses
ISBN 978 2 376650 10 2

Camilla Vivian,
traduit de l'italien par Hazel Goram et Nino S. Dufour
Mon fils en rose
ISBN 978 2 376650 08 9

Sophie G. Lucas,
Désherbage
ISBN 978 2 376650 09 6

UN SERVICE DE PRESSE
contactlacontreallee@gmail.com

RELATION LIBRAIRES
Aline Connabel
06 25 67 05 43
aline.connabel@gmail.com

NOUS SUIVRE
www.lacontreallee.com

COMMANDER NOS LIVRES

la diffusion et la distribution de nos ouvrages en France sont assurées par **Belles Lettres Diffusion Distribution.**

Vous pouvez commander nos ouvrages en vous adressant directement à
BLDD : T/ 01 45 15 19 87
– F/ 01 45 15 19 81 –
bldd@lesbelleslettres.com
N°DILICOM 3012268230000

PÉRIODIQUE 3e TRIMESTRE 2019



THOMAS GIRAUD
LE BRUIT DES TUILES
21 AOÛT

JORDI SOLER
CE PRINCE QUE JE FUS
20 SEPTEMBRE
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (MEXIQUE) PAR JEAN-MARIE SAINT-LU

DIANE MEUR
ENTRE LES RIVES
18 OCTOBRE

NOUVELLE COLLECTION

CORINNA GEPNER
TRADUIRE OU PERDRE PIED
18 OCTOBRE

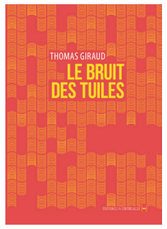
(EDITIONS) LA CONTRE ALLÉE

THOMAS GIRAUD

LE BRUIT DES TUILES

Les phrases de Giraud, très visuelles, ont quelque chose de l'esquisse.
Amaury da Cunha (*Le Monde des livres*)

21 AOÛT **LITTÉRATURE FRANÇAISE** ISBN 978 2 376650 50 8 - 18,5 € - 13,5 x 19 CM - 288 pages - Coll. La Sentinelle





CE QU'EN DIT L'AUTEUR

L'objectif de Considerant était d'installer Réunion, un lieu de vie communautaire, durablement au Texas – qu'il imaginait comme étant l'équivalent du paradis sur terre – en s'inspirant notamment des phalanstères. Le projet qui devait révolutionner de manière définitive la manière dont les hommes et les femmes pourraient vivre, travailler, penser, s'aimer, ne dura que cinq ans. Les colons furent confrontés à un grand nombre de difficultés : piètre qualité des terres acquises, aléas climatiques, mauvais accueil de leurs voisins qui les percevaient essentiellement comme abolitionnistes, mauvais choix économiques, invasions de sauterelles. Après cinq années, plus personne n'est resté à Réunion (aujourd'hui englobée dans la ville de Dallas).

CETTE VILLE IMMENSE SERAIT LA MANIFESTATION PAR ELLE-MÊME, LE SIGNE VISIBLE PAR TOUS, DE SA VITALITÉ, DU SUCCÈS QUE TOUT CE QUI AVAIT ÉTÉ IMAGINÉ, ÉTUDIÉ ET ORGANISÉ L'AVAIT ÉTÉ PAR LE TRAVAIL D'UN HOMME EXCEPTIONNEL.

C'est l'histoire de Réunion qui est racontée en prenant appui sur plusieurs personnages n'ayant pas eu la même vision de ce qui était en train de se faire (et de se défaire) et des événements particuliers qui s'y déroulèrent. Mais le personnage principal du livre est Réunion, à la fois le lieu et le projet. Ce qui m'a intéressé ce sont moins les événements en tant que tels lorsqu'ils sont advenus à Réunion avec un acharnement qui n'est pas sans rappeler l'Ancien Testament, mais la manière dont chacun a pu en parler avec les autres, les percevoir intérieurement, tenter de comprendre ce qu'il fallait faire face à ceux-ci, comment il fallait continuer à vivre sur place, comment s'accommoder des difficultés.

Je souhaitais évoquer les difficultés de la nature, comment celle-ci, en dépit d'instants d'émerveillements, est âpre parfois, difficile et parfois tourmentante, comme chez Ramuz par exemple. Est-ce qu'un lieu peut susciter l'inquiétude, donner l'impression d'une forme de malédiction, d'acharnement ? M'a aussi intéressé comment même avec les meilleures intentions, on ne parvient pas, surtout si l'on n'est pas seul, au succès d'un ambitieux projet. Comment également l'autoritarisme peut prendre parfois le pas dans des projets collectifs pour les faire fonctionner, ou à l'inverse, l'abandon, un découragement total.

D'un point de vue formel, j'ai pris une certaine liberté avec la ponctuation notamment – mais essentiellement – dans les moments de colère de Considerant, celle-ci se manifestant par une suite d'adjectifs, toujours trois, pas séparés par des virgules. La langue juridique fait son apparition à quelques endroits. Pour le charme suranné de celle-ci, mais aussi parce que le projet a été échafaudé comme une entreprise juridique, il s'agissait de la Société de colonisation, et qu'il a fallu faire face à des difficultés que les statuts de ladite société ne prévoyaient pas.

L'AUTEUR

Thomas Giraud est né en 1976 à Paris. Docteur en droit public, il vit et travaille à Nantes. Son premier roman, *Elisée, avant les ruisseaux et les montagnes* (La Contre Allée, 2016) a été sélectionné pour les prix de la librairie Coiffard à Nantes, Jules Verne 2017, de littérature Bretagne 2017 et Liber & Co. *La Ballade silencieuse de Jackson C. Frank* a été nominé au prix de la brasserie Barbes (Littérature et musique) 2018, et au prix des lycéens et apprentis, Île de France 2018. Il a reçu le Prix Climax de la librairie Luciole.

EXTRAIT DU LIVRE

Il se répétait à longueur de temps qu'il fallait prévoir et quand on veut le faire correctement c'est le pire qu'il faut imaginer : penser en juriste ou en assureur, c'est à dire deviner le malheur sous toutes ses formes, les plus prévisibles, celles qui se transforment en faute de la victime, exonératoires si l'on ne les anticipe pas, les plus imprévisibles qui ne le sont jamais assez pour être qualifiées de force majeure et exemptées de toute responsabilité.

Thomas Giraud
La Ballade silencieuse de Jackson C. Frank
Coll. La Sentinelle
ISBN 978 2 917817 72 8



Thomas Giraud
Élisée, avant les ruisseaux et les montagnes
Coll. La Sentinelle
ISBN 978 2 917817 54 4



AUTRES TITRES DES AUTEURS

AUTRES TITRES DE JORDI SOLER
TRADUITS PAR JEAN-MARIE SAINT-LU

Les Exilés de la mémoire,
Éd. Belfond (2012), ISBN 978 2 714454 76 8

La Dernière Heure du dernier jour,
Éd. Belfond (2012), ISBN 978 2 714454 77 5

Dis-leur qu'ils ne sont que des cadavres,
Éd. Belfond (2013), ISBN 978 2 714453 87 7

La Fête de l'ours,
Éd. 10-18 (2014), ISBN 978 2 264056 31 3

Restos Humanos;
Éd. Belfond (2015), ISBN 978 2 714457 24 0

JORDI SOLER

CE PRINCE QUE JE FUS

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (MEXIQUE) PAR JEAN-MARIE SAINT-LU

Une imagination magique et débordante.
Jorge Semprún

20 SEPTEMBRE **LITTÉRATURE HISPANIQUE** ISBN 978 2 376 650 5 15 - 20 € - 13,5 x 19 CM - 300 pages - Coll. La Sentinelle

CE QU'EN DIT JEAN-MARIE SAINT LU, SON TRADUCTEUR

Jordi Soler, s'est fait connaître en France avec *Les Exilés de la mémoire*, *La Dernière Heure du dernier jour*, et *La Fête de l'ours*, « trilogie » racontant l'histoire de sa famille catalane exilée au Mexique après la défaite des Républicains. Libéré de ce devoir filial, il se consacre presque entièrement désormais – du moins en ce qui concerne la fiction – à des ouvrages où il donne libre cours à sa fantaisie et à sa drôlerie. Tout comme *Dis-leur qu'ils ne sont que cadavres*, road movie loufoque autour du personnage d'Antonin Artaud, et *Restos humanos*, histoire de trafic d'organes qui est une réjouissante satire de la corruption de notre société, *Ce prince que je fus* montre à l'évidence que Jordi Soler est le rénovateur d'un genre typiquement espagnol qui connut son heure de gloire au Siècle d'Or : la picaresque. En l'occurrence, il est à coup sûr le premier à faire de cette catégorie un genre à la fois espagnol et latino-américain : son héros est en effet le descendant direct d'un authentique conquistador catalan, le baron de Grau, et d'une tout aussi authentique princesse mexicaine, fille du grand Moctezuma, que notre conquistador a ramenée dans son village. Or, il semblerait qu'elle y ait apporté avec elle un trésor qui a été, dit-on, enterré quelque part. L'information parvient aux oreilles du jeune Kiko Grau, lointain descendant du baron et membre oisif et parasite de la bourgeoisie barcelonaise, lequel n'est pas sourd et juge qu'une chasse au trésor serait plus intéressante que la gestion des peu florissantes conseries de sardines laissées par son père.

CE PRINCE QUE JE FUS MONTRE À L'ÉVIDENCE QUE JORDI SOLER EST LE RÉNOVATEUR D'UN GENRE TYPIQUEMENT ESPAGNOL QUI CONNUT SON HEURE DE GLOIRE AU SIÈCLE D'OR : LA PICARESQUE.

Il fallait quelqu'un pour raconter cette histoire fantasque : ce sera un journaliste curieux, alter ego de Jordi Soler, qui découvre un jour la plaque apposée sur un mur de l'église de Toloriú à la mémoire de la princesse aztèque. Sa curiosité aussitôt éveillée, il part en quête de ce fameux prince, qu'il rencontrera dans son village mexicain et dont les confidences nourriront le roman qui nous occupe. Roman qui du début à la fin manifeste une fois de plus l'immense talent de conteur de Jordi Soler, ainsi que la richesse colorée de sa langue. Et cela au service d'une créativité débridée. Un régal.





L'AUTEUR

Jordi Soler est né en 1963 près de Veracruz, au Mexique, dans une communauté d'exilés catalans fondée par son grand-père à l'issue de la guerre civile espagnole. Il a vécu à Mexico puis en Irlande avant de s'installer à Barcelone en 2005. Il est reconnu par la critique espagnole comme une des figures littéraires importantes de sa génération.

LE TRADUCTEUR

Jean-Marie Saint-Lu est l'auteur de plus d'une centaine de traductions (Alfredo Bryce Echenique, Juan Marsé, Antonio Muñoz Molina, Elsa Osorio, Eduardo Mendoza, Fernando Vallejo, Vilma Fuentes, Jordi Soler, Carlos Liscano…), dont celles des textes d'Eduardo Berti. Agrégé d'espagnol, il a enseigné la littérature latino-américaine aux universités de Paris X-Nanterre, puis de Toulouse le Mirail. Il est le traducteur de toute l'œuvre de Jordi Soler disponible en français.

EXTRAIT DU LIVRE

Il convient en effet de se demander si cet homme, légitime héritier de la princesse Xipaguazin et de l'empereur Moctezuma, avait le droit de remettre son lignage à flot, ou si en le faisant il commettait un délit et, dans ce cas, quel était, spécifiquement, le délit qu'il commettait ? […] Quoique ce dernier point, tout bien considéré, soit un délit discutable, vu qu'à l'origine, nous l'avons dit ici même, tous les nobles sont rustiques, et toutes les décorations et les médailles de la noblesse sont également une invention, elles n'ont de valeur que dans la mesure où les gens croient en elles, comme ce fut le cas, précisément, pour tout l'attirail aztèque que proposa Son Altesse et qui, durant plus d'une décennie, fut un ensemble de pièces canoniques pour la noblesse espagnole.

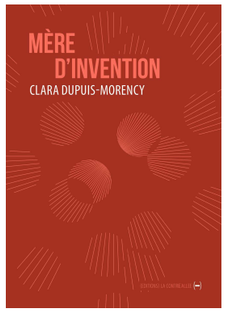
CLARA DUPUIS-MORENCY
MÈRE D'INVENTION

Mère d'invention est la révélation d'un talent fou, rare pour un premier roman.
Chantal Guy, *La Presse*

10 AVRIL LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE ISBN 978 2 376650 584 - 13,5 x 19 CM - 256 PAGES - COLL. La Sentinelle

1er roman québécois - parution au Québec 2018

Sélection finale du prix des libraires du Québec 2019



EXTRAIT

Je ne veux pas être une mère qui est toujours dans ses livres, je veux être interrompue, je veux pouvoir être dérangée, je ne veux pas qu'un enfant sente qu'il vit dans un ordre inférieur de réalité, que sa vie est contingente. Je veux qu'il se sente souverain, qu'il soit impérieux, qu'il soit insupportable. Je veux que ce soit l'écriture qui ressente les secousses du quotidien, les dérangements, la maladie, les caprices, je veux que l'écriture soit insomniaque, dépassée par la vie, qu'elle en souffre, et qu'on le sente, qu'on se dise : clairement, elle n'arrive pas à gérer, c'est trop pour elle, ça se voit que tout ça est au-dessus de ses forces, qu'elle concilie mal le travail et la famille, toujours en retard, décalée, c'est agaçant, à l'arrache, sur le bord d'une table, entre deux boires ou deux repas, dans un interstice de l'existence, c'est l'écriture qui finit par en souffrir, fatiguée, exténuée, on sent qu'il ne reste pour écrire qu'un zombie, une volonté exsangue, c'est instable, et c'est ça que je veux, qu'on dise que c'est bâclé et, pourtant, qu'on n'arrête pas de lire […].

CE QU'EN DISENT LES LIBRAIRES

Revue *Les Libraires*, oct-nov. 2018, n° 109 : « Des auteures à lire »

« Cette ode à la liberté, enracinée et physique, fait également appel à l'esprit, nous donnant à lire une œuvre unique et complète qui s'imposera au-delà du temps. »

Librairie Gallimard, Montréal, déc. 2018 : « À lire », par Olivier Boisvert

« Livre protéiforme à l'arborescence aussi indéterminée et véloce que l'existence elle-même, *Mère d'invention* emprunte au genre de la *creative non fiction* tout en s'en démarquant grâce à une démarche d'écriture totalement transparente qui réussit le pari fécond de faire cohabiter trois types d'engendrement : la thèse, le roman, la procréation. Clara Dupuis-Morency rend compte, nantie d'une intelligence et d'une spontanéité non télégraphiée, de la profusion d'expériences qui la traversent et des liens irréductibles entre une série de phénomènes centripètes qui impliquent toujours le corps et l'esprit. C'est l'incertitude qui est chorégraphiée ici et qui, d'une certaine manière, nous apprend ce que signifie réellement d'être lecteur. »



Clara Dupuis-Morency est née à Québec en 1986. Elle a fait des études de lettres, et a écrit une thèse de doctorat en littérature comparée sur Marcel Proust et W. G. Sebald. Elle fait partie du comité de rédaction de la revue *Moebius* depuis sa refonte en 2016, et a publié des textes dans des revues et cahiers littéraires (*Cahiers littéraires Contre-jour*, *Revue Post-Scriptum*). *Mère d'invention* est son premier livre.

NOUVELLE ÉDITION, NOUVEAU FORMAT

ANTOINE MOUTON
CHÔMAGE MONSTRE

20 MARS ISBN 978 2 376 650591 - 11,5 x 17,5 CM - 67 p. - 1ere édition mars 2017



Chômage monstre questionne la difficulté de quitter un travail, de s'arracher à ce qui nous retient, puis de celle, ensuite, d'habiter un corps qu'on a longtemps prêté à un emploi. Pendant que les corps travaillent, les esprits et les idées chôment. Que retrouve-t-on dans un corps et une langue qu'on a trop longtemps désertés ?

Antoine Mouton

AVIS DE LIBRAIRE

« Un recueil de textes poétiques sur ce que le travail fait au corps et aux mots.
Les textes de ce recueil méritent des lectures multiples, à voix basse puis à voix haute, et dévoilent des couches de sens à chaque lecture comme s'il fallait compenser le sens vidé du langage, siphonné par l'aliénation dans le monde du travail. »

Librairie Charybde

D'UN PRIX L'AUTRE

Olga Tokarczuk, est lauréate du **prix Nobel de littérature.** ***Les Enfants Verts***, traduit du polonais par Margot Carlier, a paru en 2016 au sein de la collection Fictions d'Europe que nous développons avec le concours de La Maison Européenne des Sciences de l'Homme et de la Société.

L'Odeur de chlore a reçu le prix **Hors Concours** 2019 et le prix **des lecteurs Lucioles** 2019. Il a été sélectionné pour le **prix (du Métro) Goncourt** 2019, pour le **Grand Prix littéraire de la Ville de Saint-Étienne,** pour le **prix Emmanuel-Roblès,** pour le **prix du festival du Premier roman de Chambéry,** et se trouve aussi dans la sélection du **prix Grain de Sel.**

Le Bruit des tuiles se fait entendre. Le troisième roman de Thomas Giraud a été sélectionné pour **le prix Blú** 2019, le **prix des lecteurs Escale du livre** 2019, le **prix Livre de Caractère** (Quintin), le **prix librairie Place Ronde**, le **prix de l'Académie de Bretagne et des Pays de la Loire** 2020. Il a reçu le **prix de la Page 111**.

Maylis de Kerangal a reçu le **prix des Vendanges littéraires** pour ***Kiruna***.

Le Nuage et la Valse a été sélectionné pour le **Grand Prix de traduction de la Ville d'Arles** et pour le **prix Mémorable** du réseau Initiales.

Périodique 1er trimestre 2020

9 782376 650607

UN SERVICE DE PRESSE

contactlacontreallee@gmail.com

NOUS SUIVRE

www.lacontreallee.com

COMMANDER NOS LIVRES

La diffusion et la distribution de nos ouvrages en France sont assurées par **Belles Lettres Diffusion Distribution.**

Vous pouvez commander nos ouvrages en vous adressant directement à
BLDD : T/ 01 45 15 19 87
- F/ 01 45 15 19 81 -
bldd@lesbelleslettres.com
N°DILICOM 3012268230000

EN LIBRAIRIE



Olga Tokarczuk
Les Enfants vert
traduit du polonais par Margot Carlier
ISBN 978 2 917817506



Irma Pelatan
L'Odeur de chlore
ISBN 978 2 376650 058



Maylis de Kerangal
Kiruna
ISBN 978 2 376650 041



Thomas Giraud
Le Bruit des tuiles
ISBN 978 2 376650 508



Ferdinand Peroutka
Le Nuage et la Valse
traduit du tchèque par Hélène Belletto-Sussel
ISBN 978 2 376650 065

AMANDINE DHÉE
À MAINS NUES — 17 JANVIER

PERRINE LE QUERREC
ROUGE PUTE SUIVI DE **LA COURONNE** — 21 FÉVRIER

ANTOINE MOUTON
CHÔMAGE MONSTRE — 20 MARS

CLARA DUPUIS-MORENCY
MÈRE D'INVENTION — 10 AVRIL

(EDITIONS) LA CONTRE ALLÉE

AMANDINE DHÉE
À MAINS NUES

Amandine Dhée a le verbe précis, élégant, libérateur et surtout irrésistiblement drôle.
Sophie Pujas, *Le Point*

17 JANVIER 2020 LITTÉRATURE FRANÇAISE ISBN 978 2 376 650553 - 16 € - 10,5 x 15 CM - 144 pages - Coll. La Sentinelle





L'AUTRICE

Amandine Dhée est écrivaine et comédienne. L'émancipation sous toutes ses formes est un thème récurrent qui marque son travail.

EXTRAIT

Car nos fantasmes nous encombrent. Ça veut dire quoi de jouir en s'imaginant pute ou salope ? Cela signe-t-il notre défaite ou notre victoire ? Vaguement trahies par nos inconscients, la faillite de nos imaginaires, nous rêvons à des fantasmes 100 % éthiques, où notre morale domine. Nous voudrions gendarmer nos désirs, être pures. Nous détestons nos recoins obscurs, comme si notre engagement politique n'était qu'une posture, et voilà, nouvelle rasade de honte. Mais dans nos fantasmes, n'est-ce pas toujours nous, les cheffes ?

CE QU'EN DIT L'AUTRICE

Dans ce texte, j'explore la question du désir et de l'attachement, à la lumière du parcours d'une femme et de ses expériences sexuelles et affectives. Elle questionne ses choix et retraverse les différents âges de sa vie, qu'elle regarde à la lumière de ses convictions d'aujourd'hui.

J'ai voulu montrer la complexité d'un chemin où l'individu est autant l'auteur de ses choix qu'il est « fabriqué » par les autres, où distinguer son propre désir peut prendre du temps, tout comme désobéir aux attentes, souvent implicites, de son entourage et de la société. Comme souvent dans mes textes, j'explore la notion de norme, la façon dont elle nous sécurise et nous enferme à la fois.

À FORCE DE RÊVER À DU CUL POLITIQUEMENT CORRECT, ON S'EMPÊCHERAIT PRESQUE DE JOUIR. QUAND CESSERONS-NOUS D'AVOIR PEUR DE NOUS-MÊMES ?

Le titre *À mains nues* peut évoquer un combat, un corps-à-corps, et faire entendre une certaine urgence. Il peut aussi faire entendre une forme de sensualité, une sexualité solaire, qui libère, réconcilie.

Il me semble qu'il reste énormément d'idées à déconstruire, sur la façon dont le désir émerge, sur les logiques de performance qui dominent en matière de sexe comme partout ailleurs.

Je voudrais aussi parler d'amitié avec d'autres femmes. J'ai le sentiment que l'amour-passion est « hypertrophié » dans notre société.

Évoquer aussi la question de la transmission. La façon dont on se cache parfois derrière des phrases toutes faites pour évoquer la sexualité avec nos enfants.

Enfin, j'aimerais parler de la force que gagnent les femmes en vieillissant. Le désir de femmes plus âgées est souvent méprisé, comme si on taisait ou moquait leur droit à désirer.

Je voudrais que le texte suscite des questions, amène à rire de nos maladresses et de nos conditionnements pour mieux nous en défaire. J'exprime le plus souvent un ancrage féministe, comme une invitation à voir autrement.

La femme brouillon (La Contre Allée, 2017), prix Hors Concours 2017



« J'ai écrit ce texte pour frayer mon propre chemin parmi les discours dominants sur la maternité. J'ai aussi voulu témoigner de mes propres contradictions, de mon ambivalence dans le rapport à la norme, la tentation d'y céder. Face à ce moment de grande fragilité et d'immense vulnérabilité, la société continue de vouloir produire des mères parfaites. Or la mère parfaite fait partie des Grands Projets Inutiles à dénoncer absolument. »



Édition espagnole à paraître



Folio poche paru en novembre 2018

Grand format et poche : plus de 20 000 exemplaires vendus

PERRINE LE QUERREC
ROUGE PUTE, SUIVI DE LA COURONNE

Magnifique exploratrice des viscères, des souffles, des arrière-fonds de la langue.
Diacritik

21 FÉVRIER LITTÉRATURE FRANÇAISE ISBN 978 2 376 650560 - 15€ - 19 x 13,5 CM - 96 pages - Coll. La Sentinelle

CE QU'EN DIT L'AUTRICE : EXTRAITS DU JOURNAL DE RÉSIDENCE





Villa Calderòn. Il en faudrait des tempêtes pour déraciner ces femmes que je rencontre ensuite à La Chaloupe, autour d'un thé et d'un café, femmes fortes, secouées par des tempêtes que nul ne peut imaginer, et qui sont là, face à moi, prêtes à dire, prêtes à parler :
« sans retenue »
« sans tabou »
« avec les mots qu'on veut ? »
« sans limites ? »
Les rendez-vous sont pris, chaque jour, en tête-à-tête, je recueillerai une histoire ou deux, et combien de mots, combien de violences, combien de tempêtes ? [...]

**JE ME TAIS
TA GUEULE!
IL ME TUE
NOUS NOUS TAISONS
VOUS, VOUS VOUS TAISEZ
ILS ASSASSINENT**

Seconde semaine.

J'ai relu chaque récit, chaque voix, dressé une liste de questions, entouré des mots afin, si elles le peuvent, si elles le veulent, que nous allions un peu plus loin dans la mémoire.

La confiance s'est installée, douce lumière chaude derrière les rideaux, nous parlons mieux, nous parlons pour écrire, maintenant je sais où je me place, maintenant je n'ai plus qu'un seul désir, fort, qui palpite, savoir écrire leurs mots, tout ce qu'elles me donnent et dont je dois être à la hauteur. [...]

Trouver la bonne distance, trouver la puissance.

Toute ma vie je me souviendrai des monstres rencontrés au fil des conversations avec ces femmes violentées, les décennies d'humiliations de guerres de tortures aux formes terrifiantes. [...]

Et ainsi, une semaine sur deux, pendant deux mois, retrouver ces femmes, survivantes, héroïnes, devenues si proches, à la villa Calderòn, au centre social de La Chaloupe, chez elles, s'embrasser, sortir le cahier, faire chauffer l'eau du thé, prendre des nouvelles de la vie, des enfants, puis replonger dans le passé, écouter chacun de leurs mots, écouter enfin après tant de silence autour d'elles, tant d'indifférence, écouter et croire.
Mot après mot elles se sont redressées. Leur courage, leur joie de vivre, leur force, c'est cela qui a mené l'écriture ; notre besoin commun de briser le silence et l'indifférence autour des violences faites aux femmes, violences conjugales, sexuelles, psychologiques, violences humaines, violences de la société, la violence ses nombreux visages, c'est cela que vous allez lire.

L'AUTRICE

Perrine Le Querrec est née en 1968 à Paris. Elle publie de la poésie, des romans, des pamphlets. Elle écrit par chocs, construit une langue et un regard à la poursuite des mots réticents, des silences résistants.
L'image comme l'archive sont des matériaux essentiels à sa recherche poétique, tout comme son engagement auprès de ceux dont la parole est systématiquement bafouée.

EXTRAIT

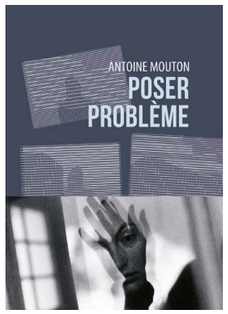
Et quand il bouge je me demande pourquoi
Et quand il se tait je me demande pourquoi
Et quand il s'avance je me demande pourquoi
Et quand il ferme la porte je me demande pourquoi
Et quand il ouvre une bouteille, je sais pourquoi
Et quand il frotte ses mains, je sais pourquoi
Et quand il craque ses doigts, je sais pourquoi

ANTOINE MOUTON
POSER PROBLÈME

« L'inventivité et la singularité de l'écriture d'Antoine Mouton attestent une nouvelle fois qu'il cohabite avec la plus énergique des folles du logis. »
Pierre Propovic, *Spirale* n° 264

6 NOVEMBRE ISBN 978 2 376650 164 - 13,5 x 19 CM - 208 PAGES - COLL. La Sentinelle





CE QU'EN DIT L'AUTEUR

C'est une journée faite de toutes les questions.
C'est une ville en morceaux – certains coïncident, d'autres non.
Certaines questions se contredisent, d'autres se répondent.
C'est l'homme-plusieurs dans le lieu diffracté, c'est le même homme dans le monde réuni.
Marcher, penser –
entre deux lieux il y a de grands silences.
D'une question à l'autre, on peut voir.
Voir c'est aussi penser, mais autrement.
Le tout échappe – on ne peut qu'esquisser.
C'est une journée composée d'heures et de poèmes, mais le poème décompose les journées.
le poème est l'éclat de l'heure
et les photographies, bourgeons du voir, ponctuent sans dompter.
C'est seulement une journée mais si je dis que le matin j'étais à quatre pattes
que le midi j'en avais deux
et trois le soir
alors c'est la vie qu'elle contient.
C'est une somme dont le compte est inexact. l'erreur prolonge le présent.
il manque, il manque tant.

JE PRENDS LA PAROLE
JE LA SERRE
JE LA PRESSE
RIEN N'EN JUTE
MAIS JE TIENS BON

EXTRAIT

Je ne vais pas écrire de
poème déclaratif
un poème qui dirait : la vie
c'est ça
parce que la vie ce n'est
jamais seulement ça
c'est ça et autre
chose encore
même si parfois, c'est vrai,
la vie ce n'est que ça,
il faut bien le constater si
on veut qu'elle change.

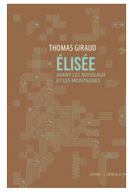


Antoine Mouton est né en 1981. Depuis *Au nord tes parents*, son premier texte (éditions La Dragonne, 2004), il évolue librement entre poésie, conte, récit en prose… Son premier roman, *Le Metteur en scène polonais* (Bourgois) a été retenu dans la sélection du prix Médicis 2015. Actuellement libraire au théâtre de La Colline à Paris, il collabore aux revues *Jef Klak* et *Trafic*. *Poser problème* est son deuxième ouvrage à La Contre Allée.

THOMAS GIRAUD
ÉLISÉE, avant les ruisseaux et les montagnes

Nouvelle édition, nouveau format

22 OCTOBRE ISBN 978 2 376 650133 - 8€ - 11,5 x 17,5 CM - 120 p. -
1ère édition 2016 - COLL La Sente



En imaginant ce qu'ont pu être certains épisodes de la vie d'Elisée Reclus (1830-1905), avant qu'il ne devienne l'auteur d'*Histoire d'un ruisseau* et *Histoire d'une montagne,* ce premier roman nous met dans les pas d'un personnage atypique et toujours d'une étonnante modernité.

Thomas Giraud est également l'auteur de *La Ballade silencieuse de Jackson C. Frank* et du *Bruit des tuiles* (La Contre Allée).

« Dans chaque catalogue d'éditeur se cache un livre qui deviendra, un jour, l'image même de sa librairie. Celui qui traduit le mieux l'âme d'un lieu. Pour moi, à La Vie devant soi, *Élisée, avant les ruisseaux et les montagnes*, premier roman de Thomas Giraud, est ce livre-là. »
Charlotte Desmousseaux,
Librairie La Vie devant soi, Nantes.

L'ACTUALITÉ DE LA CONTRE ALLÉE

D'UN PRIX L'AUTRE, Jordi Soler se verra remettre le prix des Vendanges Littéraires de Rivesaltes pour *Ce Prince que je fus*. Hélène Belletto-Sussel est dans la dernière sélection du prix Inalco pour sa traduction du *Nuage et la Valse* de Ferdinand Peroutka.

On croise très fort les doigts pour que toutes les **RENCONTRES** organisées ici et là puissent se faire. Amandine Dhée au festival itinérant Les Petites Fugues, à Belfort ; Thomas Giraud au Festival International de Géographie, à Saint-Dié ; Jordi Soler et Eduardo Berti seront à l'honneur du festival Les Belles Latinas à Lyon ; Perrine Le Querrec, à Lille, au festival Littérature, etc. ; Lou Darsan sera au Chapiteau du livre pour son premier roman tandis qu'Irma Pelatan sera l'invitée de Ciclic à Tours. Pour celles et ceux qui aiment causer du catalogue d'une maison, on se donne rendez-vous à la librairie Agora, à La Roche-sur-Yon le 3 oct.



À noter également dans votre agenda la nouvelle édition de notre festival **D'UN PAYS L'AUTRE**, du 7 au 11 octobre à Lille.

C'est en dansant sur *I will survive* que nous avons découvert les avis des libraires dans le **FOCUS** sur notre catalogue, au sein de la revue *Initiales* parue cet été.



Périodique 3e trimestre 2020
9 782376 650614

UN SERVICE DE PRESSE
contactlacontreallee@gmail.com

NOUS SUIVRE

www.lacontreallee.com

COMMANDER NOS LIVRES

La diffusion et la distribution de nos ouvrages en France sont assurées par **Belles Lettres Diffusion Distribution.**

Vous pouvez commander nos ouvrages en vous adressant directement à
BLDD : T/ 01 45 15 19 87
- F/ 01 45 15 19 81 -
bldd@lesbelleslettres.com
N°DILICOM 3012268230000

EN LIBRAIRIE



Olga Tokarczuk
Les Enfants vert
traduit du polonais par Margot Carlier
ISBN 978 2 917817506
9 782917 817506



Amandine Dhée
À mains nues
ISBN 978 2 376650 553
9 782376 650553



Perrine Le Querrec
Rouge pute
ISBN 978 2 376650 560
9 782376 650560



Clara Dupuis-Morency
Mère d'invention
ISBN 978 2 376650 584
9 782376 650584



Antoine Mouton
Chômage monstre
ISBN 978 2 376650 591
9 782376 650591



LOU DARSAN
L'ARRACHÉE BELLE
20 AOÛT

LUCIE TAÏEB
FRESHKILLS
22 OCTOBRE

THOMAS GIRAUD
ÉLISÉE avant les ruisseaux et les montagnes
22 OCTOBRE
Nouvelle édition
Nouveau format

ANTOINE MOUTON
POSER PROBLÈME
6 NOVEMBRE

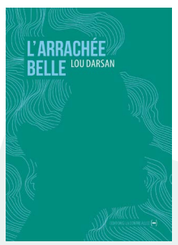
(EDITIONS) LA CONTRE ALLÉE

LOU DARSAN
L'ARRACHÉE BELLE

Un roman à la force évocatrice puissante, une fuite onirique à la langue riche et fouillée.
Solveig Touzé, La Nuit des temps, Rennes

20 AOÛT LITTÉRATURE FRANÇAISE ISBN 978 2 376 650140 - 15 € - 13,5 x 19 CM - 160 pages - Coll. La Sentinelle





L'AUTRICE

Lou Darsan est nomade et écrivaine.
Elle publie des chroniques littéraires dans plusieurs revues en ligne ainsi que sur son site personnel, Les feuilles volantes.

EXTRAIT

Elle salue les sœurs et les frères, ceux des interstices, qui vivent dans les failles, mais elle ne s'attarde pas et poursuit sa route. La place qu'elle pourrait trouver à leurs côtés se propose comme un refuge, la possibilité d'une tanière qu'elle refuse. Elle doit chercher plus loin, encore. Ses mues se déchirent les unes après les autres et son errance, doucement, se change en une forme de nomadisme. Les intermèdes qui s'étirent entre deux points atteints puis quittés deviennent le temps où elle approche le plus de ce soi possible qu'elle espère.

CE QU'EN DIT L'AUTRICE

Au centre de cette histoire, il y a le corps d'une femme, ses hantises et ses obsessions, & il y a la nature. C'est l'histoire d'une échappée belle, d'une femme qui quitte, presque du jour au lendemain, tout ce qui déterminait son identité sociale.

Elle sort de stase et se met en mouvement. Son départ est d'abord une pulsion, une sorte de fuite vers l'avant qui tient du road movie, avec de longues traversées de paysages en voiture, en auto-stop, puis à pied. De la fuite et l'errance du départ, cette échappée va se transformer en nomadisme et en un voyage vers la réalisation de soi.

C'est un livre qui propose une échappatoire à une situation vécue comme oppressante : une vie de couple dont la violence réside dans l'absence de relation, dans le vide entre les corps, dans les non-dits, l'incompréhension, la distance qui se creuse. J'ai voulu faire ressentir la violence de ces quotidiens subis, cette perte de sens qui est devenue pour la femme une absence au monde et à elle-même, et que l'on nomme en psychologie un syndrome de déréalisation et de dépersonnalisation, une façon de s'extraire de ce qu'on ne peut pas supporter, symbolisée par l'absence de prénom.

LES FORÊTS SONT LE TERRITOIRE DES FILLES SAUVAGES AUX MASQUES DE HIBOUX. ELLES HURLENT À LA LUNE, CONSTRUISENT DES CABANES EN HAUT DES ARBRES, CUEILLENT LES PLANTES SAUVAGES, SE COURONNENT DE LIERRE ET EFFRAIENT LES UNIFORMES.

Cela s'exprime par cette sensation persistante d'inquiétante étrangeté, par un réalisme magique qui fait peu de différenciation entre le réel, les visions, les rêves ou les cauchemars. La forme fluctue et épouse le corps et l'état d'esprit de la femme. Des fois cela bute, les mots se bousculent, la ponctuation disparaît. Il y a un attachement à la vibration de la phrase, à la poésie, avec pourtant une volonté de nommer, de s'attacher aux détails. Le texte s'attarde autour des sensations et de la perception, de la modification du corps. L'intime y est exploré et exprimé avec la sensibilité qui est la mienne, avec l'espoir que ce regard particulier puisse rencontrer celui d'autres et le faire vaciller, ne serait-ce que de façon infime.

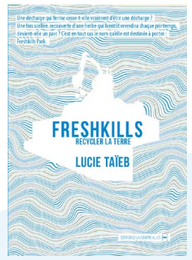
Revenir progressivement au monde passera par le corps, ce corps de femme qui marche. D'une mer à l'autre, la femme va traverser des terres intérieures de plus en plus chaudes et sèches, aux paysages vastes et dépeuplés. Les humains croisés le sont tous dans un temps ou une situation comme en suspens, autre.

L'on peut envisager le roman comme une sorte de parcours initiatique, dans le sens où ce sont des points de bascule qui le structurent — le départ d'un appartement, les profondeurs d'une grotte, une transe dans la maison abandonnée... À chacun de ces points, des métamorphoses se produisent, des mues tombent, avec une volonté d'aller jusqu'au bout de quelque chose, au bout du monde ou de soi.

LUCIE TAÏEB
FRESHKILLS
Recycler la terre

Avec *Freshkills*, Lucie Taïeb nous renvoie de manière lumineuse [au] simulacre de nos vies policées, [à] l'illusion du chaos contrôlé et [au] constat que rien ne dure.
Ralph Elawani, Ledevoir.com.

22 OCTOBRE LITTÉRATURE FRANÇAISE ISBN 978 2 376 650 225 - 15€ - 13,5 x 19 CM - 160 pages - Coll. Un singulier pluriel





L'AUTRICE

Lucie Taïeb, écrivaine et traductrice, est née en 1977 à Paris. Elle étudie l'allemand à Paris, Vienne et Berlin. Elle est, depuis 2011, maîtresse de conférences en études germaniques à l'université de Bretagne Occidentale.
Depuis son premier recueil de poésie, paru aux Inaperçus en 2013, elle poursuit sa recherche d'une écriture de la justesse à travers des genres variés (essai, roman, poésie).
Son deuxième roman, *Les Échappées*, s'est vu décerner le prix Wepler en 2019.
Ses recherches portent depuis plusieurs années désormais sur la représentation et la place des déchets dans nos sociétés contemporaines.

CE QU'EN DIT L'AUTRICE

L'île de Staten Island, à New York, a hébergé de 1948 à 2001 ce qui devint peu à peu l'une des plus grandes décharges à ciel ouvert du monde : Fresh Kills.

La première fois que j'ai entendu parler de ce lieu, c'est dans le roman fleuve de Don DeLillo, *Outremonde*, que je lisais au début des années 2010. Un jour, par curiosité, je me suis demandé à quoi ressemblait la décharge de Fresh Kills, et j'ai fait une découverte dont, d'une certaine manière, je ne suis toujours pas revenue : je n'ai pas vu ce à quoi je m'attendais, des tas monstrueux d'ordures. À la place, il y avait des images de collines verdoyantes et d'une rivière bleutée.

Les tas d'ordures y sont toujours, pourtant, mais ils sont recouverts. Le site entier est en cours de réhabilitation, pour reprendre ce terme qu'on applique aux personnes ou aux choses qui ont subi une déchéance.

Avant de lire DeLillo, qui est vraiment obsédé par le sujet, je n'avais jamais réfléchi aux déchets. Et soudain, j'étais comme saisie, moi aussi, par cette obsession. Cela peut sembler étrange, mais le fait est qu'il y avait là une sorte de défi : comprendre la place (ou la non-place) des déchets dans le monde dans lequel je vivais, comprendre aussi ce qu'était ce lieu, Fresh Kills, que l'on voulait rendre à la nature, après des décennies de destruction, de pollution, ce lieu censé devenir, à l'horizon 2035, un nouveau Central Park.

DANS QUEL MONDE VIVONS-NOUS, LORSQUE LES DÉCHETS SONT ABSENTS DE NOTRE CHAMP DE VISION, ET POURTANT OMNIPRÉSENTS ?

Parce que j'étais fascinée, je me suis mise à lire les travaux de ceux qui travaillent de longue date sur la question des déchets : les urbanistes, les anthropologues, les gestionnaires, les géographes.

Dans le même mouvement, dans le même élan, je suis partie pour Staten Island, je suis allée voir Fresh Kills, la décharge qui n'existe plus et j'ai trouvé Freshkills (on notera ici la disparition de l'espace), le parc en devenir.

À mon retour, j'ai écrit ce livre, qui est à la fois récit de mon voyage, histoire de ce lieu singulier, et tentative de compréhension, par l'esprit mais aussi par les sens, et par l'imagination : dans quel monde vivons-nous, lorsque les déchets sont absents de notre champ de vision, et pourtant omniprésents ?

EXTRAIT

Ce qui me frappe surtout, c'est l'enclave mentale que nous nous construisons, l'illusion d'une ville propre, d'où disparaissent comme par magie tous les déchets, toutes les salissures. […] ***Les lieux que nous ne voulons pas voir, les séparations mentales que nous construisons entre ici et là-bas (qui peut être juste à côté de nous), sont pléthore.*** […] ***Tandis qu'à Staten Island le chantier du grand parc récréatif naturel avance, les tonnes de déchets produits chaque jour à New York sont désormais exportées en Caroline du Sud.***

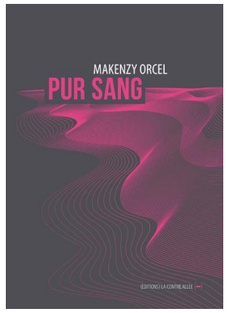
MAKENZY ORCEL

PUR SANG

« De tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, pour moi, le plus important, ma priorité, c'est ma poésie. Le travail sur la langue. Cette quête de sens, de quintessence. D'un langage qui tient autrement au réel. » Makenzy Orcel

19 FÉVRIER ISBN 978 2 376650 119 - 12€ - 13,5 x 19 CM - 64 PAGES - COLL. La Sentinelle

Dans ce long poème narratif Makenzy Orcel retrace son itinéraire individuel, de l'enfance à la naissance de l'écrivain. Nourrie de l'histoire contemporaine d'Haïti, c'est la trajectoire d'une voix qui émerge, cherche et trouve ses mots, sa propre histoire.



L'AUTEUR



Makenzy Orcel est né à Port-au-Prince en 1983. Après des études de linguistique, il abandonne l'université pour se consacrer à la littérature. Riche d'une œuvre déjà composée de plusieurs recueils de poésie édités en premier lieu aux éditions Mémoire d'encrier et à La Contre Allée, Makenzy Orcel est aussi l'auteur d'une prose poétique remarquée et couronnée de divers prix avec, entre autres romans, *Les Immortelles* en 2010 ou encore *L'Ombre animale* (tous deux édités aux éditions Zulma).

DÉJÀ PARUS À LA CONTRE ALLÉE

La Nuit des terrasses, La Sentinelle, 2015

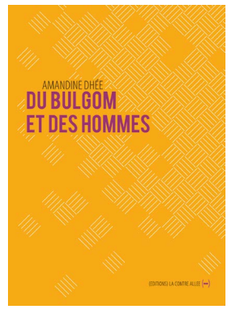
Caverne, La Sentinelle, 2017, Prix des lycéens et apprentis en Île-de-France 2018.

AMANDINE DHÉE

DU BULGOM ET DES HOMMES

19 FÉVRIER ISBN 9782376650621 - 8€ - 11,5 x 17,5 CM - 96 PAGES - COLL. La Sente

De courtes histoires composent ce roman de la ville si particulier, le premier texte d'Amandine Dhée, paru en 2010, où l'on découvrait alors avec jubilation ce ton décalé et cet humour parfois corrosif qui lui sont propres. Dans un monologue adressé directement au lecteur ou à la lectrice, l'autrice-narratrice décortique avec humour des situations absurdes auxquelles sont confronté·e·s la plupart des citadin·e·s d'une grande ville. À la façon d'un documentaire animalier, Amandine Dhée passe au crible les comportements humains en milieu urbain.



L'AUTRICE



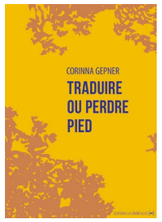
Amandine Dhée est écrivaine et comédienne. L' émancipation, notre rapport à autrui et à notre environnement de vie sont les thèmes récurrents qui marquent son travail, distingué par le prix Hors Concours pour *La Femme brouillon* en 2017. Son dernier roman, *À mains nues*, a été unanimement salué par la presse et les libraires.

EXTRAIT

Parfois quand je traverse des moments de doute (...) je me souviens qu' il y a des gens qui ont conçu un site qui s' appelle bulgom.fr, et j' avoue, ça me remonte le moral.

L'ACTUALITÉ DE LA CONTRE ALLÉE

D'UN PRIX L'AUTRE - LES TRADUCTEUR·RICE·S À L'HONNEUR



Corinna Gepner est lauréate du prix de traduction Eugen Helmlé, décerné chaque année par la Saarländischer Rundfunk (radio sarroise), la fondation ME Saar et la ville de Sulzbach (où Helmlé est né), en mémoire de l'écrivain et traducteur sarrois Eugen Helmlé (1927-2000), qui était notamment l'ami et le traducteur de Perec. Corinna Gepner est l'autrice de *Traduire ou perdre pied*, paru dans la collection Contrebande en octobre 2019.

Nous sommes particulièrement heureux de voir le travail de **Jean-Marie Saint-Lu** récompensé, aux côtés de Roberto Amutio, par le prix Bernard Hoepffner, pour la traduction des *Œuvres complètes* de Roberto Bolaño.

Pour le plaisir de les évoquer, un mot à propos de quelques **TITRES À PARAÎTRE** entre avril et juin.

Tea Rooms, Luisa Carnés, traduit de l'espagnol par Michelle Ortuno, collection La Sentinelle.
Tea Rooms s'ancre dans la réalité sociale et politique du Madrid des années 1930. Prenant pour cadre un salon de thé - pâtisserie, ce roman passionnant se penche sur les conditions de travail des femmes ouvrières, à travers le parcours de Matilde, une jeune femme dont les réflexions sociales, politiques et féministes se développent. Romancière censurée sous le régime de Franco, Luisa Carnès est considérée comme l'une des autrices majeures des années 1930.

Los Ultimos, Paco Cerdà, traduit de l'espagnol par Marielle Leroy, collection Un singulier pluriel.
« Témoigner, transmettre, questionner », tels sont les mots-clés de la collection Un singulier pluriel. S'inscrivant parfaitement dans cette démarche, *Los Ultimos* nous plonge au cœur de la « Laponie espagnole », une région d'Espagne dépeuplée, devenue le plus grand désert démographique d'Europe. Un reportage littéraire poignant.

Et puis ça fait bête d'être triste en maillot de bain, Amandine Dhée, collection La Sente.
La Contre Allée poursuit la réédition des titres d'Amandine Dhée en format poche en publiant avant l'été ce titre incontournable de la bibliographie de l'autrice. Récit d'une émancipation à travers les âges et les usages, *Et puis ça fait bête d'être triste en maillot de bain* s'interroge sur la façon dont les codes sociaux nous façonnent.

EN LIBRAIRIE DEPUIS AOÛT 2020



Lou Darsan
L'Arrachée belle
ISBN 9782376650140



Lucie Taïeb
Freshkills
ISBN 978 2 376650 225



Thomas Giraud
Élisée
ISBN 978 2 376650 133



Antoine Mouton
Poser problème
ISBN 978 2 376650 164

Périodique 1e trimestre 2021

UN SERVICE DE PRESSE
contactlacontreallee@gmail.com

NOUS SUIVRE

www.lacontreallee.com

COMMANDER NOS LIVRES

La diffusion et la distribution de nos ouvrages en France sont assurées par **Belles Lettres Diffusion Distribution.**

Vous pouvez commander nos ouvrages en vous adressant directement à
BLDD : T/ 01 45 15 19 87
- F/ 01 45 15 19 81 -
bldd@lesbelleslettres.com
N°DILICOM 3012268230000



EN JANVIER ET FÉVRIER 2021
... JE DÉLAISSE LES GRANDS AXES ET PRENDS LA CONTRE-ALLÉE...

EDUARDO BERTI — **14 JANVIER**

UN PÈRE ÉTRANGER

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR JEAN-MARIE SAINT-LU

MAKENZY ORCEL — **19 FÉVRIER**

PUR SANG

AMANDINE DHÉE — **19 FÉVRIER**

DU BULGOM ET DES HOMMES

Nouvelle édition, nouveau format

(EDITIONS) LA CONTRE ALLÉE

L'enquête menée dans Un père étranger, *de l'oulipien Eduardo Berti, cache un jeu tout en duplicité, subtils changements de rôles et déplacements géographiques. Et le jeu demeure l'un des noyaux centraux non seulement du livre mais aussi de la quête littéraire de Berti.*

Radar Libros, *Fernando Krapp*

EDUARDO BERTI
UN PÈRE ÉTRANGER

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR JEAN-MARIE SAINT-LU

Écoutez E. Berti

L'écrivain argentin basé en France propose une histoire fascinante, par la façon dont il assemble des éléments de fiction avec du matériel biographique lié à son père, en semant des questions sur les versions et les histoires qui construisent les identités.

Pagina/12, *Silvina Friera*

14 JANVIER ISBN 9782376650157 - 23 € - 13,5 x 19 CM - 448 pages - Coll. La Sentinelle

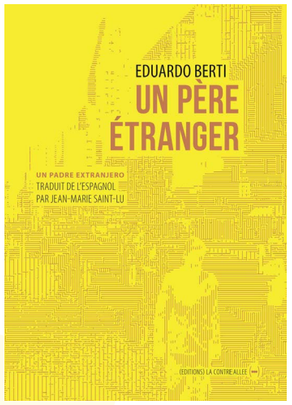


L'AUTEUR

Eduardo Berti est né en Argentine en 1964, membre de l'Oulipo depuis 2014, il est l'auteur d'une œuvre traduite en dix langues, notamment en français par Jean-Marie Saint-Lu. *Un père étranger* est son deuxième ouvrage aux éditions La Contre Allée, après *Inventaire d'inventions (inventées)*, en collaboration avec le collectif Monobloque, en 2017, et *Terrils*, une nouvelle écrite en français, dans le recueil *Lettres Nomades Saison 4*, 2015. *Un père étranger* est paru en Argentine et au Mexique, aux éditions Tusquets, en Espagne, aux éditions Impedimenta, ainsi qu'en Turquie, aux éditions Metis Kitap.



LE LIVRE



Fils d'un immigré roumain installé à Buenos Aires, le narrateur, écrivain, décide de partir vivre à Paris. Dans un café, il prend l'habitude de lire les lettres que son père lui envoie et se remémore alors l'histoire de sa famille. Quand il apprend que son père est lui aussi en train d'écrire un livre, il se sent dérouté. Et voilà que vient s'intercaler une autre histoire, celle de Józef et de son épouse, Jessie, tous deux installés dans le Kent. Józef est écrivain lui aussi, d'origine polonaise, exilé en Angleterre : l'immense écrivain Joseph Conrad pourrait bien devenir le personnage du prochain roman de notre narrateur argentin.

Eduardo Berti, avec son humour et son sens de la formule, imbrique les histoires et, tissant une toile fine et captivante, nous entraîne au cœur de questionnements sur l'identité, la transmission, l'exil et l'écriture.

CE QU'EN DIT L'AUTEUR

Ce n'est pas un hasard si Joseph Conrad est un des personnages centraux d'*Un père étranger* et si parmi mes artistes préférés il y a des écrivains comme Nabokov, Flaubert ou Perec, des réalisateurs comme Orson Welles et des musiciens comme les Beatles, David Bowie ou Caetano Veloso. Au-delà du génie qu'ils partagent, il y a une autre caractéristique qui m'a toujours interpellé et ébloui : leur capacité et leur goût pour le changement. Je m'identifie aux artistes qui essaient de construire un univers tout en essayant de se réinventer à chaque pas. Si j'ai une tendance à faire très modestement pareil, c'est peut-être par admiration pour eux, mais surtout parce que j'ai du mal à écrire un livre que j'ai l'impression d'avoir déjà écrit. Le sentiment de répétition m'empêche de continuer, me paralyse.

Je ne crois pas aux genres. Je veux dire : je n'aime pas trop, en tant que lecteur, les genres purs. J'aime bien le mélange ou le renouvellement des genres. Je ne pense pas, donc, qu'on puisse dire que je change de "genre" de livre en livre. En revanche, les formes, les structures et les stratégies narratives m'intéressent énormément, depuis bien avant ma cooptation à l'Oulipo, qui a une grande passion pour tout cela. J'ai voulu explorer, livre après livre, le "potentiel" des formes (roman, nouvelle, micronouvelle, aphorisme, catalogue d'inventions, journal de voyage, faux journal intime, roman-reportage...), et j'ai voulu aussi changer d'époque, de pays, de point de vue... Je résiste à cette idée qu'un écrivain doit "représenter" son pays ou son époque. Ou un "style" unique.

J'ai écrit un roman qui se déroule dans une ville imaginaire au Portugal au début du XXe siècle (*Le Désordre électrique*), un autre roman qui se déroule en Angleterre au début du XIXe siècle (*Madame Wakefield*) et même un "roman chinois" (*Le Pays imaginé*) dont la narratrice est une femme issue d'un petit village de Chine. J'ai écrit un roman dans lequel le narrateur est "pluriel" (un "nous" de trois frères, dont on ne sait pas lequel des trois parle… un peu comme les deux Goncourt) et aussi un "roman éclaté" en français dans lequel chaque "mini-chapitre" a un narrateur différent.

Mais il y avait quelque chose que je n'avais jamais fait, probablement par pudeur : **un livre à "ma" première personne**, qu'on pourrait qualifier d'autobiographique, même si cette autobiographie, qui est avant tout un roman, ne néglige pas les éléments de fiction et se mélange avec un épisode de la vie de Joseph Conrad et de sa famille.

Juan Casamayor (un de mes éditeurs en Espagne et aussi un grand ami) dit que je suis un "écrivain caméléon" et que cette qualité se peaufine dans le fait que je suis publié chez beaucoup d'éditeurs en langue espagnole. J'aime ces changements, aussi. On ne retrouve pas toujours les mêmes lecteurs et, en plus, je crois que tous les livres ne sont pas faits pour un même éditeur.

Malgré ma volonté de changer et de ne pas écrire systématiquement sur moi, je constate deux choses, peut-être évidentes : la première, les lecteurs ont le talent de trouver des points communs entre les livres les plus divers ; la deuxième, j'ai fatalement parlé de moi, même quand je croyais m'être lancé dans l'invention la plus absolue.

Deux mots qui semblent en principe antonymiques (familier/étrange) se combinent au cœur d'*Un père étranger*. **J'ai eu un père qui était un mystère**, qui cachait des informations sur son passé, qui était différent des autres parce que étranger. De cette tension est né ce roman.

Toutefois, **la genèse d'*Un père étranger*** est plus complexe encore. J'avais commencé à écrire un texte (un court roman ou une longue nouvelle… je n'étais pas sûr) qui racontait un épisode de la vie de Conrad. Soudain, j'ai fait une chose qui n'est pas trop conseillée dans les "manuels" : j'ai interrompu l'écriture pour me demander pourquoi, oui, vraiment pourquoi j'étais en train d'écrire tout cela. **Qu'est-ce qui me fascinait tellement dans cette anecdote de la vie de Conrad ?** J'ai vite compris que la situation de base était celle de ma famille : un père étranger marié à une femme autochtone et beaucoup plus jeune ; un couple avec un fils unique (seul fils pour l'instant, dans le cas de Borys Conrad) ; un père étranger qui parle avec un fort accent et qui s'est réinventé dans cette autre terre et dans cette autre langue… Tout d'un coup, un mur s'est effondré et j'ai commencé à écrire ce roman sur mon père que je voulais écrire depuis longtemps, que je "savais" que j'écrirais un jour, mais que je continuais à repousser, à sublimer ou à "travestir" par le biais d'autres livres.

Il y a des fils tressés dans *Un père étranger.* (Fils dans un roman de filiation et paternité, oui…) Et chaque fil, évidemment, suit une histoire : l'histoire de mon père et moi, l'histoire de l'arrivée de mon père en Argentine, l'histoire de mon départ d'Argentine, l'histoire de la "première vie" de Conrad (le Polonais), l'histoire de la deuxième vie de Conrad (le marin qui découvre la mer à Marseille), l'histoire de la "troisième vie" de Conrad (l'écrivain anglais), l'histoire de famille de Conrad avec Jessie et son fils, **l'histoire du lecteur fou qui veut tuer Conrad**, etc. Parmi ces fils, je dois ajouter non seulement l'histoire du roman que mon père a essayé d'écrire, mais aussi une "histoire" issue de ce roman et que j'ai voulu insérer dans *Un père étranger*.

Après la mort de mon père, j'ai découvert chez lui, dans une armoire, un ensemble de cahiers écrits à la main. Ils contenaient un livre inachevé, sa seule tentative d'écrire un roman. Des pages écrites en espagnol (oui… comme Conrad, il avait changé de langue afin de se lancer dans la littérature !) que j'ai décidé de modifier légèrement dans mon roman. Un peu pour des raisons esthétiques, si j'ose dire, mais surtout parce que j'aimais bien l'idée d'écrire avec mon père une partie du livre qui parle de lui. Il est devenu, donc, non seulement le personnage et l'âme de ce roman, mais l'auteur d'une de ses parties. Sauf que le lecteur (le lecteur de ce livre qui mélange vrai et faux), malgré le fait qu'il sait quels sont les chapitres du "roman de mon père", n'est pas en mesure de dire quels mots ou quelles phrases ont été écrites par lui ou par moi.

EXTRAIT

Pent Farm, Pent Farm… Voilà des semaines que j'essaie d'écrire l'histoire de Józef, de sa femme et de leur fils Borys, tout en étant incapable de comprendre quelle impulsion me porte à le faire, quelles raisons m'ont poussé à en être obsédé, jusqu'à ce que, brusquement, je comprenne qu'entre Józef et mon père les ressemblances abondent : rien à voir avec l'office littéraire, encore moins avec la renommée artistique ou la légende marine, non, il s'agit d'autres causes, qui tiennent à sa condition d'étranger, au fait que mon père, comme Józef, s'était installé dans un pays lointain, avait appris une langue nouvelle et s'était marié avec une femme plus jeune que lui, plus jeune d'une dizaine d'années : une femme qui ignorait son passé et ignorait aussi sa langue maternelle.

CE QU'EN DIT LE TRADUCTEUR

Pour *Un père étranger,* lorsque j'ai envoyé ma traduction à Eduardo, il a commencé à réécrire par-ci (un peu), à supprimer par-là (beaucoup), au point qu'à l'arrivée la version française n'avait plus qu'une lointaine ressemblance avec l'original argentin. Si l'on pense à la fameuse définition de la traduction proposée par Umberto Eco, qui en a fait le titre d'un essai — en substance : traduire c'est dire presque la même chose —, le presque n'était, ici, pas presque du tout… ou très peu. Et il s'est passé là quelque chose de rare, et de tout à fait passionnant : voir un écrivain remodeler son texte à partir de la traduction que le traducteur lui en a proposée. Et même le réécrire en partie, au fur et à mesure des échanges, au point qu'il est possible de dire, sans paradoxe, que la version française de *Un padre extranjero* est elle aussi… un original.



LE TRADUCTEUR

Jean-Marie Saint-Lu est l'auteur de plus d'une centaine de traductions (Juan Marsé, Antonio Muñoz Molina, Elsa Osorio, Eduardo Mendoza, Jordi Soler, Carlos Liscano, Roberto Bolaño…), dont celles des textes d'Eduardo Berti. Agrégé d'espagnol, il a enseigné la littérature latino-américaine aux universités de Paris X-Nanterre, puis de Toulouse le Mirail. Jean-Marie Saint-Lu a reçu, avec Robert Amutio, le prix Bernard Hoepffner 2020, pour la traduction des *Œuvres complètes* de Roberto Bolaño.

"UN ROMAN DU PÈRE"

Un père étranger s'inscrit dans la tradition du « roman du père » :

- Franz Kafka, *Lettre au père*
- Philip Roth, *Patrimoine*
- Paul Auster, *L'Invention de la solitude*
- Hanif Kureishi, *Contre son coeur*
- Alan Pauls, *La Vie pieds nus*

Un thème présent dans le catalogue des éditions La Contre Allée :

- Sophie G. Lucas, *Témoin*
- Nivaria Tejera, *Le Ravin*
- Jacques Josse, *Débarqué*
- Alfons Cervera, *Un autre monde*

AMANDINE DHÉE

ET PUIS ÇA FAIT BÊTE D'ÊTRE TRISTE EN MAILLOT DE BAIN

NOUVELLE ÉDITION, NOUVEAU FORMAT

PARU EN 2013 DANS LA COLLECTION LA SENTINELLE

4 JUIN ISBN 978 2 376650 126 - 6,50€ - 11,5 x 17,5 CM - 72 PAGES - COLL. La Sente

LE LIVRE

Jeune adulte, aujourd'hui écrivaine, la narratrice s'interroge sur l'histoire qui l'a façonnée et avec laquelle elle doit encore composer aujourd'hui. Elle se remémore les épisodes marquants de sa vie tout en questionnant ses choix les plus récents.

Et puis ça fait bête d'être triste en maillot de bain pourrait bien être le parcours d'une émancipation à travers les âges et les usages. Une confrontation aux codes déterminés, inculqués pour le bien-être de chacun à l'école, dans la famille ou encore dans le monde du travail et qui, selon Amandine Dhée, s'avèrent ressembler davantage à des promesses désespérées et mensongères plutôt qu'à un réel cheminement épanouissant. Et ça commence à la naissance, premier chapitre, où déjà le regard des autres pèse : « Elle est laide, aurait dit ma grand-mère lorsque je suis venue au monde. »

Nous suivons à la fois le parcours de la narratrice dans une histoire qu'elle souhaite faire sienne, et sa réflexion à propos d'une écriture alors naissante, qui s'affirmeront simultanément. L'enfant devient l'adulte que la narratrice a choisi d'être.

Souvent brefs, les chapitres s'enchaînent avec la force évocatrice d'un Haïku. Quelques mots suffisent à Amandine Dhée pour installer le décor et la complexité des sentiments.

On retrouve l'humour piquant qu'on connaissait de ses précédents ouvrages.



EXTRAIT

On vous fait croire que ça va être l'aventure du sable, des vagues, des humains en maillot de bain et voilà qu'à l'heure du goûter, on retrouve le pain de la maison, le beurre de la maison, la confiture de la maison. Je proteste. Il faut du nouveau. Du interdit d'habitude. Du gras. Du sucré. Il faut du beignet de la plage.

L'AUTRICE



©Maud Bernos

Amandine Dhée est écrivaine et comédienne. L'émancipation, notre rapport à autrui et à notre environnement de vie sont les thèmes récurrents qui marquent son travail, distingué par le prix Hors Concours pour *La Femme brouillon* en 2017. Son dernier roman, *À mains nues*, qualifié de « nouveau *King Kong théorie* » par Marine Landrot dans *Télérama,* rencontre un succès qui se confirme jour après jour depuis sa parution en janvier 2020.

PAROLES DE LIBRAIRES

« La prouesse d'Amandine Dhée est d'écrire ses mots parfois très durs sans se départir de l'humour enfantin qui enchante le livre dans des phrases courtes très imagées où l'émotion affleure. Les encarts de prescriptions qui parsèment le livre comme la lutte contre l'obésité du chat ou l'histoire de l'ogre qui ne veut pas tuer sont aussi des clins d'oeil amusants à ne pas manquer.
Ce roman est comme une bouffée d'oxygène indispensable ! »

Librairie *La Fabrique à rêves*, Fourmies

« Une suite de fragments, tour à tour mélancoliques, ironiques, joyeux ou rebelles, ou tout cela à la fois. Ils composent le portrait attachant d'une femme qui cherche sa façon d'exister au sein de notre société. »

Librairie *L'Embarcadère*, Saint-Nazaire



Lucie Taïeb était l'invitée de *La Grande Librairie* le 27 janvier 2021, aux côtés de Bruno Latour et Boris Cyrulnik. En décembre dernier le journal *Le Temps* considérait *Freshkills* comme l'un des 50 titres à retenir de 2020. Dans le même temps, la rédaction des *Inrocks* retenait *L'Arrachée belle*, le premier roman de Lou Darsan, parmi les 25 meilleures fictions 2020, et celle de *Télérama*, *À mains nues* d'Amandine Dhée, parmi les 20 meilleurs romans et récits 2020.

COMME ON EN PARLE DÉJÀ EN 2021

Mathieu Lindon a souligné dans les colonnes de Libération tout son intérêt pour *Un père étranger* d'Eduardo Berti, traduit par Jean-Marie Saint-Lu, tandis que Hervé Le Tellier le qualifie de « Merveilleux roman-tango où s'entrelacent la fiction et le réel ».

Les **RENCONTRES** restent suspendues durant la pandémie qui nous frappe toutes et tous… Néanmoins, il sera possible d'assister d'une façon ou d'une autre à plusieurs échanges ces prochaines semaines avec LUCIE TAÏEB, pour le festival Effractions à Beaubourg du 25/02 au 01/03 (*Freshkills* est retenu dans la liste du prix Effractions 2021) ; au festival Passa Porta du 21 au 28 mars, à Bruxelles, pour une table ronde en compagnie de Marie Darrieussecq et Nastassja Martin ; et début juin, aux rencontres de Moguériec, en Bretagne.

Dans le même temps, vous pourrez rencontrer LOU DARSAN à La Comédie du livre, à Montpellier, où elle sera en résidence d'autrice de mars à début juin. Lou Darsan sera également à Laval pour le festival du premier roman, du 1er au 5 avril, aux côtés de Perrine Le Querrec (*Rouge Pute*), en résidence sur place, et de Makenzy Orcel (*Pur Sang*).

En avril, Littérature en scène, à La Roche-sur-Yon, invite AMANDINE DHÉE qui revisitera à cette occasion *À mains nues* avec la musicienne SaSo. En mai, nous ferons ce qu'il nous plaît, et après quelques pas dans les allées du Jardin du Luxembourg, nous irons voir, juste à côté, les photos d'Antoine Mouton exposées à la librairie *Les Éditeurs associés*.

D'ici à la fin de l'année, nous vous réservons de belles surprises, à commencer par le retour de PABLO MARTÌN SANCHEZ pour la prochaine **RENTRÉE LITTÉRAIRE**, avec son haletant « roman feuilleton » : *Pablo Martìn Sanchez, l'anarchiste qui s'appelait comme moi*, dans une traduction de Jean-Marie Saint-Lu. Pour cet auteur, traducteur et oulipien, il nous fallait nous aussi faire preuve d'inventivité et c'est en association avec une maison *en cinq lettres*, dont le fronton affiche *Littératures du monde entier*, que nous vous proposerons la trilogie dans laquelle s'inscrit ce roman.

Parmi les autres surprises qu'il nous tardait de vous révéler, il y a la parution de *Avec Bas Jan Ader*, le quatrième roman de THOMAS GIRAUD, après *Élisée, avant les ruisseaux et les montagnes* (2016), *La Ballade silencieuse de Jackson C. Frank* (2018) et *Le Bruit des tuiles* (2019).

Périodique 2e trimestre 2021

9 782376 650676

UN SERVICE DE PRESSE

contactlacontreallee@gmail.com

NOUS SUIVRE

www.lacontreallee.com

COMMANDER NOS LIVRES

La diffusion et la distribution de nos ouvrages en France sont assurées par **Belles Lettres Diffusion Distribution.**

Vous pouvez commander nos ouvrages en vous adressant directement à
BLDD : T/ 01 45 15 19 87
- F/ 01 45 15 19 81 -
bldd@lesbelleslettres.com
N°DILICOM 3012268230000

EN LIBRAIRIE



Lucie Taïeb
Freshkills
ISBN 978 2 376650 225



Eduardo Berti
Un père étranger
traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu
ISBN 9782376650157



Lou Darsan
L'Arrachée belle
ISBN 978 2 376 650 140



Makenzy Orcel
Pur sang
ISBN 978 2 376650 119



Amandine Dhée
À mains nues
ISBN 978 2 376 650 553



Antoine Mouton
Poser problème
ISBN 978 2 376650 164



©Familia Puyol Carnés

LUISA CARNÉS **9 AVRIL**

TEA ROOMS

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR MICHELLE ORTUNO

PACO CERDÀ **6 MAI**

LES QUICHOTTES

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR MARIELLE LEROY

AMANDINE DHÉE **4 JUIN**

ET PUIS ÇA FAIT BÊTE D'ÊTRE TRISTE EN MAILLOT DE BAIN

Nouvelle édition , Nouveau format

(EDITIONS) LA CONTRE ALLÉE

LUISA CARNÉS
TEA ROOMS

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR MICHELLE ORTUNO

« *Tea Rooms* est un joyau rare. Cette œuvre apporte au roman social, généralement masculin, une vision féminine et un style audacieusement avant-gardiste. »

El país, Carolina Pecharromán, journaliste et romancière.

9 AVRIL LITTÉRATURE ESPAGNOLE ISBN 978 2 376 650645 - 21 € - 13,5 x 19 CM - 256 pages - Coll. La Sentinelle



©Familia Puyol Carnés



LE LIVRE

Dans le Madrid des années 1930, Matilde cherche un emploi. La jeune femme enchaîne les entretiens infructueux : le travail se fait rare et elles sont nombreuses, comme elle, à essayer de joindre les deux bouts. C'est dans un salon de thé-pâtisserie que Matilde trouve finalement une place. Elle y est confrontée à la hiérarchie, aux bas salaires, à la peur de perdre son poste, mais aussi aux préoccupations, discussions politiques et conversations frivoles entre vendeuses et serveurs du salon.

Quand dans les rues de la ville la colère gronde, que la lutte des classes commence à faire rage, Matilde et ses collègues s'interrogent : faut-il rejoindre le mouvement ? Quel serait le prix à payer ? Peut-on se le permettre ? Qu'est-ce qu'être une femme dans cet univers ?

LA TRADUCTRICE



©La Contre Allée

Michelle Ortuno est agrégée d'espagnol. Après des études doctorales à l'Université de Pittsburgh, USA, (Hispanic Languages and Literatures), elle enseigne en lycée. À La Contre Allée, elle a notamment traduit les textes d'Isabel Alba, *La Véritable histoire de Matías Bran* et *Baby spot*.

Michelle Ortuno a recu la mention spéciale du jury du prix Pierre-François Caillé de la traduction pour *Baby spot*.

L'AUTRICE

Si l'on connaît bien, ou mieux, les auteurs de La Génération de 27, comme Federico García Lorca, Dámaso Alonso, Gerardo Diego, Pedro Salinas, ou encore Rafael Alberti…, on ne connaît pas, ou très peu, Rosa Chacel, Ernestina de Champourcín, María Teresa León, Concha Méndez... Elles sont nombreuses mais, avant la guerre d'Espagne, elles n'occupaient pas la place méritée aux côtés de leurs compagnons littéraires. Ils, les grands de La Génération de 27, ont pourtant partagé avec elles rencontres, amitiés, projets ou photographies. Aujourd'hui comme hier, elles restent encore trop souvent ignorées, voire oubliées.

Ces dernières années, le travail de certaines d'entre elles a enfin été réédité. Et l'une de « ces figures » qui émergent remarquablement de l'oubli est certainement celle de **Luisa Carnés**, née à Madrid en 1905 et décédée à Mexico en 1964.

Les circonstances historiques qui ont vu émerger **Luisa Carnés** comme journaliste et romancière, ses engagements sociaux et politiques dans l'Espagne des années 1930, puis durant la guerre civile (elle était membre du PC Espagnol), son exil au Mexique, puis la censure du régime de Franco, ont largement contribué à la « rendre invisible » pendant de longues années dans l'histoire de la littérature espagnole.

LA FEMME VAUT AUTANT QUE L'HOMME POUR LA VIE POLITIQUE ET SOCIALE. NOUS LE SAVONS PARCE QUE NOMBREUSES DE NOS SŒURS ONT ÉTÉ VICTIMES DE PERSÉCUTIONS ET ONT ÉTÉ FORCÉES À L'EXIL.

Née dans une famille d'ouvriers, **Luisa Carnés** commence à travailler très tôt, dès l'âge de 11 ans, comme apprentie dans un atelier de chapellerie. Elle compense son manque d'instruction par une curiosité littéraire féroce et multiplie ses lectures, en particulier des auteurs russes. Son apprentissage littéraire est autodidacte et la conduit vers la littérature et le journalisme, jusqu'à devenir, selon la critique de l'époque, l'une des meilleures écrivaines des années 1930. Elle publie très jeune (entre 1926 et 1929) quatre nouvelles dans la presse, puis en 1928, son premier recueil est édité, *Peregrinos del calvario,* suivi d'un roman *Natacha* qui campe ses personnages dans un atelier textile semblable à celui qu'elle connaît bien. De son nouvel emploi dans un salon de thé, elle tire, en 1934, le roman qui la consacre, *Tea Rooms,* un roman-reportage d'une surprenante modernité qui s'inscrit dans la tradition de ce genre littéraire apparu dès les années 1920. Elle deviendra journaliste à temps plein suite à sa publication.

CE QU'EN DIT LA TRADUCTRICE

C'est du point de vue du personnage de Matilde que le récit est mené. C'est elle qui expose ses réflexions au sujet de la condition des femmes dans cette société. Des femmes ouvrières et exploitées, des femmes au foyer écrasées de travail, des employées harcelées par leurs supérieurs, des femmes manipulées par le discours religieux, ou qui s'émancipent grâce à leur travail et à l'éducation qu'elles reçoivent, ou encore des femmes qui, malgré tout, ne voient que dans la rencontre de l'homme de leurs rêves et dans le mariage leur propre salut.

Une plongée dans la vie trépidante du Madrid des années 1930, le tout suivant un rythme qui transcrit la vie de chacun des personnages, au plus près, avec toutes leurs contradictions et leurs aspirations.

Des dialogues qui sont, de loin en loin, entrecoupés par les réflexions de Matilde qui s'interroge sur le chemin qu'elle veut, en tant que jeune femme, emprunter. Une réflexion politique sur la condition des ouvriers et des ouvrières, sur la condition féminine, qui fait toute la force du récit.

PACO CERDÀ
LES QUICHOTTES VOIX DE LA LAPONIE ESPAGNOLE

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR MARIELLE LEROY

« Il y a des livres que l'on aimerait écrire et celui-ci est l'un d'entre eux. »
Julio Llamazares

6 MAI LITTÉRATURE ESPAGNOLE ISBN 978 2 376 650 669 - 20€ - 13,5 x 19 CM - 272 pages - Coll. Un singulier pluriel

À PROPOS DU LIVRE



Les Quichottes, c'est le récit d'un voyage de 2 500 kilomètres à travers les 65 000 km² du plus grand désert démographique d'Europe – après la région arctique de Scandinavie –, qui s'étend à travers les provinces de Guadalajara, Teruel, La Rioja, Burgos, Valence, Cuenca, Saragosse, Soria, Segovie et Castellón, et où l'on recense 1 355 municipalités.

Paco Cerdà, journaliste-écrivain, nous entraîne sur les routes impraticables de ce territoire froid et montagneux, au sud-est de Madrid, que l'on surnomme aussi « Laponie du Sud » ou « Laponie espagnole », parce que, comme en Laponie, moins de huit habitants au kilomètre carré y vivent. Dans toute l'Europe, il n'y a pas d'endroit aussi extrême et vide. Une région abandonnée des pouvoirs publics, où 1 % de la population occupe 13 % du territoire. Loin de l'idéalisation d'un monde rural bucolique, Paco Cerdà relate le manque d'infrastructures, de perspectives, l'absence d'écoles, de soins, de structures culturelles ou sportives.

Enfin, *Les Quichottes* offre un regard sur la difficulté de s'inscrire, aujourd'hui, pour bon nombre d'entre nous, dans un monde globalisé.

SUR LE MODE DU REPORTAGE

Lors de ce voyage hivernal à travers une démographie proche de zéro, Paco Cerdà écrit la chronique des « autres », les laissé·e·s pour compte d' un pays rapidement urbanisé qui a oublié son origine rurale. Au fil des dix chapitres, qui traversent les dix régions composant cette zone de l'Espagne dépeuplée, Paco Cerdà donne la parole aux derniers et dernières habitant·e·s d'un monde rural en voie d'extinction et nous emmène, village après village, entretien après entretien, à la rencontre de ces irréductibles, attaché·e·s à leur terre, qui continuent de se battre malgré tout pour améliorer leurs conditions de vie.

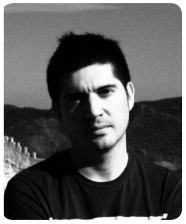
ON ASSOCIE AU PARADIS UN ENDROIT OÙ, PARADOXALEMENT, PERSONNE N'A ENVIE D'ALLER VIVRE. CELA RÉPOND À L'IDÉE DU BON SAUVAGE : UNE SAINE ANOMALIE. MAIS NOUS NE SOMMES PAS UNE ANOMALIE ET ENCORE MOINS UNE SAINE ANOMALIE.

LA LITTÉRATURE EN ÉCHO

Paco Cerdà rend compte des propos de celles et ceux qu'il rencontre dans une langue nimbée de références littéraires, éclairantes et sensibles. Si les liens avec *La Pluie jaune* (traduit par Michèle Planel pour les Éditions Verdier) de Julio Llamazares – qui a, comme beaucoup, lui aussi souligné l'intérêt de ce texte – sont clairement affichés, on ne manquera pas d'observer les présences de Juan Rulfo, Gabriel García Márquez, Alfons Cervera, Henry D. Thoreau, Franz Kafka, Luis Mateo Díez, Miguel Hernández, ou encore Antonio Machado…

EXTRAIT

Le mot fait peur : la « demothanasie ».
— Il n'existait aucun terme qui explique et définisse ce qui était en train de se passer dans ce territoire. On appelait ça ethnocide silencieux, mais ce concept suggérait une mort violente qui ne correspondait pas à la réalité. Un jour, tout à coup, ça m'est venu : « demothanasie ». Demos *: la population ;* thanatos *: le dieu de la mort pacifique. Voilà la définition de « demothanasie » : un processus qui, aussi bien par les actions politiques, directes ou indirectes, que par l'omission de ces dernières, entraîne la disparition lente et silencieuse de la population d'un territoire, qui émigre et quitte la région sans relais générationnel et avec tout ce que cela implique, comme la disparition d'une culture millénaire. C'est une mort induite, non-violente.*



©Pepitas

L'AUTEUR

Paco Cerdà (Genovés, 1985) est journaliste pour le journal *Levante-EMV,* et éditeur de La Caja Books, un label indépendant d'Andana Editorial. Il est l'auteur de deux ouvrages aux éditions Pepitas, *Los ultimos* (traduit en Pologne, et en France donc, sous le titre *Les Quichottes*) en 2017, et *El Peon* en 2020. Paco Cerdà met un point d'honneur à rester discret sur les réseaux sociaux.

LA TRADUCTRICE



©La Contre Allée

Marielle Leroy est professeure d'espagnol en lycée, enseignante vacataire à l'IUT des métiers du livre à Tourcoing (59) et enseignante vacataire en Master traduction semi-professionnelle à l'Université d'Artois (Arras, 62).
Relectrice et éditrice à La Contre Allée, elle y développe le domaine hispanique. Elle a notamment traduit *Machiavel face au grand écran, cinéma et politique* de Pablo Iglesias, pour le compte des éditions La Contre Allée, en mars 2016.

PABLO MARTÍN SÁNCHEZ

L'ANARCHISTE QUI S'APPELAIT COMME MOI

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR JEAN-MARIE SAINT-LU

UNE COÉDITION AVEC LES ÉDITIONS ZULMA

2 SEPTEMBRE ISBN 9791038700529 - 23,90 € - 14 x 29 CM - 608 PAGES

DIFFUSION CDE

À PROPOS DU LIVRE



Un jour de désœuvrement, Pablo Martín Sánchez tape son nom dans un moteur de recherche. Par le plus grand des hasards, il se découvre un homonyme au passé héroïque : un anarchiste, condamné à mort en 1924. Férocement intrigué, il se pique au jeu de l'investigation et cherche à savoir qui était Pablo Martín Sánchez le révolutionnaire.

Né en 1890, exilé à Paris, il devient imprimeur typographe. Ses compatriotes anarchistes ne tardent pas à l'appeler *camarade !* et à l'enrôler malgré lui dans leurs actions militantes, persuadés que se fomente en Espagne une révolution pour faire tomber le dictateur Miguel Primo de Rivera.

Happé, l'auteur se fond dans cette destinée tourbillonnante et picaresque, alternant le récit des années 1920 et celui de la jeunesse espagnole de Pablo, jusqu'à les faire converger en un dénouement tragique.

Épique, virevoltant, joyeusement érudit et à l'imagination foisonnante, *L'anarchiste qui s'appelait comme moi* dresse le portrait à la fois réaliste et rêvé des utopies montantes du tournant du XX^e^ siècle. Dans l'esprit des grands romans populaires où l'amitié, la trahison, l'amour et la peur sont les rouages invisibles qui font tourner le monde, une comédie humaine exaltante.



©Isabelle Rodríguez

L'AUTEUR

Né en Espagne en 1977, **Pablo Martín Sánchez** est écrivain, traducteur de Raymond Queneau, Wajdi Mouawad, Delphine de Vigan ou Hervé Le Tellier, et membre de l'Oulipo depuis 2014.



©La Contre Allée

LE TRADUCTEUR

Jean-Marie Saint-Lu est l'auteur de nombreuses traductions, dont celles des textes d'Eduardo Berti, d'Antonio Munoz Molina ou encore de Juan Marsé. Jean-Marie Saint-Lu a reçu, avec Robert Amutio, le prix Bernard Hoepffner 2020, pour la traduction des *Œuvres complètes* de Roberto Bolaño.

LES ÉDITIONS ZULMA ET LA CONTRE ALLÉE : UNE COÉDITION

« Épique, virevoltant, joyeusement érudit et à l'imagination foisonnante », autant d'adjectifs qui ne suffiront jamais à dire le plaisir éprouvé à la lecture de ce roman d'aventures. Les équipes de deux maisons indépendantes résolument cosmopolites ont conjugué leur histoire pour l'éditer. Pour le coéditer.

La rencontre avec Laure Leroy s'est faite autour de ce texte. Il n'y aura pas eu qu'un seul pas, mais plusieurs, naturellement, pour que l'on chemine vers cette association des couleurs de nos maisons respectives, autour de l'ambitieux projet littéraire que déploie l'auteur et dans lequel ce roman s'inscrit. Si l'ingéniosité est chose courante chez nos ami·es oulipien·nes, disons que nous avons tenté de nous inspirer, a minima, de leur audace pour oser, nous aussi, une aventure peu ordinaire. Originale, dirait Laure.

Mais au-delà de l'intérêt des remises en cause bénéfiques chez chacun·e que génère un tel projet, il n'a de sens que s'il sert la curiosité des lecteurs et lectrices, car c'est à cette curiosité que nous devons d'exister et que nous nous consacrons. Et pour cette fois, en plus de ce que vous pouvez déjà connaître de nos maisons, s'ajoute la résolution de cette équation à plusieurs inconnues que représentait cette coédition, ce qu'au moins les mathématicien·nes qui sommeillent en chaque oulipien·ne, apprécieront. Pour le reste, il vous revient d'en juger.

DÉJÀ PARUS À LA CONTRE ALLÉE



L'instant décisif se déroule sur 24 heures et débute le 18 mars 1977, le jour de naissance de l'auteur, à minuit. Nous sommes à Barcelone, peu de temps avant les premières élections démocratiques depuis la dictature ; l'année la plus violente de la Transition.



Avec *Frictions*, Pablo Martín Sánchez provoque des rencontres insolites, se joue des genres pour mettre en scène des univers décalés et mystérieux, nous entraîne au devant de chutes aussi vertigineuses et terribles que joyeuses et saisissantes.

L'ACTUALITÉ DE LA CONTRE ALLÉE



« De haut vol et de grand style » selon Gérard Lefort, pour *Les Inrocks*, « un livre en acier trempé, solide, imposant, qui brille du feu de ses diverses expériences » pour Marine Landrot de *Télérama,* ou encore « Un roman initiatique prolo-féministe drôlement avant-gardiste » pour ce qu'en dit Antonin Iommi-Amunategui, de *Libération*. ***Tea Rooms,*** le roman de Luisa Carnés traduit par Michelle Ortuno **COMME EN PARLE** la presse, et les coups de cœur de libraires ne sont pas en reste, comme celui de Bertrand, de la libraire *Le Biglemoi*, le dernier reçu avant d'imprimer ce programme périodique : « On peut être écrit en 1934 et être d'une modernité folle. Luisa Carnés nous parle de féminisme, de lutte des classes, de grèves avec une écriture sans fioriture et réaliste. »



Tout juste paru, ***Les Quichottes*** de Paco Cerdà, traduit par Marielle Leroy, trouve lui aussi un écho assez immédiat. « Un livre inattendu. [...] Les personnages sont beaux et suffiraient à recommander ce livre. Mais au-delà, il nous plonge dans des abîmes de réflexion. [...] On ne peut manquer de penser à cette France qui disparaît elle aussi. Combien d'habitants dans la Creuse, la Lozère, l'Aveyron, en Haute Loire, dans la Loire profonde ? » selon Fabrice Nicolino pour *Charlie Hebdo*. « Un témoignage sensible et touchant sur une réalité qui concerne bien d'autres régions européennes », selon Laure de Hesselle, pour la Revue *Imagine*, Belgique.

Avec le printemps, ici et là les nominations fleurissent. Nous sommes heureux de voir ***Freshkills*** de Lucie Taïeb retenu dans la sélection du **prix** du livre du réel, organisé par la librairie *Mollat* ainsi que dans celle du Amerigo Vespucci, organisé dans le cadre du Festival International de Géographie de Saint-Dié-des-Vosges. Makenzy Orcel, avec ***Pur Sang***, est quant à lui nominé dans la catégorie poésie des prix de la SGDL & Lou Darsan, avec ***L'arrachée belle***, se trouve dans celle du prix littéraire Paysages écrits, lancé par la Fondation Facim.

COMME ON EN PARLE DÉJÀ



Et on ne résiste pas au plaisir de les annoncer tant nous les attendions : deux nouveaux titres vont venir enrichir la Collection Fictions d'Europe d'ici la fin de l'année. Après *Un père étranger*, paru en janvier dernier, c'est avec ***Un fils étranger*** qu'Eduardo Berti nous revient. Des questionnements en écho autour de l'identité et de la transmission. Si le père vous mènera peut-être au fils, l'inverse est possible aussi. Nous lisons et apprécions l'œuvre de Catherine Mavrikakis (disponible aux éditions Héliotrope au Québec et Sabine Wespieser en France) depuis un moment. Avec ***Impromptu***, la voix de Catherine Mavrikakis vient amplifier l'écho de cette collection en se mêlant à celles d'Olga Tokarczuk, Nobel de littérature, Gonçalo M. Tavares, Christos Chryssopoulos, Arno Bertina, Emmanuel Ruben, Victor del Árbol, Yoko Tawada, Roberto Ferrucci et Eduardo Berti. Dix titres seront alors disponibles, comme autant de regards croisés, de perspectives fictionnelles quant au devenir de l'Europe.

Autre réjouissance en perspective, le retour d'Irma Pelatan (Prix Hors Concours 2019 pour *L'Odeur de chlore*) avec ses ***Lettres à Clipperton*** : à qui écrit-on vraiment quand on adresse ses lettres à « tout résident » d'une île déserte ?

Périodique 3^e^trimestre 2021

9 782376 650706

UN SERVICE DE PRESSE

contactlacontreallee@gmail.com

NOUS SUIVRE

www.lacontreallee.com

COMMANDER NOS LIVRES

La diffusion et la distribution de nos ouvrages en France sont assurées par **Belles Lettres Diffusion Distribution.**

Vous pouvez commander nos ouvrages en vous adressant directement à
BLDD : T/ 01 45 15 19 87
- F/ 01 45 15 19 81 -
bldd@lesbelleslettres.com
N°DILICOM 3012268230000

EN LIBRAIRIE



Luisa Carnés
Tea rooms
traduit de l'espagnol par Michelle Ortuno
ISBN 978 2 376 650 645



Paco Cerdà
Les Quichottes
traduit de l'espagnol par Marielle Leroy
ISBN 978 2 376650 669



Amandine Dhée
Et puis ça fait bête d'être triste en maillot de bain
ISBN 978 2 376 650 126



Makenzy Orcel
Pur sang
ISBN 978 2 376650 119



Eduardo Berti
Un père étranger
traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu
ISBN 9782376650157



Lucie Taïeb
Freshkills
ISBN 978 2 376650 225



DE
AOÛT À
OCTOBRE
2021

... JE DÉLAISSE LES GRANDS AXES
ET PRENDS LA CONTRE-ALLÉE...

THOMAS GIRAUD — 20 AOÛT
AVEC BAS JAN ADER

PABLO MARTÍN SÁNCHEZ — 2 SEPTEMBRE
L'ANARCHISTE QUI S'APPELAIT COMME MOI
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR JEAN-MARIE SAINT-LU
Une coédition avec les éditions Zulma

NOÉMIE GRUNENWALD — 8 OCTOBRE
SUR LES BOUTS DE LA LANGUE
TRADUIRE EN FÉMINISTE/S

(EDITIONS) LA CONTRE ALLÉE

THOMAS GIRAUD
AVEC BAS JAN ADER

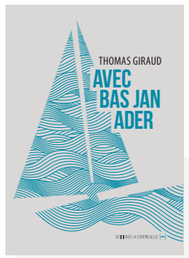
Une phrase d'Ingeborg Bachmann ne m'a pas quitté pendant l'écriture de ce livre :
« Toute personne qui tombe a des ailes. »

Thomas Giraud

20 AOÛT **LITTÉRATURE FRANÇAISE** ISBN 978 2 376 650 683 - 18 € - 13,5 x 19 CM - 192 pages - Coll. La Sentinelle



©Solenn Morel



Couverture de Guillaume Heurtault

L'AUTEUR

Thomas Giraud est né en 1976 à Paris. Docteur en droit public, il vit et travaille à Nantes. À La Contre Allée, il est l' auteur de trois romans remarqués : *Élisée, avant les ruisseaux et les montagnes* (2016), *La Ballade silencieuse de Jackson C. Frank* (2018) et *Le Bruit des tuiles* (2019). Avec ce quatrième ouvrage, Thomas Giraud poursuit une œuvre curieuse de ces parcours de vie extraordinaires et de ces figures insaisissables.

POUR ÉCOUTER THOMAS GIRAUD NOUS PARLER DE "AVEC BAS JAN ADER"

À PROPOS DU LIVRE

Si de Bas Jan Ader, artiste hollandais, nous savons peu de choses, en découvrant ce qui aurait pu être son histoire, selon Thomas Giraud, on se demande forcément d'où lui vient cette fascination pour les chutes ? Qu'entend-il montrer en tombant à vélo dans un canal ou en se lâchant d'une branche d'arbre ? Est-ce là uniquement le goût d'aller contre un ordre établi du monde matériel ? Ou faut-il chercher du côté de la petite enfance et de cet équilibre introuvable qui fait tomber à longueur de temps ? Ou encore d'avoir grandi dans l'absence et pourtant avec la figure omniprésente d'un père héros de guerre ?

Jusqu'à cette traversée, ultime, de l'Atlantique, à bord d'un bateau trop léger sans doute, *In Search of the Miraculous*, Bas Jan Ader semble avoir laissé peu mais c'est en même temps déjà beaucoup, pour penser, imaginer, construire, inventer.

SI TOMBER C'EST ACCOMPAGNER L'APESANTEUR, SE FAIRE TOMBER SEUL C'EST UN PEU COMME ESSAYER DE SE CHATOUILLER SOI-MÊME. CE N'EST PEUT-ÊTRE PAS IMPOSSIBLE MAIS C'EST COMPLIQUÉ.

Dans une langue sensible, teintée d'humour parfois aussi, Thomas Giraud s'enquiert de son histoire, traverse l'océan à ses côtés et dresse un portrait de Bas Jan Ader à travers les âges, de son enfance à sa vie d'adulte, sa vie d'artiste.

UN TITRE COMME LA PROMESSE D'UNE PROXIMITÉ

En s'adressant directement à Bas Jan Ader, par le truchement d'un « tu » répétitif, Thomas Giraud s'approche au plus près de l'artiste, et nous partageons avec lui, grâce à lui, le sentiment d'être *Avec Bas Jan Ader*. Une forme d'intimité et de distance parfaite pour nous entraîner à la fois à ses côtés, dans l'investigation de ce qu'a pu être la vie de Bas Jan Ader, et les questionnements incessants qui ont pu être les siens et l'ont poussé dans les expérimentations qui jalonnent son existence, jusqu'à lui coûter la vie.

Charlotte Desmousseaux, de la Librairie *La Vie devant soi*, nous parle de Thomas Giraud :

Thomas Giraud excelle dans le déploiement d'une langue qui colle à la beauté des paysages, à la mélancolie des êtres, de leurs rêves et de leurs illusions, aux éclats du quotidien, aux choses infimes qui nous relient et nous humanisent. Son écriture est un paysage ombragé où trouver abri et douceur quand le soleil mord. Ses textes déploient une force poétique belle, délicate, pour vivre, loin du tumulte, le temps de ces quelques heures de lecture.

DÉJÀ PARUS AUX ÉDITIONS LA CONTRE ALLÉE

Passage en poche aux Éditions J'ai Lu en août 2021



Le Bruit des tuiles (2019)

« Thomas Giraud confirme ici son talent à réinventer les vies de manière poétique, vibrante et sensible. »

Sophie Pujas, *Le Point*.



La Ballade silencieuse de Jackson C. Frank (2018)

« Une reconstitution d'une empathie saisissante. L'auteur se balade, avec un style tenu remarquable, dans la tête de ce compositeur génial. »

Caroline Six, *Elle*.



Élisée, avant les ruisseaux et les montagnes (2016)

« Il y a des livres qui n'ont en apparence rien de spectaculaire et pourtant, pour des raisons complexes, ils sortent du lot et tiennent de l'évidence : ils conservent d'un bout à l'autre de la lecture ce charme singulier découvert dès les premières pages. »

Amaury da Cunha, *Le Monde des Livres*.

NOÉMIE GRUNENWALD
SUR LES BOUTS DE LA LANGUE
TRADUIRE EN FÉMINISTE/S

Traduire en féministe/s, c'est lutter contre la violence des dominants sur la parole des opprimé·es.

Noémie Grunenwald

8 OCTOBRE **ESSAI / RÉCIT** ISBN 978 2 376 650 690 - 19€ - 13,5 x 19 CM - 192 pages - Coll. Contrebande

CE QU'EN DIT L'AUTRICE

« *Sur les bouts de la langue* est un essai narratif dans lequel j'explore les enjeux féministes de la traduction à partir de ma propre expérience. J'y mêle réflexion théorique et récit personnel pour interroger les conceptions dominantes de la traduction et démontrer que l'engagement en traduction, loin d'être un biais supplémentaire, permet de travailler mieux. J'y traite de la traduction comme processus collectif qui révèle les angles morts du genre dans la langue et qui permet d'agir concrètement sur celle-ci et sur le monde qui l'entoure. J'y raconte enfin mes premières traductions, les conditions dans lesquelles elles ont été faites et ce qu'elles m'ont fait à l'intérieur. »

TRADUIRE EN FÉMINISTE/S, UN ESSAI

Traductrice de l'anglais, et notamment de nombreuses autrices engagées, comme Julia Serano, bell hooks ou encore Dorothy Allison, Noémie Grunenwald cherche sans cesse à retranscrire cet engagement féministe au sein de ses traductions, questionnant les formes d'écriture, le choix des termes, se heurtant aux manques, aux absences, et élaborant de nouvelles stratégies dans une pratique politique, militante, de la traduction.

Convoquant les autrices et auteurs qui ont marqué sa pratique, Noémie Grunenwald explore ce que signifie « traduire en féministe/s » : S'abandonner / Improviser / Se soumettre / Se décentrer / Interpréter / Corriger / Élargir / Inclure ? / Apprendre / Traduire / Tisser / Citer ; autant d'étapes nécessaires à l'écriture d'une traduction.

J'AI APPRIS À DIRE DES CHOSES QUI N'EXISTAIENT PAS ENCORE EN FRANÇAIS. TRADUIRE NOUS FORCE À VOIR LES ANGLES MORTS, À IDENTIFIER CE QUI N'A PAS DE NOM, PAS D'EXISTENCE RECONNUE. À RECONNAITRE CE QUI N'EST PAS PENSÉ DANS UNE LANGUE MAIS QUI L'EST DANS UNE AUTRE.

TRADUIRE EN FÉMINISTE/S, UN RÉCIT

C'est avec franchise, humilité et humour que Noémie Grunenwald ponctue son essai d'un récit plus personnel sur le parcours qui a été le sien, depuis les premiers articles de fanzines traduits, juste pour mieux comprendre, jusqu'à la traduction professionnelle. Rendant hommage aux êtres et aux textes qui jalonnent sa formation, l'autrice raconte son engagement, sa passion et sa détermination, et nous interpelle avec un ton aussi direct et percutant qu'accrocheur. Traduire en féministe/s, c'est un moyen de lutter contre l'ordre établi.



Couverture de Lauriane Desvignes



©Yannick Auguin

L'AUTRICE

Noémie Grunenwald est traductrice de l'anglais. Elle a notamment traduit Dorothy Allison, bell hooks, Silvia Federici, Julia Serano, Sara Ahmed, Minnie Bruce Pratt. Forte de ses années d'expérience en bricolage de fanzines punk-féministes, elle a fondé les éditions Hystériques & AssociéEs pour accompagner la publication d'autrices marginalisées par l'industrie éditoriale et contribuer à la diffusion de textes qui ont marqué les mouvements féministes, lesbiens et/ou trans. Elle est actuellement coresponsable du programme de recherche FELiCiTE – Féminismes En Ligne.

CONTREBANDE, UNE COLLECTION DÉDIÉE AUX TRADUCTEURS ET TRADUCTRICES

La collection Contrebande se veut un repaire pour celles et ceux qui traduisent, qui ne cessent de faire circuler avec leurs mots ceux des autres. Contrebande est née du désir d'une maison d'édition et de traducteur·rices qui nous font entrer dans leur atelier, là où se joue la rencontre improbable entre deux langues. Nous accompagnent dans cette aventure éditoriale : Anna Rizzello, Corinna Gepner, Laurence Kiefé, Olivier Mannoni et Rosie Pinhas-Delpuech. Deux titres sont déjà parus dans la collection : *Traduire ou perdre pied*, de Corinna Gepner et *Entre les rives*, de Diane Meur.



Traduire ou perdre pied, Corinna Gepner, 2019.

En cours de traduction en Argentine, aux éditions EME.

« Dans ce texte fragmenté, Corinna Gepner nous livre ce qui l'anime, ce qui la pousse, ce qui la fait douter… en permanence ! Cela se lit d'une seule traite, c'est un pur régal. »

Laurence Holvoet, *Version libre*.



Entre les rives, Diane Meur, 2019.

« Entre les rives apparaît comme un livre essentiel, autant en tant que réflexion sur la traduction qu'en tant que témoignage extrêmement éclairant sur l'œuvre de Diane Meur. »

Joseph Duhamel, *Le Carnet des instants*.

(EDITIONS) LA CONTRE ALLEE
LITTÉRATURE & SOCIÉTÉ

COLLECTION
FICTIONS D'EUROPE
REGARDS D'ÉCRIVAINS SUR L'EUROPE

BP 51060
59011 Lille Cedex - France
contactlacontreallee@gmail.com
www.lacontreallee.com

DOMAINE LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE CONTEMPORAINE

GENRE RÉCIT

CHAMPS QUÉBEC / EUROPE / LITTÉRATURE

IMPROMPTU

Catherine Mavrikakis

PARUTION 5 NOVEMBRE 2021



8.50 euros – 96 PAGES
ISBN 978 2 376650 249
15 x 10.5 CM
BROCHÉ/COUSU/RABATS
Conquéror Vergé Blc 220g
Clairefontaine Bouffant 80g

Tél. : 01 45 15 19 70
Fax : 01 45 15 19 80
N° DILICOM
3012268230000

BELLES LETTRES
DIFFUSION
DISTRIBUTION

"Je suis vieille Europe, et ce n'est pas une expression vaine. Oui, je suis très vieille Allemagne en fait, celle dont vous ne pourriez vous souvenir, mais que vous ne connaissez d'ailleurs pas, puisque votre génération n'entretient aucun rapport avec le passé."

Catherine Mavrikakis, *Impromptu.*

À PROPOS DU LIVRE

Québécoise par son père et allemande par sa mère, Caroline Akerman-Marchand, sorte d'alter ego de l'autrice, est une jeune Montréalaise, qui étudie l'allemand à l'université. Par une après-midi chaude de juillet, elle rencontre « Monsieur le professeur Karlheinz Mueller-Stahl », par hasard, à la banque. Le professeur d'allemand, connu et respecté, ne parvenant pas à retirer de liquide au guichet automatique, demande à son étudiante de lui prêter un peu d'argent.

Je me souviens de cette rencontre fortuite, impromptue, avec le professeur Mueller-Stahl, puisque mon existence en fut transformée et que ce moment vif constitue ma première conversation avec celui qui incarnera ce que je considère comme mon entrée en littérature et ma déclaration d'amour à la culture, la grande culture européenne.

Impromptu est ainsi le récit de la fascination qu'exerce l'Europe, « la vieille Europe » en Amérique du Nord, et particulièrement au Québec. Mais la réalité est parfois bien éloignée de cet imaginaire collectif, et c'est ce que va découvrir notre narratrice.

Texte critique et un brin moqueur, autant sur le milieu universitaire que sur l'impérialisme culturel européen, *Impromptu* est aussi une histoire d'exil, de retour aux sources pour la narratrice qui tente de renouer avec ses origines allemandes.

CE QU'EN DIT L'AUTRICE

« Pour ceux et celles qui comme moi ont vécu en Amérique du Nord et ont été élevés dans la tristesse de l'exil vécu par des parents européens, il est facile de comprendre pourquoi j'ai embrassé des études de lettres en admirant l'Europe et en voulant la faire mienne. Mon texte se moque à la fois de l'impérialisme culturel de l'Europe qui s'incarne dans la figure du professeur Karl-Heinz Mueller-Stahl, personnage pompeux et comique, et de l'admiration un peu béate des intellectuels québécois et nord-américains qui envahit la narratrice Caroline Akerman-Marchand, mon alter ego. Ce récit joue avec l'idée de l'Europe et le décalage qui peut s'établir entre cet imaginaire européen et la réalité du vieux continent. J'ai voulu écrire un texte comique et acerbe, parfois affectueux, souvent cruel, sur notre rapport à l'Europe et « sa grande culture ». Mais peu importe ce que j'ai voulu faire, le texte est là, je l'ai composé avec un immense plaisir. En riant, de moi, de mon amour de l'Europe, de mon histoire et de la vie des universitaires à l'heure actuelle. J'espère que ce texte fera rire mes lecteurs et lectrices. C'est ce rire tant espéré de vous qui m'a permis de l'écrire. »

L'autrice


©Sandra Lachance

Née à Chicago en 1961, d'une mère française et d'un père grec, qui a grandi en Algérie, **Catherine Mavrikakis** vit depuis toujours à Montréal, où elle enseigne la littérature et la création. Elle est l'autrice d'une quinzaine de romans et d'essais. Publiée aux éditions Héliotrope au Québec, c'est grâce aux éditions Sabine Wespieser que nous l'avons découverte en France.

Titres disponibles aux éditions Sabine Wespieser :
Le Ciel de Bay City, 2009
Les Derniers Jours de Smokey Nelson, 2012
La Ballade d'Ali Baba, 2014
Oscar de Profundis, 2016
Deuils cannibales et mélancoliques, 2020
L'Annexe, 2020



Dernière parution - *L'Absente de tous bouquets,* mai 2021, ISBN : 978-2-84805-396-7, 192 pages, 18 €.

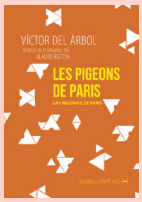
« Tu n'as jamais cultivé ton jardin. » C'est avec ces mots adressés à sa mère récemment disparue que l'écrivaine ouvre ce journal de deuil. Arrivée au Québec en 1957, pour épouser un Grec fantasque qu'elle passera sa vie à attendre, madame Mavrikakis n'a jamais voulu prendre racine dans le nouveau monde. Repliée sur elle-même et sur ses enfants, elle n'a cultivé que la nostalgie de la France, son pays natal.
Filtrés par le chagrin en de mélancoliques et tendres fragments, les souvenirs de cette mère possessive et « surprenante » lèvent le voile sur la complexité et la beauté d'une relation filiale tissée de culpabilité, d'incompréhension, de férocité même, mais surtout d'un immense amour.

La collection Fictions d'Europe

La nouvelle collection « Fiction(s) d'Europe » est née d'une rencontre entre les éditions La Contre Allée et la Maison Européenne des Sciences de l'Homme et de la Société (MESHS). Désireuses de réfléchir ensemble au devenir de l'Europe, La Contre Allée et la MESHS proposent depuis 2015 des récits de fiction et de prospective sur les fondations et refondations européennes.



Un diptyque qui nous expose sans relâche aux tiraillements du choix et à la difficulté de dépasser les frontières quelles que soient leurs formes.



Une métaphore des rapports de l'Espagne avec l'Europe et avec son histoire, celle d'une société traditionnelle découvrant en une ou deux générations la modernité.

Charles Jacquier,
Le Monde diplomatique



Une réflexion subtile et non sans humour autour de la perception de l'autre et du rejet de l'inconnu.

Olga Tokarczuk a reçu le Prix Nobel de littérature en 2018.

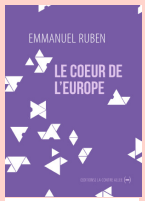


Contemporain et visionnaire, *Terre de colère* est un espace fermé, sans pitié, d'où sourd la douleur des Grecs, et qui préfigure l'avenir de tous les peuples placés sous le joug du totalitarisme économique.

V. Mailles Viard,
Le Matricule des anges

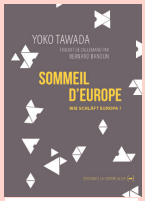


À Lisbonne, le célèbre tram 28 mène le narrateur et sa compagne au cimetière où est enterré l'auteur italien Antonio Tabucchi. Il laisse un mot sur sa tombe, et c'est le prétexte pour revenir sur le cours de leur histoire commune...



Emmanuel Ruben sonde, en praticien expérimenté du voyage immersif et en géographe d'origine, les paysages et les impressions de Yougoslavie, les histoires et les récits, les dits et les non-dits du terrain.

Librairie *Charybde*



Une Japonaise se remémore son arrivée à Vienne 30 ans plus tôt. À l'époque, la jeune femme reçoit une bourse pour étudier la musique classique en Autriche. Elle découvre la ville lors de ses promenades matinales.



En intentant une procédure contre le Musée du quai Branly, le roi de Bangoulap – un village du Cameroun –, ne pouvait pas deviner que c'était en fait l'Europe libérale et carnassière qu'il allait complètement déshabiller.



Le récit du voyage d'Eduardo Berti en Roumanie, sur les traces de l'histoire de son père. Comme un écho ou un jeu de miroir avec son précédent roman, *Un père étranger*, paru à La Contre Allée en janvier 2021.

Relation Libraires - Aline Connabel 06 25 67 05 43 / aline.connabel@gmail.com

(EDITIONS) LA CONTRE ALLEE
LITTÉRATURE & SOCIÉTÉ

BP 51060
59011 Lille Cedex - France
contactlacontreallee@gmail.com
www.lacontreallee.com

COLLECTION
FICTIONS D'EUROPE
REGARDS D'ÉCRIVAINS SUR L'EUROPE

DOMAINE LITTÉRATURE HISPANIQUE
GENRE ROMAN / RÉCIT
CHAMPS FILIATION / EXIL / FIGURE DU PÈRE

UN FILS ÉTRANGER

Eduardo Berti

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Jean-Marie Saint-Lu

PARUTION 5 NOVEMBRE 2021



9 782376 650232

10 euros - 128 PAGES
ISBN 978 2 376650 232
15 x 10.5 CM
BROCHÉ/COUSU/RABATS
Conquéror Vergé Blc 220g
Clairefontaine Bouffant 80g

BELLES LETTRES DIFFUSION DISTRIBUTION
Tél. : 01 45 15 19 70
Fax : 01 45 15 19 80
N° DILICOM
3012268230000

"Je suis venu en Roumanie pour toucher ce que je n'ai jamais pu connaître. Pour voir de près la racine du silence de mon père."

Eduardo Berti, *Un fils étranger*

À PROPOS DU LIVRE

Alors qu'il termine l'écriture de son roman *Un père étranger*, Eduardo Berti reçoit un colis inattendu contenant des photocopies du dossier que son père présenta à son arrivée en Argentine, dans les années 1940. Originaire de Roumanie et fuyant la Seconde Guerre mondiale, son père avait conservé jusque dans sa tombe de nombreux secrets, jusqu'à son véritable nom de famille.

Parmi toutes les révélations que comporte le dossier, la découverte de l'adresse de la maison natale de son père, dans la ville roumaine de Galati, anciennement Galatz, est comme un nouveau point de départ. Une invitation à entreprendre un voyage à la rencontre du pays natal de son père. Parti en Roumanie sans jamais imaginer qu'il naîtrait un livre de ce séjour, Eduardo Berti passe de l'autre côté du miroir, et devient l'étranger. Partir à la recherche de cette maison natale fut ainsi le premier pas vers *Un fils étranger*, comme un écho à *Un père étranger*.

Dans ce voyage à Galati, l'invention est au cœur de la reconstitution de l'histoire familiale. Pour combler les silences et les zones d'ombres imposées par le père, le fils n'aura d'autres recours que de lui inventer une histoire et d'accepter ce qui continuera de lui échapper, à l'image de cette fameuse maison familiale, au n°24, qui ne se trouve peut-être pas être celle que l'on pensait y trouver.

DES QR CODES PRÉSENTS AU FIL DU RÉCIT, COMME DES EMPREINTES. CE QU'EN DIT L'AUTEUR

« Les QR codes renvoient principalement à des photos prises pendant le voyage, et de temps en temps à quelques documents d'archives. Et aussi, à la fin, à une bande-son que j'ai composée pendant l'écriture du livre : un "film bande-son". Je ne suis ni photographe ni musicien ni cinéaste. Je me suis aventuré dans ces domaines aussi comme un étranger… Un étranger qui raconte sa propre histoire ou, en tout cas, l'histoire de son père, l'histoire de ses origines.

Les QR codes ressemblent aux empreintes digitales qui dessinent notre identité. Mais ce n'est pas seulement pour cela que je les ai mis dans ces pages. Je suis un lecteur indécis : parfois j'aime les livres qui comportent des illustrations ; d'autres fois, il me semble qu'elles entravent une des meilleurs choses de la littérature, la liberté d'imaginer, de compléter, d'inventer par-delà l'auteur. Chaque lecteur a ici, par conséquent, le choix de regarder ou de ne pas regarder ce que j'ai voulu montrer. De le voir, même, au moment où il le voudra. Et si le lecteur arrive aux "images vraies" après un certain délai, s'il y arrive après un moment d'imagination, il aura reproduit à petite échelle mon propre parcours, car durant des décennies Galati n'a été pour moi qu'un mystère à "décoder". »

L'auteur


©Dorothée Billard

Eduardo Berti est membre de l'Oulipo depuis juin 2014. Né en Argentine en 1964, écrivain de langue espagnole, il est l'auteur de quelques recueils de nouvelles, d'un livre de petites proses et de plusieurs romans. Traducteur et journaliste culturel, il est lui-même traduit en sept langues, notamment en langue française où on peut trouver presque toute son oeuvre : les micronouvelles de *La vie impossible* (prix Libralire 2003), les nouvelles de *L'Inoubliable* et les romans *Le Désordre électrique*, *Madame Wakefield* (finaliste du prix Fémina), *Tous les Funes* (finaliste du Prix Herralde 2004), *L'Ombre du Boxeur* et *Le Pays imaginé* (prix Emecé 2011 et prix Las Américas 2012).

Le traducteur


©La Contre Allée

Jean-Marie Saint-Lu est l'auteur de plus d'une centaine de traductions, dont celles des textes d'Eduardo Berti. Agrégé d'espagnol, il a enseigné la littérature latino-américaine aux universités de Paris X-Nanterre, puis de Toulouse le Mirail.
Jean-Marie Saint-Lu a reçu, avec Robert Amutio, le prix Bernard Hoepffner 2020, pour la traduction des Œuvres complètes de Roberto Bolaño.

Déjà paru à La Contre Allée



Eduardo Berti, avec son humour et son sens de la formule, imbrique les histoires – du narrateur, de son père et de Joseph Conrad. Tissant une toile fine et captivante, il nous entraîne au cœur de questionnements sur l'identité, la transmission, l'exil et l'écriture.

Un père étranger, traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu, 2021, 448 pages, 23 €.



À quoi pourraient bien ressembler la machine à arrêter le temps, les boucles d'oreilles-réveil, le traducteur chien-humain... ces multiples inventions dont recèle la littérature ? Joueurs inventifs, Eduardo Berti et Monobloque nous en offrent un inventaire aux allures oulipiennes.

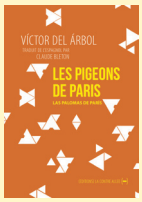
Inventaire d'inventions (inventées), Eduardo Berti avec le collectif Monobloque, 2017, 208 pages, 24 €.

La collection Fictions d'Europe

La nouvelle collection « Fiction(s) d'Europe » est née d'une rencontre entre les éditions La Contre Allée et la Maison Européenne des Sciences de l'Homme et de la Société (MESHS). Désireuses de réfléchir ensemble au devenir de l'Europe, la Contre Allée et la MESHS proposent depuis 2015 des récits de fiction et de prospective sur les fondations et refondations européennes.



Un diptyque qui nous expose sans relâche aux tiraillements du choix et à la difficulté de dépasser les frontières quelles que soient leurs formes.



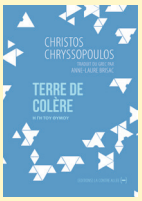
Une métaphore des rapports de l'Espagne avec l'Europe et avec son histoire, celle d'une société traditionnelle découvrant en une ou deux générations la modernité.

Charles Jacquier,
Le Monde diplomatique



Une réflexion subtile et non sans humour autour de la perception de l'autre et du rejet de l'inconnu.

Olga Tokarczuk a reçu le Prix Nobel de littérature en 2018.



Contemporain et visionnaire, *Terre de colère* est un espace fermé, sans pitié, d'où sourd la douleur des Grecs, et qui préfigure l'avenir de tous les peuples placés sous le joug du totalitarisme économique.

V. Mailles Viard,
Le Matricule des anges

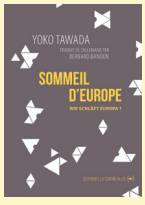


À Lisbonne, le célèbre tram 28 mène le narrateur et sa compagne au cimetière où est enterré l'auteur italien Antonio Tabucchi. Il laisse un mot sur sa tombe, et c'est le prétexte pour revenir sur le cours de leur histoire commune...



Emmanuel Ruben sonde, en praticien expérimenté du voyage immersif et en géographe d'origine, les paysages et les impressions de Yougoslavie, les histoires et les récits, les dits et les non-dits du terrain.

Librairie *Charybde*



Une Japonaise se remémore son arrivée à Vienne 30 ans plus tôt. À l'époque, la jeune femme reçoit une bourse pour étudier la musique classique en Autriche. Elle découvre la ville lors de ses promenades matinales.



En intentant une procédure contre le Musée du quai Branly, le roi de Bangoulap – un village du Cameroun –, ne pouvait pas deviner que c'était en fait l'Europe libérale et carnassière qu'il allait complètement déshabiller.



La rencontre, impromptue, entre une étudiante montréalaise et son professeur d'allemand bouleverse la vie et la carrière de la jeune femme. Un récit sur la fascination qu'exerce la vieille Europe au Québec.

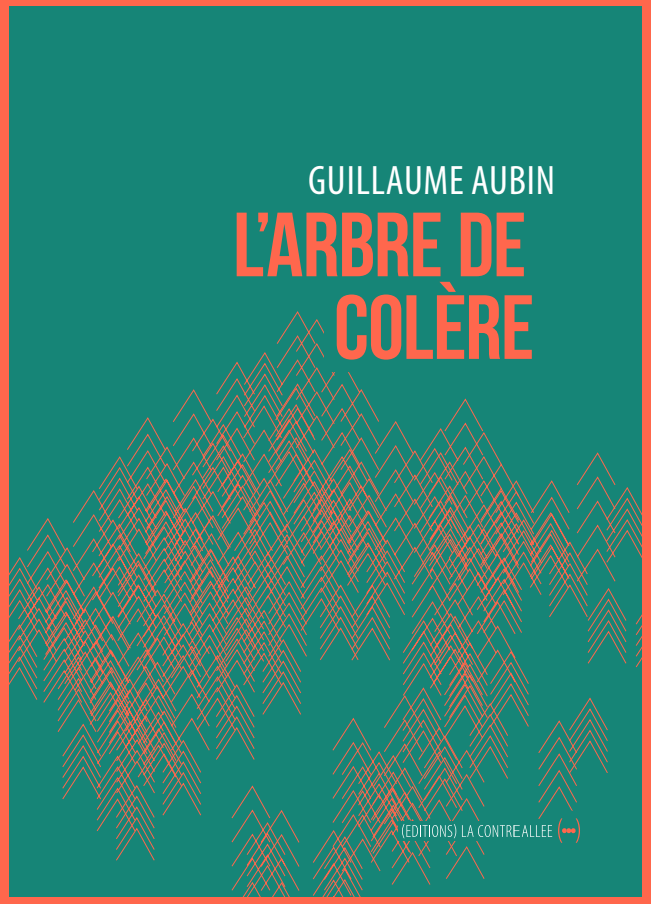
Relation Libraires - Aline Connabel 06 25 67 05 43 / aline.connabel@gmail.com



Le 14 janvier 2022...

... quoi d'autre qu'un premier roman pour la 100e nouveauté aux éditions La Contre Allée ?





L'ARBRE DE COLÈRE, GUILLAUME AUBIN
COLLECTION LA SENTINELLE
PARUTION LE 14 JANVIER 2022
352 PAGES, 21€.

« Je suis Peau-Mêlée. Je suis celle qui brouille le féminin et le masculin. Je n'ai pas le sexe dressé, et ça ne m'empêche pas de frapper la balle, de tuer le gibier.

Je n'ai pas la verge haute, mais ça ne m'empêche pas de m'habiller en homme. Je suis complémentaire de l'homme que j'aime, mais je ne suis pas complémentaire de tous les hommes, parce que je ne suis pas un principe. »

À PROPOS DU LIVRE



POUR ÉCOUTER **GUILLAUME AUBIN :**

Née dans une tribu du Canada, Fille-Rousse grandit avec les garçons, s'adonnant avec joie à la chasse, la pêche et la course. Lorsqu'elle observe les groupes de femmes, elle pense que rester au campement n'est pas fait pour elle !

Dans l'esprit du chamane de la tribu émerge alors l'idée que la petite fille, dont la naissance est nimbée de mystère et dont le parcours étonne, pourrait être une Peau-Mêlée, un être à part, homme et femme à la fois. Si certains dans la tribu acceptent sa nouvelle condition, d'autres doutent et ne cessent de mettre la jeune fille à l'épreuve.

***L'Arbre de colère* c'est la découverte d'une culture, celle des tribus semi-nomades des Premières Nations canadiennes et celle des « Two Spirits » ; c'est aussi accompagner une jeune fille dans sa quête de liberté ; c'est rencontrer un peuple, entre l'amour des familles et la violence des rites et des combats, entre traditions ancestrales et évolution forcée par l'arrivée des Européens.**

Avec ce premier roman, au rythme entêtant comme le son du tambour, Guillaume Aubin nous emporte aux côtés d'un personnage fascinant qui a tout pour marquer les esprits !

Blond avant d'être châtain, GUILLAUME AUBIN a fait des études d'ingénieur. S'en est repenti pour devenir libraire. Néanmoins, à ce jour, il compte plus d'années d'exercice en tant que footballeur amateur qu'en tant que professionnel du livre.

Et s'il fallait chercher des éléments significatifs dans son enfance, on pourrait mentionner le projet de société utopique dans la forêt, qu'il avait imaginé avec ses cousins et cousines. Tentative vite rattrapée par les dérives du monde qu'ils reproduisaient : accroissement des inégalités, système pyramidal, mécanismes d'exclusions. Son premier roman est peut-être né de l'envie d'exorciser ou de revivre cette expérience.

Il est lauréat du Prix du Jeune Écrivain 2015 et 2016, respectivement pour ses nouvelles « Phosphorescence » et « Punk à Chien », publiées dans les recueils *Et couvertes de satin* et *La vie est une chose minuscule*, aux éditions Buchet Chastel.

En 2017, il collabore avec le peintre Julien des Monstiers dans le livre *Peaux*, aux Éditions de la Ménagerie, qui fait dialoguer leurs deux univers.

Crédits photo ©Macha Kaïdanovski



« Très vite, je n'ai plus joué avec les filles de mon âge. Je préférais les garçons. Les filles n'allaient pas en forêt. Elles copiaient leurs mères, berçaient les petites soeurs, jetaient des herbes dans la marmite. Ça ne m'intéressait pas. Je voulais courir. Je voulais voir les arbres derrière les arbres. Je voulais surprendre des hardes de cerfs dans un creux de terrain. Entendre le roulement de leurs sabots. Voir les castors construire des barrages, les oursons s'égayer, veillés par leur mère. Repérer les nids d'aigles dans les branches. Je voulais tous les animaux, et pas seulement morts et déshabillés de leurs peaux, leur viande séchée pour les jours de froid. Combien de temps encore ? Combien de temps encore je vais déranger l'ordre du monde ? Combien de temps encore je crois pouvoir échapper à être une femme ? À faire des choses de femme ? »

Guillaume Aubin nous parle de **L'Arbre de colère**

Le point de départ

En 2012, je reçois une bourse de la part de l'Office franco-québécois pour la Jeunesse pour financer un projet littéraire au Québec. Lors de mes recherches préparatoires, je m'intéresse à une île gigantesque érigée au milieu de la forêt suite à la chute d'un astéroïde. Sur place, j'apprends que ces terres sont les terres historiques de l'ethnie Innu, ou Montagnais, peuple nomade jusqu'à récemment. La magie du lieu, combinée à l'histoire de cette culture, donne les grandes lignes du roman. Ce n'est que plus tard que j'ajouterais le concept de bispiritualité, qui répond à mon envie de créer un personnage en décalage avec le rôle social qui lui est assigné.

Les concepts de genre et de bispiritualité

La bispiritualité est un terme générique pour désigner des concepts semblables qu'on retrouve dans la plupart des peuples premiers américains. Ce concept consiste à reconnaître, à des personnes qui se sentent attirées par le rôle social opposé à celui défini par leur sexe biologique, une capacité à posséder à la fois l'esprit féminin et masculin. Une personne bispirituelle est donc considérée comme une personne qui possède un grand pouvoir, et en sera hautement respectée. Le tabou de « l'homosexualité » existe dans les sociétés premières des Amériques. Il se définit par l'union de deux personnes de même genre. Or, la bispiritualité est considérée comme un troisième, voire un quatrième genre. Unir une personne bispirituelle avec un homme, ou une femme, ne représente donc pas une transgression. Dans ces sociétés, qu'on disait barbares, existait déjà la dissociation entre le sexe et le genre, bien avant que la sociologie contemporaine ne s'en empare.

La question du genre – et, par extension, des orientations sexuelles - est centrale dans mon travail. Dans « Phosphorescence » (incluse dans *Et couvertes de Satin*, Buchet Chastel, 2015), j'interroge la représentation de la sexualité au sein d'un couple. Dans *Peaux* (La Ménagerie, 2017), je mets en scène l'apprentissage de la sexualité et la dévalorisation des femmes à l'adolescence. Dans « Baleines » (inédit), je m'intéresse à la réaction en chaîne de l'homophobie ordinaire dans un village de pêcheurs.

Depuis 2019, je tiens un blog intitulé Qu'en Dira-t'Homme ?, où je croise lectures féministes et expériences personnelles pour ouvrir la réflexion sur les masculinités, considérant, pour paraphraser la philosophe Olivia Gazalé, que la virilité est un piège pour les deux sexes.

Personnages et environnement : un écosystème

Je conçois mes univers comme des écosystèmes, c'est-à-dire des réseaux de relations entre personnes, êtres, choses, qui ne sont pas réductibles à la somme de leurs éléments. Mes personnages n'existent que parce qu'ils existent dans cet environnement, et ne peuvent en être isolés. En cela, l'espace géographique peut être considéré comme le personnage principal de mes fictions.
Je décris volontiers mon écriture comme sensuelle, en ceci qu'elle s'adresse aux sens. J'aime que le lecteur sente, touche, goûte, écoute, voie, lors de sa lecture, que mon style soit au service d'expériences émotionnelles et sensitives. Le recours à un vocabulaire simple, à un langage oral, procède de cette volonté d'amincir la barrière textuelle entre le lecteur et l'imaginaire qu'il se façonne. C'est également la raison pour laquelle le corps occupe une place centrale dans mon écriture, en tant que réceptacle de cette sensualité. Et je considère que l'histoire de mon personnage est indissociable de son histoire sexuelle, de ses vécus - traumatiques ou non – et de ses désirs. Dans le cas de *L'Arbre de colère,* la sexualité est utilisée par les tribus comme un outil de polarisation des rôles sociaux féminins et masculins. En somme, c'est une récupération du corps individuel par le corps collectif. Pour mon personnage, la collision de l'intime et du politique agit comme un accélérateur de son refus de se conformer.

Parcours de lecteur : auteurs et influences

J'ai décidé de devenir écrivain à l'âge de quatorze ans, en lisant Zola. J'ai aimé que l'auteur se fasse observateur de son époque et des réalités sociales, que l'écriture objective et témoigne. Des années plus tard, la lecture de Nina Bouraoui marque un tournant dans ma vie de lecteur et d'écrivain. La force émotionnelle qu'elle génère est d'autant plus frappante que les tournures choisies et le vocabulaire sont simples. Marguerite Duras, Annie Ernaux ou Anne Sibran viendront par la suite enrichir ce panthéon. En parallèle, je continue à nourrir ma curiosité pour la littérature étrangère, pour les voyages, l'histoire, ou les cultures du monde.
Je garde une admiration enfantine pour les grands raconteurs d'histoires, les imaginations débordantes, ou les plumes qui se nourrissent du réel pour mieux le dépasser. *La Mort du roi Tsongor*, de Laurent Gaudé, *Kafka sur le rivage*, de Haruki Murakami, *Pandore au Congo*, de Albert Sánchez Piñol, *Le Vieux qui lisait des romans d'amour*, de Luis Sepúlveda, *American Darling*, de Russell Banks ou encore *Rouge Brésil*, de J.-C. Rufin, font partie de mes livres de cœur.

Sources et références

Afin de rendre le récit le plus crédible possible, la langue a été, dans la mesure du possible, adaptée à la spiritualité et à la réalité d'une jeune fille issue d'une Première Nation. Ainsi, j'ai évité tout vocabulaire dont l'étymologie dérive directement de la technologie européenne ou d'éléments inconnus à cette époque au Canada. Par exemple, les expressions « s'asseoir à cheval », ou « cloué au sol », n'ont pas de sens dans la bouche de mon personnage qui ne connaissait ni l'existence du cheval ni celle du clou. Néanmoins, le français est un produit de l'histoire et de la culture européenne, et le roman n'est donc qu'une interprétation très personnelle d'une culture lointaine, et ne prétend pas représenter la réalité culturelle, pas plus qu'elle ne prétend avoir valeur historique. Pour ces deux raisons, j'ai volontairement écarté les noms propres ou qui font explicitement référence à une culture. Néanmoins, le roman s'inspire fortement du XVI^e^ siècle, époque où s'établit et s'intensifie le commerce entre les pêcheurs européens et les Premières Nations de l'estuaire du Saint-Laurent. Afin de rester le plus vraisemblable possible, je me suis appuyé sur les sources ci-dessous :

BOUCHARD, Serge. *Récits de Mathieu Mestokosho, chasseur Innu*, Boréal, 2004.
KASBARIAN-BRICOUT, Béatrice. *Les Amérindiens du Québec, les héritiers de la Terre-Mère*, L'Harmattan, 2004.
JACOBS, Sue-Ellen ; THOMAS, Wesley ; LANG, Sabine. *Two-Spirit People, Native American Gender Identity, Sexuality, and Spirituality*, University of Illinois Press, 1997.
BRAMLY, Serge. T*erre Sacrée, l'univers spirituel des Indiens d'Amérique du Nord*, Albin Michel, collection Espaces Libres, 2017.
McLUHAN, T-C (textes rassemblés par). *Pieds nus sur la terre sacrée*, Gallimard, collection Folio Sagesse, 2015.
TURGEON, Laurier. *Une histoire de la nouvelle France, Français et Amérindiens au XVI^e^ siècle*, Belin, collection Histoire, 2019.
THEVENIN, René ; COZE, Paul. *Moeurs et histoire des Indiens d'Amérique du Nord*, Payot, collection Petite Bibliothèque Payot, 2017.
CATLIN, George. *Les Indiens d'Amérique du Nord,* Albin Michel, collection Terres d'Amérique, 2007.
DELSAHUT, Fabrice. *L'empreinte sportive amérindienne. Les jeux amérindiens face au nouveau monde sportif*, L'Harmattan, collection Espaces et Temps du Sport, 2000.
DAY, Trevor. *Taïga*. Chelsea House Publishers, collection Biomes of the Earth, 2006.
DESY, Pierrette. *L'Homme-Femme, (les berdaches en Amérique du Nord),* article publié dans la revue *Libre — politique, anthropologie, philosophie*, 1978, no 78-3, pp. 57-102, Paris, Payot.

Liberté d'écriture et culture

Écrire à partir d'une culture qui n'est pas la sienne pose certaines questions.

Des questions d'ordre littéraire, d'abord, car il est plus difficile de se mettre dans la peau de personnages appartenant à une autre époque et à un autre continent, que dans celle d'un personnage qui aurait un vécu proche. Plus un personnage vous est éloigné dans le temps et l'espace, plus les erreurs sont fréquentes. En soi, on pourrait se dire que ces erreurs ne sont pas graves, car les traquer fait partie du processus d'apprentissage de l'auteur qui essaye d'agrandir son cadre de pensée, de s'ouvrir l'esprit. L'écriture, de ce point de vue, consiste justement à aller vers l'autre du roman, donc vers l'Autre, au sens large.

Mais ces erreurs peuvent aussi blesser celles et ceux qui, appartenant à la culture en question, se sentent utilisés, déformés, et ne se reconnaissent pas dans les lignes du roman. Ce sont les questions éthiques qui se posent à l'auteur, l'autrice. Quelles sont ces erreurs ? Il y a celles d'ordre factuel : anachronismes, oublis, déplacements d'objets, de lieux, de concepts. Mais plus grave sont les erreurs, ou plutôt les biais, qui touchent à l'essence de la culture en question. Je pense aux représentations fantasmées qui, même quand elles partent d'un bon sentiment, exotisent les corps et les manières de penser le monde, et contribuent à donner une image stéréotypée des cultures qui ont été inspirantes, pouvant avoir des conséquences réelles pour les personnes qui en sont les représentants. Et ce, d'autant plus quand l'histoire n'a pas été tendre avec ces groupes culturels, et que leurs descendants peinent à se faire entendre.

Il s'agit donc de trouver un équilibre entre ces deux piliers. Entre, d'un côté, la nécessaire curiosité, moteur de l'écriture et du chemin vers l'Autre et, de l'autre côté, la nécessaire responsabilité de l'écriture, qui ne peut s'affranchir totalement du réel, de la réception du texte par les lectrices et lecteurs.

En écrivant *L'Arbre de colère*, j'ai bien sûr été traversé par cette équation. J'oscillais entre : 1) Le rêve d'une liberté totale pour développer mes personnages, mon univers, utilisant des éléments du réel ou les distordant à volonté. 2) L'envie de rendre hommage aux cultures qui m'ont inspiré, en écrivant une histoire qui approcherait au plus près de ce que pouvait être la vie, la pensée, dans la taïga du XVe siècle.

Le résultat dans ce double élan est hybride. J'ai gardé certains éléments historiques, vérifiables. Mais j'ai pris des libertés par ailleurs. L'important est donc, à mon sens, de ne pas faire passer le texte pour ce qu'il n'est pas. Ni un roman historique, ni une pure fiction. Pour cela, j'ai essayé de retirer les indices qui pourraient induire la lectrice ou le lecteur en erreur, lui faire croire qu'il y a véracité historique et culturelle, quand ce n'est pas le cas. Bien sûr, on pourrait m'opposer que le lecteur ou la lectrice est une personne capable de discerner le vrai du faux, et que c'est à lui de faire la démarche d'aller vérifier ce qu'il a lu. Étant moi même lecteur, je constate que, malheureusement, je ne prends pas toujours le temps de faire cette démarche, de croiser les sources, d'historiciser mes lectures, et je crois qu'il faut composer avec cette réalité. Aussi, il me paraissait obligatoire de flouter le roman, de ne donner aucun élément géographique ou temporel tangible, de renommer les tribus, renommer des objets dont la dénomination, issue de peuples premiers existants, est passée dans le langage courant.

Ce faisant, on se heurte aux limites du langage. Car comment penser le monde comme un Innu, si on n'utilise pas la langue innue ? Comment voir les plantes, les animaux, quand les familles de mots, les structures de phrases, ne se recoupent pas avec celles de la langue française ? Comment parler de certaines nuances, quand la langue française n'a pas trouvé bon d'inventer cette nuance ? Le travail mot à mot est fondamental car il permet de se rendre compte de l'ancrage culturel de la langue, de l'étymologie, de l'histoire de notre vocabulaire. Donc de comprendre que le français ne sera jamais suffisant pour voir à travers les yeux d'un non-francophone. D'autant plus s'il s'agit des yeux d'une personne aussi éloignée dans le temps et l'espace qu'une Innue du XVe siècle. C'est en écrivant sur les Innus qu'on se rend compte qu'on ne peut pas écrire sur les Innus. Qu'à défaut, on ne peut parler que de Fille-Rousse.

On pense aussi...

À *De pierre et d'os*, Bérengère Cournut, Le Tripode.
Pour son héroïne qui se révèle au fur et à mesure du texte et pour la découverte d'une culture.

À *Kukum*, Michel Jean, éditions Dépaysage.
Pour la découverte d'un mode de vie emprunt de coutumes et de traditions.

Aux textes de Richard Wagamese, aux éditions Zoé.
Pour le lien avec le destin des Premières Nations au Canada.

Aux textes de Naomi Fontaine, aux éditions Mémoire d'encrier.
Pour le rapport à la communauté Innue, Première Nation du Canada.

Comment un auteur choisit-il d'envoyer son manuscrit à une maison d'édition plutôt qu'à une autre ?



Guillaume Aubin prend **La Contre Allée**

Le parcours d'un auteur-lecteur dans le catalogue d'une maison d'édition

Bien souvent, les lignes éditoriales sont à chercher entre les mots. Lignes de force autour desquelles s'articule un catalogue, ce sont néanmoins les lignes les plus difficiles à trouver, dans un métier qui n'en est pourtant pas avare. Quand les unes sont imprimées noir sur blanc, les autres sont invisibles. Un jeune auteur, une jeune autrice, en recherche d'une maison qui lui corresponde, rêve d'un récapitulatif de lignes éditoriales, sous forme de tableau à deux entrées, afin de pouvoir identifier au plus vite à qui envoyer, auprès de qui son travail pourrait trouver un relais et s'épanouir. Mais, de la même manière qu'une personnalité résiste à être croquée en un paragraphe, un tel tableau n'existe pas. Le jeune auteur, la jeune autrice, se trouve alors obligé•e de s'en remettre à ce conseil mystérieux, souvent prodigué sur les sites internet : « le mieux étant encore de lire nos publications ».

Or, par définition, le jeune auteur, la jeune autrice, papillonne, car il/elle cherche à connaître un maximum de maisons d'éditions. Alors il/elle pioche, cherche à se rappeler des livres qu'il/elle a lus, remontant à l'époque où le nom des maisons d'éditions lui était indifférent, et qu'il/elle était seulement capable de reconnaître certaines couvertures dans la production générale. De cet inventaire, il/elle essaye de dégager des constantes, qu'il/elle cherche à affiner en boulottant des résumés, en découvrant de nouveaux textes, attendant de tomber sur la perle qui, à elle seule, pourrait représenter toutes les qualités de la maison d'édition.

Ce Prince que je fus a été ma perle. Le déclencheur de mon envoi à La Contre Allée. En cela il occupe une place particulière dans mon rapport à la maison. Pas seulement parce qu'il m'a donné la curiosité de me replonger dans leur catalogue : parce qu'il m'a subjugué. J'ai eu un coup de foudre immédiat pour ce roman, dont le ton doux-amer continue de m'inspirer, et son personnage de m'habiter.

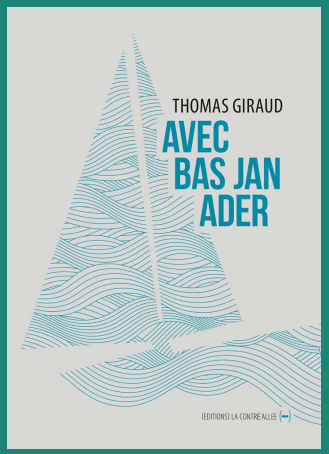
Collection La Sentinelle

Une attention particulière aux histoires et parcours singuliers de gens, de lieux, de mouvements sociaux et culturels.



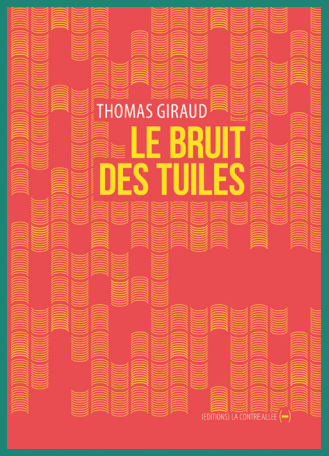
Ce prince que je fus raconte l'histoire d'un homme vivant à Barcelone à l'époque de Franco, passablement alcoolique, qui découvre être le descendant direct de Moctezuma II, dernier empereur Aztèque. L'information lui donnant des ailes, au propre comme au figuré, il se met en tête de rétablir la noblesse de sa lignée, exhumant le faste et les symboles de l'empire disparu, finissant par attirer l'attention de la bourgeoisie barcelonaise, et jusqu'au dictateur en personne. Une comédie pince sans rire qui épingle les milieux mondains et fait office de révélateur de la mascarade sociale dans laquelle chacun, à mon sens, peut se reconnaître. J'ai ainsi vu, dans *Ce Prince que je fus*, un nouveau *Cent ans de solitude* : pour son hérédité maudite, une sorte de spleen intergénérationnel, dont les racines plongent dans le XVI[e] siècle, avant de resurgir au XX[e] ; pour le caractère universel de son antihéros, tantôt ridicule, tantôt émouvant ; enfin, pour ces scènes aux allures de rêves, qui confèrent au livre une dimension quasi légendaire. Jordi Soler avance sur la corde raide de la crédibilité, produisant la magie qui, ajoutée à un style flamboyant, une ironie certaine et un sens du détail, entraînent le lecteur dans un abîme de plaisir. Un chef-d'œuvre !

Ce prince que je fus, Jordi Soler, traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu, 2019.



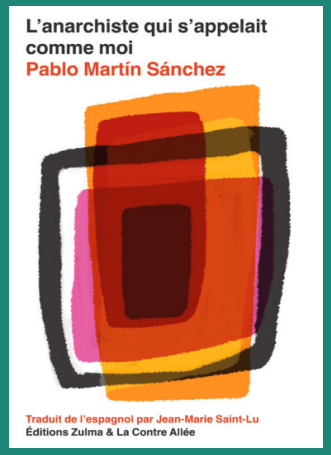
Artiste conceptuel Hollandais, Bas Jan Ader s'était spécialisé dans la chute, perfectionnant année après année la mise en scène de la fragilité des corps et des déséquilibres, jusqu'à son ultime traversée de l'Atlantique dans une coque de noix, aux frontières de l'art et de l'exploit sportif. Avec ce nouveau portrait, tout en justesse et retenue, Thomas Giraud ajoute une quatrième étoile à sa galaxie de rêveurs, et entraîne son lecteur dans un vertige existentiel en posant la question : la vie est-elle une performance ?

Avec Bas Jan Ader, Thomas Giraud, 2021.



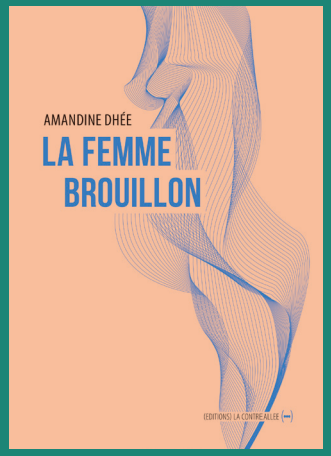
Vie et mort d'un phalanstère français au Texas, dont l'organisation méticuleuse s'est heurtée à la rudesse du terrain et aux aléas climatiques. Dans son troisième roman, Thomas Giraud redonne vie au XIX[e] siècle et à ses utopies communautaires, et offre un western réaliste et finement ciselé, sans coups de feu mais pas sans soleil. Organisé autour de la figure de Victor Considerant, qui a imaginé et porté l'utopie, le texte offre une superbe réflexion sur l'écart entre les rêves et la réalité, l'individu et le groupe, et les biais psychologiques qui nous aveuglent mais nous permettent également de surmonter les échecs.

Le Bruit des tuiles, Thomas Giraud, 2019.



Le Romanesque ne s'oppose pas toujours à l'Historique : *L'anarchiste qui s'appelait comme moi* en est la preuve ! Foisonnante et rebondissante, cette immense fresque nous entraîne dans le monde d'hier, sur les traces de l'effervescence politique qui agite l'Europe à l'aube du XX^{e} siècle. De Madrid à Barcelone, en passant par Paris, New York et Buenos Aires, Pablo Martín Sánchez (l'auteur) restitue le parcours de Pablo Martín Sánchez (l'anarchiste), dont la vie trépidante nous ferait presque oublier qu'il a réellement existé. Et c'est toute la puissance de ce livre, qui jusqu'au bout laisse planer le doute, jouant sur les zones d'ombre de son personnage pour interroger notre rapport à la véracité historique. Un tour de force !

L'anarchiste qui s'appelait comme moi, Pablo Martín Sánchez, traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu, coédition avec les éditions Zulma, 2021.



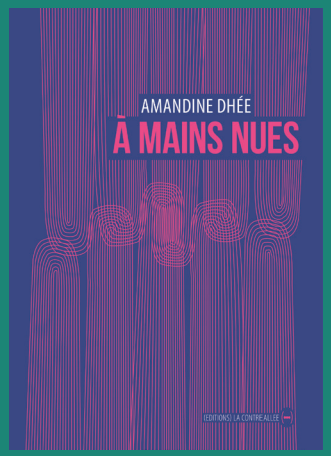
Dans un livre supertonique, Amandine Dhée tient la chronique d'une grossesse puis d'une naissance, et dézingue toutes les normes qui pèsent sur une expérience hors-norme : celle de donner la vie. Armée de son humour et de son esprit critique, elle traque les injonctions qui guettent la future mère, vieux stéréotypes ou carcans de la femme moderne. Un texte résolument libre qui, l'air de rien, cerne les enjeux fondamentaux de l'éducation.

La Femme brouillon, Amandine Dhée, Prix Hors concours, 2017.



Composé à partir de témoignages de femmes battues, ce recueil frappe par sa puissance. Violence du langage nu, donc, comme réponse à la violence physique. Perrine le Querrec réussit à porter les mots qu'on lui a confiés, à accorder sa sensibilité sur d'autres vies que la sienne, dans une fusion remarquable qui donne au « je » toute sa valeur universelle. La forme poétique permettant de s'affranchir de l'enveloppe narrative qui parfois dilue, il ne reste que l'urgence, la vibration de la douleur et de l'espoir. Une forme qui ménage aussi l'espace du silence, qui est parfois pansement, respiration dans l'étau du souvenir. En somme, elle crie les frontières intangibles de la dignité, dans un recueil qui semble prouver qu'il n'y a pas à choisir entre le fond et la forme, entre l'engagement et la littérature.

Rouge pute, Perrine Le Querrec, 2020.



S'emparant du sujet de la sexualité, Amandine Dhée réitère l'exploit de *La Femme brouillon*, et s'interroge cette fois sur les dynamiques, parfois inversement proportionnelles, de l'amour et du désir, et sur les moyens d'entretenir la jouissance. Un texte en résonance avec son époque, qui souffle un vent de fraîcheur sur nos turbulences amoureuses et charnelles.

À mains nues, Amandine Dhée, Prix Hors concours, 2017.

Collection Les Périphéries

Nous déportent, nous décentrent, nous amènent à des confins, nous font prendre des parallèles, explorer les recoins, les Périphéries nous relient, aussi.

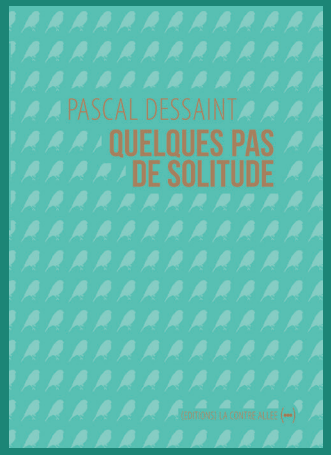
Je suis naturellement méfiant envers la nouveauté. C'est qu'en matière de livres, j'ai la mémoire longue, et des listes d'envies grandes comme le bras. Mon mécanisme de défense consiste donc à ne pas voir, plutôt que de risquer la saturation et, par conséquent, les renoncements. Aussi, quand je suis tombé sur La Contre Allée, au Salon du livre 2016, j'ai d'abord voulu passer mon chemin. La maison d'édition m'était inconnue. Leurs auteurs également.

Dans la tête du flâneur qui s'arrête devant le stand s'affrontent alors deux conceptions du monde : 1) Celle selon laquelle les grands textes sont chez les grands éditeurs. Ce qui, en d'autres termes se résume ainsi : si certaines maisons d'édition sont petites, c'est qu'elles ne sont pas assez bonnes pour être grandes. 2) Celle selon laquelle les grandes maisons d'éditions empêchent les petites de grandir, en occupant le terrain médiatique et en leur récupérant les bons auteurs. Ce qui, en d'autres termes, se résume ainsi : les nouvelles voix, l'avant-garde littéraire, se trouvent chez les petites maisons. La vérité, comme souvent, est quelque part entre les deux, et se moque souvent de nos catégories. Toujours est-il que, arbitrage psychologique et financier oblige, j'ai acheté deux livres de cette maison d'édition, que je classais parmi les « Petites ». Je n'ai pas pris de romans, ma liste d'envie ne pouvant souffrir l'introduction de gros volumes. J'ai donc pioché deux textes de la collection Les Périphéries, *Pas dans le cul aujourd'hui*, de Jana Černá, et *Tant de place dans le ciel*, d'Amandine Dhée.



Je dois dire que Jana Černá m'a jeté dans un abîme de doute. Pourquoi, si ce texte existe depuis les années soixante, n'en ai-je jamais entendu parler ? Pourquoi aucune maison d'édition n'a pris la peine de le traduire, avant La Contre Allée ? C'est ainsi que j'apprenais doucement que le jeu éditorial est une affaire complexe, et que la qualité d'un texte n'est pas suffisante pour expliquer son succès ou son échec commercial, voire son existence sur le marché. Car cette lettre à son amant, écrite par Jana Černá, est entrée directement dans mon panthéon littéraire personnel.
Je ne connais aucun autre texte capable de représenter l'amour, le terrassement et l'urgence du sentiment amoureux, ni cette étrange combinaison de désir charnel et intellectuel qu'il provoque. Cru et explicite, c'est un texte profondément érotique. Mais il ne saurait se réduire à cela, tant Jana Černá capte la tendresse, le fantasme, la projection des rêves de plaisir sur l'amant de chair, dans une langue d'une maîtrise et d'une beauté qui confine au sublime. Bref, Jana Černá a été le déclic, le texte qui est venu incarner La Contre Allée à mes yeux. Une maison d'édition qui va chercher des auteur•es rares, des auteur•es qui ont la langue et les idées. Une maison d'édition qui n'a pas froid aux yeux, et qui ne s'embarrasse pas des genres.

Pas dans le cul aujourd'hui, Jana Černá, traduit du Tchèque par Barbora Faure, 2014.



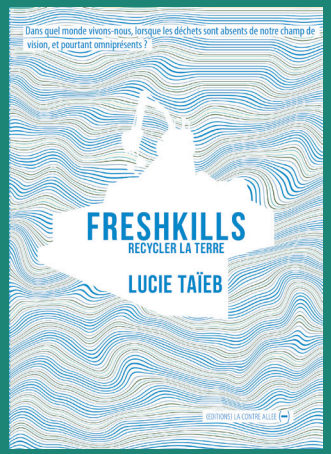
Un texte court, peut-être un des plus fins de la collection : 50 pages à peine. Pascal Dessaint, auteur de polars connu et reconnu, s'éloigne de son domaine de prédilection pour y ouvrir son cœur et régler ses comptes avec l'adversité. On y découvre un frère aimé, des deuils et des mélancolies, et le réconfort apporté par la marche, l'observation des animaux et des paysages. Peut-être qu'inconsciemment je croyais encore que les auteurs de l'âme ne se trouvent que dans la littérature blanche. Grossière erreur. En quelques pages, Pascal Dessaint pose l'équation du à quoi bon ? dans une confession bouleversante, servie par une prose des plus pures. Bref : un texte à mettre entre toutes les mains.

Quelques pas de solitude, Pascal Dessaint, 2014.

Collection Un Singulier Pluriel

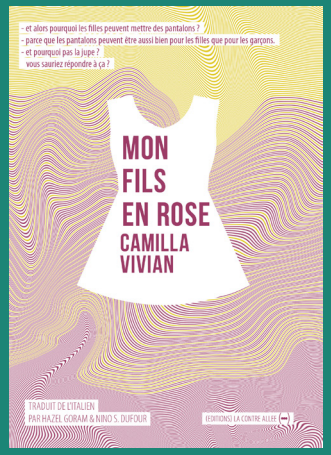
Témoigner, transmettre, questionner.
Un sujet et plusieurs voix s'en mêlent

La collection Un Singulier Pluriel édite des livres narratifs, non fictionnels, qui traitent de sujets de société, tout en restant des objets littéraires. En somme, des livres qui font le pari qu'on peut être l'un et l'autre, le fond et la forme, le sujet et la manière, sans pour autant avoir le cul entre la chaise de la littérature et celle de l'essai. Pari réussi, puisque l'alchimie prend : le sujet est déclencheur d'une narration originale, subjective et vivante. En retour, la narration porte et apporte au sujet. Reste à savoir dans quels rayons des librairies et des bibliothèques ces livres vont trouver leur place. Mais c'est tout l'intérêt de la collection : repenser les étagères, et donner du fil à retordre les méninges !



De la décharge de Fresh Kills, à New York, au projet de Freshkills Park qui viendra la recouvrir, Lucie Taïeb interroge avec poésie et philosophie notre rapport au rebut, au déchet, et notre façon d'enfouir physiquement ou linguistiquement ce qui nous dérange. Un récit de voyage habité, qui invite à réinventer notre regard, notre esthétique de l'ordre et du désordre, et veut croire qu'on peut surmonter nos dénis.

Freshkills, Lucie Taïeb, 2020.

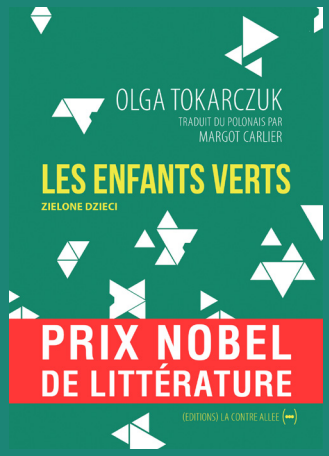


Mère de trois enfants, Camilla Vivian est très vite confrontée aux comportements « féminins » de son dernier fils, notamment son goût pour le rose. Moderne et pragmatique, elle s'interroge sur la posture à adopter pour le protéger d'un monde pas toujours tendre, sans pour autant restreindre ses libertés. Ce faisant, elle met le doigt, puis plonge tête la première dans l'effervescence des études de genre, de la psychologie et des associations militantes. Autodidacte dans un monde normatif et transphobe, elle rend ainsi compte, par l'observation au jour le jour, de la souplesse avec laquelle les enfants rechignent à rentrer dans des cases, et se jouent des codes culturels, pour réussir à inventer leur propre chemin. Un témoignage vivant et truffé d'humour, qui met un grand coup de projecteur sur les enjeux croisés de l'éducation et du genre.
Premier livre de la collection que j'ai lu, c'est aussi celui qui me semble le plus fort et le plus représentatif. Fort, car il répond avec beaucoup d'intelligence et de nuance à des questions qui m'intéressent, et qui me semblent universelles. Représentatif, car c'est un texte qui se dévore comme un roman, écrit dans une langue accessible à tous et à toutes, et qui n'est motivé que par l'envie de bien faire d'une mère, pour accéder à l'épanouissement d'un enfant. Et comme il nourrit la réflexion par l'exemple et le cas particulier, il évite tous les écueils de la généralisation, et apporte aussi bien aux novices qu'aux experts. En somme, un livre unique en son genre !

Mon fils en rose, Camilla Vivian, traduit de l'italien par Hazel Goram et Nino S. Dufour, 2019.

Collection Fictions d'Europe

Regards d'écrivains sur l'Europe



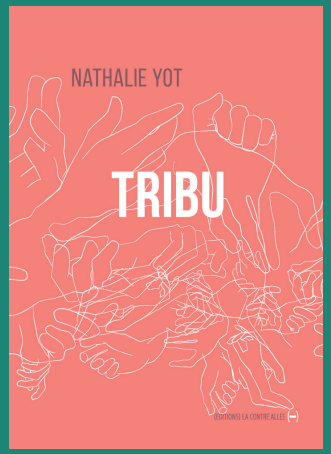
Se jouant des registres et des époques, Olga Tokarczuk, revisite le récit de voyage philosophique, dans un court texte qui confronte un biologiste à une altérité déroutante, qui vient ébranler ses certitudes et son rapport au monde. Une nouvelle envoûtante où affleure la magie des forêts polonaises, et interroge notre rapport à l'autre, à notre environnement et à la normalité. Une superbe façon d'entrer dans l'œuvre de la récente prix Nobel polonaise.

Les Enfants verts, Olga Tokarczuk, traduit du polonais par Margot Carlier, 2016.

À découvrir également à La Contre Allée:

Tribu, Nathalie Yot,

sortie le 18 février 2022.



Elvire et Yann d'un côté, Mina de l'autre. Trois personnages que tout oppose, qui n'auraient sans doute jamais dû se rencontrer. Elvire, violoncelliste de renom ; Yann, prêt à tout pour conserver l'amour de la musicienne ; et Mina, femme de ménage qui n'aurait rien contre le fait de mettre un peu de piment dans son existence. Des parcours différents, des milieux sociaux et culturels éloignés, trois personnalités, trois corps, qui vivent l'expérience de l'autre, avec attirance et répulsion en ritournelle.

Mina, Elvire et Yann, trois personnages en quête d'une vie *plus grande,* aux frontières des tabous et des interdits. Vivre plus fort, vivre vraiment. Mais les relations établies peuvent-elles réellement évoluer ? Domination et dépendance ne modèlent-elles pas les liens entre les êtres ? Jusqu'où Mina, Elvire et Yann seront-ils prêts à aller pour souder leur relation ? L'un ou l'autre ne se fera-t-il pas *manger* par les autres ?

Tribu, Nathalie Yot, 2022.

POUR ÉCOUTER **NATHALIE YOT :**

POUR TOUTE QUESTION :

contactlacontreallee@gmail.com

RELATION LIBRAIRES :

Aline Connabel
06 25 67 05 43
aline.connabel@gmail.com

RELATION PRESSE :

Aurélie Serfaty-Bercoff
06 63 79 94 25
aserfatybercoff@gmail.com

Retrouvez notre catalogue sur **www.lacontreallee.com**

" — Ce n'est pas une histoire que l'on raconte près du feu. Ce n'est pas une histoire dont on peut être fier. Et tu n'étais certainement pas encore née quand les Yeux-Rouges ont massacré les nôtres. Combien d'hivers as-tu ?
— Douze ou treize.
— Alors tu venais de naître. Ou tu étais encore à naître. Tu veux que je te raconte ? Ça ne va pas te plaire.
— Raconte-moi. "

Guillaume Aubin, L'Arbre de colère

978-2-376-650-294

(EDITIONS) LA CONTRE ALLEE
LITTÉRATURE & SOCIÉTÉ

COLLECTION LA SENTINELLE
UNE ATTENTION PARTICULIÈRE AUX HISTOIRES ET PARCOURS SINGULIERS DE GENS, DE LIEUX, MOUVEMENTS SOCIAUX ET CULTURELS.

BP 51060
59011 Lille Cedex - France
contactlacontreallee@gmail.com
www.lacontreallee.com

DOMAINE LITTÉRATURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE

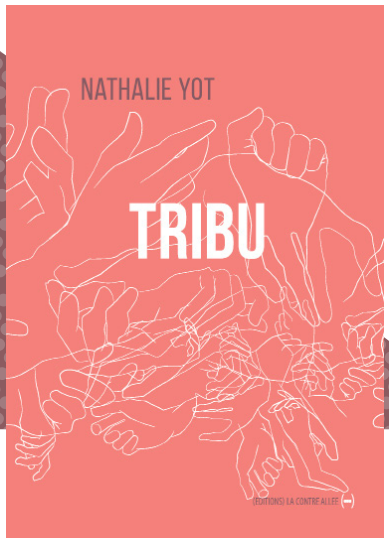
GENRE ROMAN

CHAMPS LIENS SOCIAUX / CORPS

TRIBU

Nathalie Yot

PARUTION 18 FÉVRIER 2022



ISBN 978 2 376 650 263
17,50 € TTC -
13,5 x 19 CM -176 PAGES
BROCHÉ/COUSU/RABATS
- Conquéror Vergé Blc 220g -
Munken Bouffant 80g

BLDD
BELLES LETTRES DIFFUSION DISTRIBUTION
Tél. : 01 45 15 19 70
Fax : 01 45 15 19 80
N° DILICOM
3012268230000

« JE SUIS PERSUADÉE QUE CE QUE NOUS ALLONS RÉALISER, L'EXTRAORDINAIRE CHOSE, VA NOUS SOUDER, FAIRE DE NOUS UNE TRIBU.
IL FAUT ALLER LOIN POUR S'APPARTENIR. LÀ OÙ C'EST INTERDIT. »

NATHALIE YOT NOUS PARLE DE "TRIBU"

On a perdu ça. L'idée de la tribu. Un lien commun entre nous. Sans rien se devoir. Juste la sensation d'appartenir les uns aux autres. Pour ne pas lâcher prise. Jamais.

Nathalie Yot, *Tribu*

EXPLORER LES LIENS ENTRE LES ÊTRES

Elvire et Yann d'un côté, Mina de l'autre. Trois personnages que tout oppose, qui n'auraient sans doute jamais dû se rencontrer. Elvire, violoncelliste de talent ; Yann, prêt à tout pour conserver l'amour de la musicienne ; et Mina, femme de ménage qui cherche à bouleverser son existence. Des parcours différents, des milieux sociaux et culturels éloignés, trois personnalités, trois corps, qui vivent l'expérience de l'autre, avec attirance et répulsion en ritournelle.

Mina, Elvire et Yann, trois personnages en quête d'une vie *plus grande,* aux frontières des tabous et des interdits. Vivre plus fort, vivre vraiment. Mais les relations établies peuvent-elles réellement évoluer ? Domination et dépendance ne modèlent-elles pas les liens entre les êtres ? Jusqu'où Mina, Elvire et Yann seront-ils prêts à aller pour souder leur relation ? L'un ou l'autre ne se fera-t-il pas *manger* par les autres ?

UNE COMÉDIE HUMAINE

Nathalie Yot poursuit la réflexion entamée dans *Le Nord du monde*, s'interrogeant sur la sauvagerie, la bestialité, les rapports de force, la domination culturelle, la soumission économique, le sexisme.

Nos pulsions nous empêchent-elles d'être humains, ou sont-elles au contraire la preuve même de notre humanité ? Notre humanité ne réside-t-elle pas justement dans notre part de bestialité, que la société tente de normer et de réguler ? Faut-il rester soumis à ces pulsions pour être soi ? Les autres, pour nous aimer, doivent-ils tenter d'y répondre ?

Tout cela constitue un décor à cette histoire, cette *comédie humaine*, dérangeante au possible, avec cette interrogation essentielle : comment et pourquoi se soumettre à cette mécanique ? Comment trouver sa place ? Correspondre ?

UN SENS DU RÉCIT ET DE L'ELLIPSE

Divisé en chapitres courts, *Tribu* est un roman percutant, dans une langue volontairement simple et musicale, à la recherche d'un ton proche de l'oralité. Le dynamisme est sans faille : les scènes fortes et denses se succèdent, exerçant une fascination exacerbée par les ellipses.

.../...

L'AUTRICE



Nathalie Yot est née à Strasbourg et vit à Montpellier. Artiste pluridisciplinaire, chanteuse, performeuse et autrice, elle a un parcours hétéroclite. Elle est diplômée de l'école d'architecture mais préfère se consacrer à la musique puis à l'écriture poétique.
Ses collaborations avec des musiciens, danseurs ou encore plasticiens sont légions. D'abord elle publie deux nouvelles érotiques Au Diable Vauvert (Prix Hémingway 2009 et 2010) sous le pseudonyme de NATYOT. Puis, avec la parution de *D.I.R.E* (Gros Textes, mai 2011), elle est invitée sur de multiples scènes en France comme à l'étranger pour lire ses textes.
Plusieurs ouvrages suivront, chez Gros textes mais aussi chez MaelstrÖM pour une collaboration avec Charles Pennequin, ou encore aux éditions du Pédalo Ivre avec *HotDog*, et à La Boucherie littéraire. Après *Le Nord du monde*, publié en 2018, *Tribu* est son deuxième roman à La Contre Allée.

DÉJÀ PARU À LA CONTRE ALLÉE

Le Nord du monde, 2018, ISBN 9782376650010, 152 pages, 16 €.



Fragilisée et destabilisée par une séparation amoureuse, la narratrice n'a alors d'autre intention que d'aller le plus loin possible et se « blanchir » du passé. Elle choisit le Nord, symboliquement. À l'instar d'un road movie, l'enchaînement des rencontres et des situations permettra à la narratrice d'être dans l'observation de ses sens, de sa capacité à réagir ou à se laisser entraîner par son tourment. Jusqu'à ce que l'amour maternel surgisse, venu de nulle part, comme par erreur.

"Avec *Le Nord du Monde*, Nathalie Yot livre un récit intime et fulgurant, donnant toute sa valeur à la fragilité."

Maïa Courtois, *Livres Hebdo*

"*Le Nord du Monde* nous "désaxe" volontiers dans notre confort de lecteur et nous invite à saisir comment se construit cette singulière fragilité et plus seulement la dimension transgressive de l'errance. Une lecture aventureuse, âpre et dérangeante et l'une des plus belles surprises de cette rentrée littéraire !"

Aline, *Librairie Le grain des mots,* Montpellier (34)

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Ils : défaut de langue, Éditions La Boucherie littéraire (2021)
Janis Joplin, Éditions Gallimard/Hoebeke, collection « les Indociles » (2020)
L'amour. Bouquet final, Éditions La Boucherie littéraire (2019)
Je suis d'accord, Éditions Plaine Page (2017)
Hotdog, Éditions du Pédalo Ivre (2016)
Je n'ai jamais été mais il est encore temps, Éditions Gros Textes (2016)
Comme Un Des Mortels, avec Charles Pennequin, MaelstrÖm Éditions (2014)
Bois, Putes, Oiseaux, Éditions Gros Textes (2013)
D.I.R.E , Éditions Gros Textes (2011)

Ouvrages Collectifs :

Anthologie des voix de la Méditerranée, Editions du Clapas (2008)
John de Vauvert + Juan Vita, Editions Au Diable Vauvert (2009/2010)
Notopos, Anthologie 2010 Collection Biennale internationale des poètes en Val de Marne
Anthologie des Voix Vives Sète, Editions Bruno Doucey (2011 & 2017)
Ouste N°19 et N°25, Editions Féroce Marquise/Dernier télégramme (2011/2016)
Invece N°1, Editions Al Dante (2013)
Anthologie des Voix Vives Tolède, Editions Bruno Doucey (2017)

Nathalie Yot a également participé à diverses revues comme *Teste, La Piscine , GPS, Borborygme, Le Lièvre mort* ou encore *Hildegarde*.

Relation Libraires - Aline Connabel 06 25 67 05 43 / aline.connabel@gmail.com
Relation Presse - Aurélie Serfaty-Bercoff 06 63 79 94 25 / aserfatybercoff@gmail.com

(EDITIONS) LA CONTRE ALLEE
LITTÉRATURE & SOCIÉTÉ

BP 51060
59011 Lille Cedex - France
contactlacontreallee@gmail.com
www.lacontreallee.com

LA SENTE,
UNE COLLECTION AU FORMAT DE POCHE,
QUI NOUS RELIT/E

DOMAINE LITTÉRATURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE

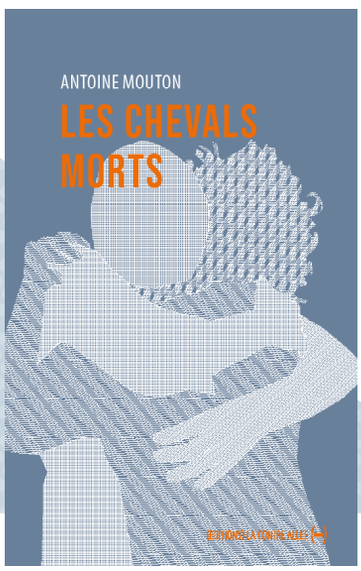
GENRE POÉSIE NARRATIVE

CHAMPS COUPLE

LES CHEVALS MORTS

Antoine Mouton

PARUTION 4 MARS 2022



6.50 euros - 64 PAGES
ISBN 978 2 376 650 256
11,5 x 17.5 CM
Conquéror Vergé Blc 220g -
Clairefontaine Bouffant 80g

BELLES LETTRES DIFFUSION DISTRIBUTION
Tél. : 01 45 15 19 70
Fax : 01 45 15 19 80
N° DILICOM
3012268230000

la tristesse est une langue que
notre amour tirera parce que nous épuiserons le monde
à force d' être deux
la force d' être deux fera tirer la langue de la tristesse
entre les dents des chevals morts

Antoine Mouton, *Les Chevals morts*

À PROPOS DU LIVRE

Il faut les fuir ces *Chevals morts*, ceux-là qui nous poussent à commettre des erreurs, de celles qui nous séparent, nous détournent, nous font prendre des chemins divergents. Mais comment faire en sorte de rester deux, de continuer à s'aimer alors que les *Chevals* tentent de nous convaincre qu'ailleurs peut-être... seul·e peut-être... ce serait mieux ?
Un texte comme un chant, au rythme haletant et mélodieux ; un hymne à l'amour, au couple ; une course contre la tristesse et la solitude.

nous serons si libres que nous attacher ne nous fera
pas peur

UNE NOUVELLE ÉDITION

Initialement paru aux feues éditions Les Effarées en 2013, *Les Chevals morts* rejoint le catalogue de la maison, dans La Sente, la collection au format poche, aux côtés de *Chômage monstre* et de *Poser problème*.

ADAPTATION

Les Chevals morts retentit brillamment lorsqu'on le lit à voix haute. Après avoir été mis en scène par Gersende Michel et joué par Nicolas Gaudart en 2015, il est depuis régulièrement lu par le comédien Christophe Carassou, accompagné du violoncelliste Matthieu Buchaniek.

COMME ON EN PARLE

Charnel et introspectif, rythmé et réflexif, sensé et passionné, Les Chevals morts *est une superbe, touchante et terrible déclaration d'amour épistolaire, poétique et calendaire* […].

Eric Darsan, *Poezibao*

Les Chevals morts *est un texte magnifique qui a le courage d'aller où la poésie contemporaine ne s'aventure pas beaucoup, dans l'énonciation de l'amour, de la peur de la perte d'amour, quand cette perte devient le risque absolu et que le pathétique touche au tragique, à vous arracher des larmes.*
Un « ne me quitte pas » contemporain. Mais tandis que le tempo de la chanson de Brel se meurt en une prière perdue qui réduit à néant l'amant, le chant d'Antoine Mouton est un rythme conquérant qui enracine l'amour dans la preuve de l'énergie de la langue.

Patricia Cottron-Daubigné, *Recours au Poème, Poésie & Mondes poétiques*

Les Chevals morts *est une imploration, peut-être une incantation, on pourrait dire un cri mais alors un cri très doux, très intérieur, un appel. À ce que l'amour continue et ne se laisse pas piétiner par la tristesse, ne se laisse pas envahir et alourdir par l'horreur des chevals morts. C'est un appel à rester deux, à ne pas se laisser morceler comme tant d'autres qui pourtant s'étaient promis.*

Mariette Navarro, *Petit oiseau de la révolution*

La langue d'Antoine Mouton se révèle par delà les choix esthétiques et stylistiques de la présentation. Elle se révèle belle. Elle est éprise, éprise d'une beauté vive et non linéaire, d'une imparfaite perfection. Cette langue est un pas de côté pour éviter les ornières de la facilité, pour dévier des négligences qui font des tas ou des trous pour séparer ceux qui prennent le risque, trop peu pensé, d'être deux.

Thierry Jolif, *Unidivers*

Long poème en prose contre le poids des séparations passées pour célébrer la volonté de s'unir, Les Chevals Morts *se parcourt d'un trait, quasiment dans un souffle.*

Dr Billy-Jean Robert MB, *Sens Critique*

L'auteur


©Justine Arnal

Antoine Mouton est né en 1981. Il reçoit le Prix des apprentis et lycéens de la région Paca pour *Au nord tes parents*, son premier texte paru aux éditions La Dragonne, en 2004. Depuis, il évolue librement entre poésie, conte, récit en prose… Son premier roman, *Le Metteur en scène polonais*, paru chez Christian Bourgois, a été retenu dans la sélection du prix Médicis 2015. Après *L'Imitation de la vie* en 2017, il publie, en 2022, *Toto perpendiculaire au monde*, à nouveau chez Christian Bourgois.
Après *Chômage monstre* (2017, 2020) et *Poser problème* (2020), *Les Chevals morts* est son troisième ouvrage à La Contre Allée.

Déjà parus aux éditions La Contre Allée



Poser problème, 2020, ISBN 9782376650164

C'est une journée composée d'heures et de poèmes, mais le poème décompose les journées.
le poème est l'éclat de l'heure
et les photographies, bourgeons du voir, ponctuent sans dompter.
C'est seulement une journée mais si je dis que le matin j'étais à quatre pattes
que le midi j'en avais deux
et trois le soir
alors c'est la vie qu'elle contient.
C'est une somme dont le compte est inexact. l'erreur prolonge le présent.
il manque, il manque tant.

Antoine Mouton



Chômage monstre, 2017, ISBN 9782376650591
Nouvelle édition 2020, collection La Sente, ISBN 9782376650591

« Un recueil de textes poétiques sur ce que le travail fait au corps et aux mots.
Les textes de ce recueil méritent des lectures multiples, à voix basse puis à voix haute, et dévoilent des couches de sens à chaque lecture comme s'il fallait compenser le sens vidé du langage, siphonné par l'aliénation dans le monde du travail. »

Librairie Charybde

« L'inventivité et la singularité de l'écriture d'Antoine Mouton attestent une nouvelle fois qu'il cohabite avec la plus énergique des folles du logis. Le plus fort est que cette union libre conduit à des lectures incisives et précises de l'imaginaire social dans lequel nous barbotons. »

Pierre Propovic, *Spirale* n° 264

Relations Libraires - Aline Connabel 06 25 67 05 43 / aline.connabel@gmail.com

(EDITIONS) LA CONTRE ALLEE
LITTÉRATURE & SOCIÉTÉ

BP 51060
59011 Lille Cedex - France
contactlacontreallee@gmail.com
www.lacontreallee.com

COLLECTION LA SENTINELLE
UNE ATTENTION PARTICULIÈRE AUX HISTOIRES ET PARCOURS SINGULIERS DE GENS, DE LIEUX, DE MOUVEMENTS SOCIAUX ET CULTURELS.

DOMAINE LITTÉRATURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE
GENRE ROMAN ÉPISTOLAIRE
CHAMPS ÎLE DÉSERTE / CORRESPONDANCE

LETTRES À CLIPPERTON, UNE AVENTURE ÉPISTOLAIRE

Irma Pelatan

PARUTION 8 AVRIL 2022



224 PAGES - 13,5 x 19 CM
Cahier photos en couleurs
21 euros (prix provisoire)
ISBN 978 2 376650 720
BROCHÉ/COUSU/RABATS
Couverture avec jaquette 12 cm
Conquéror Vergé Blc 220g
Clairefontaine Bouffant 80g

BELLES LETTRES DIFFUSION DISTRIBUTION
Tél. : 01 45 15 19 70
Fax : 01 45 15 19 80
N° DILICOM
3012268230000

LORSQUE L'ON S'ADRESSE À UNE ÎLE DÉSERTE, AU FOND, LES POTENTIALITÉS DANS LA DESTINATION SONT EXTRÊMES. MAIS N'INTELLECTUALISONS PAS TROP, VOULEZ-VOUS ? LAISSONS-NOUS PLUTÔT ALLER AU BONHEUR DE LA RENCONTRE FORTUITE, À L'IMPROBABLE DESTINATION DE LA BOUTEILLE À LA MER. J'AI TANT DE CHOSES À VOUS DIRE.

Tout le projet serait résolument une sorte de bouteille à la mer à l'envers, vers l'île déserte. Il reprendrait les quatre contraintes jouétiennes : écrire chaque jour ; renoncer à corriger le texte une fois le jour écoulé ; adresser ledit texte, daté et localisé, à une personne choisie ; enfin, le confier à l'efficience des services postaux, pour le faire directement parvenir à son destinataire.

Irma Pelatan

À PROPOS DU LIVRE

« Au début de cette aventure, je venais d'envoyer par la poste mon premier manuscrit, *L'Odeur de chlore*, en quête d'un éditeur. Dès le lendemain et hors de toute logique, je me précipitai sur ma boîte aux lettres avec des palpitations d'amoureuse, dans l'espoir d'une réponse. Et de jour en jour, cette boîte qui vrombissait de vide se faisait théâtre de mes projections, tandis que l'attente déraisonnable croissait.

J'avais là un sujet.

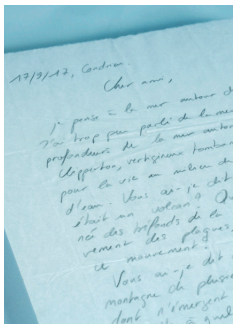
La nuit qui suivit, je me souvins de Clipperton. Au petit matin, l'île déserte était devenue le pendant fatidique du théâtre de ma boîte aux lettres. »

Entrée en possession d'un lot d'enveloppes « par avion », Irma Pelatan se lance dans un projet un peu fou : envoyer des lettres manuscrites à destination d'une île déserte ! Inspirée du Projet poétique planétaire (« PPP ») de Jacques Jouet, qui consiste en un envoi quotidien d'un poème à un parfait inconnu, elle décide d'adresser ses courriers à « Tout résident, 98799 La Passion-Clipperton », puisque si l'île est déserte, elle est néanmoins pourvue d'un code postal. L'autrice s'adresse ainsi quotidiennement à « Cher ami », un destinataire imaginaire, tout en menant des recherches sur Clipperton. La correspondance cesserait dès que le stock d'enveloppes viendrait à se tarir.

Les *Lettres à Clipperton* surprennent par leur forme et leur contenu, et étonnent surtout par ce qu'elles révèlent d'une histoire intime, tout en revenant sur celle de Clipperton.

UN REGARD PHOTOGRAPHIQUE

Un cahier photographique de 11 clichés accompagne une postface de l'autrice.



Le duo de photographes Hesse & Romier porte ainsi un regard artistique sur les *Lettres à Clipperton*, une interprétation véritablement libre, mettant en scène des éléments provenant de l'île et/ou ayant servi au travail mené par Irma Pelatan.

À propos de l'île de Clipperton

Située à 13 000 kilomètres de Paris, à 6 000 de Tahiti et à près d'un millier de kilomètres de Mexico, l'île de La Passion-Clipperton voit flotter le drapeau tricolore en haut d'un mât installé sur l'îlot. Ce territoire de seulement 1,7 km², en forme de beignet avec en son centre un lagon d'eau douce croupissante, est un atoll inhabité mais qui bénéficie tout de même d'un code postal.

Ce point au milieu de l'océan a connu une histoire pleine de rebondissements et permet aujourd'hui à la France de bénéficier d'une zone économique exclusive de 440 000 km², dans une eau des plus riches.

C'est un flibustier anglais qui lui donna son nom, Clipperton, après y avoir mis les pieds au début du XVIIIe siècle. Pourtant, en 1858, la terre est officiellement déclarée française. Mais c'était sans compter sur les Mexicains qui réclamèrent un droit de propriété du fait de leur proximité géographique, ou les Américains qui y entreposèrent des obus pendant la Seconde Guerre mondiale.

Déserte, l'île ne le fut pas toujours. Si elle accueille aujourd'hui des radioamateurs et des militaires pour de brefs séjours, elle a abrité une dizaine de soldats mexicains ainsi que leurs épouses et enfants, au début du XXe siècle, tous et toutes abandonné·es à leur sort.

L'autrice



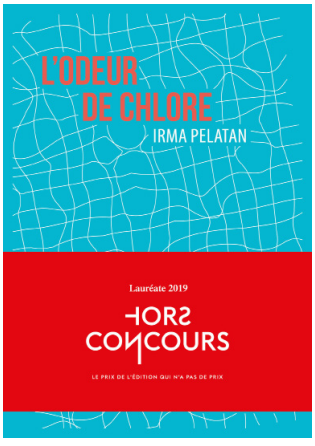
©Hesse&Romier

Irma Pelatan est née quelque part sur le calcaire pelé du Causse Méjean, vers 1875. C'est cependant sous l'exact soleil de Tunisie qu'elle est morte, en 1957. Sur la carte, entre les pointes du compas, s'ouvre tout l'espace de la Méditerranée, ce centre flottant – infini terrain de jeu pour sa soif d'ailleurs, pour ce fol esprit aventureux.

Irma Pelatan a pris corps à nouveau – mon corps – le neuf mars 2017, dans la chambre douze de l'hôpital de Vienne. Depuis, elle conquiert du terrain.

L'odeur de Chlore, premier roman d'Irma Pelatan, paru à La Contre Allée en 2019, est lauréat du Prix Hors Concours, du Prix des lecteurs Lucioles de la Librairie Lucioles, et a été sélectionné pour le Prix (du métro) Goncourt, le Grand Prix littéraire de la ville de Saint-Etienne, ou encore pour le Prix du festival du premier roman de Chambéry.

Déjà paru aux éditions La Contre Allée



L'Odeur de chlore - Collection La Sentinelle

ISBN 9782376650058, 13 €, 80 pages, 13,5 x 19 cm, 2019.

L'Odeur de chlore, c'est la réponse de l'usager au programme « Modulor » de l'architecte Le Corbusier. C'est la chronique d'un corps qui fait ses longueurs dans la piscine du Corbusier à Firminy. Le lieu est traité comme contrainte d'écriture qui, passage de bras après passage de bras, guide la remémoration. Dans ces allers-retours, propres à l'entraînement, soudain ce qui était vraiment à raconter revient : le souvenir enfoui offre brutalement son effarante profondeur.

Quelque chose de très contemporain cherche à se formuler ici : comment dit-on « l'usager » au féminin ? Comment calcule-t-on la stature de la femme du Modulor ? Lorsque le corps idéal est conçu comme le lieu du standard, comment s'approprier son propre corps ? Comment faire naître sa voix ? Comment dégager son récit du grand récit de l'architecte ?

Irma Pelatan

Relation Libraires - Aline Connabel 06 25 67 05 43 / aline.connabel@gmail.com
Relation presse - Aurélie Serfaty-Bercoff 06 63 79 94 25 / aserfatybercoff@gmail.com

(EDITIONS) LA CONTRE ALLEE
LITTÉRATURE & SOCIÉTÉ

BP 51060
59011 Lille Cedex - France
contactlacontreallee@gmail.com
www.lacontreallee.com

COLLECTION LA SENTINELLE
UNE ATTENTION PARTICULIÈRE AUX HISTOIRES ET PARCOURS SINGULIERS DE GENS, DE LIEUX, DE MOUVEMENTS SOCIAUX ET CULTURELS.

DOMAINE LITTÉRATURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE
GENRE ROMAN
CHAMPS PSYCHIATRIE / ACCOMPAGNANTS / FAMILLE

L'ENGRAVEMENT

Eva Kavian

PARUTION 6 MAI 2022



18 euros - 192 PAGES
ISBN 978 2 376650 348
13,5 x 19 CM
BROCHÉ/COUSU/RABATS -
Conquéror Vergé Blc 220g -
Clairefontaine Bouffant 80g

BELLES LETTRES DIFFUSION DISTRIBUTION
Tél. : 01 45 15 19 70
Fax : 01 45 15 19 80
N° DILICOM
3012268230000

« MÊME LE PLUS SAUVAGE DES CHEVAUX, ON NE LE TRAITE PAS COMME ÇA POUR LE DRESSER. PARCE QU'IL S'AGIT DE ÇA. ON A DRESSÉ TA FILLE. TU TE FAIS DU MAL, ON T'ISOLE. TU ES AGITÉE, ON TE SANGLE, TU HURLES, ON NE T'ÉCOUTE PAS. TU N'AS PAS ENCORE COMPRIS ? ON TE NEUROLEPTISE. »

Tu découvres, après deux mois, que tu faisais partie de cette horde. Tu sais, aujourd'hui, que d'autres parents, comme toi, en ont fini avec le bonheur. Ils marchent dans la neige. Ils vont rendre visite à leur drame.

Eva Kavian, *L'Engravement*

À PROPOS DU LIVRE

Une allée est au centre de ce texte : une allée sur laquelle vont et viennent des familles, les proches, qui rendent visite aux patient·es d'un hôpital psychiatrique. Au bout de cette allée, se trouvent ces patient·es, des jeunes qui décompensent, comme ces baleines échouées, égarées par le bruit du monde. Si ces familles se trouvent confrontées à leur propre douleur, leurs propres difficultés, toutes forment néanmoins un ensemble, un groupe uni, un « troupeau », lit-on. Sur cette allée, bordée de doutes et d'incompréhension, théâtre d'une histoire entre espoir et résignation, les allers et retours de chacun·e, comme un mouvement pendulaire, marquent un rythme propre au texte.

À la lecture de ce roman, écrit à la deuxième personne, on va et vient sur cette allée, accompagnant les cheminements de celles et ceux qui, au fil de leurs visites, nous délivrent des informations clefs de l'histoire des patient·es interné·es. Nous sommes confronté·es à différents points de vue et à une succession de scènes fortes qui donnent la mesure de la solitude dans laquelle chacun·e se trouve au quotidien.

La langue oscille entre une poésie propre à l'expression des sentiments et de la douleur, et une oralité qui génère un effet de proximité, d'intimité avec les différents personnages. Une familiarité s'instaure et, au fil du texte, on est sensible aux changements que l'on peut observer chez eux.

LA PSYCHIATRIE, UNE MANIÈRE DE L'ABORDER EN LITTÉRATURE

L'angle choisi focalise sur les familles, les proches, plongé·es dans une tragédie qui les dépasse. L'alternance de leurs points de vue avec celui du discours médical, qui vient s'intercaler entre les chapitres, donne une autre dimension et une profondeur au texte. Le ton froid, distancié, des praticien·nes, contraste terriblement avec la sensibilité des récits.

Si l'on n'entend pas, ou peu, leurs voix, les patient·es n'en sont pas moins omniprésent·es. Eva Kavian parvient à les faire exister, à les sortir de leur isolement, à les rendre visibles aux yeux d'une société dans laquelle ils ne trouvent pas leur place.

RYTHME ET TEMPORALITÉ

Les proches plongent brutalement dans un monde dont ils/elles ne soupçonnaient parfois même pas l'existence avant d'y être confronté·es. Le rythme de leur vie bascule, leur quotidien se cale sur celui de la maladie, entre crises, internements, sorties et rechutes. À cette temporalité imprévisible répond le rythme pendulaire des visites à l'hôpital, allers-retours qui structurent

chaque chapitre en une routine où les individus finissent par trouver une forme de réconfort. Ces mouvements lents, de « troupeau », sont accompagnés du cycle des saisons dont l'écoulement, visible dans la nature qui entoure l'hôpital, apparaît comme l'un des rares éléments de stabilité.

Du chant des baleines à l'engravement

Cette métaphore, qui associe les baleines aux malades psychiatriques, ouvre le roman et reste filée tout au long du texte, comme celle du « troupeau » pour désigner les familles.

L'idée de ce chant incompréhensible pour les autres et de ce bruit émis par notre monde, insupportable pour les baleines – les poussant à s'engraver –, est évocatrice du malaise, de l'ignorance de la société, et de la solitude des malades et des familles, au cœur de situations à l'équilibre précaire.

Ce qu'en dit l'autrice

« Parce que je fais dorénavant partie du "troupeau", parce que je mesure la complexité de ces tragédies, il me fallait trouver la forme, le ton. L'écriture littéraire, tout comme la recherche d'une structure et d'un style qui soient singuliers, me paraissent essentielles.

La souffrance humaine, poussée à son paroxysme (avoir un enfant qui veut mourir, qui devient fou, qui délire), est extrêmement difficile à vivre, à partager, et recèle – je ne sais pas expliquer pourquoi – une forme de beauté, à mes yeux. En ce qu'elle isole, ce qu'elle détruit, ce qu'elle impose de vivre, au-delà d'une expérience humaine moyenne. J'ai tenté de partager, de rendre visible, quelque chose de cette (tragique) beauté. »

L'autrice



©Zabayon

Née en 1964 en Belgique, **Eva Kavian** anime des ateliers d'écriture depuis 1985. Après quelques années de travail en hôpital psychiatrique, une formation psychanalytique et une formation à l'animation d'ateliers d'écriture (Paris, Elisabeth Bing), elle a fondé l'association Aganippé, au sein de laquelle elle anime des ateliers de création littéraire, des formations pour animateurs d'ateliers d'écriture. Cofondatrice du réseau Kalame, elle travaille activement à la professionnalisation du travail d'animateur d'ateliers d'écriture. Elle est l'autrice de romans, poésies, nouvelles, essais. L'Académie des Lettres lui a décerné le prix Horlait-Dapsens, en 2004, pour son œuvre littéraire et son travail dans le secteur des ateliers d'écriture. Elle a reçu le prix Marcel Thiry en 2006 pour son roman *Le Rôle de Bart* et plusieurs prix en littérature jeunesse.

Bibliographie

Romans

Je n'ai rien vu venir, Weyrich, mai 2015.
Le trésor d'Hugo Doigny, Luc Pire, février 2015.
L'art de conjuguer des hommes mariés, fiction, Les Carnets du Dessert de Lune, février 2012.
Le square des héros, roman, Castor Astral, 2009.
Le rôle de Bart, roman, Castor Astral, Bordeaux, janvier 2005, prix Marcel Thiry 2006, traduit en danois.
Trois siècles d'amour, roman, Castor Astral, Bordeaux, septembre 2003.
Autour de Rita, roman, Castor Astral, Bordeaux, janvier 2002.
Après Vous, roman, Le Hêtre Pourpre, septembre 2001.

Poésie

La nuit, le silence fait moins de bruit, textes poétiques, éditions Espérluète, mai 2002.
Amoureuse, textes poétiques, éditions Les Carnets du Dessert de Lune, février 2007. Mis en scène par l'ASBL Le Plaisir du Texte.
Du même et fragile cordon, éditions Les Carnets du Dessert de Lune, coll. Dessert, Février 2017.
L'homme que j'aime, éditions Les Carnets du Dessert de Lune, Février 2019

Manuels pratiques

Écrire et faire écrire, éditions De Boeck,Tome 1, février 2007, mai 2018.
Écrire et faire écrire, éditions De Boeck, Tome 2, février 2011.

Romans jeunesse

La vie devant nous, Mijade, janvier 2020.
Tu es si belle, Oskar, octobre 2019.
Le trésor du village englouti, Oskar, décembre 2018.
Moi et la fille qui pêchait des sardines, Oskar, septembre 2017, Prix Chronos 2020.
On ne parle pas de ça, Oskar, avril 2014.
Tout va bien, Mijade, mai 2014.
La conséquence de mes actes, Mijade, mars 2013, White Ravens 2014.
Ma mère à l'Ouest, Mijade, 2012, sélection Prix Ados en colère 2014, les Incorruptibles 2015.

(EDITIONS) LA CONTRE ALLEE
LITTÉRATURE & SOCIÉTÉ

BP 51060
59011 Lille Cedex - France
contactlacontreallee@gmail.com
www.lacontreallee.com

LA SENTE,
UNE COLLECTION AU FORMAT DE POCHE

DOMAINE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE
GENRE ROMAN
CHAMPS HISTOIRE DE L'ARGENTINE

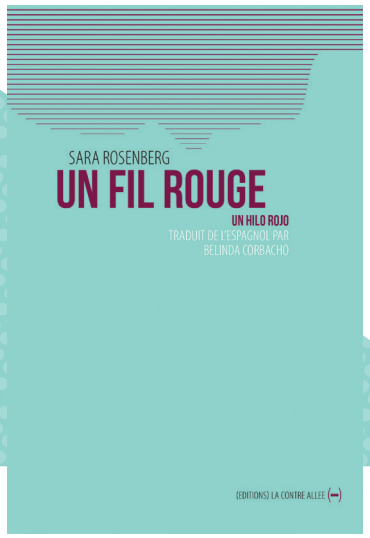
UN FIL ROUGE

PARUTION POCHE

Sara Rosenberg

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Belinda Corbacho

PARUTION 3 JUIN 2022



9,50 euros - 272 PAGES
ISBN 978 2 376 650 737
11,5 x 17.5 CM
Conquéror Vergé Blc 220g -
Clairefontaine Bouffant 80g

BELLES LETTRES DIFFUSION DISTRIBUTION
Tél. : 01 45 15 19 70
Fax : 01 45 15 19 80
N° DILICOM
3012268230000

C'EST ICI QU'HABITENT LES VIGOGNES, CES ÉTRANGES ANIMAUX DE HAUTE MONTAGNE QUI PRENNENT LA FUITE COMME SI ELLES VOLAIENT, ÉCHAPPANT MÊME À LEUR OMBRE, JUSQU'À CE QUE SOUDAIN, UN FIL ROUGE LES ATTRAPE. LORSQU'ELLES L'APERÇOIVENT, ELLES S'ARRÊTENT ET RESTENT IMMOBILES EN REGARDANT QUI SAIT QUELLE MURAILLE OÙ IL N'Y A QU'UN FIL, DU VENT, ET DES IMAGES DÉBRIDÉES.

Le dernier dessin que Julia m'a envoyé de Bolivie était presque aérien, un cercle rouge autour d'un animal effrayé, fait d'un seul tracé. Dessous, en toutes petites lettres était écrit : « Comme un fil rouge, la peur nous a peu à peu encerclés. »

Sara Rosenberg, *Un fil rouge*

À PROPOS DU LIVRE

Sous la forme d'un puzzle narratif, *Un fil rouge*, premier roman de Sara Rosenberg, raconte l'histoire de Julia Berenstein, jeune femme engagée dans l'action révolutionnaire en Argentine, dans les années 1970. À travers le discours et la perception des personnes qui l'ont connue, le lecteur découvre petit à petit un aspect de l'histoire de l'Argentine, dans un contexte de lutte armée et de « guerre sale ».

Sur les traces de Julia, Miguel, son ami, est en quête de vérité. Élaborant un scénario à son sujet, il se met en quête de celles et ceux qui ont croisé son chemin, l'ont aidée, aimée, incomprise ou trahie jusqu'à sa disparition. Faire ce film sur l'amie d'enfance à jamais perdue est aussi une façon pour Miguel de faire son deuil, et de rendre une présence à celle qui a disparu. D'affirmer que les assassins et leurs complices ne pourront en finir avec les souvenirs, l'amour, la mémoire.

La polyphonie et les jeux formels, de même que la construction labyrinthique du roman, offrent au lecteur/à la lectrice une grande liberté d'interprétation.

RÉALITÉ HISTORIQUE ET BIOGRAPHIQUE

Authentique et émouvant, *Un fil rouge* tente de restituer la douleur de ceux qui restent, leur incompréhension face à la violence.

Dans ce roman politique et poétique, Sara Rosenberg rend compte de la situation concrète de l'Argentine tout au long des années 1970 : injustice, révolution et surtout beaucoup de peur. Elle nous livre une vision contrastée et juste d'une période récente où la quête d'un idéal de justice sociale a laissé place à l'affrontement armé, la terreur et le désespoir de toute une génération.

POUR ÉCOUTER SARA ROSENBERG À PROPOS D'*UN FIL ROUGE*

L'autrice



©Sebastian Miquel

Écrivaine, dramaturge et artiste visuelle, Sara Rosenberg est née en Argentine (Tucumán) et réside actuellement à Madrid. Elle a publié à ce jour quatre romans : *Un hilo rojo*, Espasa Minor, 1998 (finaliste du prix Tigre Juan), *Cuaderno de invierno,* Espasa Calpe, 2000, *La edad del barro*, Destino, 2003, et *Contraluz,* Siruela, 2008 (*Contre-jour*, La Contre Allée, 2017) ; et un essai : *La voz de las luciérnagas: La huella roja*, 2018, le premier d'une serie qui relate ses recherches autour des villages autogérés. Sara Rosenberg a été admise en résidence à la Maison des écrivains de Saint-Nazaire en 2011 où elle a écrit une pièce de théâtre, *Esto no es una caja de Pandora* (MEET, traductrice : Belinda Corbacho).

Étudiante et Militante politique dans un parti de gauche durant les années 1970, elle a été arrêtée et emprisonnée durant 3 ans et 20 jours. Elle avait à peine 20 ans. Elle en dit : « Je ne pardonne pas mais je n'aime pas le statut de victime. C'est paralysant. Il nous arrive des choses et nous ne faisons rien pour les éviter ou pour en donner un autre sens. Et nous nous taisons. Non, ce n'est pas quelque chose qui me convient. Ce n'est pas l'endroit d'où je me penche. »

La traductrice



©La Contre Allée

Belinda Corbacho, agrégée d'espagnol, enseigne en classes préparatoires littéraires. Passionnée par la littérature contemporaine argentine, elle a consacré sa thèse à l'œuvre narrative de l'écrivaine argentine Silvina Ocampo.

Ses domaines de prédilection : les liens entre la littérature et l'histoire, les personnages féminins, l'imaginaire des femmes, l'écriture de la mémoire, de l'exil ou de l'engagement. C'est à elle que nous devons la découverte de Sara Rosenberg dont l'œuvre était inédite en France jusqu'en 2012.

Également disponible aux éditions La Contre Allée



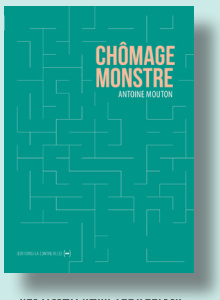
Contre-jour, traduit par Belinda Corbacho, collection La Sentinelle, 2017.
256 pages, ISBN 9782917817452, 18.50€.

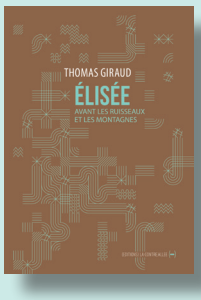
Jerónimo Larrea se rend à Buenos Aires pour assister aux funérailles de son père. De retour à Madrid, où il s'est exilé et a fondé une compagnie de théâtre, il reçoit un appel de Checo, une vieille connaissance qu'il n'a pas vue depuis longtemps et qui lui propose un rendez-vous. Jerónimo Larrea n'en reviendra pas.

Sa compagne Griselda Koltan – la voix principale de *Contre-jour* –, actrice et interprète passionnée de Jean Genet, refuse de se résoudre à la version officielle de l'histoire et se confronte à un monde fait d'apparences et de chausse-trappes où s'entrecroisent le crime, la folie, le théâtre, la guerre, la corruption.

Contre-jour a été écrit en 2005, au moment du procès pour crime contre l'humanité du militaire argentin Adolfo Scilingo à Madrid, peu après l'annulation des lois d'Obéissance due et de Point final – qui interdisaient aux tribunaux argentins de sanctionner les responsables des violations des droits de l'Homme commises entre 1976 et 1983.

Également disponible dans la collection La Sente











Relations Libraires - Aline Connabel 06 25 67 05 43 / aline.connabel@gmail.com

(EDITIONS) LA CONTRE ALLEE
LITTÉRATURE & SOCIÉTÉ

COLLECTION LA SENTINELLE
UNE ATTENTION PARTICULIÈRE AUX HISTOIRES ET PARCOURS SINGULIERS DE GENS, DE LIEUX, DE MOUVEMENTS SOCIAUX ET CULTURELS.

BP 51060
59011 Lille Cedex - France
contactlacontreallee@gmail.com
www.lacontreallee.com

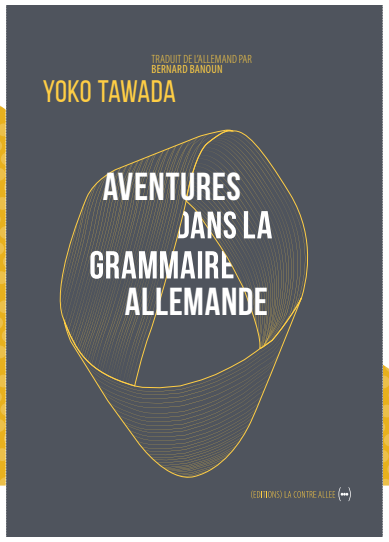
DOMAINE LITTÉRATURE
GENRE RECUEIL POÉTIQUE
CHAMPS LANGUES, EUROPE, NATURE, MUSIQUE

AVENTURES DANS LA GRAMMAIRE ALLEMANDE ET AUTRES POÈMES

Yoko Tawada

Traduit de l'allemand par Bernard Banoun

PARUTION 3 JUIN 2022



15 euros - 96 PAGES
ISBN 978 2 376650 744
13,5 x 19 CM
BROCHÉ/COUSU/RABATS -
Conquéror Vergé Blc 220g -
Clairefontaine Bouffant 80g

BELLES LETTRES DIFFUSION DISTRIBUTION
Tél. : 01 45 15 19 70
Fax : 01 45 15 19 80
N° DILICOM
3012268230000

« Mein Deutsch », « mon allemand » je l'écris avec un grand D et le prononce tout bas.
La grammaire « allemande » s'écrit en petit avec grandiloquence.

Yoko Tawada, *Aventures dans la grammaire allemande*

À PROPOS DU LIVRE

Composé de cinq parties, *Aventures dans la grammaire allemande* est le seul recueil poétique de Yoko Tawada. Écrit en langue allemande il est paru en Allemagne en 2010. Bernard Banoun, traducteur de l'autrice depuis 2001, nous en offre une traduction et accompagne son travail d'une postface éclairante sur l'ensemble du texte.

C'est la première section qui donne son titre au recueil, questionnant notre rapport aux langues, leur apprentissage et les liens qui les unissent ou les éloignent. Yoko Tawada y déploie toute sa subtilité et tout son humour habituel. Dans les sections suivantes, l'autrice poursuit ses aventures au-delà des frontières de l'Allemagne, donnant une perspective européenne voire mondiale à ces pérégrinations. Rendant hommage à des figures tutélaires de la poésie, elle combine les systèmes graphiques et s'aventure vers la poésie concrète.

Avec ces poèmes comme des aphorismes, s'approchant parfois des haïkus, Yoko Tawada illumine le regard que nous portons sur les choses en mettant sa musicalité au service de l'étonnement.

EXTRAIT

« À la poétesse il arrive que des choses s'écrivent
Elle reste passive ou s'active dans la phrase : Je n'entreprends rien
Personne n'a de passeport passable
Et pourtant tous les jours ça se passe : Passivement sont passées les frontières de la grammaire. »

CE QU'EN DIT BERNARD BANOUN, SON TRADUCTEUR

Connue en France par ses récits, romans et essais (avec huit titres parus à ce jour), Yoko Tawada, née à Tokyo en 1960 et vivant en Allemagne depuis 1982 (d'abord à Hambourg, désormais à Berlin), est aussi l'autrice d'une œuvre théâtrale et d'une œuvre poétique considérable. Cette dernière est moins visible car les poèmes ont souvent paru disséminés dans des volumes de proses courtes et d'essais, voire ont pu circuler de manière parcellaire et attendre longtemps avant d'être publiés.

L'autrice porte sur la langue et la culture allemandes (et par ricochet : européenne) un regard extérieur et décalé tout en étant éminemment cultivé et complice : l'apprentissage d'une langue étrangère fait ressortir de manière non-naturelle, et donc culturelle et construite, ce qu'une langue a d'intuitif, de spontané, de non réfléchi chez la majorité de ses locuteurs natifs.

Tout cela pourrait sembler bien ardu et fort peu poétique de prime abord, mais Yoko Tawada part de certaines caractéristiques grammaticales pour lâcher la bride à son imagination.

Arpentant les cinq continents, Yoko Tawada en arrive à poser un regard de poète-ethnologue sur le monde, y compris le Japon, ce dont témoigne de diverses manières ce recueil.

L'autrice



©Heike Steinweg

Yoko Tawada vit en Allemagne depuis 1982, et s'est installée à Berlin en 2006. Elle a étudié la littérature à Tokyo, à l'université de Waseda, d'où elle est originaire, puis à Hambourg et Zurich. Elle est l'autrice de pièces de théâtre, poèmes, essais et de nombreux romans dont sept sont traduits aux éditions Verdier. En 2016, elle reçoit le Prix Kleist en Allemagne pour l'ensemble de son œuvre.

Après *Sommeil d'Europe*, paru en 2018 dans la collection Fictions d'Europe, *Aventures de la grammaire allemande* est son deuxième ouvrage à La Contre Allée.

Le traducteur

Bernard Banoun est professeur de littérature de langue allemande des XX^e^ et XXI^e^ siècles à l'Université de la Sorbonne. Ses domaines de recherche sont la littérature allemande contemporaine et la musique (livret d'opéra ; R. Strauss), l'histoire de la traduction, les études de genre. Il est le traducteur des correspondances Hofmannsthal-Strauss, de Maja Haderlap, Thomas Jonigk, Werner Kofler, Josef Winkler et de poésie allemande.

Bibliographie

Déjà paru à La Contre Allée



Le Sommeil d'Europe, traduit par Bernard Banoun, collection Fictions d'Europe, 9782376650034 (2018).

Dans cette libre auto-fiction, la narratrice se remémore son arrivée à Vienne trente ans plus tôt. À l'époque, la jeune japonaise reçoit une bourse pour étudier la musique classique en Autriche. Elle découvre la ville lors de ses promenades matinales, se trouve être de plus en plus fascinée par l'architecture viennoise, son histoire, sa peinture et sa littérature (Brueghel, Hofmannsthal...). C'est ce nouveau souffle culturel qui lui inspirera de nouveaux projets de composition, et lui vaudra d'être invitée à la découverte d'un autre horizon européen : Berlin.

Dans la capitale allemande où elle s'installe, elle fait de nombreuses rencontres ; un guitariste australien qui ne souhaite parler qu'anglais, l'autrichienne Maria-Theresia qui vit avec un Slovène, et Polina qui vient d'Ukraine. Ces rencontres l'amènent à s'interroger sur la question des frontières, de l'identité et de l'appartenance à un territoire.

Romans et essais chez d'autres éditeurs

Out of sight, avec Dekphine Parodi, Bec en l'air (2020).
Histoire de Knut, traduit de l'allemand par Bernard Banoun, Verdier (2016).
Journal des jours tremblants. Après Fukushima. Précédé de « *Trois leçons de poétique* », traduit de l'allemand par Bernard Banoun et du japonais par Cécile Sakai, Verdier (2012).
Le Voyage à Bordeaux, traduit de l'allemand par Bernard Banoun, Verdier (2009).
Train de nuit avec suspects, traduit du japonais par Ryoko Sekiguchi et Bernard Banoun, Verdier (2005).
L'Œil nu, traduit de l'allemand par Bernard Banoun, Verdier (2005).
Opium pour Ovide, traduit de l'allemand par Bernard Banoun, Verdier (2002).
Narrateurs sans âmes, traduit de l'allemand par Bernard Banoun, Verdier (2001).

CORINNE ATLAN

LE PONT FLOTTANT DES RÊVES

21 OCTOBRE ESSAI ISBN 9782376650812 - 16€ - 13,5 x 19 CM - 128 PAGES (PROVISOIRE)



©Didier Atlani

« D'où vient ma passion pour cette langue qui fonctionne pour ainsi dire à l'envers de la nôtre, et pour la civilisation dont elle est le vecteur ? Pourquoi me consacrer à une tâche impossible, paradoxale, consistant à effacer les sons, l'écriture, et jusqu'à l'arrière-plan culturel d'un texte, pour reconstruire ces ruines avec une langue aux paradigmes si différents ?

Pour répondre à ces questions, j'ai entremêlé éléments fondateurs de ma vocation de traductrice et réflexions nées d'une longue pratique. Chemin faisant, j'ai tenté de décrypter les sensations liées à cette activité : frustration de ne pouvoir tout transmettre, joie de la création nichée dans la part du texte original qui irrémédiablement résiste, vertige addictif du décentrement, analogue à celui que procure le voyage… »

Corinne Atlan

Corinne Atlan a traduit une soixantaine d'œuvres japonaises, et est l'autrice de plusieurs essais, récits, ainsi que deux romans.

LA COLLECTION

Le pont flottant des rêves est le 4e titre de la collection Contrebande, un repaire pour celles et ceux qui traduisent, qui ne cessent de faire circuler avec leurs mots ceux des autres.



EDUARDO BERTI

UNE PRÉSENCE IDÉALE

Format poche

4 NOVEMBRE LITTÉRATURE CONTEMPORAINE ISBN 9782376650829 - 8,50 € - 11,5 x 17,5 CM -160 PAGES

À PROPOS DU LIVRE



C'est d'une résidence « littéraire-médicale » dans le service des soins palliatifs du CHU de Rouen qu'Eduardo Berti a tiré la matière pour ce roman choral. Aides-soignant·es, infirmières, médecins, bénévoles, brancardiers... chacun·e prend la parole et raconte : le quotidien, les soins du corps, l'accompagnement des malades en fin de vie, les moments beaux, les terribles, les familles, les annonces... C'est qu'il faut trouver cette « présence idéale » qui fait les bons médecins, plutôt que la « distance idéale » que l'on recommande trop souvent aux praticien·nes.

Pour rester au plus proche des propos qui lui ont été confiés, Eduardo Berti a ressenti le besoin d'écrire ce texte directement en langue française, décrivant avec justesse des situations profondément touchantes.

L'AUTEUR



©Dorothée Billard

Eduardo berti est membre de l'Oulipo depuis juin 2014. Né en Argentine en 1964, écrivain de langue espagnole, il est l'auteur de quelques recueils de nouvelles, d'un livre de petites proses et de plusieurs romans. Traducteur et journaliste culturel, il est lui-même traduit en sept langues, notamment en langue française où on peut trouver presque toute son œuvre. Après *Inventaire d'inventions (inventées)* (2017), *Un père étranger* (2021) et *Un fils étranger* (2021), *Une présence idéale* est son quatrième ouvrage à La Contre Allée. Il a été traduit an anglais (USA) et en espagnol (Espagne, Argentine, Chili, Uruguay).



MÉMORABLE

Tea Rooms de Luisa Carnés, traduit de l'espagnol par Michelle Ortuno, est lauréat du Prix Mémorable, prix qui récompense la réédition d'un·e auteur·rice malheureusement oublié·e ou d'un·e auteur·rice étranger·ère décédé·e encore jamais traduit·e en français. Ce livre est superbement mis à l'honneur dans un beau dossier thématique du nouveau numéro du magazine Initiales, disponible dans toutes les librairies du réseau de l'Association Initiales.

Après avoir été invisibilisé durant des décennies, voir le nom de Luisa Carnés en première de couverture du magazine est une grande joie pour nous toutes et tous, ses éditeurs et éditrices, sa famille.

D'UN PRIX L'AUTRE



Les auteur·ices de La Contre Allée sont salué·es de toutes parts. Après le Prix Mémorable pour *Tea Rooms*, c'est Antoine Mouton qui a été récompensé par le Prix CoPo pour *Poser Problème*.

De son côté, *Pur sang* de Makenzy Orcel est dans la sélection finale du Prix francophone international du Festival de Poésie de Montréal. *Avec Bas Jan Ader* de Thomas Giraud connaît pour sa part plusieurs nominations : il est en lice pour le Prix Françoise Sagan, pour le Prix du Salon du livre de Chaumont et pour le Prix des lecteurs Joffre-Mellinet. Même engouement autour de *L'Arbre de colère* de Guillaume Aubin qui est sélectionné pour le Prix littéraire du Cheval Blanc, pour le Prix du roman Coiffard et pour le Prix du roman Cezam.

ÉVÉNEMENTS À VENIR



La nouvelle édition du festival D'un Pays l'Autre aura lieu du 5 au 15 octobre 2022 ! Une nouvelle fois, nous vous invitons à plonger dans les découvertes et aventures de la traduction littéraire. Cette année, le maître mot du festival sera le verbe « paroler », récemment exhumé par la linguiste Cécile Canut pour porter son souhait d'un autre rapport à la langue que celui d'un objet normatif, affixé à une identité ou une nation. Un souhait ambitieux, qui résonnera fort tout au long du festival. La programmation est à retrouver sur le site www.dunpayslautre.org.



En 2023, La Contre Allée fêtera ses 15 ans… 15 ans de vie pour notre maison d'édition et toujours la volonté de faire résonner des voies singulières, de témoigner, de transmettre, et de questionner. Si vous souhaitez fêter d'une façon ou d'une autre cet anniversaire avec nous (invitation, projet, ou autre initiative), n'hésitez pas à nous contacter pour nous faire part de vos idées et envies.

Périodique 2e semestre 2022

UN SERVICE DE PRESSE

contactlacontreallee@gmail.com

NOUS SUIVRE

www.lacontreallee.com

COMMANDER NOS LIVRES

La diffusion et la distribution de nos ouvrages en France sont assurées par **Belles Lettres Diffusion Distribution.**

Vous pouvez commander nos ouvrages en vous adressant directement à
BLDD : T/ 01 45 15 19 87
- F/ 01 45 15 19 81 -
bldd@lesbelleslettres.com
N°DILICOM 3012268230000

EN LIBRAIRIE DEPUIS JANVIER



Yoko Tawada
Aventures dans la grammaire allemande
traduit de l'allemand par Bernard Banoun
ISBN 978 2 376 650 744



Sara Rosenberg
Un fil rouge
traduit de l'espagnol par Belinda Corbacho
ISBN 978 2 376650 737



Eva Kavian
L'Engravement
ISBN 978 2 376 650 348



Irma Pelatan
Lettres à Clipperton
ISBN 978 2 376650 720



Antoine Mouton
Les Chevals morts
ISBN 978 2 376 650 256



Nathalie Yot
Tribu
ISBN 978 2 376650 263



Guillaume Aubin
L'Arbre de colère
ISBN 978 2 376 650 270

PACO CERDÁ **19 AOÛT**
LE PION TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR MARIELLE LEROY

PERRINE LE QUERREC **7 OCTOBRE**
LE PRÉNOM A ÉTÉ MODIFIÉ

CORINNE ATLAN **21 OCTOBRE**
LE PONT FLOTTANT DES RÊVES

EDUARDO BERTI **4 NOVEMBRE**
UNE PRÉSENCE IDÉALE

(EDITIONS) LA CONTRE ALLÉE

PACO CERDÁ
LE PION
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR MARIELLE LEROY

19 AOÛT LITTÉRATURE HISPANIQUE ISBN 978 2 376 650 775 - 23,50 € - 13,5 x 19 CM - 384 pages - Coll. La Sentinelle


©Mikel Ponce

L'AUTEUR

Éditeur et journaliste **Paco Cerdà** (Valencia, 1985) est l'auteur de deux ouvrages aux éditions Pepitas de Calabaza, *Los ultimos,* en 2017 (traduit en France sous le titre *Les Quichottes*), et *El Peón* (traduit en France sous le titre *Le Pion*) qui a reçu le prestigieux Prix Cálamo dans la catégorie Livre de l'année en 2020.


© Claire Fasulo

LA TRADUCTRICE

Marielle Leroy est enseignante. Éditrice à La Contre Allée, elle y développe le domaine hispanique et a notamment traduit *Machiavel face au grand écran, cinéma et politique* de Pablo Iglesias, en mars 2016, ainsi que *Les Quichottes*, précédent ouvrage de Paco Cerdà.



Couverture de Renaud Buénerd

À PROPOS DU LIVRE

Stockholm, hiver 1962. Deux hommes de mondes opposés se font face. Arturo Pomar, l'enfant prodige espagnol affronte sur l'échiquier Bobby Fischer, un jeune Américain excentrique et ambitieux. En pleine guerre froide, l'un était le pion du régime franquiste, l'autre sera celui des États-Unis.

Structurée par les 77 mouvements de la partie Fischer - Pomar, se trame au fil de cette confrontation une histoire à la forme originale offrant une réflexion quant à l'engagement personnel et, plus largement, sur la façon dont les deux joueurs ont été instrumentalisés par leurs gouvernements respectifs.
Aux portraits des deux joueurs d'échecs s'ajoutent ceux de nombreux autres « pions » voués à une cause politique durant cette année de turbulence où, lors de la Crise des missiles de Cuba, la guerre nucléaire a failli éclater.

Ainsi, communistes, maquisard·es, ouvrier·ères, socialistes, membres de l'ETA, chrétien·nes, républicain·es, étudiant·es, phalangistes, Afro-Américain·es, pacifistes, indigènes, militant·es antinucléaires, gauchistes ou militaires à l'obéissance aveugle… jalonnent ce texte comme autant de « mythes » fabriqués et utilisés à des fins politiques, des personnes sacrifiées et payant le prix fort ; celui de la mort, de la prison, de l'exil ou de la solitude. Mais un pion n'est jamais seulement un pion...

LA VÉRITÉ DÉSAGRÉABLE APPARAÎT. TU N'ES TOUT SIMPLEMENT QU'UN PION MANIPULÉ PAR UN JOUEUR LUI-MÊME MANIPULÉ PAR UN DIEU QUELCONQUE. EN FAIT, COMME CHEZ BORGES, TU NE SAIS PAS « QUEL DIEU DERRIÈRE DIEU, TISSE LA TRAME ? »

COMME ON EN PARLE

« Le meilleur livre de cette année est *El peón*, de Paco Cerdà. »
Voro Contreras, *Levante-EMV*

« Un excellent livre, peut-être l'un des meilleurs parmi ceux écrits en Espagne ces derniers temps, et avec la plus grande personnalité. »
Manuel Hidalgo, *El Cultural*

« Une histoire originale, dans le fond et dans la forme, sur l'engagement politique personnel, les échecs et le pouvoir autour d'un jeu simple. »
La Vanguardia

« Ce n'est pas facile ce que fait M. Cerdà, mais c'est tellement joyeux que quelqu'un le fasse. N'arrêtez pas de le lire. »
Rafael Reig

« J'ai tellement aimé ce livre qu'il me semble une obligation morale de le recommander. »
Leontxo García, *El País*

DÉJÀ PARU AUX ÉDITIONS LA CONTRE ALLÉE



***Les Quichottes*, collection Un singulier pluriel (2021)**

Les Quichottes, c'est le récit d'un voyage à travers le plus grand désert démographique d'Europe. Paco Cerdà, journaliste-écrivain, nous entraîne sur les routes impraticables de ce territoire froid et montagneux, au sud-est de Madrid, que l'on surnomme aussi « Laponie espagnole », parce que, comme en Laponie, moins de huit habitants au kilomètre carré y vivent.

PERRINE LE QUERREC
LE PRÉNOM A ÉTÉ MODIFIÉ

7 OCTOBRE POÉSIE DOCUMENTAIRE ISBN 978 2 376 650 782 - 15,50 € - 13,5 x 19 CM - 112 pages - Coll. La Sentinelle

CE QU'EN DIT L'AUTRICE

« Finalement je me suis décidée. Je suis descendue à la cave. Je m'y suis enfermée. Avec mes mots, ma colère, la tête pleine de ses cris et du silence indigne des autres. J'y suis restée, dans la cave. Je ne pouvais pas y croire, je ne pouvais pas m'y résoudre, je refusais d'oublier, de passer à autre chose, de la voir disparaître.

Elle, sans prénom, prénom modifié. Elle, singulier, pluriel, comme les viols dont elles ont été victimes. Les mots me tombaient dessus comme les hommes lui étaient tombés dessus.

Mais moi je les voulais ces mots-là, je voulais rompre tous les silences qui l'enterraient, qui la condamnaient.

Je suis allée les chercher, un par un, je les ai obligés à se tenir devant moi, je les ai interrogés, tournés et retournés, je voulais qu'ils disent tout, qu'ils crient plus fort que ce silence impossible. »

À PROPOS DU LIVRE

Comme pour *Rouge pute*, Perrine Le Querrec emprunte la forme poétique pour dire et faire entendre l'indicible.

Une expérience brutale, proche, s'il est possible de l'être, des sensations et des émotions des femmes qui subissent ces viols. La violence physique. La violence du silence. La violence des lendemains sans autre horizon.

LES PREMIÈRES FOIS LES PREMIERS MOIS JE N'AI PAS PU PARLER. EN PARLER. IL Y AVAIT TOUJOURS UNE MAIN SUR MA BOUCHE QUI M'ÉTRANGLE. JE SUFFOQUE J'ESSAIE D'ARRACHER LA MAIN. JE NE TROUVE PLUS MA BOUCHE JE NE PEUX PLUS PARLER.

POUR DÉCOUVRIR LE SITE WEB DE PERRINE LE QUERREC....

... ET SA CHAÎNE YOUTUBE.



Couverture de Renaud Buénerd


©Fondation Jan Michalski Wiktoria Bosc

L'AUTRICE

Perrine Le Querrec est née en 1968 à Paris. Elle publie de la poésie, des romans, des pamphlets. Elle écrit par chocs, construit une langue et un regard à la poursuite des mots réticents, des silences résistants.

Ayant longtemps travaillé comme recherchiste indépendante (pour le cinéma, la télévision ou l'édition), l'image comme l'archive sont devenues des matériaux essentiels à sa recherche poétique, tout comme son engagement auprès de celles et ceux dont la parole est systématiquement bafouée.

Après *Rouge pute* (prix CoPo des lycéens), *Le prénom a été modifié* est son deuxième ouvrage à La Contre Allée.

DÉJÀ PARU AUX ÉDITIONS LA CONTRE ALLÉE



Je me tais
Ta gueule!
Il me tue
Nous nous taisons
Vous, vous vous taisez
Ils assassinent

Rouge pute, 2020, 96 pages, 15 €,
ISBN 9782376650560

« Pendant plusieurs semaines, des femmes, des héroïnes, m'ont confié leur vie et leurs mots. Notre besoin commun de briser le silence et l'indifférence autour des violences conjugales et ses nombreux visages. [...] C'est cela que vous allez lire. »
Perrine Le Querrec

L'avis de la Librairie Des livres et nous, Périgueux.

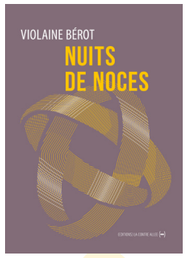
Rouge Pute n'est pas une poésie qui caresse et adoucit. Ce sont des mots durs, des mots violents, des mots qui cognent comme les mots et les coups subis. Des mots qui cherchent, aussi, la résilience, à travers l'écoute, la sororité et le combat. C'est une déchirure ; mais également un pansement, un appel à l'action, un cri. À lire d'urgence.

VIOLAINE BÉROT

NUITS DE NOCES

« Je vais t'aider »
Il a seulement dit.
Je vais t'aider
et j'ai compris
je vais t'aimer.

3 MARS **POÉSIE** ISBN 9782376650362 - 15€ (prix provisoire) - 13,5 x 19 CM - 96 PAGES



À PROPOS DU LIVRE

Envoyée à l'église par son père, dont elle craint la fureur et qui est convaincu que là, il n'y aura aucune tentation, la narratrice tombe immédiatement amoureuse du prêtre.

Il faudra beaucoup de patience à la jeune fille pour vivre enfin, pleinement, son histoire d'amour. Beaucoup tenteront de lui mettre des bâtons dans les roues, les obstacles seront nombreux... Les amitiés et les soutiens aussi, qui l'aideront à traverser les épreuves.

Six ans, et encore une année. Six ans plus un pour que le prêtre prenne conscience que cette histoire doit être vécue, malgré l'Église, malgré tout...

Poignante histoire d'amour, Nuits de noces a été écrit dans une prose poétique qui s'est immédiatement imposée à l'autrice : des vers libres pour jouer des répétitions, des ressassements, des ruptures. L'amour, les sentiments, les émotions... autant de sujets qui sont comme la marque de fabrique de Violaine Bérot, qui excelle à les mettre en mots et en rythme.

CE QU'EN DIT L'AUTRICE

« Depuis la mort de mon père, j'assiste, impuissante, à la douleur de ma mère face à la disparition de cet homme follement aimé, qu'elle avait il y a très longtemps arraché à l'Église.

Leur histoire, je la connais surtout par elle qui l'a toujours racontée. À partir de son interprétation, mais aussi de mes propres observations d'enfant puis d'adulte, j'ai voulu donner à entendre combien fut bouleversant de côtoyer de si près leur explosif amour.

Très vite m'est apparue cette évidence : il me fallait écrire depuis sa place à elle, ma mère, aussi incestueux que puisse paraître ce geste.

À toi, donc. À vous deux. »

EXTRAIT

Dix-neuf ans et demi j'avais
pas même vingt
et pourtant l'absolue certitude
l'instantanée certitude
lui
lui et aucun autre
lui, l'homme interdit
l'homme de messe
pour moi
rien que pour moi.

L'AUTRICE



© Stéphane Lessieux

Violaine Bérot est née en 1967 et a grandi dans une vallée pyrénéenne. Après quelques années d'études en ville et un début de carrière professionnelle en informatique, elle est vite revenue à ses montagnes et à une vie qu'elle souhaitait plus cohérente.

Dans le travail littéraire singulier et poétique qu'elle poursuit depuis presque trente ans et une dizaine de romans, il s'est toujours agi de dire l'intimité au plus juste, de travailler avec précision la langue pour que s'en dégage l'émotion. Ses textes explorent le corps des femmes, les non-dits et les liens familiaux, mais aussi les choix de vie et les existences à la marge.

Nuits de noces est son premier ouvrage à La Contre Allée.

LA CONTRE ALLÉE FÊTE SES 15 ANS

L'année 2023 marquera les 15 ans de La Contre Allée ! Cette quinzième année, nous la souhaitons souriante, pour nous comme pour vous. Pour cela, nous vous préparons un programme qui devrait vous ravir.

Les 15 ans de la maison, c'est aussi un moment que nous voulons fêter avec vous tous et toutes. Alors si vous partagez cette envie n'hésitez pas à nous contacter pour en parler !



RETOUR SUR 2022

En 2022, le talent des auteur·ices de La Contre Allée a été salué de toutes parts. C'est avec le **PRIX MÉMORABLE**, qui récompense la réédition d'un·e auteur·ice oublié·e ou d'un·e auteur·ice étranger·ère encore jamais traduit·e en français, attribué à *Tea Rooms*, de **Luisa Carnès**, traduit de l'espagnol par Michelle Ortuno, que l'année a commencé. Nous avons ensuite eu le plaisir de voir *Poser problème* d'**Antoine Mouton** récompensé par le **PRIX COPO**, attribué par La Factorie pour encourager l'écriture poétique contemporaine. C'est ensuite *Avec Bas Jan Ader* de **Thomas Giraud** qui a été doublement primé : par le **PRIX DU SALON DU LIVRE DE CHAUMONT** et par le **PRIX DES LECTEUR·ICES JOFFRE-MELLINET**.

D'autres bonnes nouvelles s'annoncent ! *L'Engravement* d'**Eva Kavian** figure dans la sélection du **PRIX WEPLER – FONDATION LA POSTE** et a fait partie des finalistes pour le **PRIX VICTOR-ROSSEL**. De son côté, *Le Pion* de **Paco Cerdà**, traduit de l'espagnol par Marielle Leroy, est dans la deuxième sélection du **PRIX DU MEILLEUR LIVRE ÉTRANGER** – catégorie non-fiction mais aussi dans les sélections du **PRIX LITTÉRAIRE DES AVIGNONNAIS** et du **PRIX VIREVOLTE**. *Tribu* de **Nathalie Yot** est quant à lui en lice pour le **PRIX LITTÉRAIRE DU DEUXIÈME ROMAN** de l'association Lecture en Tête. *L'Arbre de colère* de **Guillaume Aubin** n'en finit plus de susciter l'engouement : il fait partie des finalistes du **PRIX HORS CONCOURS**, de **L'AUTRE PRIX** de la librairie L'Autre Monde, et du **PRIX LITTÉRAIRE DU CHEVAL BLANC**, il est sélectionné par l'édition 2023 du Festival du Premier Roman et des Littératures Contemporaines et est toujours en lice pour le **PRIX DU ROMAN CEZAM**.

Périodique 1er trimestre 2023

UN SERVICE DE PRESSE

contactlacontreallee@gmail.com

NOUS SUIVRE

www.lacontreallee.com

COMMANDER NOS LIVRES

La diffusion et la distribution de nos ouvrages en France sont assurées par **Belles Lettres Diffusion Distribution.**

Vous pouvez commander nos ouvrages en vous adressant directement à
BLDD : T/ 01 45 15 19 87
- F/ 01 45 15 19 81 -
bldd@lesbelleslettres.com
N°DILICOM 3012268230000

PRIMÉS OU NOMINÉS



Eva Kavian
L'Engravement
ISBN 978 2 376 650 348



Guillaume Aubin
L'Arbre de colère
ISBN 978 2 376 650 270



Paco Cerdà
Le Pion
Traduit de l'espagnol par Marielle Leroy
ISBN 978 2 376 650 775



Luisa Carnés
Tea Rooms
traduit de l'espagnol par Michelle Ortuno
ISBN 978 2 376 650 645



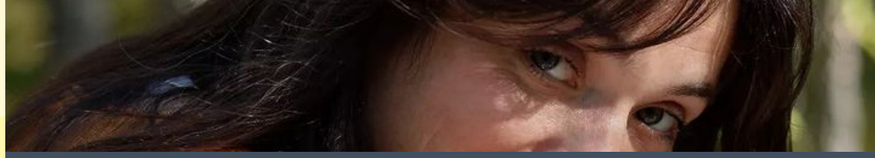
Antoine Mouton
Poser problème
ISBN 978 2 376 650 164



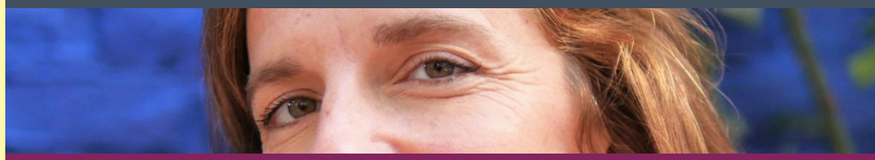
Thomas Giraud
Avec Bas Jan Ader
ISBN 978 2 376 650 683



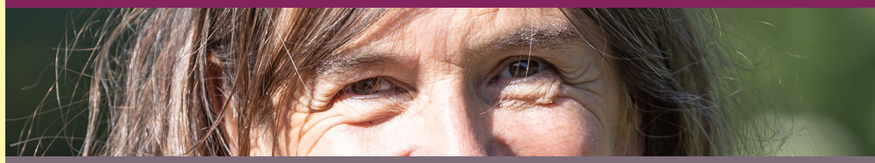
Nathalie Yot
Tribu
ISBN 978 2 376 650 263



LOU DARSAN
LES HEURES ABOLIES
VENDREDI 13 JANVIER



AMANDINE DHÉE
SORTIR AU JOUR
VENDREDI 13 JANVIER



VIOLAINE BÉROT
NUITS DE NOCES
VENDREDI 3 MARS



(EDITIONS) LA CONTRE ALLÉE

LOU DARSAN
LES HEURES ABOLIES

> « Ici, le jour qui croît n'annonce pas le dégel, les saisons se dilatent et se chevauchent, mes repères sont inutiles, inadaptés. J'ai l'impression de devoir tout réapprendre.
>
> Lou Darsan

13 JANVIER LITTÉRATURE FRANÇAISE ISBN 978 2 376 650 355 - 18,50 € - 13,5 x 19 CM - 224 pages - Coll. La Sentinelle



© Eric Darsan

L'AUTRICE

Lou Darsan est nomade et écrivaine.
Née en 1987, elle poursuit des études de Lettres modernes puis exerce le métier de libraire quelques années.
Après *L'Arrachée belle, Les Heures abolies* est son deuxième roman.



Couverture de Renaud Buénerd

À PROPOS DU LIVRE

Avec une langue précise et inventive, Lou Darsan pose des questions essentielles sur l'amour, le couple et ses représentations, mais aussi sur chaque tentative de vivre ensemble. Elle cartographie avec finesse nos désirs et nos failles, révélant brillamment les tensions qui nous parcourent.

Dans un golfe étroit veillé par des montagnes jumelles et des forêts ogresses, un couple traverse l'obscurité de l'hiver boréal pendant plusieurs semaines.

Deux solitudes, deux funambules qui marchent à gestes et pas comptés sur une ligne entre sauvagerie et civilisation, monde animal et humain.

L'une, toutes les saisons la disent bienheureuse. L'été, elle se déploie et se rassasie de chaleur et d'odeurs sur des routes méditerranéennes ; l'hiver, elle se dépouille de son tourbillon de vie dans un chalet après des mois de mouvement.

L'autre l'accompagne pour ce séjour dans le Grand Nord, esquissant jour après jour les paysages qui l'entourent, les êtres rencontrés.... Nomade dans l'âme, sa présence fascine et intrigue la narratrice.

Pour les deux c'est le début d'un voyage immobile, des heures qui s'abolissent, des parenthèses introspectives et oniriques qui sont comme autant de fenêtres ouvertes sur nos imaginaires.

EXTRAIT

J'ignorais avant ce long hiver qu'il est possible de vivre sans s'écorcher, d'être deux sans heurts ni drames. Le havre de nos corps m'a appris que nous pouvons être fauves sans nous déchiqueter, mélanger nos pelages et nos haleines sans nous battre pour nos territoires. Marcher flanc contre flanc, lécher nos blessures, sans nous confondre en l'autre. Être tribu sans pacte de sang ni serment d'allégeance, ni reddition. Nous avançons vers ce déploiement possible que je ne vois pas, qui échappe aux promesses, riches du savoir que nous sommes de nous deux le refuge.

UNE ÉCRITURE SENSORIELLE ET VISUELLE

Brouillant les frontières entre le récit et la poésie, le réel et le rêve, la langue de Lou Darsan semble guidée par une aiguille traçante qui capte la moindre vibration intérieure, la moindre secousse, la moindre irrégularité. Une écriture-sismographe qui dit l'intime tantôt avec fracas, tantôt comme dans un tremblement, mais aussi une écriture extrêmement visuelle, quasiment picturale. Avec son réalisme onirique, ses associations d'images singulières, ses métaphores filées, Lou Darsan revisite le récit d'encabanement.

ÉCOUTEZ LOU DARSAN NOUS PARLER DES HEURES ABOLIES

DÉJÀ PARU AUX ÉDITIONS LA CONTRE ALLÉE



***L'Arrachée belle*, collection La Sentinelle**

Au centre de cette histoire, il y a le corps d'une femme, ses hantises et ses obsessions, & il y a la nature. C'est l'histoire d'une échappée belle, d'une femme qui quitte, presque du jour au lendemain, tout ce qui déterminait son identité sociale.

L'Arrachée belle a été sélectionné pour de nombreux prix : Prix du premier roman 2020 des Inrockuptibles, Prix Paysages écrits de la Fondation Facim 2021, Prix révélation de la SGDL, Prix du premier roman de la librairie L'Impromptu, et a été finaliste du prix Hors concours 2021.

***L'Arrachée belle*, comme on en parle**

"Un style remuant pour un somptueux récit de déformation." ***Les Inrockuptibles***

"Roman remarquable par son audace formelle, *L'Arrachée belle* se fait le probant miroir de nos désordres intérieurs." ***Le Monde des livres***

AMANDINE DHÉE
SORTIR AU JOUR

> « On pourrait lire ***Sortir au jour*** comme un texte qui parle de la perte, mais c'est exactement l'inverse. ***Sortir au jour*** raconte ce qui nous lie.
>
> Amandine Dhée

13 JANVIER LITTÉRATURE FRANÇAISE ISBN 978 2 376650 843 - 16 € - 13,5 x 19 CM - 128 pages - Coll. La Sentinelle

À L'ORIGINE DU LIVRE

Lors d'une rencontre en librairie, Amandine Dhée raconte comment un homme l'a un jour abordée, à l'issue d'une dédicace, pour lui faire part de son horreur du mot « autrice ». Désappointée, elle hésita alors sur la manière de réagir : se lancer dans le débat ou botter en touche… Les femmes présentes dans l'assemblée réagirent vivement à cette anecdote : Personne ne m'a reprochée d'être « institutrice », ni moi « animatrice »… C'est alors qu'une voix renchérit : Ni moi « thanatopractrice ». Intriguée par Gabriele, la jeune femme qui a lancé cette remarque, Amandine Dhée lui demande ses coordonnées, « On ne sait jamais… », lui dit-elle.

De nombreux échanges s'ensuivent, pendant lesquels Amandine et Gabriele évoquent la thanatopraxie, le parcours de Gabriele, sa reconversion, les évolutions du métier, sa dimension « théâtrale », les préjugés et clichés qui entourent cette profession.

DE L'INTIME AU POLITIQUE

Mêlant le témoignage de Gabriele à ses propres réflexions, et utilisant l'humour et le sens de la formule qu'on lui connaît, Amandine Dhée atteint l'objectif qu'elle s'était fixé : « écrire un livre réconfortant sur la mort ».

L'occasion de réfléchir avec elle sur nos propres angoisses, sur notre désir de transmission, sur les pertes et les liens qui unissent les êtres et qui marquent les générations.

Liant l'intime au politique, *Sortir au jour* est aussi un texte qui questionne nos façons de faire société.

IL FAUT QU'ON SOIT ENSEMBLE. LES MAINS QUI SE CHERCHENT POUR BRAVER LA MORT, ÇA, ÇA NE CHANGERA JAMAIS. ON N'EST RIEN, À PART DU LIEN.

EXTRAIT

L'expression fin de vie a remplacé le mort, est-ce que ça fait moins mal ?



Couverture de Renaud Buénerd



© Pietra Hilleke

L'AUTRICE

Amandine Dhée est écrivaine et comédienne. L'émancipation, notre rapport à autrui et à notre environnement de vie sont les thèmes récurrents qui marquent son travail.

Son besoin d' exploration des formes artistiques l'amène régulièrement sur scène pour partager ses textes lors de lectures musicales – *Sortir au jour* n'échappe pas à la règle avec une adaptation scénique et musicale d'Amandine Dhée et Sarah Decroocq –, ou encore pour y interpréter un rôle dans l'adaptation de ceux destinés au théâtre, notamment avec la compagnie Les Encombrant·e·s.

Après *À mains nues*, paru en 2020, *Sortir au jour* est son huitième ouvrage à La Contre Allée.

DÉJÀ PARUS AUX ÉDITIONS LA CONTRE ALLÉE





À mains nues, 2020
La femme brouillon, 2017
Les Saprophytes, urbanisme vivant, 2017
Tant de place dans le ciel, 2015
Et puis ça fait bête d'être triste en maillot de bain, 2013, 2021
Ça nous apprendra à naître dans le Nord, coécrit avec Carole Fives, 2011
Du bulgom et des hommes, 2010, 2021

Amandine Dhée, comme on en parle

"Un ton à elle, prompt, sémillant, chaud bouillant." ***Télérama***

"Son écriture est si vive et si piquante que c'est un vrai délice !" ***Version Libre***

"Amandine Dhée fait rire, réfléchir et émeut." ***L'Autre quotidien***

"Une écriture douce et percutante, de la bienveillance et de l'humour !" **Librairie La Lilambulle, Prades**